3 1761 04466 7137

J. W. Williams.

Exeter College, Oxford.

February: 12: 1909.

MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME;

Avec une ſuite abrégée depuis 1716, juſqu'à ſa mort en 1734; précédés de ſon Portrait, par Milord Bolingbroke, & d'une ébauche d'Eloge hiſtorique, par le Préſident de Montesquieu; terminés par des Notes & des Lettres ſervant de pieces juſtificatives pour la campagne de 1708.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Reine, de Madame, & de Madame la Comteſſe d'Artois, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
B4A34
t. 1

LIBRARY
NOV 13 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

LE Maréchal de Berwick a joui, durant ſa vie, d'une grande réputation de vertu & de capacité militaire : cette opinion de ſes contemporains nous a été tranſmiſe, ſans réclamation. L'on ſait auſſi que ſa vie, paſſée preſque entiérement dans les champs de Mars, a été terminée, comme celle du Grand Turenne, par une mort mémorable & glorieuſe ; mais on eſt peu inſtruit du détail des faits qui ont produit cette opinion générale, & qui ſont le fondement de ſa gloire. Il n'exiſte pas d'Hiſtoire particuliere de ſa vie, ni de ſes campagnes : ce qui a été donné immédiatement après

ſa mort, ſous le titre de *Mémoires du Maréchal de Berwick*, eſt une compilation informe, ſans intérêt comme preſque ſans vérité. Les Hiſtoires générales ſont auſſi très-défectueuſes dans la relation des opérations militaires, & dans tout ce qui concerne ce grand Homme. L'Ouvrage que nous publions, ſuppléera à ce défaut. Ses Mémoires, écrits de ſa propre main, préſentent une Hiſtoire authentique de preſque toute ſa vie, telle qu'aucun autre n'auroit pu la donner : toute ſa conduite, ſoit à la guerre, ſoit dans l'adminiſtration civile, y eſt rapportée. On y trouve ſes principes, ſes mœurs, ſon caractere clairement exprimés. L'addition qu'on y a jointe

pour les completter, & qui contient l'Histoire des dernieres années de sa vie, de ses dernieres campagnes & de sa mort, a été faite sur ses lettres, sur sa correspondance avec les Ministres, & autres pieces.

Toute Préface ou Introduction est ici parfaitement inutile; cependant, comme le Maréchal de Berwick étoit lié intimement avec deux hommes des plus célebres de leur temps pour les talens de l'esprit (Milord Vicomte de Bolingbroke & le Président de Montesquieu), qui se sont plû à lui payer un tribut de leur respect & de leur admiration, en traçant des esquisses de sa vie, on ne privera pas le Public de ces

pieces. Il jugera probablement que, tout imparfaites qu'elles ſont, elles valent les chef-d'œuvres d'Ecrivains ordinaires, & que leurs témoignages, provoqués par les motifs les plus nobles, ſont bien au deſſus de tous les éloges commandés par l'orgueil des familles, ou dictés par la vanité des Orateurs.

L'eſtime que le Maréchal de Berwick & Milord Bolingbroke avoient priſe l'un pour l'autre dans les grandes affaires qu'ils avoient eu occaſion de traiter enſemble, les avoit étroitement unis. Ce que nous préſentons de ce Seigneur Anglois, eſt une effuſion de ſon cœur, dans le moment qu'il apprit la mort

du Maréchal de Berwick. De concert avec plusieurs Grands d'Angleterre, il s'amusoit, dans ce temps, à publier des dissertations politiques, dans une feuille hebdomadaire intitulée *le Craftsman*, dissertations qui transmettront son nom à la postérité la plus reculée. La nouvelle de la mort du Maréchal de Berwick lui fit tomber la plume des mains, & son cœur ne lui permit de continuer à s'occuper des objets les plus grands & les plus intéressans, que préalablement il ne lui eût rendu les derniers devoirs, en couvrant de fleurs son tombeau.

Lorsque le Maréchal de Berwick alla à Bordeaux en 1716,

pour commander en Guienne, il y connut le Préſident de Monteſquieu. Quoique ce célebre Ecrivain n'eût alors que vingt-ſept ans, & qu'il n'eût encore donné aucun de ſes Ouvrages, le Maréchal ſut diſcerner Monteſquieu des autres hommes, & ſe lia avec lui d'une amitié ſolide, qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. Sa famille hérita de ſes ſentimens pour le Préſident: preſſée par des amis à donner au Public les Mémoires du Maréchal, elle les communiqua au Preſident de Monteſquieu, pour avoir ſon avis. Il penſa, après les avoir lus, qu'il falloit les donner tels qu'ils étoient, ſans y rien changer, & *tels qu'on les donne au-*

jourd'hui ; il agréa même de ſe charger de l'édition ; mais malheureuſement la mort l'enleva avant que d'avoir rien exécuté. M. de Secondat de Monteſquieu, ayant trouvé parmi les papiers de ſon illuſtre Pere une eſquiſſe d'Eloge hiſtorique du Maréchal de Berwick, a eu l'honnêteté de la remettre à la famille. Ce n'eſt que le projet d'un diſcours, un pur brouillon raturé, parſemé de blancs qu'il comptoit remplir. On le reconnoîtra cependant pour la production de l'eſprit & du cœur du Préſident de Monteſquieu.

On croit donc n'avoir d'autre devoir à remplir, que d'ajouter quelques notes, pour éclaircir certains faits, ſur-tout par rapport

aux affaires d'Angleterre, dont il eſt ſouvent queſtion dans ces Mémoires : tout ce qui demandera une expoſition un peu plus longue, ſera renvoyé à la fin du volume, par forme d'éclairciſſement.

PORTRAIT
DU M^AL. DE BERWICK;

PAR MILORD BOLINGBROKE,

Tiré d'une Feuille extraordinaire du Craftsman, du 30 Juin (vieux ſtyle) 1734.

Les lettres de Paris nous apprennent que le Maréchal de Berwick a été tué d'un coup de canon, le matin du 12 Juin (*nouveau ſtyle*), étant à la tranchée devant Philisbourg, où ſon intrépidité peu commune & ſa vigilance ordinaire ne le portoient que trop ſouvent. Il étoit fils du feu Roi Jacques II, & de Demoiſelle Arabelle Churchill, (qui a été depuis Madame Godfrey) ſœur du feu Duc de Marlborough.

Sa patrie le perdit bientôt, n'ayant que dix-ſept ans (1) lors de la der-

(1) Il en avoit dix-huit.

niere révolution, & la France, qui devint dès-lors ſon refuge, ne tardera pas ſans doute à s'appercevoir que l'armée qu'il commandoit, & le Royaume entier le perdent trop tôt aujourd'hui. C'eſt véritablement une perte pour l'humanité, à laquelle on peut bien dire qu'il faiſoit honneur, comme on l'a dit du Grand Turenne.

Il a eu tant de part aux affaires de ſon temps, qu'il tiendra une grande place dans l'Hiſtoire de ce ſiecle; & ſans doute que quelque bonne plume célébrera particuliérement une vie digne du meilleur Ecrivain. L'étendue de cette Feuille ne me permet que de marquer quelques-uns des principaux traits d'un ſi excellent tableau.

Il ſe montra de bonne heure dans la profeſſion qu'il a illuſtrée depuis. A l'âge de quatorze ans (1) il ſe trouva au ſiege de Bude, & fit deux

(1) Il en avoit quinze.

campagnes en Hongrie, où il fut élevé au grade de Général Major. Depuis ce temps, l'Irlande, la Flandre, l'Eſpagne, la Savoie, l'Allemagne, ont été ſucceſſivement le théatre de ſes grands talens pour la guerre. Il ſe ſignala dans les commandemens inférieurs, durant la guerre de 1688; & lorſqu'il parvint à avoir le commandement en Chef des armées, ce qui fut, ſi je ne me trompe, en 1702 (1), de dix-huit (2) campagnes qu'il a faites depuis, il n'y en a pas une qui n'ait été marquée par des ſuccès extraordinaires; & cela, dans des temps où la Fortune ſembloit avoir abandonné le parti dans lequel il étoit engagé, comme ſi la Victoire, n'ayant que de l'indifférence pour les Nations qui ſe faiſoient la guerre, eût réſervé ſes

(1) C'étoit en 1704.

(2) De quinze.

faveurs, pour les répandre uniquement ſur deux hommes, dans les veines deſquels couloit le même ſang, les Ducs de Marlborough & de Berwick. Il avoit un talent particulier pour les ſieges, & pour ce qu'on appelle le détail d'une armée; mais les champs d'Almanza atteſtent que, ſi les occaſions s'en étoient auſſi ſouvent préſentées, il n'auroit pas montré moins de capacité pour les batailles, ſur leſquelles le commun des hommes, peut-être injuſtement, meſure la gloire des Généraux, quoique le ſuccès n'en ſoit ſouvent dû qu'à des événemens imprévus, & que ce ne ſoient que les grandes ſuites d'une victoire qui frappent les imaginations des hommes, & enlevent leur admiration. Il étoit particuliérement attentif à ménager la vie du Soldat, ſoit en pourvoyant avec le plus grand ſoin à ſa ſubſiſtance, ſoit en ne l'expoſant qu'à des dangers inévitables

qu'on lui voyoit affronter le premier. Il étoit avec cela très-exact à maintenir la discipline. En un mot, il fut généralement regardé comme l'égal des plus grands Généraux de son temps, & dans un pays de Guerriers il vécut assez pour se voir reconnu le premier de tous. Ses talens ne se bornoient pas à cet unique genre de grandeur ; il étoit également grand dans le gouvernement civil, & dans le cabinet. L'honneur qu'il eut d'être admis aux plus importans Conseils par Louis XIV, & par le Régent de France, les deux plus sages & les deux plus grands Princes de leur temps, le prouvent suffisamment, aussi bien que l'estime & l'affection générale que lui porte une grande Province, la Guienne, dont il eut, durant plusieurs années, le commandement. Tout le monde sait que l'on doit à ses soins & aux sages mesures qu'il prit, que la peste qui menaçoit toute l'Europe ait été

contenue dans le lieu où elle avoit pris naiſſance.

Il connoiſſoit très-bien les Cours; mais il ne ſe ſervoit de cette connoiſſance, que pour éviter de ſe laiſſer entraîner par les factieux, & pour ſe garantir des artifices & des trahiſons de ce pays.

Pour en venir aux qualités de l'homme privé, le Maréchal de Berwick étoit au deſſus de l'argent, & ſon déſintéreſſement, déjà bien connu par nombre de traits, éclatera davantage, quand le Public ſera inſtruit de pluſieurs faits que ſa modeſtie lui avoit fait céler. Il étoit exact obſervateur de la juſtice, & ſi fidele ami de la vérité, qu'il avoit coutume de garder un profond ſilence ſur les affaires dont l'importance demandoit le ſecret; & aucun motif d'intérêt ou autre ne pouvoit l'engager à violer la loi qu'il s'étoit preſcrite à lui-même. Perſonne n'avoit plus d'humanité que lui; il

étoit naturellement affable, & s'il ne le paroiſſoit pas au premier abord, cela ne provenoit que de la réſerve que l'élévation de ſon rang lui avoit impoſée, & de ce qu'il craignoit de ſe trop livrer à la familiarité d'une nation ſouvent portée à en abuſer. Quand il ne traitoit point d'affaires, & qu'il ſe trouvoit parmi ſes amis, il étoit familier & parfaitement à ſon aiſe. On a toujours remarqué en lui l'humeur la plus égale, ce qui ſembloit être une qualité acquiſe; car il étoit naturellement vif & porté à la colere. Il fut dès ſa jeuneſſe exempt des vices, qui ne ſont guere regardés comme des taches à cet âge, & dans les perſonnes de ſa profeſſion. Son penchant pour la vertu le porta bientôt à la Religion, & la Religion à la piété, dans laquelle il perſévéra inviolablement. Elle fut en lui ſi douce, qu'elle n'impoſa jamais la moindre contrainte à ceux qui vivoient avec lui.

On s'attend peut-être, que, pour

rendre tout ce que je viens de dire plus croyable, je ferai mention de ses défauts; mais dans le vrai ils étoient si légers & si passagers, qu'on avoit peine à les appercevoir. Je suis sûr d'avoir omis plusieurs de ses vertus, & que ses plus grands ennemis, si tant est qu'il en eut, ne sauroient lui imputer aucun vice.

Pour reprendre en peu de mots son caractere, on peut dire de lui, avec quelques additions, ce qui a été dit de son grand-pere le Roi Charles I, qu'il étoit le fils le plus soumis, le meilleur pere, le mari le plus tendre, l'ami le plus sincere, le maître le plus compatissant, & le sujet le plus fidele qui ait paru de son temps; & sa mémoire sera chere à tous ceux qui ont eu le bonheur de le bien connoître, comme du *meilleur Grand Homme*, qui ait jamais existé.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

ÉBAUCHE DE L'ÉLOGE HISTORIQUE DU M^AL. DE BERWICK,

Par le Président de MONTESQUIEU.

IL naquit le 21 d'Août 1670 ; il étoit fils de Jacques, Duc d'Yorck, depuis Roi d'Angleterre, & de la Demoiselle Arabella Churchill ; & telle fut l'étoile de cette Maison de Churchill, qu'il en sortit deux hommes, dont l'un dans le même temps fut destiné à ébranler, & l'autre à soutenir les deux plus grandes Monarchies de l'Europe.

Dès l'âge de sept ans il fut envoyé en France, pour y faire ses études & ses exercices. Le Duc d'Yorck étant parvenu à la Couronne le 6 Février 1685, il l'envoya l'année

ſuivante en Hongrie ; il ſe trouva au ſiege de Bude.

Il alla paſſer l'hiver en Angleterre, & le Roi le créa Duc de Berwick. Il retourna au printemps en Hongrie, où l'Empereur lui donna une commiſſion de Colonel, pour commander le régiment de Cuiraſſiers de Taaff. Il fit la campagne de 1687, où le Duc de Lorraine remporta la victoire de Mohatz ; & à ſon retour à Vienne, l'Empereur le fit Sergent Général de Bataille.

Ainſi c'eſt ſous le Grand Duc de Lorraine, que le Duc de Berwick commença à ſe former ; & depuis, ſa vie fut en quelque façon toute militaire.

Il revint en Angleterre, & le Roi lui donna le Gouvernement de Portſmouth & de la Province de Southampton. Il avoit déjà un régiment d'Infanterie. On lui donna encore le régiment des Gardes à cheval du

Comte d'Oxford : ainſi, à l'âge de dix-ſept ans, il ſe trouva dans cette ſituation ſi flatteuſe, pour un homme qui a l'ame élevée, de voir le chemin de la gloire tout ouvert, & la poſſibilité de faire de grandes choſes.

En 1688, la révolution d'Angleterre arriva ; & dans ce cercle de malheurs, qui environnerent le Roi tout-à-coup, le Duc de Berwick fut chargé des affaires qui demandoient la plus grande confiance. Le Roi ayant jetté les yeux ſur lui pour raſſembler l'armée, ce fut une des trahiſons des Miniſtres de lui envoyer ces ordres trop tard ; afin qu'un autre pût emmener l'armée du Prince d'Orange. Le haſard lui fit rencontrer quatre régimens qu'on avoit voulu mener au Prince d'Orange, & qu'il ramena à ſon poſte. Il n'y eut point de mouvemens qu'il ne ſe donnât pour ſauver Portſmouth, bloqué par mer &

par terre, ſans autre proviſion, que ce que les ennemis fourniſſoient chaque jour, & que le Roi lui ordonna de rendre. Le Roi ayant pris le parti de ſe ſauver en France, il fut du nombre des cinq perſonnes à qui il ſe confia, & qui le ſuivirent; & dès que le Roi fut débarqué, il l'envoya à Verſailles, pour demander un aſyle. Il avoit à peine dix-huit ans.

Preſque toute l'Irlande ayant reſté fidele au Roi Jacques, ce Prince y paſſa au mois de Mars 1689; & l'on vit une malheureuſe guerre, où la valeur ne manqua jamais, & la conduite toujours. On peut dire de cette guerre d'Irlande, qu'on la regarda à Londres comme l'œuvre du jour, & comme l'affaire capitale de l'Angleterre, & en France, comme une guerre d'affection particuliere & de bienſéance. Les Anglois, qui ne vouloient point avoir de guerre civile chez eux, aſſommerent l'Irlande. Il

paroît même que les Officiers François qu'on y envoya, penſerent comme ceux qui les y envoyoient : ils n'eurent que trois choſes dans la tête, d'arriver, de ſe battre & de s'en retourner. Le temps a fait voir que les Anglois avoient mieux penſé que nous.

Le Duc de Berwick ſe diſtingua dans quelques occaſions particulieres, & fut fait Lieutenant Général.

Milord Tirconel, ayant paſſé en France en 1690, laiſſa le commandement général du Royaume au Duc de Berwick. Il n'avoit que vingt ans, & ſa conduite fit voir qu'il étoit l'homme de ſon ſiecle à qui le Ciel avoit accordé de meilleure heure la prudence. La perte de la bataille de la Boine avoit abattu les forces Irlandoiſes ; le Roi Guillaume avoit levé le ſiege de Limerick, & étoit retourné en Angleterre ; mais on

n'en étoit guere mieux. Milord Churchill (1) débarqua tout-à-coup en Irlande avec huit mille hommes. Il falloit en même temps rendre ses progrès moins rapides, rétablir l'armée, dissiper les factions, réunir les esprits des Irlandois. Le Duc de Berwick fit tout cela.

En 1691, le Duc de Tirconel étant revenu en Irlande, le Duc de Berwick repassa en France, & suivit Louis XIV, comme Volontaire, au siege de Mons. Il fit dans la même qualité la campagne de 1692, sous M. le Maréchal de Luxembourg, & se trouva à la bataille de Steinkerque. Il fut fait Lieutenant Général en France l'année suivante, & il acquit beaucoup d'honneur à la bataille de Nerwinde, où il fut pris. Les choses qui se dirent dans le monde, à l'occasion de sa prise,

(1) Depuis Duc de Marlborough.

n'ont pu avoir été imaginées, que par des gens qni avoient la plus haute opinion de ſa fermeté & de ſon courage. Il continua de ſervir en Flandre, ſous M. de Luxembourg, & enſuite ſous M. le Maréchal de Villeroi.

En 1696, il fut envoyé ſecréte-ment en Angleterre, pour conférer avec des Seigneurs Anglois, qui avoient réſolu de rétablir le Roi. Il avoit une aſſez mauvaiſe commiſſion, qui étoit de déterminer ces Seigneurs à agir contre le bon ſens. Il ne réuſſit pas : il hâta ſon retour, parce qu'il apprit qu'il y avoit une conjuration formée contre la perſonne du Roi Guillaume, & il ne vouloit point être mêlé dans cette entrepriſe. Je me ſouviens de lui avoir oui dire, qu'un homme l'avoit reconnu ſur un certain air de famille, & ſur-tout par la longueur de ſes doigts; que par bonheur cet homme

étoit Jacobite, & lui avoit dit : *Dieu vous béniſſe dans toutes vos entrepriſes* ; ce qui l'avoit remis de ſon embarras.

Le Duc de Berwick perdit ſa premiere femme, au mois de Juin 1698. Il l'avoit épouſée en 1695. Elle étoit fille du Comte de Clanricard. Il en eut un fils, qui naquit le 21 d'Octobre 1696.

En 1699, il fit un voyage en Italie, & à ſon retour il épouſa Mademoiſelle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. de Bulkeley, frere de Milord Bulkeley.

Après la mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, le Roi Jacques envoya à Rome le Duc de Berwick, pour complimenter le Pape ſur ſon élection, & lui offrir ſa perſonne pour commander l'armée que la France le preſſoit de lever, pour maintenir la neutralité en Italie; & la Cour de Saint-Germain offroit d'envoyer des

des troupes Irlandoiſes. Le Pape jugea la beſogne un peu trop forte pour lui, & le Duc de Berwick s'en revint.

En 1701, il perdit le Roi ſon pere, & en 1702, il ſervit en Flandre ſous le Duc de Bourgogne & le Maréchal de Boufflers; en 1703, au retour de la campagne, il ſe fit naturaliſer François, du conſentement de la Cour de Saint-Germain.

En 1704, le Roi l'envoya en Eſpagne avec dix-huit bataillons & dix-neuf eſcadrons qu'il devoit commander, & à ſon arrivée le Roi d'Eſpagne le déclara Capitaine Général de ſes armées, & le fit couvrir.

La Cour d'Eſpagne étoit infeſtée par l'intrigue. Le Gouvernement alloit très-mal, parce que tout le monde vouloit gouverner. Tout dégénéroit en tracaſſerie, & un des principaux articles de ſa miſſion étoit

de les éclaircir. Tous les partis vouloient le gagner, il n'entra dans aucun; & s'attachant uniquement au ſuccès des affaires; il ne regarda les intérêts particuliers, que comme des intérêts particuliers, il ne penſa ni à Madame des Urſins, ni à Orry, ni à l'Abbé d'Etrées, ni au goût de la Reine, ni au penchant du Roi; il ne penſa qu'à la Monarchie.

Le Duc de Berwick eut ordre de travailler au renvoi de Madame des Urſins. Le Roi lui écrivit : » Dites » au Roi mon petit-fils, qu'il me » doit cette complaiſance. Servez- » vous de toutes les raiſons que vous » pourrez imaginer pour le perſua- » der, mais ne lui dites pas que je » l'abandonnerai, car il ne le croi- » roit jamais «. Le Roi d'Eſpagne conſentit au renvoi.

Cette année 1704, le Duc de Berwick ſauva l'Eſpagne; il empêcha l'armée Portugaiſe d'aller à Madrid.

Son armée étoit plus foible des deux tiers ; les ordres de la Cour venoient coup ſur coup de ſe retirer, & de ne rien haſarder. Le Duc de Berwick qui vit l'Eſpagne perdue, s'il obéiſſoit, haſarda ſans ceſſe, & diſputa tout. L'armée Portugaiſe ſe retira, M. le Duc de Berwick en fit de même. A la fin de la campagne, le Duc de Berwick reçut ordre de retourner en France. C'étoit une intrigue de Cour ; & il éprouva ce que tant d'autres avoient éprouvé avant lui, que de plaire à la Cour, eſt le plus grand ſervice que l'on puiſſe rendre à la Cour, ſans quoi toutes les œuvres, pour me ſervir du langage des Théologiens, ne ſont que des œuvres mortes.

En 1705, le Duc de Berwick fut envoyé commander en Languedoc : cette même année il fit le ſiege de Nice, & la prit.

En 1706, il fut fait Maréchal de

France, & fut envoyé en Eſpagne, pour commander l'armée contre le Portugal. Le Roi d'Eſpagne avoit levé le ſiege de Barcelone, & avoit été obligé de repaſſer par la France, & de rentrer en Eſpagne par la Navarre.

J'ai dit qu'avant de quitter l'Eſpagne, la premiere fois qu'il y ſervit, il l'avoit ſauvée; il la ſauva encore cette fois-ci. Je paſſe rapidement ſur les choſes que l'Hiſtoire eſt chargée de raconter. Je dirai ſeulement que tout étoit perdu au commencement de la campagne, & que tout étoit ſauvé à la fin. On peut voir dans les Lettres de Madame de Maintenon à la Princeſſe des Urſins, ce que l'on penſoit pour lors dans les deux Cours. On formoit des ſouhaits, & on n'avoit pas même d'eſpérances. M. le Maréchal de Berwick vouloit que la Reine ſe retirât à ſon armée: des conſeils timides

l'en avoient empêchée. On vouloit qu'elle ſe retirât à Pampelune ; M. le Maréchal de Berwick fit voir que, ſi l'on prenoit ce parti, tout étoit perdu, parce que les Caſtillans ſe croiroient abandonnés : la Reine ſe retira donc à Burgos, avec les Conſeils, & le Roi arriva à la petite armée. Les Portugais vont à Madrid, & le Maréchal par ſa ſageſſe, ſans livrer une ſeule bataille, fit vuider la Caſtille aux ennemis, & rencoigna leur armée dans le Royaume de Valence & l'Arragon. Il les y conduiſit marche par marche, comme un Paſteur conduit des troupeaux. On peut dire que cette campagne fut plus glorieuſe pour lui, qu'aucune de celles qu'il a faites, parce que les avantages n'ayant point dépendu d'une bataille, ſa capacité y parut tous les jours. Il fit plus de dix mille priſonniers, & par cette campagne il prépara la ſeconde, plus cé-

lebre encore par la bataille d'Almanza, la conquête du Royaume de Valence, de l'Arragon, & la prise de Lérida.

Ce fut en cette année 1707, que le Roi d'Espagne donna au Maréchal de Berwick les villes de Liria & de Xerica, avec la Grandesse de la premiere classe; ce qui lui procura un établissement plus grand encore pour son fils du premier lit, par le mariage avec Dona Catharina de Portugal, héritiere de la Maison de Véraguas. M. le Maréchal lui céda tout ce qu'il avoit en Espagne.

Dans le même temps, Louis XIV lui donne le Gouvernement du Limousin, de son propre & pur mouvement, sans qu'il le lui eût demandé.

Il faut que je parle de M. le Duc d'Orléans, & je le ferai avec d'autant plus de plaisir, que ce que je

dirai ne peut ſervir qu'à combler de gloire l'un & l'autre.

M. le Duc d'Orléans vint pour commander l'armée. Sa mauvaiſe deſtinée lui fit croire qu'il auroit le temps de paſſer par Madrid. M. le Maréchal de Berwick lui envoya Courier ſur Courier, pour lui dire qu'il ſeroit bientôt forcé à livrer la bataille : M. le Duc d'Orléans ſe mit en chemin, vola & n'arriva pas. Il y eut aſſez de Courtiſans qui voulurent perſuader à ce Prince, que le Maréchal de Berwick avoit été ravi de donner la bataille ſans lui, & de lui en ravir la gloire; mais M. le Duc d'Orléans connoiſſoit qu'il avoit une juſtice à rendre, & c'eſt une choſe qu'il ſavoit très-bien faire ; il ne ſe plaignit que de ſon malheur.

M. le Duc d'Orléans déſeſpéré, déſolé de retourner ſans avoir rien fait, propoſe le ſiege de Lérida.

M. le Maréchal de Berwick, qui n'en étoit point du tout d'avis, exposa à M. le Duc d'Orléans ses raisons avec force; il proposa même de consulter la Cour. Le siege de Lérida fut résolu. Dès ce moment, M. le Duc de Berwick ne vit plus d'obstacles : il savoit que si la prudence est la premiere de toutes les vertus avant que d'entreprendre, elle n'est que la seconde après que l'on a entrepris. Peut-être que s'il avoit lui-même imaginé ce siege, il auroit moins craint de le lever. M. le Duc d'Orléans finit la campagne avec gloire; & ce qui auroit infailliblement brouillé deux hommes communs, ne fit qu'unir ces deux-ci; & je me souviens d'avoir entendu dire au Maréchal que l'origine de la faveur qu'il avoit eue auprès de M. le Duc d'Orléans, étoit la campagne de 1707.

En 1708, M. le Maréchal de Ber-

wick, d'abord destiné à commander l'armée du Dauphiné, fut envoyé sur le Rhin, pour commander sous l'Electeur de Baviere. Il avoit fait tomber un projet de M. de Chamillart, dont l'incapacité consistoit sur-tout à ne point connoître son incapacité. Le Prince Eugene ayant quitté l'Allemagne, pour aller en Flandre, M. le Maréchal de Berwick l'y suivit. Après la perte de la bataille d'Oudenarde, les ennemis firent le siege de Lille; &, pour-lors, M. le Maréchal de Berwick joignit son armée à celle de M. de Vendôme. Il fallut des miracles sans nombre, pour nous faire perdre Lille. M. le Duc de Vendôme étoit irrité contre M. le Maréchal de Berwick, qui avoit fait difficulté de servir sous lui. Depuis ce temps, aucun avis de M. le Maréchal de Berwick ne fut accepté par M. le Duc de Vendôme; & son ame, si

grande d'ailleurs, ne conſerva plus qu'un reſſentiment vif de l'eſpece d'affront qu'il croyoit avoir reçu. M. le Duc de Bourgogne & le Roi, toujours partagés entre des propoſitions contradictoires, ne ſavoient prendre d'autre parti, que de déférer au ſentiment de M. de Vendôme. Il fallut que le Roi envoyât à l'armée, pour concilier les Généraux, un Miniſtre qui n'avoit point d'yeux: il fallut que cette maladie de la nature humaine, de ne pouvoir ſouffrir le bien, lorſqu'il eſt fait par des gens que l'on n'aime pas, infeſtât pendant toute cette campagne le cœur & l'eſprit de M. le Duc de Vendôme: il fallut qu'un Lieutenant Général eût aſſez de faveur à la Cour, pour pouvoir faire à l'armée deux ſottiſes, l'une après l'autre, qui ſeront mémorables dans tous les temps, ſa défaite & ſa capitulation: il fallut que le ſiege de Bruxelles eût été rejetté

d'abord, & qu'il eût été entrepris depuis; que l'on résolût de garder en même temps l'Escaut & le Canal, c'est-à-dire, de ne garder rien. Enfin, le Procès entre ces deux Grands Hommes existe; les lettres écrites par le Roi, par M. le Duc de Bourgogne, par M. le Duc de Vendôme, par M. le Duc de Berwick, par M. de Chamillart, existent aussi (1). On verra qui des deux manqua de sang froid, & j'oserois peut-être même dire, de raison. A Dieu ne plaise que je veuille mettre en question les qualités éminentes de M. le Duc de Vendôme! Si M. le Maréchal de Berwick revenoit au monde, il en seroit fâché: mais je dirai, dans cette occasion, ce qu'Homere dit de Glaucus: Jupiter ôta la prudence à Glaucus, & il changea un bouclier d'or contre un bouclier d'airain. Ce bouclier d'or, M. de Vendôme,

(1) *Voyez* la fin de ces Mémoires.

avant cette campagne, l'avoit toujours conſervé, & il le retrouva depuis.

En 1709, M. le Maréchal de Berwick fut envoyé pour couvrir les frontieres de la Provence & du Dauphiné; & quoique M. de Chamillart, qui affamoit tout, eût été déplacé, il n'y avoit ni argent, ni proviſions de guerre & de bouche; il fit ſi bien qu'il en trouva. Je me ſouviens de lui avoir oui dire que dans ſa détreſſe il enleva une voiture d'argent, qui alloit de Lyon au Tréſor Royal; & il diſoit à M. d'Angervilliers, qui étoit ſon Intendant dans ce temps, que dans la regle ils auroient mérité tous deux qu'on leur fît leur procès. M. Deſmarais cria: il répondit qu'il falloit faire ſubſiſter une armée, qui avoit le Royaume à ſauver.

M. le Maréchal de Berwick imagina un plan de défenſe, tel qu'il

étoit impoſſible de pénétrer en France, de quelque côté que ce fût, parce qu'il faiſoit la corde, & que le Duc de Savoie étoit obligé de faire l'arc. Je me ſouviens qu'étant en Piémont les Officiers, qui avoient ſervi dans ce temps-là, donnoient cette raiſon, comme les ayant toujours empêchés de pénétrer en France ; ils faiſoient l'éloge du Maréchal de Berwick, & je ne le ſavois pas.

M. le Maréchal de Berwick, par ce plan de défenſe, ſe trouva en état de n'avoir beſoin que d'une petite armée, & d'envoyer au Roi vingt bataillons : c'étoit un grand préſent dans ce temps-là.

Il y auroit bien de la ſottiſe à moi de juger de ſa capacité pour la guerre, c'eſt-à-dire, pour une choſe que je ne puis entendre. Cependant, s'il m'étoit permis de me haſarder, je dirois que, comme chaque Grand Homme, outre ſa capacité générale,

a encore un talent particulier, dans lequel il excelle, & qui fait sa vertu distinctive; je dirois que le talent particulier de M. le Maréchal de Berwick étoit de faire une guerre défensive, de relever des choses désespérées, & de bien connoître toutes les ressources que l'on peut avoir dans les malheurs. Il falloit bien qu'il sentît ses forces à cet égard. Je lui ai souvent entendu dire que la chose qu'il avoit toute sa vie le plus souhaitée, c'étoit d'avoir une bonne place à défendre.

La paix fut signée à Utrecht en 1713. Le Roi mourut le 1.er Septembre 1715 : M. le Duc d'Orléans fut Régent du Royaume. M. le Maréchal de Berwick fut envoyé commander en Guienne. Me permettra-t-on de dire que ce fut un grand bonheur pour moi, puisque c'est-là où je l'ai connu?

Les tracasseries du Cardinal Al-

beroni firent naître la guerre que M. le Maréchal de Berwick fit sur les frontieres d'Espagne. Le Ministere ayant changé par la mort de M. le Duc d'Orléans, on lui ôta le commandement de Guienne. Il partagea son temps entre la Cour, Paris & sa maison de Fitz-James. Cela me donnera lieu de parler de l'homme privé, & de donner, le plus courtement que je pourrai, son caractere.

Il n'a guere obtenu de graces, sur lesquelles il n'ait été prévenu : quand il s'agissoit de ses intérêts, il falloit tout lui dire..... Son air froid, un peu sec, & même quelquefois un peu sévere, faisoit que quelquefois il auroit semblé un peu déplacé dans notre Nation, si les grandes ames & le mérite personnel avoient un pays.

Il ne savoit jamais dire de ces choses, qu'on appelle de jolies choses. Il étoit sur-tout exempt de ces fautes sans nombre, que commet-

tent continuellement ceux qui s'aiment trop eux-mêmes...... Il prenoit presque toujours son parti de lui-même : s'il n'avoit pas trop bonne opinion de lui, il n'avoit pas non plus de méfiance ; il se regardoit, & se connoissoit avec le même bon sens, qu'il voyoit toutes les autres choses..... Jamais personne n'a mieux su éviter les excès, ou, si j'ose me servir de ce terme, les pieges des vertus : par exemple, il aimoit les Ecclésiastiques ; il s'accommodoit assez de la modestie de leur état ; il ne pouvoit souffrir d'en être gouverné, sur-tout s'ils passoient, dans la moindre chose, la ligne de leurs devoirs : il exigeoit plus d'eux, qu'ils n'auroient exigé de lui.... Il étoit impossible de le voir, & de ne pas aimer la vertu, tant on voyoit de tranquillité & de félicité dans son ame, sur-tout quand on la comparoit aux passions qui agitoient ses semblables...

J'ai vu de loin dans les Livres de Plutarque, ce qu'étoient les Grands Hommes : j'ai vu en lui de plus près ce qu'ils ſont. Je ne connois que ſa vie privée : je n'ai point vu le Héros, mais l'homme dont le Héros eſt parti... Il aimoit ſes amis : ſa maniere étoit de rendre des ſervices, ſans vous rien dire ; c'étoit une main inviſible qui vous ſervoit... Il avoit un grand fond de Religion. Jamais homme n'a mieux ſuivi ces Loix de l'Evangile, qui coûtent le plus aux gens du monde : enfin, jamais homme n'a tant pratiqué la Religion, & n'en a ſi peu parlé..... Il ne diſoit jamais de mal de perſonne : auſſi ne louoit-il jamais les gens qu'il ne croyoit pas dignes d'être loués.... Il haïſſoit ces diſputes, qui, ſous prétexte de la gloire de Dieu, ne ſont que des diſputes perſonnelles. Les malheurs du Roi ſon pere lui avoient appris qu'on s'expoſe à faire de grandes fautes, lorſqu'on a trop

de crédulité pour les gens même dont le caractere est le plus respectable..... Lorsqu'il fut nommé Commandant en Guienne, la réputation de son sérieux nous effraya; mais, à peine y fut-il arrivé, qu'il y fut aimé de tout le monde, & qu'il n'y a pas de lieu où ses grandes qualités aient été plus admirées.....

Personne n'a donné un plus grand exemple du mépris que l'on doit faire de l'argent..... Il avoit une modestie dans toutes ses dépenses, qui auroit dû le rendre très à son aise; car il ne dépensoit en aucune chose frivole: cependant il étoit toujours arriéré, parce que, malgre sa frugalité naturelle, il dépensoit beaucoup. Dans ses commandemens, toutes les familles Angloises ou Irlandoises pauvres, qui avoient quelque relation avec quelqu'un de sa maison, avoient une espece de droit de s'introduire chez lui; & il est singulier que cet

homme, qui ſavoit mettre un ſi grand ordre dans ſon armée, qui avoit tant de juſteſſe dans ſes projets, perdît tout cela, quand il s'agiſſoit de ſes intérêts particuliers.....

Il n'étoit point du nombre de ceux, qui tantôt ſe plaignent des auteurs d'une diſgrace, tantôt cherchent à les flatter; il alloit à celui dont il avoit ſujet de ſe plaindre, lui diſoit les ſentimens de ſon cœur, après quoi il ne diſoit rien......

Jamais rien n'a mieux repréſenté cet état, où l'on ſait que ſe trouva la France à la mort de M. de Turenne. Je me ſouviens du moment où cette nouvelle arriva: la conſternation fut générale. Tous deux ils avoient laiſſé des deſſeins interrompus; tous les deux, une armée en péril; tous les deux finirent d'une mort qui intéreſſe plus que les morts communes: tous les deux avoient ce mérite modeſte, pour lequel on aime à s'attendrir, & que l'on aime à regretter.....

Il laiſſa une femme tendre, qui a paſſé le reſte de ſa vie dans les regrets, & des enfans qui par leur vertu ſont mieux que moi l'éloge de leur pere.

M. le Maréchal de Berwick a écrit ſes Mémoires ; &, à cet égard, ce que j'ai dit dans l'eſprit des Loix, ſur la relation d'Hannon, je puis le dire ici. *C'eſt un beau morceau de l'Antiquité que la relation d'Hannon : le même homme qui a exécuté, a écrit. Il ne met aucune oſtentation dans ſes récits : les grands Capitaines écrivent leurs actions avec ſimplicité, parce qu'ils ſont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.*

Les Grands Hommes ſont plus ſoumis que les autres à un examen rigoureux de leur conduite : chacun aime à les appeller devant ſon petit tribunal. Les Soldats Romains ne faiſoient-ils pas de ſanglantes railleries autour du char de la victoire ? Ils croyoient

triompher, même des triomphateurs; mais c'eſt une belle choſe pour le Maréchal de Berwick, que les deux objections qu'on lui a faites ne ſoient uniquement fondées que ſur ſon amour pour ſes devoirs.

L'objection qu'on lui a faite, de ce qu'il n'avoit pas été de l'expédition d'Ecoſſe, en 1715, n'eſt fondée que ſur ce qu'on veut toujours regarder le Maréchal de Berwick comme un homme ſans patrie, & qu'on ne veut pas ſe mettre dans l'eſprit qu'il étoit François. Devenu François, du conſentement de ſes premiers Maîtres, il ſuivit les ordres de Louis XIV, & enſuite ceux du Régent de France. Il fallut faire taire ſon cœur, & ſuivre les grands principes: il vit qu'il n'étoit plus à lui: il vit qu'il n'étoit plus queſtion de ſe déterminer ſur ce qui étoit le bien convenable, mais ſur ce qui étoit le bien néceſſaire; il ſut qu'il ſeroit

jugé, il méprisa les jugemens injustes. Ni la faveur populaire, ni la maniere de penser de ceux qui pensent peu, ne le déterminerent.

Les Anciens, qui ont traité des devoirs, ne trouvent pas que la grande difficulté soit de les connoître, mais de choisir entre deux devoirs. Il suivit le devoir le plus fort, comme le destin. Ce sont des matieres qu'on ne traite jamais, que lorsqu'on est obligé de les traiter, parce qu'il n'y a rien dans le monde de plus respectable qu'un Prince malheureux. Dépouillons la question: elle consiste à savoir, si le Prince, même rétabli, auroit été en droit de le rappeller. Tout ce que l'on peut dire de plus fort, c'est que la patrie n'abandonne: mais cela même n'étoit pas le cas; il étoit proscrit par sa patrie, lorsqu'il se fit naturaliser. Grotius, Puffendorf, toutes les voix par lesquelles l'Europe a

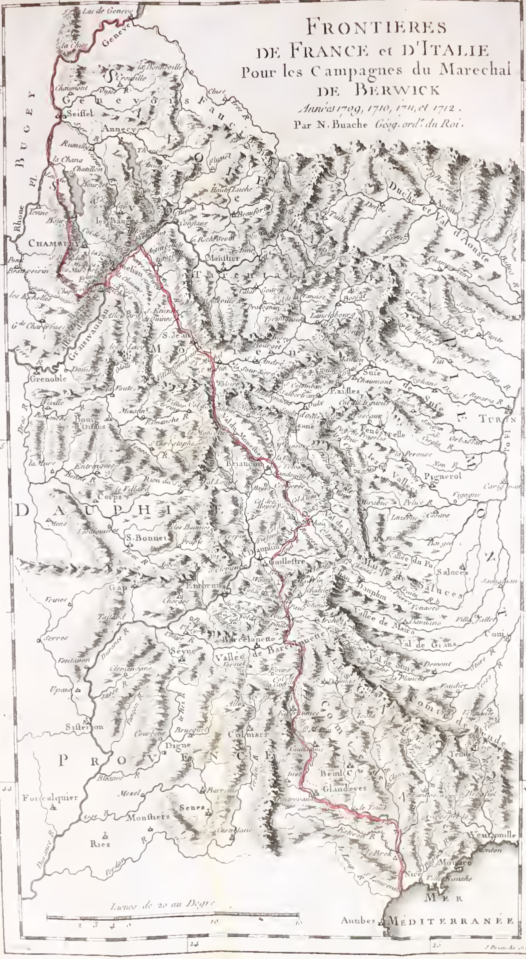
parlé, décidoient la question, & lui déclaroient qu'il étoit François, & soumis aux Loix de la France. La France avoit mis pour lors la paix pour fondement de son systême politique. Quelle contradiction, si un Pair du Royaume, un Maréchal de France, un Gouverneur de Province avoit désobéi à la défense de sortir du Royaume, c'est-à-dire, avoit désobéi réellement, pour paroître aux yeux des Anglois seuls n'avoir pas désobéi! En effet, le Maréchal de Berwick étoit, par ses Dignités même, dans des circonstances particulieres; & on ne pouvoit guere distinguer sa présence en Ecosse d'avec une déclaration de guerre avec l'Angleterre. La France jugeoit qu'il n'étoit point de son intérêt que cette guerre se fît; qu'il en résulteroit une guerre qui embrâseroit toute l'Europe. Comment pouvoit-il prendre sur lui le poids im-

menſe d'une démarche pareille? On peut dire même que s'il n'eût conſulté que l'ambition, quelle plus grande ambition pouvoit-il avoir, que le rétabliſſement de la Maiſon de Stuart ſur le Trône d'Agleterre? On ſait combien il aimoit ſes enfans. Quels délices pour ſon cœur, s'il avoit pu prévoir un troiſieme établiſſement en Angleterre!

S'il avoit été conſulté pour l'entrepriſe même, dans les circonſtances d'alors, il n'en auroit pas été d'avis: il croyoit que ces ſortes d'entrepriſes étoient de la nature de toutes les autres, qui doivent être réglées par la prudence, & qu'en ce cas, une entrepriſe manquée a deux ſortes de mauvais ſuccès; le malheur préſent, & une plus grande difficulté pour entreprendre de réuſſir à l'avenir.

MÉMOIRES

J. Dezauche Sculp.



Nota Le Trait coloré qui s'etend du Var au Rhône, indique la Ligne de Défensive formée par le Marechal de Berwick

MÉMOIRES
DU MARÉCHAL DE BERWICK,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis le 21 Août 1670, & dès l'âge de sept ans je fus envoyé en France, pour y être élevé dans la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Le Pere Gough, Prêtre de l'Oratoire, à qui on avoit confié le soin de mon frere, depuis Duc d'Albemarle, & de moi, nous mit à Jully, college de sa Congrégation, où le Duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, avoit pareillement étudié. Ce bon-homme étant mort, l'on nous ôta de là, & nous fûmes au college du Plessis jusqu'en l'année 1684, que le Duc

1670.

1684.

1684. d'Yorck voulant nous voir, nous passâmes en Angleterre. Le Duc nous présenta au Roi son frere, qui nous fit beaucoup de caresses, & offrit au Duc de me donner un titre; mais ce Prince ne le voulut pas : ainsi on nous renvoya en France achever nos études, &, par le conseil du Pere Peters, Jésuite, on nous mit à la Fleche.

Charles II, Roi de la Grande-Bre-
1685. tagne, étant mort le 6 Février 1685, (vieux style) son frere le Duc d'Yorck fut incontinent proclamé Roi, sous le nom de Jacques II. Peu après, le Duc de Monmouth débarqua dans l'ouest de l'Angleterre avec environ quatre-vingts personnes; & ayant été joint par un nombre assez considérable de gens de la populace, il eut la témérité de prendre le titre de Roi, sous le faux prétexte que le Roi Charles avoit épousé sa mere. Sa royauté ne fut pas de longue durée; car l'armée du Roi, commandée par le Comte de Feversham, le défit à Sed-

gemore, au mois de Juillet : il fut pris,
& eut la tête tranchée à Londres. L'on 1685.
prétend que le Prince d'Orange, qui
ſongeoit dès ce temps-là à s'emparer de
la Couronne (1), l'avoit encouragé & aſ-
ſiſté ſur la promeſſe qu'il lui fit, que,
s'il venoit à bout du Roi, il proclame-
roit le Prince & la Princeſſe d'Orange.
Dès que ce Rebelle eut pris le titre de
Roi, le Prince d'Orange offrit ſa per-
ſonne & des troupes au Roi, ſon oncle
& ſon beau-pere ; mais les ſoupçons,
dont on vient de parler, empêcherent
qu'on n'acceptât ſa propoſition.

Le Comte d'Argyle avoit auſſi débarqué en Ecoſſe, & y avoit ramaſſé quelque monde ; mais il fut bientôt battu & pris par le Comte de Dumbarton, puis décapité à Edimbourg. Les troubles de la Grande-Bretagne étant pacifiés, le Roi me fit revenir de la Fleche, & m'envoya à Paris pour y faire mes exercices pendant l'hiver. Au printemps je quittai l'Académie, & m'en allai en Hongrie.

1686. Le ſiege de Bude ayant été réſolu dans le Conſeil de l'Empereur Léopold I, & tout ce qui étoit néceſſaire pour cette entrepriſe étant prêt, le 18 Juin les Ducs de Lorraine & de Baviere, Généraux de l'armée, inveſtirent la ville des deux côtés du Danube; ſavoir, le premier du côté du midi, où eſt ſituée Bude, & l'autre du côté du Nord, où eſt la ville de Peſt, ſéparée de Bude par le Danube. L'on travailla incontinent aux lignes de contrevallation; & dès qu'on eut conſtruit les deux ponts de communication au deſſus & au deſſous de la ville, le Duc de Lorraine rapprocha ſon armée du côté de la baſſe ville; & le Duc de Baviere, ayant paſſé le Danube avec la ſienne, ſe poſta au deſſous de la ville, du côté du château, près d'une montagne appelée de Saint-Gérale. On avoit à peine commencé à tirer du canon contre la baſſe ville, que les Turcs l'abandonnerent & y mirent le feu.

Vers le commencement de Juillet,

on ouvrit la tranchée, & l'on établit des batteries. Du côté de l'attaque du Duc 1686.
de Lorraine, il y avoit une double enceinte, séparée par un fossé très-profond; deux grosses tours joignoient & flanquoient les deux enceintes. Par le dehors, il n'y avoit, ni fossé, ni ouvrage, ni chemin couvert. La breche ayant été faite à la premiere enceinte, on y donna l'assaut; mais comme il y avoit peu de troupes commandées pour cette attaque, & que la breche étoit assez difficile, on fut bientôt repoussé. L'on y perdit à la vérité peu de Soldats; mais nombre de Volontaires y furent tués & blessés: le Duc de Vejar, Grand d'Espagne, étoit du nombre des premiers. L'on attribua cet échec au Felt-Maréchal Comte de Staremberg, qui avoit, en 1683, défendu Vienne contre les Turcs: il étoit créature du Prince Hermand de Bade, Président du Conseil de guerre, lequel haïssant mortellement le Duc de Lorraine, le traversoit dans toutes ses en-

treprises. Par bonheur, peu de jours après
1686. cette attaque, Staremberg fut blessé, & obligé de se faire transporter à Vienne : ainsi le Duc de Lorraine n'eut plus à l'armée d'ennemis domestiques qui pussent le traverser.

On rapprocha les batteries, qu'on augmenta de plusieurs grosses pieces ; mais toutefois les breches ne se trouverent entiérement praticables, que le 27 de Juillet. Alors le Duc de Lorraine, ne voulant point tomber dans les inconvéniens du premier assaut, ordonna dix mille hommes pour l'attaque, & se transporta lui-même à la tête de la tranchée, afin de tout voir & d'être plus à portée de donner les ordres nécessaires. Les Turcs, de leur côté, qui ne pouvoient ignorer notre dessein, attendu le grand nombre de troupes qu'ils voyoient arriver à la tranchée, firent tous les préparatifs imaginables pour une vigoureuse résistance. L'attaque commença sur le midi, & dura pendant six heures :

jamais on ne vit plus de courage qu'il en parut ce jour-là de part & d'autre. 1686.
Les Chrétiens, malgré la grêle de balles, de fleches, de grenades, de pots & sacs à poudre, & douze mines ou fougasses, s'efforçoient de se loger; mais les Turcs les obligeoient de plier, lorsque le Duc de Lorraine sortit de la tranchée, l'épée à la main, & ranimant par sa présence le courage des troupes presque rebutées, les ramena à la breche, dont elles s'emparerent, & se logerent sur la premiere enceinte: on fit aussi un logement sur la partie des deux tours, qui joignoit la premiere enceinte. Les Turcs conserverent la partie opposée, par le moyen d'un retranchement considérable de poutres & de palissades qu'ils y avoient fait. L'on compte que les Chrétiens eurent en cette occasion environ quinze cents hommes de tués & autant de blessés. Le Duc de Lorraine y perdit un Aide-de-camp, sur lequel il s'appuyoit, en montant à la breche.

1686. Le Duc de Baviere attaqua en même temps une tour du château : il s'y logea ; mais les Turcs ne laisserent pas que de se maintenir dans le reste du château, pendant tout le siege, sans que jamais on les en pût chasser.

L'on fit des batteries sur les deux tours & sur la courtine, pour faire breche à la seconde enceinte, & miner les retranchemens des Turcs ; & lorsqu'on crut que l'artillerie avoit fait son effet, l'on donna successivement deux assauts, où l'on fut toujours repoussé avec perte. L'on tenta, avec aussi peu de succès, de mettre le feu aux poutres & palissades, dont étoit composé le retranchement des tours : à mesure que le bois commençoit à être consommé, les Turcs en remettoient d'autres. Enfin, ne sachant comment venir à bout d'entrer dans la place, on fit une nouvelle batterie sur la courtine, à la droite de l'attaque du Duc de Lorraine. Le mur étoit foible de ce côté-là, & l'on n'y trouva

qu'une ſeule enceinte : ainſi en très-peu de jours la breche fut faite, & pour ne pas donner le temps aux Turcs de faire de nouveaux retranchemens, on réſolut de donner l'aſſaut général; ce qui fut executé le 2 du mois de Septembre. La réſiſtance fut très-foible, & la breche emportée preſqu'auſſi-tôt qu'attaquée : le Viſir & le Pacha furent tués ſur la breche, & tout ce qui ſe trouva dans la ville fut paſſé au fil de l'épée, excepté environ mille perſonnes de tout ſexe. L'Aga des Janiſſaires, qui s'étoit ſauvé au château, dont le Duc de Baviere ne put jamais s'emparer, s'y rendit à diſcrétion, avec cinq cents Janiſſaires, le reſte de douze mille qu'ils étoient au commencement du ſiege. 1686.

Pour ne pas interrompre la relation de ce qui regarde les différentes attaques, je n'ai point fait mention de ce qui ſe paſſoit en campagne : le voici en deux mots. Le Grand Viſir s'avança avec quatre-vingt mille hommes, pour tâcher

1686. de ſecourir la place, & vint camper ſur une hauteur vis-à-vis de notre camp: il fit pluſieurs tentatives par de petits détachemens; mais l'entrée d'un petit nombre de Turcs dans la place, n'étoit pas ſuffiſante; ainſi il réſolut de faire un effort conſidérable. Pour cet effet, il deſcendit un jour, avec toute ſon armée, dans une grande plaine, entre les deux camps, comme s'il vouloit donner bataille. Notre armée ſortit auſſi-tôt des lignes, pour le mieux recevoir; mais tout d'un coup, à la faveur de quelques fonds qui ſe trouvoient ſur la gauche, il fit couler ſix mille Janiſſaires, & quatre mille Spahis, leſquels, avec une diligence extrême, gagnerent le haut d'une montagne fort près de nos lignes. Le Duc de Lorraine n'eut que le temps d'envoyer le Général Dunewald, avec trente-un eſcadrons, pour s'oppoſer aux Turcs; car nos lignes étoient alors dégarnies. Dunewald arriva juſte en même temps que les Infideles, qui le char-

gerent d'abord avec leur cavalerie : elle fut battue ; après quoi il chargea l'infanterie, qu'il disperſa, & en tua deux mille ſur la place. Pendant cette action, les deux armées étoient en halte, comme pour attendre l'événement de ce qui ſe paſſoit à la montagne. Dès que le Duc de Lorraine eut appris le ſuccès, il fit ébranler toute l'armée, pour marcher à celle des Turcs ; mais ceux-ci, voyant leur projet échoué, ne jugerent pas à propos de hazarder la bataille ; ainſi ils firent demi-tour à droite, & ſe retirerent au petit pas ſur la montagne de leur ancien camp : ce que voyant le Duc de Lorraine, il fit halte & rentra auſſi dans ſes lignes ; car quand une fois les Turcs ſe retirent, il ſeroit non-ſeulement inutile, mais très-dangereux de les ſuivre, vû qu'on ne peut ſe flatter de les atteindre, & que, pour peu que l'on dérange ſes rangs, ils reviennent avec une telle précipitation & une telle furie, que 1686.

les meilleures troupes courent risque
1685. d'en être culbutées.

Les Turcs, voyant que la place étoit prise, se retirerent du côté d'Esseck, & le Duc de Lorraine envoya un détachement qui se rendit maître de Ségedin, par où finit la campagne.

Pendant le siege, il arriva une chose remarquable : le magasin à poudre, qui étoit près du château, sauta en l'air, ruina partie du château, & fit une breche trés-considérable dans le rempart; màis nous n'en pûmes profiter, attendu qu'elle se trouva du côté de la riviere, & qu'ainsi nous ne pouvions y arriver. Le bruit fut épouvantable, toutes les vitres à une lieue à la ronde furent cassées, & il y eut des pans de muraille d'une grosseur énorme jetés de l'autre côté du Danube. Je ne peux dire combien il y avoit de poudre; mais la quantité en devoit être très-grande, car c'étoit le magasin de toute la Hongrie. Je n'ai jamais pu sa-

voir comment le feu s'y étoit mis : il y en a qui prétendent que ce fut par le moyen d'un incendiaire que les Chrétiens y avoient envoyé ; d'autres croient que ce fut un pur effet du hasard ; au moins est-il certain que personne ne parut depuis pour en solliciter la récompense. 1686.

Le Général Mercy, neveu de ce fameux Général du même nom, qui fut tué à Nortlingue, reçut, durant le siege, un coup de sabre à la tête, dont il mourut au bout de trois semaines, généralement regretté de tout le monde, & sur-tout du Duc de Lorraine, qui connoissoit sa valeur & ses talens pour la guerre. La campagne finie, je retournai en Angleterre.

Après avoir passé l'hiver à la Cour de Londres, je fus créé Duc de Berwick ; 1687. auparavant je ne m'appelois que M. Fitz-James : je retournai au printemps en Hongrie. L'Empereur me donna une commission de Colonel, pour comman-

1687. der le régiment de Cuiraſſiers de Taaff : celui-ci étoit alors Lieutenant général de Cavalerie, homme de beaucoup d'eſprit, & le favori du Duc de Lorraine. Il étoit Irlandois de naiſſance, & frere du Comte de Carlingford (*a*) ; il avoit été Page de l'Empereur, &, par ſon mérite, avoit trouvé le moyen de ſe faire un établiſſement conſidérable à la Cour de Vienne. Après la mort du Duc de Lorraine, il eſt toujours reſté auprès des enfans de ce Prince, en qualité de leur Gouverneur ; & quand, par la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien rendit la Lorraine, il y vint avec le jeune Duc, qui le fit ſon Grand-Maître & ſon premier Miniſtre : il étoit de plus Felt-Maréchal de l'Empereur, & Chevalier de la Toiſon d'or. C'étoit un des Seigneurs de l'Europe, des plus agréables ; il poſſédoit parfaitement les Belles-

(*a*) Ce Comte de Carlingford ayant été tué à la Boyne, il lui ſuccéda dans le titre.

Lettres, & étoit grand homme de cabinet, mais peu estimé à la guerre. J'ai 1687.
cru devoir parler de ce Général Taaff, d'autant que le Roi d'Angleterre m'avoit adressé à lui, & qu'il avoit la bonté de prendre soin de moi.

L'armée étant assemblée, nous marchâmes sur la Drave, que la Cour de Vienne avoit ordonné qu'on passât pour aller combattre les troupes campées sous Esseck. Le Duc de Lorraine avoit inutilement représenté le ridicule de ce projet, & le danger où l'on exposeroit l'armée. Les ordres étoient si précis, qu'il y fallut obéir; & il y a lieu de croire que les ennemis de ce Prince avoient principalement en vue de le perdre. Quoi qu'il en soit, nous passâmes la Drave après beaucoup de temps qu'il nous fallut employer, tant pour faire les passages au travers d'une lieue de marais, que pour construire notre pont de bateaux. Nous marchâmes ensuite à l'armée Turque, retranchée sous Esseck;

1687. mais après avoir bien visité la situation & la force de leur camp, & après avoir perdu beaucoup de monde par le feu de leur artillerie, que nous essuyâmes pendant un jour & demi, nous jugeâmes qu'il n'étoit pas possible de les attaquer avec espérance de succès ; ainsi nous repassâmes la Drave, & vînmes camper sur le Danube, à Mohats. De là nous résolûmes de marcher vers Cinq-Eglises, afin d'y trouver des vivres qui nous manquoient. Dès que les Turcs, qui avoient aussi repassé la Drave, nous virent en marche, ils nous attaquerent. La bataille ne dura pas plus de deux heures : la cavalerie des Infideles plia la premiere, & ensuite on attaqua leur infanterie, qui d'abord fit assez de résistance ; mais enfin on les enfonça. On poursuivit les Turcs jusqu'au pont d'Esseck ; on leur tua dix mille hommes, sans compter ce qui se noya dans la Drave. L'on fit environ dix mille prisonniers ; toute leur artillerie & tout

leur bagage furent pris. Notre perte ne fut pas considérable ; je ne crois pas qu'elle montât à deux mille hommes, tant tués que blessés. Le Duc de Mantoue qui étoit Volontaire, ne courut pas grand risque ; car dès qu'il vit les Turcs s'avancer pour nous attaquer, il se retira sur la montagne de Harsan, où nous avions placé notre bagage : à la vérité il y eut quelques momens de peur ; car un corps de Tartares, qui s'étoit coulé par notre droite, venoit à toutes jambes pour tomber sur les bagages : mais heureusement pour le Sérénissime Duc, le Général Taaff prit quelques escadrons de la seconde ligne, qu'il mit en potence, pour les couvrir ; ainsi les Tartares s'en retournerent (*a*). 1687.

(*a*) Il s'appeloit Ferdinand-Charles, & étoit fils de Charles III, Duc de Mantoue, & d'Isabelle-Claire, fille de l'Archiduc Léopold. Il a été le dernier de sa race, &, après sa mort, l'Empereur s'est emparé du Duché de Mantoue. Il y a apparence que le Maréchal de Berwick

1687. Cette bataille fut donnée près de Mohats, dans le même terrein où fut autrefois défait par les Turcs, Louis, Roi de Hongrie, qui y périt avec toute son armée.

Après cette victoire, l'armée passa le Danube, & se rendit maîtresse de tout le plat-pays de l'autre côté de ce fleuve, jusqu'en Transilvanie. Après quoi finit la campagne; car le Duc de Lorraine n'avoit aucuns préparatifs quelconques

---

ne l'auroit pas censuré de la sorte, si sa lâcheté n'eût été très notoire, & s'il ne se fût rendu la fable de l'armée. Voici ce qu'on lit de lui à cette même occasion, dans la Vie du Prince Eugene : » Pendant que ces choses se passoient, (les premieres escarmouches) le Duc de Mantoue demanda au Général Caprara, quel étoit l'endroit où l'on pourroit le plus commodément voir le combat. Caprara lui montra le mont Harsan. Le Duc s'y rendit au plus vîte, & ne le quitta qu'après que la bataille fut finie. On en fit des railleries, & les Soldats donnerent à ce mont le nom de *Miroir de la valeur Mantouane*, nom qu'il a conservé jusques aujourd'hui. «

pour faire des ſieges, de maniere que le profit de cette défaite ſe termina à peu de choſe. L'Empereur, à mon retour à Vienne, me fit Sergent général de bataille, c'eſt-à-dire, Maréchal de Camp. 1687.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici du caractere du Duc de Lorraine, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans le reſte de ces Mémoires, & qu'il ne ſeroit pas raiſonnable d'omettre ce qui regarde un ſi grand homme. C'étoit un Prince éminent par ſa prudence, ſa piété & ſa valeur; auſſi habile, qu'expérimenté dans le commandement des armées; également incapable d'être enflé par la proſpérité, comme d'être abattu par l'adverſité; toujours juſte, toujours généreux, toujours affable. A la vérité, il avoit quelquefois des mouvemens vifs de colere; mais dans l'inſtant la raiſon prenoit le deſſus, & il en faiſoit ſes excuſes. Sa droiture & ſa probité ont paru, lorſque, ſans conſidérer ce qui pouvoit lui être perſonnellement

1687. avantageux, il s'opposa en 1688 à la guerre que l'Empereur méditoit contre la France, quoique ce fût l'unique moyen pour être rétabli dans ses Etats. Il représenta fortement qu'il falloit préférer le bien général de la Chrétienté à des inimitiés particulieres; & que, si l'on vouloit employer toutes ses forces en Hongrie, il oseroit presque répondre de chasser les Turcs de l'Europe, dans peu de campagnes. Son avis ne fut pas suivi; mais il n'en est pas moins louable. Il avoit épousé la veuve de Michel, Roi de Pologne, & sœur de l'Empereur Léopold, dont il a eu une nombreuse lignée. Il mourut au commencement de l'année 1690 (*a*).

(*a*) Ce Prince mourut à Velz, près de Lintz, le 17 Avril 1690, âgé d'environ quarante-huit ans. Il écrivit, en mourant, à l'Empereur Léopold son beau-frere, la lettre suivante:

» Sacrée Majesté, suivant vos ordres, je suis » parti d'Inspruck, pour me rendre à Vienne; » mais je suis arrêté ici par un plus grand

Quand je retournai de Vienne en Angleterre, je passai par la Flandre Espagnole, dont le Marquis de Gastanaga étoit Gouverneur, homme de très-bonne mine, d'une conversation agréable, & qui vivoit avec plus de magnificence que plusieurs Rois de l'Europe. Il me reçut avec tous les égards & toute la politesse imaginable, & pendant quinze jours qu'il me retint à Bruxelles, ce ne furent que fêtes & divertissemens de toutes sortes. A mon retour, le Roi me donna le Gouvernement de Portsmouth & de la Province de Southampton, qu'il venoit d'ôter au Lord Ganesborough. L'on m'avoit, pendant l'été, conféré le régiment d'Infanterie du Lord Ferrers, & 1687.

» Maître. Je vais lui rendre compte d'une vie
» que je vous avois consacrée toute entiere.
» Souvenez-vous que je quitte une épouse qui
» vous touche, des enfans à qui je ne laisse
» que mon épée, & des sujets qui sont dans
» l'oppression. «

l'hiver j'eus auſſi le régiment des Gardes
1687. à cheval du Comte d'Oxford.

Je reſtai cette année en Angleterre,
1688. pendant l'été. Le Roi fit un camp ſur la Bruyere de Hounſlow, à dix mille de Londres. Nous y avions environ quatre mille hommes.

La Reine accoucha le 20 Juin, dans le Palais Saint-James, d'un Prince, qui fut dans l'inſtant, ſelon les uſages du Royaume, créé Prince de Galles. La Reine Douairiere, le Chancelier, & tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables à la Cour & à la Ville, ſe trouverent dans la chambre de la Reine, lors de ſa naiſſance; le Roi ayant eu ſoin d'ordonner qu'on les avertît : la Princeſſe de Danemarck, fille du Roi, étoit abſente, & l'on croit qu'elle alla exprès aux eaux de Bath, afin de ne pas être à l'accouchement.

Le Prince d'Orange envoya le Comte de Quileſtein faire au Roi ſes complimens en forme : mais en même temps

très-fâché de ſe voir éloigné de la Couronne, par la naiſſance du Prince, il employa par-tout des Emiſſaires pour inſinuer que cet enfant n'étoit pas né de la Reine, & que les Catholiques l'avoient ſuppoſé, afin de donner au Trône un héritier de leur Religion. Il n'y eut ſortes de menſonges, d'impoſtures, d'artifices, dont on ne ſe ſervît, pour tâcher de rendre cette calomnie probable; & le ſilence de la Princeſſe de Danemarck, ſur cette matiere, étoit une augmentation de ſoupçons. Elle avoit d'autant plus de tort, qu'elle ſavoit mieux que perſonne la vérité de la groſſeſſe de la Reine, ayant pluſieurs fois mis la main ſur le ventre nu de la Reine, & ſenti l'enfant remuer. Il eſt vrai que, depuis la révolution, elle a écrit au Roi ſon pere, pour demander pardon de tout ce qu'elle avoit commis contre lui; mais ce ſont de vaines paroles, qui n'ont point réparé les malheurs de ſa famille.

1688.

Les motifs que je viens de marquer,

déterminerent le Prince d'Orange à en-
1688. vahir l'Angleterre ; mais il prit pour prétexte les prieres de toute la Nation, qui l'avoit, disoit-il, fait solliciter de venir sauver les Loix, la Religion & la liberté, du danger évident où elles étoient. Sur les bruits de l'armement qui se faisoit en Hollande, le Roi de France, persuadé que cela regardoit l'Angleterre, fit offrir au Roi, & troupes & flottes : mais ce Prince, trompé par le Comte de Sunderland, son premier Ministre, répondit toujours que cet armement ne le regardoit pas, & qu'en tout cas il n'avoit besoin que de ses sujets pour se défendre. Le Marquis d'Albeville, Envoyé d'Angleterre en Hollande, écrivoit continuellement au Comte de Sunderland, pour informer le Roi des préparatifs que faisoit le Prince d'Orange, & pour l'assûrer que c'étoit pour une descente en Angleterre. Le Comte, pour toute réponse, le traitoit de visionnaire. Enfin Albeville, lassé d'écrire en vain,

&

& pénétré de zele, passa lui-même la mer, pour répéter au Roi, de bouche, tout ce qu'il avoit déjà mandé par lettres. Le Comte le fit réprimander par le Roi, d'être venu sans permission, & il eut ordre de s'en retourner incontinent. A la vérité, il eut la satisfaction de rendre compte au Roi, de tout ce qu'il savoit; mais on n'y fit pas toute l'attention convenable, quoique l'on ne pût plus disconvenir que le Prince d'Orange n'eût dessein sur l'Angleterre. 1688.

Skelton, Envoyé d'Angleterre en France, convaincu du danger où étoit le Roi son maître, avoit engagé le Roi Très-Chrétien à déclarer aux Etats Généraux, que, s'ils faisoient aucun acte d'hostilité envers le Roi de la Grande-Bretagne, il le regarderoit comme une déclaration de guerre contre lui: sur quoi, comme Skelton avoit agi en cela sans ordre, Sunderland le fit non-seulement rappeller, mais à son retour mettre à la tour de Londres.

Le Pape Innocent XI, l'Empereur &
1688. le Roi d'Eſpagne, étoient d'intelligence avec le Prince d'Orange, ſur l'invaſion préméditée ; cela dans la vue d'obliger le Roi d'Angleterre à renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France, & à ſe joindre à la Ligue nouvellement faite à Ausbourg, contre cette Nation. Leur intention ne fut jamais pourtant de détrôner le Roi d'Angleterre ; & pour preuve, Dom Pedro Ronquillo, Ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres, dans une Audience particuliere qu'il demanda exprès, fit entrevoir clairement au Roi, que l'orage le menaçoit ; mais en même temps l'aſsûra, au nom de la Maiſon d'Autriche, que, s'il vouloit entrer dans la Ligue, il n'y auroit plus rien à craindre pour lui, & que tout l'effort ſe tourneroit contre la France. La réponſe du Roi, quoique peu conforme à ce que la politique auroit peut-être pu exiger de lui dans les circonſtances préſentes, fut ſelon la droiture de ſon cœur & de ſa

conſcience. Il aſsûra l'Ambaſſadeur qu'il avoit intention de vivre bien avec tout le monde, & de ne ſe départir jamais des regles de l'équité & de la juſtice; que par ces mêmes regles, il ne pouvoit rompre avec un Prince ſon parent & ſon allié, de qui il n'avoit jamais reçu que des amitiés. Ronquillo le preſſant fortement, & lui faiſant enviſager les malheurs où il alloit être expoſé, s'il perſiſtoit dans cette réſolution, le Roi lui répondit qu'il perdroit plutôt ſa Couronne, que de jamais commettre une action injuſte. 1688.

Le Roi Très-Chrétien, informé de la Ligue faite contre lui, & des deſſeins qu'avoit formés le Prince d'Orange, crut qu'il devoit prendre des meſures d'avance contre ſes ennemis, & ſur-tout ſe garantir contre les entrepriſes des Allemands. Pour cet effet, le Dauphin, au mois de Novembre, aſſiégea Philisbourg, dont il ſe rendit maître, & par-là couvrit entiérement l'Alſace. Ce n'étoit

1688. pourtant pas ce qu'il y avoit de mieux à faire : car ſi le Dauphin, au lieu d'aller ſur le Rhin, eût attaqué Maëſtricht, les Hollandois, alarmés de voir la guerre portée dans leur pays, n'auroient jamais permis au Prince d'Orange de paſſer en Angleterre avec leurs troupes, en ayant beſoin pour la défenſe de leurs propres frontieres.

Au mois d'Octobre, le Prince d'Orange, ayant fait voile des côtes de Hollande, paſſa avec ſa flotte à la vue de celle du Roi, mouillée au Boy-due-Nore, à l'embouchure de la Tamiſe. Pluſieurs perſonnes ont cru que c'étoit par mauvaiſe volonté que Milord Dartmouth, Amiral de la flotte, ne ſuivit pas celle du Prince d'Orange ; mais j'ai ſu du Chevalier Strickland, Vice-Amiral de Dartmouth, & très-honnête homme auſſi bien que très-habile marin, que les vents ne permettoient pas à la flotte de pouvoir ſortir d'où elle étoit, à cauſe de certains bancs de ſables,

Ce même Dartmouth a fait voir depuis, qu'il étoit fidele ſujet, étant mort dans la tour de Londres, où le Prince d'Orange, devenu Roi, l'avoit enfermé, le ſoupçonnant avec raiſon d'être attaché à ſon véritable Souverain. En effet, le Roi l'avoit comblé de faveurs; il l'avoit fait Grand-Ecuyer d'Angleterre, & Grand-Maître de l'Artillerie. Il avoit auſſi été fait Lord par le Roi Charles, à ſa recommandation. 1688.

Le Roi ayant eu avis que le Prince d'Orange étoit débarqué à Torbay dans l'Oueſt de l'Angleterre, réſolut de marcher à lui pour le combattre; & pour cet effet il ordonna que le rendez-vous général de l'armée ſeroit à Salisbury.

J'étois alors à Portſmouth, mon Gouvernement, & j'y reçus ordre d'aller à Salisbury prendre le commandement des troupes qui s'y aſſembloient. Cependant Milord Cornbury, fils aîné du Comte de Clarendon, & par conſéquent couſin-germain des Princeſſes d'Orange & de

1688. Danemarck, y étoit arrivé le premier; &, comme le plus ancien Colonel, se trouva, par mon absence, Commandant du quartier. Il voulut profiter de l'occasion pour mener au Prince d'Orange les quatre régimens de Cavalerie & de Dragons qui y étoient. Le sieur de Blathwayt, Secrétaire de la guerre, pour favoriser ce projet, avoit exprès différé pendant plusieurs jours de m'envoyer l'ordre du Roi. Cornbury donc supposant avoir reçu des ordres de la Cour, pour s'approcher plus près des ennemis, se mit en marche, & craignant que je ne le joignisse, il marcha nuit & jour, faisant seulement quelquefois de petites haltes, pour rafraîchir les chevaux. Le Prince d'Orange, à qui il avoit donné avis de sa marche, envoya au devant de lui un gros détachement de cavalerie; & dès que Cornbury l'eut apperçu, il l'alla joindre avec quelques Officiers à qui il avoit donné le mot: mais le gros des troupes se voyant sur-

pris & trahi par les Chefs, se retira au galop. 1688.

J'étois arrivé, peu de jours auparavant, à Salisbury, d'où ayant trouvé les troupes parties, je les suivis & arrivai à Warminster (je crois que c'est le nom du Bourg) le soir de cette trahison. J'y fus réveillé vers le minuit par un grand bruit que j'entendis dans la rue; & ayant mis la tête à la fenêtre, je vis passer beaucoup de gens qui crioient : *Les ennemis* : sur quoi je montai promptement à cheval; & étant sorti du bourg, je ralliai les fuyards, & ramenai à Salisbury les quatre régimens, qui ne se trouverent diminués que d'environ cinquante Cavaliers ou Dragons, & d'une douzaine d'Officiers.

Il est à remarquer que, malgré l'invitation & les promesses de nombre de Seigneurs, le Prince d'Orange fut pendant plus de quinze jours, après être débarqué, sans que personne l'allât joindre; de maniere qu'il commença à craindre

1688. pour la réussite de son entreprise, & délibéra même dans son Conseil, s'il ne se rembarqueroit pas : toutefois s'étant déterminé d'attendre encore quelque temps, il vit avec plaisir arriver Milord Colchester, Lieutenant des Gardes du Corps du Roi; & peu de temps après, l'aventure du Milord Cornbury étant survenue, il ne songea plus qu'à profiter des mauvaises dispositions où étoit la Nation contre le Roi.

Le Roi étant arrivé à Salisbury, avoit donné ses ordres pour que l'on se tînt prêt à marcher en avant; mais ayant appris qu'il y avoit nombre de mal-intentionnés dans l'armée, & qu'il étoit à craindre, qu'en s'approchant de l'ennemi, il ne se trouvât abandonné de la plupart, il prit le parti de retourner à Londres. Le Prince Georges de Danemarck, les Ducs de Grafton & d'Ormond, Milord Churchill, & plusieurs autres, quitterent le Roi, & passerent au Prince d'Orange.

Le Roi me donna la Compagnie des

Gardes-du-Corps, vacante par la désertion du Lord Churchill, mon oncle : 1688.
le régiment des Gardes à cheval, que j'avois, fut donné au Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton.

Le Roi, en partant de Londres, avoit envoyé le Prince de Galles à Portsmouth, pour y être plus en sûreté ; & lorsqu'il résolut de retourner de Salisbury à Londres, il envoya ordre à Milord Dover, Capitaine des Gardes-du-Corps, qui accompagnoit le Prince, de le mener en France ; & pour cet effet signa l'ordre pour que Milord Dartmouth, qui étoit mouillé avec la flotte à Spithéad, passât le Prince. Dartmouth refusa de le faire, disant qu'il falloit un ordre en forme du Conseil, pour le disculper envers la Nation de hasarder l'héritier présomptif de la Couronne hors du Royaume ; mais sa véritable raison étoit, qu'il n'avoit plus que le nom d'Amiral, & qu'il craignoit que, si le Prince étoit embarqué, la flotte, toute dévouée au Prince

d'Orange, ne le livrât aux ennemis :
1688. ainsi le Prince fut ramené à Londres, où le Roi arriva pareillement.

Quoique je voulusse cacher les fautes qu'a commises Milord Churchill, je ne puis passer sous silence une circonstance assez remarquable. Le Roi devoit, de Salisbury, aller dans mon carrosse visiter le quartier que commandoit le Major Général Kirck : un prodigieux saignement de nez, qui prit tout d'un coup au Roi, l'en empêcha ; & l'on prétend que la partie étoit faite, & les mesures prises par Churchill & Kirck, pour livrer le Roi au Prince d'Orange : mais cet accident détourna le coup.

La Princesse de Danemarck, ayant su que le Roi revenoit de Salisbury, & que son mari étoit passé aux ennemis, s'enfuit de Londres à Nottingham, accompagnée de l'Evêque de Londres, de Madame de Churchill & de Madame de Berkley : beaucoup de Noblesse s'empresserent de toutes parts à se

rendre auprès d'elle ; le tout sur le prétexte que l'Eglise étoit en danger, & que le Roi vouloit introduire le papisme & le pouvoir arbitraire. Il est vrai qu'en plusieurs occasions on avoit agi avec peut-être trop peu de circonspection, & que par-là on avoit donné lieu à de fausses imaginations : il est certain aussi, qu'indépendamment du zele indiscret de quelques Catholiques, le Comte de Sunderland y avoit plus contribué que personne ; & cela, dans la vue de ruiner le Roi, & de préparer les esprits pour les entreprises du Prince d'Orange, qui l'avoit gagné depuis long-temps. Mais, quoi qu'il en soit, l'on peut assûrer, que, malgré quelques démarches irrégulieres qu'on ne peut totalement excuser, beaucoup de ce qu'on disoit étoit outré, & que la Nation n'avoit jamais été si florissante que sous ce regne. 1688.

Le Roi se voyant trahi & abandonné par ses enfans, & par ceux en qui il avoit le plus de confiance, crut que la

voie de négociation convenoit mieux
1688. que celle des armes; mais qu'avant tout, il falloit mettre la Reine & le Prince en lieu de sûreté. Il les fit donc embarquer secrétement, & conduire en France par Messieurs de Lausun & de Saint-Victor, deux François qui se trouvoient pour lors à Londres. Après cette démarche, il députa au Prince d'Orange trois Seigneurs; savoir, les Comtes de Nottingham & de Godolphin, avec le Marquis d'Hallifax, Chef de l'Ambassade. Le Prince d'Orange, pour toute réponse, dit qu'il alloit s'approcher de Londres, afin d'être plus à portée de traiter; & en effet il continua sa marche à la tête de son armée: sur quoi le Roi jugeant de la mauvaise volonté du Prince d'Orange, & craignant d'être arrêté, prit le parti de se déguiser & de se sauver en France; mais en chemin il fut arrêté par la populace, auprès de Feversham, & ayant été obligé de se découvrir, pour éviter leurs emportemens, (car ils le

prenoient pour un Prêtre, auſſi bien que le Chevalier Hales qui ſeul l'accompagnoit,) il fut traité avec reſpect; enſuite il fit venir de Londres le Comte de Feversham, avec un détachement de Gardes-du-Corps, & y retourna dans ſes carroſſes. En paſſant par la ville pour aller à Whitehall, le peuple s'empreſſoit en foule pour le voir, & crioit, *Vive le Roi*, avec toutes les démonſtrations de la plus grande joie: le ſoir il y eut partout des illuminations. Ces marques d'amitié des Bourgeois de Londres déplurent au Prince d'Orange, & il réſolut d'éloigner le Roi, crainte que ſa préſence ne fût un obſtacle à ſes vaſtes deſſeins. En effet, le Roi lui ayant, auſſi-tôt après ſon retour, envoyé un meſſage à Windſor où il étoit arrivé, eut pour réponſe, que les affaires préſentes requérant ſa préſence à Londres, il ne convenoit pas que le Roi s'y trouvât en même temps, & qu'ainſi Sa Majeſté eût à choiſir l'endroit où Elle ſe voudroit retirer. Le Roi choiſit la ville de Rocheſter.

1688.

Pendant ce temps, les Gardes Bleues du
1688. Prince d'Orange étoient venues prendre poste à Whitehall, & les Gardes Angloises eurent ordre de se retirer : à quoi le Roi leur ordonna d'obéir. Le Roi, accompagné d'un détachement des Gardes du Corps du Prince d'Orange, se rendit à Rochester par eau : j'y arrivai deux jours après, ayant un peu auparavant, par ordre du Roi, rendu au Prince d'Orange la ville de Portsmouth. Il m'auroit été bien difficile, pour ne pas dire impossible, de défendre cette place; car, quoique je fusse assez assûré de ma garnison, consistant en deux mille cinq cents hommes de pied, & cinq cents Dragons, je n'avois aucun magasin de vivres, & je ne pouvois en trouver, à cause que par mer j'étois bloqué par la flotte qui ne vouloit laisser entrer aucun bâtiment dans le port; & du côté de terre M. Norton, Colonel du temps de Cromwell, ayant assemblé les Milices du pays, s'étoit posté sur les hauteurs de Postdowne, & par-là barroit l'entrée

& la ſortie de la petite iſle de Portſmouth. J'avois été à bord de Milord Dartmouth, pour lui repréſenter la néceſſité où j'étois, par rapport aux vivres, & l'importance de m'en faire avoir pour conſerver la place: il me répondit, les larmes aux yeux, qu'il convenoit de tout ce que je lui diſois, & que de ſon côté il n'y avoit rien qu'il ne fît pour le ſervice du Roi; mais qu'il n'étoit pas plus maître de la flotte, que moi; qu'il y étoit véritablement priſonnier, quoiqu'en apparence on vînt lui rendre les reſpects dus à un Amiral; que c'étoit le Chevalier Berry, ſon Contre-Amiral, qui étoit le maître; & qu'ainſi tout ce qu'il pouvoit me conſeiller de mieux, c'étoit de ne plus revenir à bord, crainte qu'on ne m'arrêtât. Je fus donc obligé de convenir avec Norton, que je ne ferois aucun acte d'hoſtilité, pourvu qu'il permît que les payſans vinſſent au marché à l'ordinaire; car nous ne vivions qu'au jour la journée. Le Roi avoit bien ordonné, 1688.

1688. en partant de Salisbury, qu'un vaiſſeau chargé de vivres, qui étoit à Southampton, vînt à Portſmouth; mais le Chevalier Berry l'avoit ſaiſi, ſous prétexte que la flotte en manquoit.

J'arrivai le ſoir à Rocheſter, & le Roi me dit de reſter à ſon coucher. Après qu'il fut déshabillé, & que tout le monde fut congédié, il reprit ſes habits, & ſortant par une porte dérobée, qui étoit dans ſa chambre, il gagna le bord de l'eau, & s'embarqua dans une grande chaloupe que Travagnon & Macdonnel, deux Capitaines de vaiſſeaux, dont les navires étoient dans la riviere, lui avoient préparée: il n'avoit avec lui que ces deux Officiers, Hidolph, Gentilhomme de la chambre, Labadye, Valet de chambre, & moi. Nous débarquâmes la nuit d'après à Ambleteuſe, d'où le Roi ſe rendit à Saint-Germain: la Reine & le Prince de Galles y étoient arrivés quelques jours auparavant.

Le Roi m'avoit dépêché de Bou-

logne à Verſailles, pour donner part 1688.
au Roi Très-Chrétien de ſon arrivée en France, & lui demander retraite dans ſon Royaume. J'en fus reçu avec toute la politeſſe & l'amitié imaginables; & il étoit aiſé de voir par ſes diſcours, que ſon cœur parloit autant que ſa langue.

Dès que le Prince d'Orange apprit
le départ du Roi, & ſon arrivée en 1689.
France, il convoqua une Convention, où aſſiſterent tous les Grands du Royaume & les Députés des Provinces & Villes: après de grands débats, il y fut à la fin conclu, à la pluralite des voix, que le Roi avoit abdiqué, & qu'ainſi le trône étoit vacant.

Le Roi écrivit de Saint Germain une lettre à la Convention, pour lui expliquer les raiſons qu'il avoit eues de ſe retirer en France, & lui défendre en même temps de procéder en rien contre ſes intérêts ou ſon autorité : mais on ne voulut pas recevoir ſa lettre, & peu

après on déféra la Couronne, ou, pour
1689. mieux dire, on élut pour Roi & Reine d'Angleterre, le Prince & la Princesse d'Orange.

Je ne prétends pas ici faire un long discours, pour prouver l'irrégularité de tout ce qui se faisoit en Angleterre; je dirai seulement qu'il n'a jamais été défendu par aucune Coutume ou Loi à un Prince de sortir d'un de ses Royaumes sans la permission de ses sujets, & qu'il est absurde d'avancer que par-là il abdique; l'abdication étant une démission volontaire faite, ou de bouche, ou par écrit, ou du moins par un silence non forcé, après qu'on a été pressé de s'expliquer. Le Roi n'est tombé dans aucun de ces cas; il étoit prisonnier, & pour se tirer des mains de ses ennemis, s'étoit sauvé où il avoit pu. De plus il ne lui étoit pas possible d'aller joindre ses fideles sujets en Ecosse, ou en Irlande, que par la France; car toute l'Angleterre étant soulevée, il n'eut pu traverser tout

ce Royaume qu'avec un grand péril : mais quand même il auroit été vrai que 1689. le Roi eût abdiqué, la Couronne se trouvoit, selon les loix fondamentales du Royaume, *ipso facto*, dévolue à l'héritier immédiat, lequel n'étant alors qu'un enfant au berceau, ne pouvoit avoir commis aucun crime, ni abdiqué. Le Prince de Galles, son fils, avoit été reconnu pour tel par toute l'Europe, par toute la Nation Angloise, & même par le Prince d'Orange : ainsi le Prince de Galles étoit Roi; & pour en reconnoître un autre, il falloit prouver qu'il étoit un enfant supposé : mais c'est ce qu'on n'a jamais osé entreprendre, attendu que nul Prince n'est venu au monde en présence de tant de témoins que celui-ci; comme il fut prouvé en plein Conseil & assemblée de Notables, un peu avant la descente du Prince d'Orange. J'en pourrois parler savamment, car j'y étois; & malgré mon respect & mon dévouement pour le Roi, je n'aurois jamais pu

1689. donner les mains à une action si détestable, que celle de vouloir supposer un enfant, pour ôter la Couronne aux véritables héritiers; & après la mort du Roi, je n'aurois pas continué à soutenir les intérêts d'un imposteur : l'honneur & la conscience ne me l'auroient pas permis.

J'ajouterai encore cette réflexion. Le Prince d'Orange, par sa déclaration, lorsqu'il passa en Angleterre, marquoit qu'il n'y venoit à autre intention que celle d'empêcher la ruine de l'Eglise Anglicane, & d'examiner la naissance du Prince de Galles.

Quant au premier point, il l'a effectué, en détrônant un Roi Catholique; mais en même temps il a renversé un des principaux articles de la Religion Anglicane, qui jusques-là avoit fait gloire de soutenir l'obéissance passive. Quant au second, j'ai déjà dit que le Prince d'Orange ne l'a jamais osé mettre sur le tapis; & il n'en avoit plus besoin,

puiſqu'on l'avoit déclaré Roi : ſes Emiſ-
ſaires ont même ſouvent voulu avancer qu'il ne tenoit la Couronne, que par droit de conquête, à l'exemple de Guillaume le Conquérant. 1689.

Quoique la défection ſemblât être générale, il faut pourtant dire, à l'honneur de l'Egliſe Anglicane, que l'Archevêque de Cantorbery, & ſix autres Evêques, ne voulurent jamais reconnoître d'autre Roi que Jacques II; & malgré ce que la Convention venoit de faire pour le Prince d'Orange & la Princeſſe ſa femme, ils continuerent à prier Dieu publiquement pour le Roi. La réponſe, que l'Archevêque fit faire à la Princeſſe, eſt digne d'être tranſmiſe à la poſtérité. Dès qu'elle fut arrivée de Hollande à Whitehall, elle lui envoya un Gentilhomme, pour demander ſa bénédiction. Il répondit : » Quand elle aura » obtenu celle de ſon pere, je lui donne» rai volontiers la mienne. « Le Prince d'Orange, voyant la fermeté de ces Pré-

lats, les fit dépoſer. Ils donnerent un
1689. bel exemple de fidélité inviolable à leur Souverain; car plutôt que de rien faire qui y pût être contraire, ils ſe laiſſerent dépouiller de leurs dignités & revenus, & ne vécurent plus que des aumônes qu'on leur faiſoit.

Le Comte de Tirconel, Vice-Roi d'Irlande, ayant rejetté les offres avantageuſes qui lui avoient été faites par le Prince d'Orange, & ayant, par ſa fermeté, conſervé dans l'obéiſſance toute l'Irlande, à l'exception du Nord qui s'étoit déclaré pour la révolution, le Roi réſolut de l'aller joindre, & de mener avec lui des Officiers Généraux François. M. de Roſen, Lieutenant Général, lui fut donné pour commander l'armée ſous Tirconel; M. de Momont, Maréchal de Camp, pour ſervir de Lieutenant Général; & MM. de Puſignan & Lery, Brigadiers, pour être Maréchaux de Camp. Boiſſelau, Capitaine aux Gardes, fut envoyé pour être Major

Général ; & l'Estrade, Enseigne des Gardes-du-Corps, pour être Maréchal des Logis de la Cavalerie. Au mois de Février le Roi partit pour Brest, où il m'avoit déjà envoyé, & où le Roi Très-Chrétien avoit fait équiper une escadre de trente vaisseaux de guerre, commandés par M. de Gabaret. Le Roi mit à la voile au premier bon vent; mais il fut obligé de rentrer dans le port, ayant été abordé & endommagé à la hauteur de Camaret, par un autre vaisseau de guerre. Dès que le vaisseau fut radoubé, nous remîmes à la voile, & nous arrivâmes à Kingsale le 17 Mars. Tirconel vint au devant du Roi à Cork, où il fut créé Duc : il rendit compte de l'état des affaires, & du nombre de troupes qu'il avoit levées. Les peuples montrerent par-tout une joie extraordinaire, n'ayant jamais vu de Roi dans ce Royaume, depuis Henri II. Le Roi se rendit à Dublin, où il convoqua un Parlement, afin de trouver les fonds pour la guerre. 1689.

1689. Avant l'arrivée du Roi, Tirconel avoit envoyé M. Richard Hamilton, Lieutenant Général, avec quelques troupes, pour tâcher de réduire le Nord : j'eus ordre aussi de m'y rendre, pour servir sous lui, en qualité de Maréchal de Camp. Après que je l'eus joint, nous nous avançâmes à Colraine, poste très-considérable, que les Rebelles abandonnerent à notre approche, dans la crainte d'être coupés par un détachement, qui avoit passé la riviere un peu au dessus. De là nous marchâmes, le 15 Avril, au pont de Clady, sur la riviere de Strabane, dont les Rebelles, au nombre de dix mille, vouloient défendre le passage : il n'y avoit point de gué, & de l'autre côté du pont, qui étoit rompu, les ennemis avoient placé de l'infanterie dans un bon retranchement. Nous n'avions mené avec nous que trois cent cinquante hommes de pied & environ six cents chevaux; le reste de notre petite armée étoit resté près de Strabane.

Notre

Notre infanterie s'approcha du pont rompu, & à coups de fusils chassa les ennemis de leur retranchement. Hamilton, jugeant à propos de profiter du désordre qui paroissoit parmi les Rebelles, ordonna qu'on pasfât la riviere à la nage. Dans l'instant nous nous y jettâmes tous à cheval, & nous arrivâmes sur l'autre bord avec perte seulement d'un Officier & de deux Cavaliers noyés: l'infanterie en même temps trouva moyen, avec des planches, de passer sur le pont, & s'étant saisi des retranchemens, se mit à tirer sur le gros des Rebelles qui étoient en bataille à mi-côte; ce qui joint à l'action hardie que nous venions de faire, jetta l'épouvante parmi eux, de maniere qu'au lieu de venir nous charger au sortir de l'eau, il s'enfuirent tous. Nous les poursuivîmes pendant cinq milles; mais il n'y eut pas moyen d'atteindre leur cavalerie : pour l'infanterie, nous en tuâmes environ quatre cents sur la place : le reste, à la fa- 1689.

veur des marais, trouva moyen de se
1689. sauver. M. de Rosen, que le Roi Très-Chrétien avoit donné au Roi pour être son Général, étoit arrivé à Strabane pendant l'action, avec quelques troupes, & voyant que les Rebelles, qui lui étoient opposés, se retiroient, il passa pareillement la riviere à la nage sans aucune opposition. Le Roi, qui s'étoit avancé vers cette frontiere, ayant su la déroute, fut conseillé de s'approcher en personne de la ville de Londonderry, où les Rebelles s'étoient retirés, ne doutant pas que sa présence ne les déterminât à se soumettre. En effet, ayant joint M. de Rosen, il se mit en marche par S. Johnstown, & arriva devant Londonderry, sans en avertir Hamilton. Le malheur voulut que celui-ci, ayant envoyé, aussi-tôt après notre action, sommer les habitans de se rendre, ils lui avoient répondu qu'ils envoyeroient des Députés dans deux jours pour traiter; mais qu'ils demandoient que les troupes ne s'appro-

chassent pas plus près de leur ville, que Saint-Johnstown; ce qu'Hamilton leur 1689.
promit. Voyant donc paroître le reste de l'armée devant leur ville, les Rebelles s'imaginerent que l'on vouloit les surprendre, & que la promesse de M. d'Hamilton n'avoit été que pour mieux en venir à bout; de maniere que, lorsque le Roi les fit sommer, ils ne répondirent qu'à grands coups de canons: ainsi, comme nous n'avions rien de prêt pour un siege, nous nous retirâmes un peu en arriere, & le Roi s'en retourna à Dublin, afin de tâcher de former une armée suffisante pour opposer à celle que le Prince d'Orange se préparoit à envoyer en Irlande, sous le commandement de M. de Schomberg. M. de Rosen avoit eu d'autant plus de tort de persuader au Roi de faire devant Londonderry la démarche que je viens de marquer, qu'il avoit su & approuvé l'accord de M. d'Hamilton. Le Roi en partant avoit laissé le commandement de

1689. l'armée à MM. de Momont & d'Hamilton, ayant emmené avec lui M. de Rosen. Après le départ du Roi, nous résolûmes de nous approcher de Londonderry, pour la bloquer, en attendant que nous pussions avoir ce qui étoit nécessaire pour le siege. Momont, Hamilton, Pusignan & moi, nous nous avançâmes avec quatre cents hommes de pied, le régiment de Cavalerie de Tirconel, & celui de Dragons de Dungan, faisant environ sept cents chevaux : nous prîmes nos quartiers près du fort de Cullmore au dessous de Derry (Londonderry) sur la même riviere : le Commandant de ce fort se rendit d'abord, quoique nous n'eussions pas de quoi le prendre.

Nous avions laissé à Saint-Johnstown trois bataillons & neuf escadrons; comme aussi à deux milles de Derry, du côté de Saint-Johnstown, quatre bataillons aux ordres du Brigadier Ramsey. Le Brigadier Wauchop étoit de l'autre côté de

la riviere, vis-à-vis de Derry, avec deux bataillons, quelque cavalerie & quelques petites pieces de campagne. 1689.

Nous avions envoyé ordre à Ramſey d'envoyer deux cents hommes de pied, ſous les ordres du Colonel Hamilton, occuper le village de Pennibom, à un mille de la ville du côté de Cullmore, à deux milles de notre quartier, & à trois de celui de Ramſey. Les ennemis, qui virent paſſer cette petite troupe à la vue de la ville, ſortirent deſſus au nombre de quinze cents fantaſſins & de trois cents chevaux. Le Colonel Hamilton ſe poſta dans les haies & maiſons de Pennibom, & nons envoya avertir de venir promptement à ſon ſecours : malheureuſement notre cavalerie étoit au fourrage, de maniere que nous ne pûmes nous ſervir que d'une garde de quarante Maîtres avec leſquels nous allâmes au grand galop à Pennibom : nous trouvâmes que l'infanterie des ennemis s'étoit miſe en bataille vis-à-vis de la

nôtre, & que leur cavalerie étoit à leur
1689. droite, ſur l'Eſtran : nous formâmes dans l'inſtant notre cavalerie, qui, par l'arrivée de quelques Dragons, ſe trouva de deux troupes de quarante Maîtres chacune ; nous chargeâmes la cavalerie ennemie, que nous culbutâmes & que nous pourſuivîmes le long de l'Eſtran, juſques fort près de la place. L'infanterie ennemie voyant cette déroute, ſe retira, & nous ne les inquiétâmes que de loin par quelques coups de fuſils : notre perte ne fut pas conſidérable, quoiqu'en allant à la charge nous euſſions eſſuyé tout le feu de l'infanterie ennemie. Momont y fut tué, auſſi bien que le Major Taaf, frere du Comte de Carlingford & du Général Taaf, & ſix ou ſept Cavaliers ou Dragons ; de tout ce que nous étions, il n'y en eut pas un qui ne fût, ou lui-même, ou ſon cheval, bleſſé. Cette action arriva le 21 Avril.

Crainte de nouvelle attaque, nous augmentâmes le poſte de Pennibom juſ-

qu'à cinq cents hommes de pied; toutefois le 25, les ennemis ſortirent vers les 1689.
neuf heures du matin, avec ſept à huit mille hommes, & nous attaquerent vivement. Le combat dura toute la journée; mais comme nous avions été chaſſés de toutes les haies, & réduits aux dernieres maiſons du village, nous courions riſque d'être totalement battus, ſi Ramſey, à qui nous avions envoyé, ne fut arrivé vers les ſept heures du ſoir, avec ſes troupes. Il commença d'abord par attaquer les Rebelles parderriere: ce qui les fit retirer avec précipitation dans la ville. Nous ne perdîmes pas beaucoup de monde dans cette action, quoique très-longue: Puſignan, Maréchal de Camp, y fut bleſſé, & mourut peu de jours après; Pointy, Brigadier François y fut bleſſé, mais il en guérit: je reçus une groſſe contuſion à l'épine du dos, qui me fit grand mal, j'en fus quitte pour quelques inciſions; c'eſt l'unique bleſſure que j'aie eue de ma vie.

Les ennemis continuerent à faire des
1689. sorties considérables, & il ne se passoit pas de jour que nous n'eussions quelque action.

Comme on nous avoit mandé de Dublin, qu'on nous envoyoit de l'artillerie, nous crûmes qu'il étoit à propos de prendre à l'avance les postes près de la ville, qui pourroient en faciliter le siege. Pour cet effet, le 6 Mai, Ramsey attaqua avec ses troupes un moulin à vent, qui étoit sur une hauteur à demi-portée du canon de la place, derriere laquelle étoit un fond où il devoit se camper. Les ennemis se défendirent avec une grande bravoure, & à la fin toute la ville étant sortie sur lui, il fut poussé & obligé de se retirer. Ramsey y fut tué avec environ deux cents hommes; plusieurs Officiers de distinction furent pris. Wauchop prit le commandement des troupes de Ramsey, & résolut de tenter encore de s'emparer du moulin. Les ennemis, qui en voyoient la consé-

quence, l'avoient enveloppé d'un grand retranchement : nos troupes ne purent jamais le forcer, & nous y perdîmes encore plusieurs Officiers, & au moins cent Soldats. 1689.

Voyant l'opiniâtreté, le nombre & la bravoure des Rebelles, nous rassemblâmes toutes nos troupes, consistant en douze bataillons, & quinze ou seize escadrons. Nous nous campâmes vis-à-vis du front de la place, derriere un rideau à une bonne portée de carabine, & nous laissâmes de l'autre côté de la riviere les deux bataillons qui y étoient. Quelques jours après arriverent six pieces de gros canon ; il y en avoit trente dans la ville. Nous n'avions en tout que cinq à six mille hommes ; les assiégés en avoient plus de dix mille bien armés.

M. de Rosen arriva pareillement avec des Ingénieurs & Artilleurs François, pour commencer les attaques. Comme la besogne ne me plaisoit pas, non plus que le nouveau Général, & que l'on avoit

1689. deſſein d'envoyer un détachement pour obſerver les Rebelles d'Inniskillin, dont le nombre s'augmentoit, j'en demandai le commandement, & l'obtins. Je partis le 21 Juin du camp avec quatre cents chevaux, ou Dragons, & me rendis à Cavanparck ſur la riviere de Shabane : de là ayant appris qu'il y avoit à Donnegal trois cents Rebelles, qui faiſoient des magaſins, j'y marchai de nuit, & les attaquai à la petite pointe du jour : ils y furent battus & contraints de ſe ſauver dans le château. Je brûlai les magaſins & la ville, & me retirai à mon camp avec quinze cents bœufs, vaches, ou moutons.

Ayant été joint quelque temps après par un régiment de Cavalerie, par un de Dragons, & par quatre bataillons venus de Dublin, je réſolus de m'approcher d'Inniskillin, afin de mieux obſerver les mouvemens des Rebelles. J'allai donc le 6 de Juillet camper à Trelick, à neuf milles d'Inniskillin; le 13 je m'a-

vançai avec un détachement, pour reconnoître le pays & la ville. Les ennemis sortirent sur moi avec deux cents hommes de pied & cent chevaux : je les attaquai, & poussai la cavalerie jusqu'aux retranchemens qu'il avoient faits auprès de la ville, & même sous le feu du canon d'un fort qu'ils avoient bâti : nous fîmes main-basse sur l'infanterie, dont il ne s'échappa que cinq ou six hommes : nous prîmes un Capitaine, un Lieutenant & deux drapeaux. 1686.

Peu de temps après, je fus fait Lieutenant général.

Le Général Kirck étant arrivé avec une petite flotte dans le lac Foyle, où la riviere de Derry se décharge, M. de Rosen m'ordonna de revenir, tant pour être plus à portée de le renforcer, que pour m'opposer aux entreprises de Kirck Etant donc revenu à Cavanparck, j'eus avis par M. de Rosen, que Kirck avoit ait une descente à Ramulton, avec huit cents Fantassins; sur quoi je m'y trans-

1689. portai diligemment avec ma Cavalerie & mes Dragons, faiſant pour lors douze cents chevaux. Je fis tâter l'infanterie ennemie par les Dragons; mais il n'y eut pas moyen de la dépoſter, d'autant qu'elle étoit ſoutenue par des frégates, qui tiroient continuellement ſur nous: ainſi l'affaire ſe paſſa en eſcarmouches toute la journée, & le lendemain je me retirai à Cavanparck.

Le 28 Juillet, les vaiſſeaux ennemis remonterent la riviere, malgré l'eſtacade que l'on avoit faite auprès du fort de Cullmore, & qui fut briſée par le premier bâtiment, qui paſſa. M. de Roſen, voyant le ſecours entré dans la place, jugea à propos de lever le ſiege, d'autant que le Roi pouvoit avoir beſoin de ſon armée pour faire tête à M. de Schomberg, qui étoit ſur le point d'arriver en Irlande avec des forces conſidérables. L'armée décampa dans le commencement d'Août, & retourna du côté de Dublin. Le Roi avoit ordonné

qu'on me donnât partie des troupes, & l'artillerie, pour aller prendre Inniskillin; mais Rosen n'y voulut point consentir, disant que je n'avois pas de quoi réussir dans cette expédition. Il est vrai que nous avions peu ou point de boulets pour notre canon, ni presqu'aucune sorte de munitions de guerre; mais pourtant, comme le fort d'Inniskillin n'étoit que de terre, nous aurions pu l'emporter; de plus, la ville d'Inniskillin étoit ouverte, ainsi nous nous en serions emparés, & par-là aurions peut-être obligé le fort à se rendre. Rosen me dit que, s'il avoit trouvé l'affaire praticable, il y auroit été lui-même.

1689.

En revenant du Nord, nous laissâmes une bonne garnison dans Charlemont. A peine fus-je arrivé à Dublin, que le Roi ayant eu avis que Schomberg étoit débarqué dans le Nord, m'ordonna de m'y avancer avec mille hommes de pied, & six cents chevaux ou Dragons: il étoit question de retarder sa marche

1690. le plus qu'il se pourroit, afin de donner au Roi le temps de former une nouvelle armée ; car celle qui venoit de Derry étoit réduite à peu de chose. Je me portai à Newry, où je restai pendant que Scomberg fit le siege de Carick-Fergus ; en quoi nous lui eûmes grande obligation : car s'il eût marché tout droit en avant, sans s'amuser, il seroit arrivé à Dublin, avant que le Roi eût été en état de s'opposer à lui. Je fis travailler à Newry, publiant que je voulois défendre ce poste. En effet, Schomberg, ne s'imaginant point que j'osasse rester dans cet endroit avec si peu de troupes, ne douta point, ou que je n'eusse beaucoup de monde, ou que mon poste ne fût excellent. Etant donc venu avec son armée camper à deux milles de Newry, il vint me reconnoître avec quatorze escadrons. Je fis occuper tous les petits monticules, car le pays en étoit plein, par des vedettes, & me tins au milieu sur une hauteur avec deux troupes

ſeulement, faiſant jouer des fanfares par les trompettes. Cette contenance confirma Schomberg dans ſon opinion, & il ſe retira à ſon camp, juſqu'où je le ſuivis à une certaine diſtance. Il fit diſtribuer des munitions à ſon infanterie, dans l'intention de m'attaquer le lendemain avec toute ſon armée; mais la nuit je me retirai à Dundalk, d'où, deux jours après, par ordre, je me rendis à Drogheda. Le Roi y étoit arrivé, & par les ſoins du Duc de Tirconel, il avoit ramaſſé une armée de vingt-deux mille hommes aſſez mal armés: il réſolut de ſe porter en avant; & en effet nous marchâmes à Affane, a trois mille de Dundalk, où Schomberg étoit campé avec toute ſon armée, compoſée de vingt mille hommes. Peu de jours après, le Roi mit l'armée en bataille dans une plaine à la vue des ennemis, pour leur offrir le combat; mais ils demeurerent dans leur poſte, & nous dans notre camp, juſqu'à la fin d'Octobre que nous nous retirâmes en quar-

1690.

tiers d'hiver : Schomberg en fit autant,
1689. & abandonna Dundalk, où, par les maladies que causoit le mauvais air, il avoit perdu la moitié de ses troupes. Nous y établîmes un quartier considérable aux ordres d'un Maréchal de Camp.

M. de Rosen s'en retourna en France, à son grand contentement, aussi bien qu'à celui de tous les Officiers de l'armée, qui ne pouvoient le souffrir. Il étoit de Livonie, il avoit commencé à servir en France, dans le régiment du vieux Général Rosen. Son Colonel, lui trouvant du courage & de l'esprit, le fit Officier, & enfin lui donna sa fille en mariage; de-là il trouva moyen de se pousser par les degrés, & parvint à être Lieutenant Général, & ensuite Mestre-de-Camp Général de la Cavalerie Françoise. C'étoit un excellent Officier, fort brave & fort appliqué, très-propre pour être à la tête d'une aile; mais incapable de commander une armée, par la raison qu'il craignoit toujours les évé-

nemens ; & quoique très-civil dans la société, & très-noble dans sa maniere de vivre, il étoit fort sujet à se mettre en colere, & même à un tel point qu'il en devenoit furieux ; & alors il n'étoit plus capable de rien écouter que sa passion. Il fut fait Maréchal de France en 1703, & voyant qu'on ne vouloit pas le mettre à la tête d'une armée, il se retira à une terre qu'il avoit en Alsace, & y mourut en 1714, âgé de 87 ans. 1689.

M. d'Avaux, Ambassadeur de France, fut aussi rappelé ; le Roi n'étoit pas content de ses manieres hautes, & peu respectueuses : c'étoit d'ailleurs un homme d'esprit, & qui avoit acquis de la réputation dans les différentes ambassades qu'il avoit eues.

A la priere de la Reine d'Angleterre, le Roi Très-Chrétien envoya à sa place le Duc de Lausun, à qui il donna aussi le commandement des sept bataillons François qu'il avoit résolu de faire passer en Irlande. Le Roi avoit demandé au

1689. Roi Très-Chrétien un secours de troupes, à cause que le Prince d'Orange se préparoit à y venir en personne, avec une armée considérable; mais ce petit nombre n'étoit pas suffisant, & fut cause que le Prince d'Orange en mena plus qu'il n'avoit d'abord projetté. Milord Montcassel passa en France, sur les mêmes bâtimens qui avoient porté les troupes Françoises, & y conduisit cinq régimens d'Infanterie Irlandoise, que le Roi envoyoit en échange des troupes qu'avoit emmenées le Duc de Lausun.

1690. Vers le commencement de cette année, le Roi ayant eu avis que, dans la vue d'étendre ses quartiers, M. de Schomberg avoit détaché le Brigadier Woosely, pour se saisir de Belturbet, petit bourg, dans un pays abondant & très-propre à son dessein, m'envoya de ces côtés-là, avec quinze cents hommes de pied & deux cents chevaux, afin d'observer les ennemis, & de les déloger s'il étoit possible. J'arrivai à Cavan, à

cinq milles de Belturbet, le soir fort tard, & le temps étant fort mauvais: 1690.
les troupes furent logées dans la ville. Je chargeai le Brigadier Wauchop, qui y avoit commandé pendant l'hiver, du soin d'avoir des partis en campagne; ce qu'il m'assûra avoir déjà fait, & qu'il seroit averti du moindre mouvement des ennemis. Toutefois le lendemain, à la pointe du jour, nous fûmes fort surpris d'entendre crier aux armes: en effet, les ennemis ayant marché la nuit, étoient déjà à la vue des postes avancés. Je fis incontinent monter mes troupes sur une hauteur à la droite de la ville, & les rangeai en bataille un peu en avant d'une espece de fort de terre, où nous avions une garnison. Le dessein des ennemis, qui ignoroient pareillement mon arrivée, étoit de s'emparer de cette hauteur, & d'attaquer le fort; mais ayant apperçu plus de troupes qu'une simple garnison, ils se mirent en bataille. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de

1690. pied, & de trois cents chevaux. Je marchai à eux, je les attaquai, & les poussai de haies en haies, jusqu'au penchant de la hauteur, qu'ils commençoient déjà à descendre assez en désordre : mais malheureusement le Brigadier Nugent, & beaucoup d'Officiers de son régiment, ayant été blessés, & se retirant, une terreur panique saisit toutes mes troupes, & dans un instant de vainqueurs nous devînmes vaincus. Toute mon infanterie s'enfuit dans le fort, sans qu'il me fût possible de la rallier au dehors. Les ennemis ne poursuivirent point ma cavalerie, qui se retira à douze milles en arriere. Ils ne resterent qu'une demi-heure sur le champ de bataille, & se retirerent à Belturbet. Dans cette occasion ils perdirent environ deux à trois cents hommes, & nous cinq cents. Je restai quelques jours à Cavan, pour y donner des ordres nécessaires à la sûreté de cette frontiere, & puis je retournai à Dublin.

Le Prince d'Orange débarqua au printemps dans le Nord de l'Irlande ; ſur quoi 1690. le Roi ayant raſſemblé ſon armée, s'avança au mois de Juin à Dundalk. Les ennemis avoient quarante-cinq mille hommes, & nous n'étions que vingt-trois mille. Cette grande diſproportion nous détermina à tâcher d'occuper quelque poſte pour arrêter le Prince d'Orange, ou du moins le combattre avec moins de déſavantage. Il fut propoſé de ſe camper ſur les hauteurs au delà de Dundalk, attendu que le pays étoit aſſez difficile ; mais comme les ennemis, en faiſant un petit détour, pouvoient deſcendre dans la plaine derriere nous, il fut réſolu de ſe placer derriere la riviere de Boyne, près de Drogheda. Le Prince d'Orange nous ſuivit, & ſe campa vis-à-vis de nous, le 29 Juin. Le lendemain, les ennemis partagerent leur armée : le Prince d'Orange, avec la moitié, remonta la riviere juſqu'à Slane, d'où ayant chaſſé deux régimens de Dra-

1690. gons, qui gardoient ce paſſage, il s'avança vers nous. Le Roi, qui vit cette manœuvre, marcha auſſi de ce côté-là avec la plus grande partie de l'armée, & laiſſa, pour garder le paſſage d'Old-Bridge, huit bataillons aux ordres de M. d'Hamilton, Lieutenant Général, & l'aile droite de cavalerie aux miens. Schomberg, qui étoit reſté vis-à-vis de nous, attaqua Old-Bridge, & s'en empara, malgré la réſiſtance du régiment qui y étoit, & qui y perdit cent cinquante hommes tués ſur la place; ſur quoi Hamilton deſcendit avec les ſept autres bataillons pour rechaſſer les ennemis. Deux bataillons des Gardes les enfoncerent; mais leur cavalerie ayant trouvé moyen de paſſer à un autre gué, & s'avançant pour tomber ſur notre infanterie, j'y fis marcher notre cavalerie, ce qui donna le moyen à nos bataillons de ſe retirer; mais auſſi il fallut que nous commençaſſions un combat fort inégal, tant par le nombre d'eſcadrons, que par le ter-

rein qui étoit fort coupé, & où les ennemis avoient fait gliſſer de l'infanterie. 1690.
Nous ne laiſsâmes pas de charger & recharger dix fois; & à la fin les ennemis étourdis de notre audace, firent halte: nous nous reformâmes devant eux, & puis nous nous remîmes en marche au petit pas, pour aller joindre le Roi; lequel, après avoir mis l'armée en bataille, pour charger le Prince d'Orange, en fut empêché par un marais qui ſe trouva entre les deux armées: ſur quoi, pour n'être pas enveloppé par cette partie des ennemis qui venoient de forcer le paſſage d'Old-Bridge, il fit marcher par la gauche pour gagner le ruiſſeau de Duleek. J'arrivai avec ma cavalerie, juſtement comme les dernieres troupes du Roi paſſoient le ruiſſeau; mais celles du Prince d'Orange, qui s'avançoient toujours, y arriverent preſque en même temps; de maniere que je fus obligé de paſſer le défilé au grand galop & en confuſion: nous nous ralliâmes de l'autre côté, &

toute notre armée s'y rangea en bataille.
1690. Les ennemis en firent autant vis-à-vis de nous, mais n'oserent nous attaquer. Après quelque peu de temps, nous nous remîmes en marche, & fûmes suivis par partie de l'armée ennemie; toutes les fois qu'à quelque défilé nous faisions halte, ils en faisoient de même, & je crois qu'ils étoient bien aises de nous faire un pont d'or. A la vérité, cette inaction pouvoit venir de la mort de Schomberg, qui avoit été tué dans la mêlée du côté d'Old-Bridge dans une des charges que nous y fîmes, & l'on peut (sans faire tort au Prince d'Orange) assûrer que Schomberg étoit meilleur Général que lui. Quoi qu'il en soit, les ennemis nous laisserent aller tranquillement. La nuit venue, nous reçûmes ordre de marcher à Dublin; ce que nous fîmes le matin. De là le Duc de Tirconel nous ordonna de gagner Lymerick, qui en étoit au moins à soixante milles: chaque Colonel fut chargé d'y conduire son régiment

régiment par où il jugeroit à propos ; 1690.
ce qui fut exécuté, ſans qu'il y eût que fort peu de déſordre commis dans le pays. Les François faiſoient l'arriere-garde, commandée par M. de Surlaube, Brigadier; car tous les autres François avoient pris le chemin de Cork & de Kinſale, à deſſein de s'embarquer. Le Duc de Tirconel & le Duc de Lauſun ſe rendirent auſſi à Limerick. Le Roi, ayant vu que, par le malheureux ſuccès de la journée de la Boyne, il ne pouvoit conſerver Dublin, crut qu'il convenoit mieux de laiſſer le commandement à Tirconel, & de s'en retourner en France, tant pour y ſolliciter des ſecours, que pour voir même s'il ne trouveroit pas jour à profiter de l'abſence du Prince d'Orange, pour faire une entrepriſe ſur l'Angleterre (*a*). L'occaſion ſe trouvoit fa-

(*a*) M. de Voltaire a cenſuré un peu rigoureuſement la conduite d'un Roi vertueux, & d'une Nation brave & fidelle : il ne l'auroit pas

1690. vorable, car le Maréchal de Luxembourg avoit gagné en Flandre la bataille de Fleurus; & le Comte de Tourville, qui venoit de battre les flottes ennemies, étoit actuellement à l'ancre aux Dunes; de maniere que le paſſage en Angleterre étant ſans difficulté ni oppoſition, il y avoit lieu de préſumer que le Roi pourroit aiſément ſe rendre maître de ce Royaume. Cela auroit auſſi obligé le Prince d'Orange à abandonner l'Irlande, pour accourir au plus preſſé: mais M. de Louvois, Miniſtre de la Guerre, qui, par oppoſition à M. de Seigneley, Miniſtre de la Marine, étoit contraire en tout au Roi d'Angleterre, s'oppoſa ſi

fait s'il avoit connu la vérité; car, en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire générale, ou plutôt dans tous ſes écrits, l'on voit que la vertu & la valeur malheureuſes ont droit à ſon reſpect. Cela nous engagera à mettre à la fin de ces Mémoires une relation plus ample de cette bataille, & de la retraite du Roi, tirée des Mémoires manuſcrits de ce Prince. *Voyez* la note n°. 2.

fortement à ce projet, que le Roi Très-Chrétien, persuadé par ses raisons, n'y voulut pas consentir. 1690.

Je reviens à l'Irlande. Dans le combat de la Boyne, nous ne perdîmes qu'environ mille hommes, & il n'y eut que les troupes de M. d'Hamilton, & les miennes, qui combattirent : Hamilton y fut pris ; Milord Dongan, le Chevalier de Vaudray (*a*), le Comte d'Hoquincourt, fils du Maréchal du même nom, & Milord Carlingford, y furent tués. La perte des ennemis n'y fut que très-médiocre : la Caillemotte, frere du Marquis de Ruvigny, créé depuis Vicomte de Galloway, fut tué au passage d'Old-Bridge ; Schomberg fut tué par un Exempt & quelques Gardes-du-Corps, lesquels le prirent, à cause de son Cordon bleu, pour le Prince d'Orange.

Les ennemis furent plusieurs jours sans venir à Dublin ; ce qui fit courir le bruit en Flandre, & même dans toute

(*a*) Il avoit été mon Gouverneur.

l'Europe, que le Prince d'Orange avoit
1690. été tué. Il est vrai que, la veille du combat de la Boyne, il avoit été frappé légérement d'un coup de canon, qui lui effleura le haut de l'épaule. A la fin les ennemis se mirent en marche, & de Dublin ils vinrent à Limerick. Le même jour qu'ils y parurent, les troupes Françoises se retirerent à Galloway. Nous laissâmes M. de Boisseleau, François, Capitaine aux Gardes du Roi Très-Chrétien, & Maréchal de Camp, pour commander dans la ville, avec toute notre infanterie Irlandoise, qui montoit à environ vingt mille hommes, dont pourtant il n'y avoit pas plus de la moitié qui fût armée. Nous tînmes la campagne avec notre cavalerie, qui pouvoit faire trois mille cinq cents chevaux. Nous campâmes d'abord à cinq milles de Limerick, en deçà de la riviere de Shannon, qui la traverse, afin de garder la communication libre avec la ville. Cela nous réussit parfaitement, & jamais les en-

nemis n'oserent tenter de l'investir de notre côté, ni même d'envoyer aucun parti en deçà de cette riviere, qui n'est guéable qu'en quelques endroits. La place n'avoit pour toute fortification qu'un mur non terrassé, avec quelques méchantes petites tours sans fossés. Nous avions fait une sorte de chemin couvert tout autour, & une espece d'ouvrage à cornes palissadé devers la grande porte; mais les ennemis ne l'attaquerent point par-là. Ils ouvrirent la tranchée au loin sur la gauche; ils dresserent des batteries, firent une breche de cent toises, & puis sommerent la garnison de se rendre. Les Irlandois n'y voulurent point entendre, de maniere que le Prince d'Orange fit donner l'assaut général par dix mille hommes. La tranchée n'étant qu'à deux toises des palissades, & n'y ayant point de fossés, les ennemis furent sur le haut de la breche, avant que l'on eût l'alarme de l'attaque. La décharge d'une batterie que Boisseleau avoit pratiquée en dedans, les ar-

1690.

1690. rêta un peu ; mais bientôt ils descendirent dans la ville. Les troupes Irlandoises s'avancerent de tous côtés, & ensuite chargerent les ennemis avec tant de bravoure dans les rues, qu'ils les rechasserent jusques sur le haut de la breche, où ils voulurent se loger. Le Brigadier Talbot, qui se trouvoit alors dans l'ouvrage à cornes avec cinq cents hommes, accourut pardehors le long du mur, & les chargeant parderriere, les chassa, & puis rentra par la breche, où il se posta. Dans cette action, les ennemis eurent deux mille hommes tués sur la place ; de notre côté, il n'y en eut pas quatre cents.

Le Prince d'Orange, voyant le mauvais succès de cette attaque, & que l'élite de ses troupes y avoit péri, se détermina à lever le siege. Il publia en Europe que les pluies continuelles en avoient été la cause (*a*) : mais je peux certifier qu'il

(*a*) Il allégua la même raison dans son discours au Parlement d'Angleterre.

n'étoit pas tombé une goute d'eau de plus d'un mois auparavant, & qu'il ne plut pas de trois semaines après. 1690.

Il ne restoit dans Limerick, que cinquante barils de poudre, lors de la levée du siege ; & nous n'avions pas, dans toute la partie de l'Irlande qui nous étoit soumise, de quoi y en mettre encore autant.

J'avois proposé au Duc de Tirconel, dès que les ennemis furent placés & établis devant Limerick, de passer le Shannon avec nos trois mille cinq cents chevaux, dans l'intention d'aller détruire tous les magasins qu'ils avoient sur leurs derrieres, sur-tout à Dublin ; ce qui les auroit indubitablement obligés de décamper. Comme les villes de ce pays étoient toutes ouvertes & sans défenses, j'étois moralement sûr de réussir dans mon projet; & quant au retour qu'on m'objectoit devoir être difficile, la connoissance que j'avois du pays, m'y avoit fait pourvoir ; car, outre l'avance que

1690. j'aurois eue ſur les ennemis, je comptois gagner le Nord, & rentrer dans nos quartiers par Sligo. Le Duc de Tirconel, devenu peſant & craintif, ne voulut point conſentir à ma propoſition, & peut-être y entra-t-il un peu de jalouſie de ſa part; car, comme il ne convenoit pas à ſa dignité de Vice-Roi de devenir partiſan, & que d'ailleurs il n'étoit pas d'un âge ni d'une taille à faire cette courſe, le tout auroit roulé ſur moi.

Peu de temps après, ayant ſu qu'un grand convoi d'artillerie & de munitions de guerre alloit au camp devant Limerick, il détacha le Brigadier Sarsfield, avec huit cents chevaux ou Dragons, pour l'attaquer: celui-ci tomba deſſus, battit l'eſcorte, & brûla le convoi. Cette expédition pouvoit avoir été la cauſe du manque de poudre & de boulets, où ſe trouverent les ennemis; & ce qui, joint à l'obſtination & à la bravoure des Irlandois, détermina ſans doute la retraite du

Prince d'Orange, qui repaſſa bientôt après en Angleterre. 1690.

Le Duc de Tirconel crut qu'il étoit néceſſaire qu'il allât en France, pour y repréſenter le mauvais état des affaires, & faire ſentir que, ſans des ſecours très-conſidérables, on ne pouvoit ſoutenir l'Irlande. M. de Lauſun partit avec lui, & ramena en même temps les troupes Françoiſes.

Il ne ſera pas hors de propos de parler ici de M. de Lauſun, d'autant qu'il n'en ſera plus queſtion dans ces Mémoires. Son caractere eſt auſſi extraordinaire, que ſa vie a été romaneſque. Il étoit né Gaſcon, & d'une très-grande Maiſon. Il trouva moyen de ſe pouſſer à la Cour, & d'y devenir favori du Roi Louis XIV, qui le fit Capitaine des Gardes-du-Corps, & créa pour lui la charge de Colonel Général des Dragons. Non-ſeulement il traita les Miniſtres & les Courtiſans avec la derniere hauteur, mais il pouſſa ſes prétentions juſqu'à ne vouloir pas ſe con-

tenter d'épouser en secret Mademoiselle,
1690. fille de Monsieur, Gaston de France, à quoi le Roi avoit consenti; il vouloit absolument qu'il lui fût permis de célébrer le mariage publiquement, avec pompe, & en présence du Roi & de toute la Famille Royale. Les Princes du Sang firent leurs représentations; sur quoi le Roi lui défendit de plus songer à ce mariage: mais Lausun, loin d'avoir pour son maître & son bienfaiteur les égards convenables, s'emporta jusqu'au point de reprocher au Roi son manque de parole, & même de casser son épée en sa présence, lui disant qu'il ne méritoit plus qu'il la tirât pour son service. Le Roi, malgré cette impertinence, lui offrit d'oublier le passé, & même de le faire Duc, Maréchal de France & Gouverneur de Province, pourvu qu'il voulût ne plus prétendre à Mademoiselle: mais il réfusa tout, de maniere que le Roi, irrité contre lui, le fit enfermer dans le château de Pignerol, où il a

reſté pendant nombre d'années, juſqu'à ce que Mademoiſelle, qui l'avoit épouſé ſecrétement, donna, pour le tirer de priſon, à M. le Duc du Maine, la Principauté de Dombes. Il paſſa enſuite en Angleterre, d'où, en 1688, il revint en France avec la Reine & le Prince de Galles, ainſi que je l'ai marqué ci-devant. Le Roi Très-Chrétien, à la priere de la Reine, le fit Duc, & lui redonna toutes les entrées qu'il avoit eues auparavant. Etant paſſé en Irlande, à la tête des troupes auxiliaires, il y fit voir que, ſi jamais il avoit ſu quelque choſe du métier de la guerre, il l'avoit alors totalement oublié. Le jour de la Boyne, étant avec lui le matin, lorſque les ennemis paſſerent la riviere à Slane, il me dit qu'il falloit les attaquer; mais à force de chercher un champ de bataille, il donna le temps aux ennemis de déboucher & de ſe former dans la plaine; après quoi j'ai marqué qu'il ne fut plus poſſible de les charger. Il ne montra en Irlande 1690.

1690. ni capacité, ni résolution, quoique d'ailleurs on assûrât qu'il étoit très-brave de sa personne. Il avoit une sorte d'esprit, qui ne consistoit pourtant qu'à tourner tout en ridicule, à s'ingérer par-tout, *à tirer les vers du nez, & à donner des godens*. Il étoit noble dans ses manieres, généreux, & vivant très-honorablement. Il aimoit le gros jeu, & jouoit très-noblement. Sa figure étoit fort mince, & l'on ne peut comprendre comment il a pu être un homme à bonne fortune. Après la mort de Mademoiselle, il s'est marié avec la fille du Maréchal de Lorges, dont il n'eut pas d'enfans. Le Roi d'Angleterre lui avoit donné la Jarretiere.

Tirconel m'avoit laissé le commandement général du Royaume en son absence : sur quoi ayant envie d'étendre mes quartiers au delà de la riviere de Shannon, je passai au pont de Banaker avec toute ma cavalerie, sept bataillons & quatre pieces de canon ; j'attaquai le château de Blir : mais par la maladresse

de mes Canonniers, qui ne purent jamais attraper le château, je me vis obligé de lever le ſiege; car le Général Douglas, ayant raſſemblé un très-gros corps des ennemis, vint au ſecours, & je ne crus pas devoir haſarder une action avec des forces ſi inégales. Je me retirai donc à deux milles en arriere, dans un très-bon poſte, d'où enſuite je repaſſai le Shannon. 1690.

Peu de temps après, j'eus avis que Milord Churchill avoit débarqué près de Kinſale avec huit mille hommes : il aſſiégea cette place, la prit en peu de jours, & de là marcha à Cork. J'avois cependant ramaſſé ſept à huit mille hommes, & je m'avançai du côté de Kilmalock pour tenter le ſecours; mais toutes les troupes ennemies de ce côté-là l'ayant joint, je me trouvai ſi inférieur en nombre, que je me contentai de l'obſerver; & quand ſon expédition fut finie, nous nous retirâmes tous dans nos quartiers. Le Duc de Grafton, fils du

1690. Roi Charles II, Vice-Amiral d'Angleterre, qui étoit venu Volontaire avec Churchill, fut tué à Cork.

Pour ne point interrompre les faits militaires, j'ai omis plusieurs particularités d'intrigues & de cabales, que je vais ici présentement dire en deux mots.

Dès l'arrivée du Roi à Dublin, plusieurs Irlandois conçurent de la haine pour Mylord Melford, Ecossois, premier Ministre & Secrétaire d'Etat : le Duc de Tirconel, qui voyoit avec peine le grand crédit de ce favori, contribua sous main à faire éclater les murmures publics, & enfin fit présenter au Roi un placet au nom de la nation Irlandoise, pour demander l'éloignement de Melford. Le Roi, dans les circonstances présentes, ne crut pas pouvoir le refuser à une Nation qui soutenoit si noblement ses intérêts, & à laquelle il espéroit alors avoir l'obligation de son rétablissement sur le trône d'Angleterre. Melford fut donc envoyé en France, &

de là à Rome, pour y résider auprès du Pape, comme Ministre du Roi. Le Chevalier Nagle, Irlandois, & Procureur Général, eut, à la sollicitation de Tirconel, la charge de Secrétaire d'Etat. C'étoit un très-honnête homme, de bon sens & très-habile dans son metier, mais nullement versé dans les affaires d'Etat. Le Brigadier Luttrel avoit été un des principaux boute-feux dans toute cette affaire, & montra dans la suite de quoi il étoit capable; car, après la bataille de la Boyne, le Duc de Tyrconel étant redevenu Vice-Roi d'Irlande par la retraite du Roi, Luttrel ne cessa de parler contre Tirconel, & d'exciter tout le monde contre lui : il sut si bien animer les principaux de la Nation, qu'un jour Sarsfield me vint trouver de leur part, & après m'avoir fait promettre le secret, il me dit, qu'étant convaincus de la perfidie de Tirconel, ils avoient résolu de l'arrêter, & qu'ainsi il me proposoit de leur part de prendre sur

1690.

moi le commandement du Royaume.
1690. Ma réponſe fut courte : je lui dis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent me faire une telle propoſition, que tout ce que l'on pouvoit faire contre le Vice-Roi étoit crime de leze-Majeſté, & que par conſéquent, s'ils ne ceſſoient de cabaler, je ſerois leur ennemi, & en avertirois le Roi & Tirconel. Mon diſcours fit impreſſion, & empêcha l'exécution de leurs deſſeins. Après le départ de Tirconel pour la France, Sarsfield, Simon Luttrel, frere du Brigadier, & le Brigadier Dorington, me vinrent trouver à Limerick, de la part de l'aſſemblée générale de la Nation, pour me dire qu'ils avoient lieu de ſoupçonner que Tirconel ne repréſenteroit pas ſuffiſamment à la Cour de France leurs beſoins, & qu'ainſi ils me prioient de vouloir bien prendre des meſures pour le faire moi-même. Je leur répondis que je m'étonnois qu'ils oſaſſent faire de pareilles aſſemblées ſans ma permiſſion, que je leur déten-

dois d'en faire à l'avenir, & que le lendemain je leur ferois savoir mes intentions sur ce dont ils m'avoient parlé. 1690.
En effet, je convoquai chez moi tous les principaux Seigneurs, tant Eccléfiaftiques que Laïques, & tous les Officiers Militaires, jusqu'aux Colonels inclus. Je leur fis un discours à peu près comme la veille; mais pour montrer que je ne desirois que le bien, je dis que je voulois bien avoir la complaisance pour eux d'envoyer en France des personnes de leur goût, pour représenter au vrai leur état & leurs besoins : je proposai l'Evêque de Cork, les deux freres Luttrel, & & le Colonel Purcell. Tout le monde approuva dans l'instant mon choix, & dans peu de jours je fis partir mes députés : j'envoyai aussi le Brigadier Maxwell, Ecossois, pour expliquer au Roi les raisons que j'avois eues pour faire cette députation & pour le supplier de vouloir bien ne pas laisser revenir le Brigadier Luttrel, ni le Colonel Purcell,

1690. les deux plus dangereux brouillons, que j'avois choisis exprès pour les éloigner. Ces Messieurs, étant à bord, soupçonnerent que Maxwell pouvoit être chargé d'instructions sur leur sujet, & proposerent de le jeter dans la mer; mais ils en furent empêchés par l'Evêque & l'aîné Luttrel: le premier étoit un Prélat d'une piété distinguée; & le second, d'un esprit liant, m'a toujours paru un honnête homme. Malgré ce que Maxwell put représenter, le Roi permit à ces Messieurs de retourner en Irlande. Tirconel y consentit; mais il eut dans la suite lieu de s'en repentir. Comme ils craignoient d'être mis en prison, ils firent insinuer au Roi que les Irlandois s'en prendroient à moi du traitement qu'on leur feroit; & ce fut cette considération qui détermina le Roi à leur permettre de s'en retourner en Irlande.

1691. Pendant cet hiver, il ne se passa rien de considérable, & je ne fus occupé que de la visite du pays & des

poſtes, du rétabliſſement des troupes, & de l'approviſionnement des magaſins. 1691.

Vers le milieu de Janvier, le Duc de Tirconel revint en Irlande; & le Roi ne voulant point me laiſſer dans un pays ſi plein de troubles, m'ordonna de repaſſer en France, ce que je fis au mois de Février. A peine fus-je arrivé, que le Roi Très-Chrétien partit pour le ſiege de Mons : j'eus l'honneur de l'accompagner comme Volontaire. Le Roi ſouhaitoit fort auſſi d'y aller : mais on le fit prier ſous main de ne le pas propoſer. Dans ce même temps, le Prince d'Orange étoit à la Haye, où il y avoit un Congrès de nombre de Princes des plus conſidérables de la Ligue, leſquels concertoient les moyens de pouſſer plus vigoureuſement la guerre : cette entrepriſe faite, pour ainſi dire, à leur barbe, les ſurprit & les mortifia. Le Prince d'Orange aſſembla auſſi-tôt ſon armée mais comme elle étoit de beaucoup inférieure à la nôtre, il n'oſa s'avancer

1691. que jusqu'à Notre-Dame de Hall. Le Roi Très-Chrétien délibéra avec ses Généraux sur ce qu'il y avoit à faire, en cas que les ennemis s'approchassent pour secourir la place : l'avis du Maréchal de Luxembourg fut de rester dans ses lignes ; & ce fut celui qui fut suivi.

Il dit pour raison, que lorsqu'on n'a qu'une petite armée, & que par conséquent on ne peut être également en force dans tout le tour de la circonvallation, il vaut mieux à l'approche de l'ennemi sortir de ses lignes pour aller combattre ; mais que, lorsqu'on a suffisamment de troupes pour être campé sur deux lignes, tout autour de la place qu'on assiege, il vaut mieux profiter de l'avantage que donne un bon retranchement, d'autant que par-là le siege n'est point interrompu ni ralenti.

Le siege ne dura que trois semaines de tranchée ouverte ; l'on y perdit peu de monde, & il n'y eut que deux actions un peu remarquables, toutes deux

à l'ouvrage à cornes. L'envie de faire plaiſir au Comte de Boufflers, Lieu- 1691.
tenant Général, détermina M. de Vauban, Chef des Ingénieurs, à conſentir qu'on fît l'attaque de cet ouvrage, lorſqu'il étoit de tranchée. Je m'y trouvai: nous entrâmes dans l'ouvrage aſſez facilement, quoique la breche ne fût pas encore fort bonne; mais au bout d'un gros quart-d'heure, & avant que notre logement pût être en état, les ennemis ſortirent ſur nous, & nous chaſſerent; Boufflers y fut bleſſé légérement. Deux jours après, le canon ayant perfectionné la breche, on s'y logea & on s'y maintint. Le Prince de Bergues, Gouverneur de la place, ayant demandé à capituler le 9 Avril, obtint une capitulation très-honorable. Le Roi Très-Chrétien s'en retourna enſuite à Verſailles, & renvoya toutes les troupes dans leurs quartiers.

L'armée commandée par le Maréchal de Luxembourg, ſe raſſembla au mois

1691. de Mai, & j'y servis en qualité de Volontaire. Il n'y eut rien de considérable durant le cours de cette campagne; tout se passa à s'observer & à consommer les fourrages. Vers le mois de Septembre, le Prince d'Orange quitta l'armée, & en laissa le commandement au Prince de Waldeck. Le 18 de Septembre, M. de Luxembourg ayant appris que l'armée ennemie décampoit de Leuse, s'y porta diligemment avec vingt & un escadrons de la Maison du Roi & de la Gendarmerie: il ordonna à M. de Rosen de suivre, avec trente autres escadrons; il mena aussi trois régimens de Dragons, commandés par le Marquis d'Alégre, Brigadier. En arrivant, il trouva que l'armée ennemie avoit déjà passé le ruisseau de Lacatoire, & qu'il ne restoit que dix escadrons en deçà de l'eau, & quelques bataillons dans les cens de Lacatoire. Les ennemis, qui croyoient que les troupes qui paroissoient, n'étoient que le détachement du Marquis de Villars,

Maréchal de Camp, firent repasser toute leur aile droite de cavalerie, qui faisoit leur arriere-garde, pour attaquer Villars; mais voyant qu'ils s'étoient mépris, ils se mirent en bataille, la droite au ruisseau de Leuse, & la gauche à celui de Lacatoire. Ils avoient environ soixante-dix escadrons, & le terrein se trouvant fort serré, ils furent obligés de se mettre sur trois lignes. Le Maréchal de Luxembourg commença par jetter les Dragons dans les haies, pour contenir & amuser l'infanterie ennemie; puis, ayant formé une premiere ligne & mis la Gendarmerie en seconde, il donna ordre de charger. La premiere ligne des ennemis fit des merveilles, & nos troupes se mêlerent; mais enfin, après une vive résistance, les ennemis plierent. Notre premiere ligne s'étant reformée, partie avec la Gendarmerie, & partie en seconde ligne, nous marchâmes à la seconde ligne des ennemis, qui, dès qu'on fut près, firent leur dé- 1691.

1691. charge & s'enfuirent : ce que voyant leur troisieme ligne, elle tourna le dos, & s'en alla aussi. Nous ne poursuivîmes les ennemis que jusqu'au ruisseau ; car toute leur armée qui revenoit, se formoit à mesure de l'autre côté ; presque toute leur infanterie avoit été témoin de l'action. Les ennemis y eurent quinze cents hommes de tués sur la place. Notre perte ne monta qu'à quatre cents hommes ; mais nombre d'Officiers principaux, Ogier, Lieutenant Général, Neuchal, Maréchal de Camp, & Thoiras, Brigadier, furent tués. M. de Rosen s'avançoit au petit pas pour nous joindre : mais comme il étoit encore loin lorsque l'action finit, M. de Luxembourg lui envoya ordre de faire halte ; & crainte que toute l'armée ennemie ne revînt sur nous, l'on se remit au plutôt en marche, & l'on retourna le soir à Tournay : de là nous allâmes ensuite finir la campagne à Courtray.

Quoique je ne veuille mettre dans

mes

mes Mémoires que ce que j'ai vu, néanmoins, attendu que ce qui se passa 1691.
cette année en Irlande, regardoit le Roi d'Angleterre, je crois devoir en faire mention.

A la priere du Roi, S. M. T. C. y avoit envoyé le sieur de Saint-Ruth, Lieutenant Général, pour commander l'armée sous le Vice-Roi, & il avoit avec lui Messieurs d'Usson & Chevalier de Tessé, Maréchaux de Camp.

Les armées étant assemblées, le sieur Ginckle, Général des ennemis, marcha vis-à-vis d'Athlone, & s'étant emparé facilement d'un Fauxbourg, qui y étoit, résolut d'attaquer la place, la riviere de Shannon entre deux; projet d'autant plus chimérique, que cette riviere est fort large, qu'il n'y avoit qu'un gué très-profond, près du pont, à passer environ six hommes de front, & que l'armée du Roi étoit campée à deux milles d'Athlone du même côté de la riviere, par conséquent, à portée d'y

1691. envoyer tel nombre de troupes qu'il ſeroit néceſſaire. Comme les fortifications de la place du côté de l'armée du Roi n'étoient que de terre, l'on avoit propoſé à Saint-Ruth de faire ouvrir les courtines, afin d'être en état d'y entrer en bataille s'il en étoit queſtion; mais il n'en fit rien : de maniere que Ginckle ayant dreſſé des batteries ſur le bord de la riviere, & ayant fait breche à la muraille, il fit donner l'aſſaut. Maxwell, Maréchal de Camp de jour, qui s'y trouvoit alors commandant à ſon tour, eut beau avertir Saint-Ruth des préparatifs qu'il voyoit faire, & demander un renfort de troupes, n'ayant que deux bataillons de nouvelles troupes (car on y relevoit la garde comme dans une tranchée), on lui répondit que s'il avoit peur, on y envoyeroit un autre Officier Général : les ennemis donc ſe jetterent dans l'eau & attaquerent la breche, que nos troupes abandonnerent après une décharge. Maxwell y fit ferme avec quel-

ques Officiers ; mais la plupart ayant été tués à ses côtés, il fut pris, & alors 1691. les ennemis coulerent le long du rempart. Saint-Ruth entendant l'attaque, & craignant quelque malheur, y envoya le Major Général, Jean Hamilton, avec deux brigades d'infanterie ; mais il étoit trop tard, car il trouva le rempart bordé des troupes ennemies, & ainsi il fut obligé de retourner au camp. Saint-Ruth décampa d'où il étoit, & se retira à Aghrim ; en quoi il fit encore une grande faute, car les ennemis, quoique maîtres d'Athlone, n'auroient pu en déboucher à cause d'un grand marais.

Quoique le Vice-Roi eût pour Saint-Ruth tous les égards imaginables, & qu'il le laissât le maître de tout faire, celui-ci étant naturellement fort vain, supportoit impatiemment d'avoir un supérieur à l'armée : ainsi se servant de ces mêmes brouillons, dont j'ai parlé, il se mit à déclamer contre Tirconel,

1691. & fit tant qu'il l'obligea à quitter l'armée & à se retirer à Limerick ; après quoi, étant fâché & honteux du mauvais succès qu'il avoit eu à Athlone, il se détermina à combattre. Il eut bientôt ce qu'il souhaitoit ; car les ennemis voyant que le débouché d'Athlone étoit libre, marcherent droit à lui. Il étoit fort bien posté, ayant à quelque distance en avant un marais impraticable à la cavalerie, hors sur les chaussées qui le traversoient. Il eût pu aisément les empêcher de passer ; mais il avoit tant d'envie de batailler, qu'il répéta le même *dictum* du Maréchal de Crequi : Que plus il en passeroit, plus il en battroit ; & cela lui réussit aussi de même. Les ennemis passerent tous & se mirent en bataille sans être inquiétés ; alors il les attaqua. Son infanterie d'abord poussa celle des ennemis : mais bientôt elle fut ramenée à son tour : ses deux ailes de cavalerie furent aussi battues ; sur quoi voulant aller chercher

ſon corps de réſerve, qui n'étoit compoſé que de ſix eſcadrons, il fut emporté 1691.
d'un coup de canon, & l'armée du Roi ne ſongea plus qu'à ſe ſauver. Pluſieurs perſonnes ont publié que, s'il n'avoit pas été tué, il auroit gagné la bataille; mais j'en fais juge le lecteur. Lui auroit-il été poſſible, avec ſix eſcadrons, de rétablir une affaire déjà perdue? Tout ce qu'il auroit pu faire, c'eût été de faciliter un peu la retraite; ce que firent les Officiers Généraux après ſa mort. La perte du côté des ennemis fut très-conſidérable: celle des Irlandois le fut auſſi. Le débris de l'armée ſe retira partie à Galloway, & partie à Limerick: la premiere place ſe rendit ſans coup férir, à l'approche des ennemis; & quant à la ſeconde, comme c'étoit la ſeule dans toute l'Irlande, qui reſtât ſous l'obéiſſance du Roi, les ennemis la bloquerent de toutes parts; & au mois de Septembre, le Duc de Tirconel y mourut.

Vers la fin de l'année, les proviſions

manquant abſolument, les Irlandois de-
1691. manderent à capituler. Le Général ennemi offrit de leur reſtituer tous leurs biens, & de leur permettre l'exercice de leur Religion, ainſi qu'ils l'avoient ſous le regne de Charles II, à condition qu'ils miſſent bas les armes, & s'en retournaſſent vivre chez eux tranquillement : mais les Irlandois ne voulurent pas accepter ces conditions, & enfin il fut arrêté qu'il ſeroit permis à tous ceux qui étoient alors dans Limerick, de retourner chez eux & de jouir de leurs biens, & qu'on fourniroit à ceux qui voudroient paſſer en France les vaiſſeaux ſuffiſans. On eut grand tort de ne pas faire inſérer dans les articles, *tous les Irlandois en général*; car les Généraux ennemis auroient conſenti à tout pour mettre fin à cette guerre; mais l'imbécillité des Députés que la garniſon avoit chargés de la capitulation, & peut-être la crainte que cette propoſition ne fût un obſtacle

au transport des troupes que quelques personnes, par des vues d'intérêt particulier, souhaitoient, fut cause que l'on n'en fit pas seulement mention. Nombre de Seigneurs & d'Officiers prisonniers en furent ruinés ; car ils perdirent totalement leurs biens, sans être assurés de recouvrer leur liberté. 1691.

Pour finir ce qui regarde la guerre d'Irlande, il sera bon de dire ici quelque chose des principales personnes qui y ont eu part.

Richard Talbot, Duc de Tirconel, étoit natif d'Irlande, & de bonne maison; il étoit d'une taille au dessus de l'ordinaire; il avoit une grande expérience des affaires du monde, ayant été de bonne heure dans la meilleure compagnie, & pourvu d'une charge honorable chez le Duc d'Yorck. Ce Prince, devenu Roi, l'éleva à la dignité de Comte, & peu après, connoissant son zele & son attachement, il le fit Vice-Roi d'Irlande. Il avoit un très-bon sens; il étoit

1691. très-civil, mais infiniment vain, & fort rusé. Quoiqu'il eût acquis de grands biens, on ne peut dire que ce fut par de mauvaises voies; car il n'a jamais paru avide d'argent. Il n'avoit point de génie pour la guerre, mais beaucoup de valeur. Sa fermeté conserva l'Irlande après l'invasion du Prince d'Orange, & il refusa noblement toutes les offres qu'on lui fit pour se soumettre. Après la bataille de la Boyne, il baissa prodigieusement, étant devenu aussi irrésolu d'esprit, que pesant de corps.

Patrice Sarsfield étoit né Gentilhomme, & avoit hérité de son frere aîné d'environ deux mille livres sterling de rente. C'étoit un homme d'une taille prodigieuse, sans esprit, de très-bon naturel, & très-brave. Il avoit été Enseigne en France dans le régiment de Monmouth, Lieutenant des Gardes-du-Corps en Angleterre; & quand le Roi passa en Irlande, il y eut un régiment de Cavalerie, & fut fait Briga-

dier. L'aventure du convoi battu, dont j'ai parlé ci-devant, l'enfla tellement, 1691. qu'il se crut le plus grand Général du monde. Henri Luttrel ne cessoit de lui tourner la tête, & de le vanter par-tout, non par une véritable estime qu'il en eut, mais afin de le rendre populaire, & par-là s'en servir à ses propres desseins. En effet, la plupart des Irlandois conçurent une telle opinion de lui, que le Roi, pour leur plaire, le créa Comte de Lucan, & à la prochaine promotion il fut fait Maréchal de Camp. Etant passé en France après la capitulation de Limerick, le Roi lui donna une Compagnie des Gardes-du-Corps, & le Roi Très-Chrétien le fit Maréchal de Camp. Il fut tué en 1693, à la bataille de Nerwinde.

Henri Luttrel étoit Gentilhomme Irlandois, & avoit servi subalterne en France quelques campagnes. Il avoit beaucoup d'esprit, beaucoup de manege, beaucoup de courage, & étoit bon Officier, capable de tout pour venir à bout

de ses fins. Depuis la prise de Galloway,
1691. il fut soupçonné d'intelligence avec les ennemis; si bien que Milord Lucan, son ami intime, l'arrêta à Limerick par ordre du Duc de Tirconel. Après la capitulation, le Prince d'Orange lui donna le bien de son frere aîné, & même une pension de deux mille écus. Il a été assassiné à Dublin en 1717; l'on n'a pu découvrir par qui.

Vers le commencement de cette an-
1692. née, les troupes Irlandoises arriverent de Limerick à Brest, au nombre d'environ vingt mille hommes. On les mit d'abord en quartiers dans la Bretagne, & le Roi y alla lui-même en faire la revue. Il en forma neuf régimens d'Infanterie de deux bataillons chacun, deux de Dragons à pied, deux de Cavalerie, & deux Compagnies des Gardes-du-Corps, dont j'eus la premiere, & Milord Lucan la seconde. Toutes ces troupes étoient à la commission du Roi, mais payées par les Trésoriers de la Cour de France.

(*) Cet hiver, le Roi Très-Chrétien, convaincu que le plus court moyen de finir la guerre, seroit de rétablir le Roi en Angleterre, & de plus poussé à cette belle action, par l'amitié qu'il avoit naturellement pour ce Prince, donna ordre d'équiper une grande flotte, dont quarante-quatre vaisseaux s'armoient à Brest, & trente-cinq à Toulon. Toutes les troupes Irlandoises, avec quelques bataillons & quelques escadrons François, furent disposées à portée de la Hogue & du Havre-de-Grace, où se devoit faire l'embarquement, & le Roi se rendit auprès de la Hogue à la fin d'Avril.

1692.

* *Voy.* la note n°. 3.

Le rendez-vous de la flotte étoit, au mois de Mai, à la hauteur d'Ouessant; mais les vents contraires empêcherent le Comte d'Estrées, pendant six semaines, de sortir de la Méditerranée avec les vaisseaux de Toulon: de maniere que le Roi Très-Chrétien, impatient d'exécuter son projet, envoya ordre au Chevalier de Tourville, Amiral de la flotte,

d'entrer dans la Manche avec les vaisseaux de Brest, sans attendre l'escadre du Comte d'Estrées, & de combattre les ennemis, fort ou foible, s'il les trouvoit. Cet Amiral, le plus habile homme de mer qu'il y eût en France, & peut-être même dans le monde entier, étoit piqué de ce que, la campagne précédente, on avoit voulu lui rendre de mauvais offices à la Cour, & même l'accuser de ne pas aimer les batailles; ainsi il ne balança pas à exécuter l'ordre qu'il avoit reçu. Il entra dans la Manche avec ses quarante-quatre vaisseaux de ligne, & ayant su que les flottes combinées d'Angleterre & de Hollande, au nombre de quatre-vingt cinq vaisseaux de ligne, étoient à Spithéad, il y fit voile. Les Hollandois le voyant venir à pleine voile, & avec des forces si inférieures, craignirent d'abord quelque trahison, & se tinrent au vent; mais bientôt ils reconnurent la fausseté de leurs soupçons. Tourville attaqua vivement les Anglois; le combat dura jus-

qu'à la nuit, & jamais action ne fut plus brillante, plus hardie, ni plus glorieuse pour la marine Françoise. Tourville, quoiqu'environné d'ennemis, se battoit en lion, sans que les ennemis lui prissent aucun vaisseau, ni osassent l'entamer: toutefois voyant qu'il ne pouvoit pas soutenir un combat si inégal, & qu'il avoit perdu beaucoup de monde, il crut que la prudence exigoit qu'il se retirât la nuit vers les côtes de France; ce qu'il exécuta, suivi de la flotte ennemie. 1692.

Nous avions entendu très-distinctement le combat, & le lendemain nous vîmes arriver sur nos côtes nombre de vaisseaux. Comme d'abord nous ne voyions que des pavillons François, nous crûmes que notre flotte victorieuse venoit pour nous transporter en Angleterre; mais notre joie fut courte, car bientôt nous decouvrîmes les pavillons Anglois, par où nous ne connûmes que trop que nos vaisseaux étoient poursuivis par les Alliés.

1692. Tourville espéroit avoir assez de marée pour passer le Ratz Blanchart, & en effet partie de ses vaisseaux le passerent: toutefois la marée manquant, il mouilla avec le reste à l'entrée; mais les gros courans faisant chasser ses ancres, il fut obligé de couper ses cables, & de percer au travers la ligne des ennemis, qui avoient pareillement mouillé auprès de lui. Quatre de ses vaisseaux des plus endommagés entrerent à Cherbourg, où les ennemis, quelques jours après, les brûlerent; & lui, avec treize vaisseaux, entra dans la baie de la Hogue. Il s'y mit d'abord à l'ancre en ligne, le plus près de terre qu'il put, & ensuite vint trouver le Roi d'Angleterre, qui logeoit sur la côte, pour recevoir ses ordres, & le consulter sur ce qu'il y avoit à faire.

Le Maréchal de Bellefont, qui devoit être le Général du débarquement; & tous les Officiers Généraux, tant de terre que de mer, furent appelés au Conseil. Tourville proposa tous les dif-

férens partis qu'il y avoit à prendre; mais en même temps il fit voir que, selon 1692.
les apparences, il n'y en avoit aucun qui pût sauver les vaisseaux, & qu'en cas que l'on voulût les défendre, tous ceux qui s'y trouveroient seroient infailliblement perdus, si les ennemis y mettoient le feu. Il fut donc résolu qu'on feroit échouer les vaisseaux, après en avoir retiré tout ce que l'on pourroit, & qu'on tâcheroit, par le moyen des chaloupes, dont nous avions nombre destinées pour le débarquement, d'empêcher qu'on y mît le feu. Les ennemis, qui étoient en bataille à l'entrée de la baie, détacherent quelques vaisseaux de guerre, pour canonner le fort de la Hogue, & pour soutenir leurs chaloupes, qui s'avancerent en bon ordre avec des brûlots : les nôtres voulurent aller au devant d'eux; mais dès que l'on vint à la portée des coups de fusils, les ennemis, plus accoutumés & plus adroits que nos gens à ces sortes de manœuvres,

les firent plier & regagner la terre ;
1692. après quoi ils s'emparerent des vaisseaux, qu'ils brûlerent, ne les pouvant emmener.

Après cette malheureuse aventure, nous demeurâmes encore quelque temps sur la côte, jusqu'à ce que, par les ordres de la Cour de France, l'on fît marcher les troupes pour aller grossir les armées sur les frontieres. Alors le Roi retourna à Saint-Germain ; & au mois de Juin je pris le chemin de Flandre.

J'arrivai au camp devant Namur, le lendemain que la place s'étoit rendue. Le Prince d'Orange étoit venu avec son armée pour la secourir : mais le Maréchal de Luxembourg, qui commandoit l'armée d'observation, s'étant présenté sur la Mehaigne, les ennemis n'oserent en tenter le passage. Namur pris, le Roi Très-Chrétien s'en retourna à Versailles.

Le Prince d'Orange, fâché de n'avoir servi, par sa présence, qu'à donner un

plus grand lustre à la conquête de Namur, résolut de chercher à combattre. 1692.

Après quelques camps & marches faites de part & d'autre, nous vînmes le premier du mois d'Août camper à Steinkerque, près d'Anguien, & les ennemis auprès de Hall, à Tubize.

Le Prince d'Orange, ayant découvert qu'un Secrétaire de l'Electeur de Baviere donnoit avis au Maréchal de Luxembourg de tout ce qui se passoit, voulut en profiter, pour tâcher de surprendre notre armée. Il obligea cet homme à mander, que le lendemain les ennemis devoient fourrager. En effet, comme on vint à la pointe du jour avertir M. de Luxembourg, que les ennemis paroissoient, il n'y fit d'abord aucune attention; toutefois sur les avis réitérés qu'on lui donna, il monta à cheval, & s'étant porté un peu en avant du camp, il vit les colonnes d'Infanterie : sur quoi d'abord il ordonna de faire repasser le ruisseau d'Anguien aux troupes, qui

1692. étoient campées du côté d'où venoient les ennemis ; mais peu après il se détermina à ne faire aucun mouvement, & à se soutenir dans la situation où il étoit, quoique le ruisseau coupât notre armée en deux, & qu'ainsi la communication n'en fût pas commode pour les mouvemens à faire dans une action générale. Il fit donc avancer des troupes, tant pour renforcer, que pour soutenir celles qui étoient campées en avant : le tout fut exécuté avant onze heures du matin. Les ennemis arrivoient cependant en colonnes, & se formoient ; mais à cause du pays très-coupé, ils ne purent être en bataille, & leurs dispositions faites, que vers une heure après midi. Alors ils attaquerent notre droite avec furie, & malgré la résistance des troupes, il nous chasserent du terrein que nous occupions, & se rendirent maîtres du canon ; il n'y eut qu'un bataillon d'Orléans, qui se maintint toujours dans son terrein : la brigade de Pollier, qu'on fit avancer,

s'arrêta tout court à une certaine portée des ennemis ; mais toutefois ne s'enfuit pas. Sur cela, M. de Luxembourg, qui voyoit l'importance d'un coup de vigueur, pour rétablir l'affaire, fit venir la brigade des Gardes, qui chargea l'épée à la main, & culbuta tout ce qui se présenta. Plusieurs brigades, qui étoient sur la droite & la gauche, en firent de même, de maniere que nous pousſâmes les ennemis un grand quart de lieue, jusques hors du bois, avec un prodigieux carnage. Notre troupe dorée, composée de Monseigneur le Duc d'Orléans, de MM. les Duc de Bourbon, Prince de Conti, Duc de Vendôme, Grand-Prieur, & nombre d'autres, fut pendant toute l'action avec M. de Luxembourg, exposée au plus grand feu. La nuit approchant, on jugea à propos de ne pas pousser l'affaire davantage, quoique quelques-uns proposassent de profiter de l'occasion, & d'attaquer les ennemis. M. de Luxembourg soutint que ce seroit perdre

1692.

1692. beaucoup de monde, ſans pouvoir eſpérer d'avoir du jour ſuffiſamment pour en faire une action déciſive, d'autant que c'étoit un pays fort coupé & plein de haies. L'on perdit de part & d'autre, en deux heures de temps, que dura le combat, plus de ſept mille hommes, tués ſur le champ de bataille; & M. de Luxembourg aſsûra n'avoir jamais vu une action ſi chaude.

L'on a dit communément dans le monde, que nous fûmes ſurpris par le Prince d'Orange; toutefois par ce que j'ai raconté, l'on voit que M. de Luxembourg, trompé par la lettre de l'eſpion, ne ſe doutoit pas que les ennemis euſſent intention de marcher à lui; mais cela ne conclut pas qu'il fut ſurpris; & en effet, il n'eſt pas facile à une grande armée d'en ſurprendre une autre; car, comme il faut néceſſairement marcher de nuit & en colonnes, quand la tête paroît, la queue eſt encore bien loin, & par conſéquent on a tout le temps

de prendre les armes & de faire les dispositions nécessaires pour recevoir l'ennemi. 1692.

Le Prince d'Orange commit deux grandes fautes dans cette journée. La premiere, c'est qu'il auroit dû attaquer notre gauche en même temps que notre droite, n'étant pas dans l'ordre de s'imaginer battre une armée par une pointe. La seconde, c'est de n'avoir pas fait soutenir par des troupes fraîches, celles qui commencerent l'attaque : s'il l'avoit fait, je ne sai ce qui en seroit arrivé ; mais l'on m'a assûré, que, pendant l'action, ce Prince resta fort loin immobile, & sans donner le moindre ordre, quoique les Officiers généraux envoyassent à chaque instant lui demander du secours.

Le reste de cette campagne se passa tranquillement.

Je servis encore cette année en Flandre, en qualité de Lieutenant Général, 1693. dans l'armée du Maréchal de Luxembourg. Le Roi Très-Chrétien, ayant

projeté de se rendre maître de la Flan-
1693. dre, y avoit assemblé une armée prodigieuse qu'il partagea en deux. Il en commandoit une, ayant sous lui le Dauphin & le Maréchal de Boufflers. Le Maréchal de Luxembourg étoit à la tête de l'autre. Nous marchâmes d'auprès de Mons, & nous avançâmes à Gemblours, où étoit le quartier du Roi. On y resta quelques jours, pour y attendre, à ce que l'on croyoit, des convois; mais nous fûmes fort surpris, quand tout-à-coup l'on déclara la résolution du Roi, de s'en retourner à Versailles, & d'envoyer le Dauphin en Allemagne, avec une partie de l'armée. Le Prince d'Orange, qui n'avoit au plus que cinquante mille hommes, s'étoit campé à l'Abbaye du Parc, auprès de Louvain, pour nous observer & tâcher de couvrir Bruxelles; mais, avec six-vingt mille hommes, nous l'aurions attaqué & écrasé, s'il avoit osé nous attendre; nous nous serions rendus maîtres de tout le pays;

nous aurions pris Liege, & même Maëſtricht : rien ne pouvoit s'oppoſer à nos 1693.
entrepriſes ; & c'eſt ce qui rendoit la retraite du Roi d'autant plus incompréhenſible. Ne pouvant y avoir de bonnes raiſons, & même n'en ayant jamais pu apprendre, ni des Miniſtres, ni des Généraux, il faut conclure que Dieu ne vouloit pas l'exécution de tous ces beaux projets. Quelques gens ont voulu en rejetter la cauſe ſur Madame de Maintenon, laquelle avoit accompagné le Roi ſur la frontiere où elle étoit reſtée ; c'eſt ce que je ne puis pourtant, ni affirmer, ni nier.

La ſéparation des armées étant faite, nous marchâmes à Melder, qui n'étoit qu'à une lieue de l'armée ennemie. Nous la trouvâmes ſi bien poſtée, que nous ne crûmes pas à propos de l'y attaquer. Le Maréchal de Luxembourg fit pluſieurs marches & contre-marches, pour tâcher d'attirer les ennemis, ſans que cela réuſsît d'abord. Il ſurprit à Tongres une tren-

taine d'escadrons, que commandoit M. 1693. de Tilly ; ensuite il vint camper à Vignamont, d'où il fit faire le siege d'Huy par le Marechal de Villeroy. Les ennemis, qui craignoient pour Liege, y avoient placé trente bataillons dans un bon camp retranché. Nous allâmes les reconnoître, & nous eûmes ordre de faire des fascines, comme si nous eussions voulu les attaquer. Le Prince d'Orange cependant étoit venu se camper entre les deux Gettes, à sept lieues de Vignamont, ne doutant pas d'être assez éloigné de nous, pour n'avoir rien à craindre; en quoi il se trompa très-fort : car le Maréchal de Luxembourg, dont le principal objet étoit de combattre, fit tout d'un coup une marche forcée, & arriva avec toute sa cavalerie en présence des ennemis, le 28 Juillet. L'infanterie ne put y arriver que très-tard; ainsi il fallut différer le combat jusqu'au lendemain 29 de Juillet. Le Prince d'Orange auroit pu, la nuit, se retirer de l'autre côté de la Gette,

Gette, au moyen de nombre de ponts qu'il y avoit; mais les discours qu'on avoit tenus sur son compte, la campagne précédente, le déterminerent à la bataille, malgré la représentation de l'Electeur de Baviere, & des Principaux de son armée. Il n'avoit que soixante-cinq bataillons & cent cinquante escadrons; nous avions quatre-vingt seize bataillons, & deux cent dix escadrons: il espéroit, par le moyen d'un retranchement, suppléer à notre supériorité: en effet, toute la nuit les ennemis travaillerent si vivement, qu'à la pointe du jour leurs retranchemens étoient fort élevés. Leur flanc gauche étoit appuyé à un bon ruisseau, & la droite au village de Nerwinde, d'où il y avoit près d'un quart de lieue jusqu'à l'autre ruisseau: à la vérité le terrein y étoit coupé de haies; mais c'étoit toujours une grande faute de ne l'avoir occupé qu'avec un très-petit nombre de troupes; de maniere que, si nous les eussions tournées par-là, 1693.

1693. la bataille auroit été décidée en peu de temps, attendu que nous aurions pris toute leur armée en flanc; mais nous fîmes en cela une faute aussi bien qu'eux.

M. de Luxembourg, ayant reconnu la situation des ennemis, fit sa disposition. Il ordonna à la droite de contenir seulement les ennemis sans attaquer, à cause qu'il y avoit de ce côté-là un ravin très-profond, difficile à passer. Il étendit au centre la plus grande partie de sa cavalerie, & poussa sur la gauche le gros de son infanterie.

M. de Rubantel, M. de Montchevreuil, Lieutenans Généraux, & moi, eûmes ordre de commencer l'attaque; savoir, Rubantel, avec deux brigades, les retranchemens à la droite de Nerwinde; Montchevreuil, avec le même nombre de troupes, à la gauche; & le village fut mon lot, avec deux autres brigades.

Ce village faisoit un ventre dans la la plaine, de maniere que, comme nous

marchions tous trois de front, & que j'étois dans le centre, j'attaquai le premier : je poussai les ennemis, & les chassai de haies en haies jusques dans la plaine, au bord de laquelle je me remis en bataille. Les troupes, qui devoient attaquer sur ma droite & ma gauche, au lieu de le faire, jugerent qu'ils essuieroient moins de feu, en se jettant dans le village ; ainsi tout-à-coup ils se trouverent derriere moi. Les ennemis, voyant cette mauvaise manœuvre, rentrerent par la droite & la gauche dans le village : ce fut alors un feu terrible ; la confusion se mit dans les quatre brigades que commandoient de Rubantel & de Montchevreuil, de maniere qu'ils furent rechassés ; & par-là je me trouvai attaqué de tous côtés. Après avoir perdu un monde infini, mes troupes abandonnerent pareillement la tête du village ; &, comme je tâchois de m'y maintenir, dans l'espérance que M. de Luxembourg, à qui j'avois envoyé, feroit

1693.

avancer du ſecours, je me trouvai à la
1693. fin totalement coupé. Alors je voulus tâcher de me ſauver par la plaine, & ayant ôté ma cocarde blanche, l'on me prenoit pour un Officier des ennemis : malheureuſement le Brigadier Churchill, frere de Milord Churchill, préſentement Duc de Marlborough, & mon oncle, paſſa auprès de moi, & reconnut un ſeul Aide de Camp, qui m'étoit reſté ; ſur quoi, ſe doutant dans l'inſtant que j'y pourrois bien être, il vint à moi & me fit ſon priſonnier. Après nous être embraſſés, il me dit qu'il étoit obligé de me mener au Prince d'Orange. Nous galopâmes long-temps, ſans le pouvoir trouver ; à la fin nous le rencontrâmes fort éloigné de l'action, dans un fond où l'on ne voyoit ni amis, ni ennemis. Ce Prince me fit un compliment fort poli, à quoi je ne répondis que par une profonde révérence : après m'avoir conſidéré un moment, il remit ſon chapeau, & moi le mien ; puis il

ordonna qu'on me menât à Lewe. J'ai raconté toutes ces circonſtances, à cauſe 1693.
que dans le monde on les avoit tournées tout autrement, & qu'on avoit fait ſur cela des contes fort éloignés de la vérité.

Après ma priſe, le Maréchal de Luxembourg rattaqua, & ſe rendit maître de la plus grande partie du village, d'où il penſa néanmoins être encore rechaſſé; mais enfin, à force de troupes, il vint à bout d'en chaſſer totalement les ennemis; & alors, moyennant le feu de notre infanterie, il fit entrer ſa cavalerie dans les retranchemens. Après nombre de charges, les ennemis furent entiérement battus & mis en fuite. Le Prince d'Orange & l'Electeur de Baviere ſe retirerent avec partie du débris à Tirlemont & Louvain. Le Prince de Naſſau, Stadhouder de Friſe, les Généraux Ginckle & Talmash paſſerent par Lewe, & gagnerent la Hagueland. Je marchai avec ces derniers

1693. jusqu'à Sichen, d'où l'on m'envoya à Malines, & puis à Anvers.

Les ennemis perdirent à cette bataille près de vingt mille hommes, & nous au moins huit mille. Montchevreuil, Lieutenant Général, Milord Lucan & Ligneville, Maréchaux de Camp, sept Brigadiers de Cavalerie, & nombre d'autres Officiers, furent tués de notre côté.

On ne doutoit pas, qu'après une victoire si complette, le Maréchal de Luxembourg ne se rendît maître de tous les Pays-Bas; mais on fut surpris de voir qu'il ne fit aucun mouvement: il prétendoit n'être pas en état, faute de vivres, de pouvoir marcher en avant; mais il étoit facile de répondre, que le pays étoit plein de subsistances, & que la consternation étoit si grande, que s'il eût seulement fait avancer un corps considérable, on auroit de toutes parts apporté les clefs & des provisions. Bruxelles, Louvain, Malines, Lierre,

n'attendoient que de le voir paroître, ou une semonce, pour se soumettre : je 1693.
puis l'assûrer ; car, pendant que j'y étois, l'on venoit me demander ma protection.

Cette inaction des François donna le temps au Prince d'Orange de rassembler une armée, tant du débris de la sienne, que d'un renfort d'Allemagne, & des troupes de M. de Virtemberg, qu'il fit revenir de Flandre. Avec cette armée, il vint se poster auprès de Bruxelles, & M. de Luxembourg avec la sienne ne s'occupa, pendant le mois d'Août, qu'à donner à ses troupes abondance de vivres & de fourrages, dans le Brabant & le Pays de Liege.

Après la bataille, M. de Luxembourg m'avoit répété, afin que, selon le cartel, on me renvoyât au bout de quinze jours : mais quoique, de son côté, il eût relâché sur leur parole tous les Officiers Généraux ennemis, qui étoient prisonniers, toutefois on me gardoit à Anvers ; sur

quoi la fortune ayant voulu que le Duc
1693. d'Ormont ne pût, à cause de ses blessures, profiter du congé comme les autres, M. de Luxembourg fit déclarer aux ennemis qu'il retiendroit ce Duc jusqu'à ce qu'on m'eût renvoyé. Il somma aussi le Lieutenant Général Scravemore, & le reste des Officiers, de revenir à Namur: cela produisit son effet, & je retournai joindre notre armée au camp de Nivelle. Le Prince d'Orange avoit certainement dessein de m'envoyer prisonnier en Angleterre, où l'on m'auroit gardé étroitement à la tour de Londres, quoique cela eût été contre toutes les regles de la guerre; car, quoiqu'il prétendît que j'étois son sujet, & par conséquent rebelle, il ne pouvoit me traiter comme tel, du moment que je n'avois pas été pris sur les terres de son obéissance: nous étions sur les Etats du Roi d'Espagne, & j'avois l'honneur de servir de Lieutenant Général dans l'armée du Roi Très-Chrétien; ainsi le Prince d'Orange ne pouvoit

jamais y être regardé que comme auxiliaire. 1693.

Au mois de Septembre, le Maréchal de Luxembourg, pressé par les ordres de la Cour, résolut d'attaquer Charleroi. Il vint pour cet effet se camper dans les plaines de Fleurus, & le Maréchal de Villeroy fut détaché pour en faire le siege : M. de Vauban y arriva, & en eut la direction. Après la tranchée ouverte, M. de Luxembourg me détacha avec dix-sept bataillons & quelque cavalerie pour aller camper auprès de Mons, non-seulement pour couvrir le pays, mais aussi dans la vue d'avoir une tête d'armée à portée de se rendre diligemment en Flandre, si les ennemis y vouloient marcher.

Charleroi fut pris dans un mois de temps, malgré la belle défense que fit M. de Castillo, depuis Marquis de Villadarias ; & nous allâmes finir notre campagne à Courtray.

Je servis en Flandre dans l'armée de 1694.

1694. Monſeigneur le Dauphin, qui avoit ſous lui les Maréchaux de Luxembourg, de Villeroi, de Joyeuſe & de Boufflers. Mais le premier, par une diſtinction particuliere, commandoit aux trois autres, leſquels prenoient le mot de lui, chacun à ſon tour, comme nous le faiſions d'eux. Nous paſsâmes la campagne à conſommer les fourrages aux camps de Saint-Tron, de Tongres & de Vignamont; les ennemis en faiſoient autant de leur côté.

Vers le mois de Septembre, les ennemis ne craignant plus d entrepriſe de notre part, vû la ſaiſon avancée, formerent le deſſein de profiter de la poſition où ils ſe trouvoient, & de ſe porter en Flandre: ils n'avoient que ſeize lieues à faire, pour gagner l'Eſcaut entre Tournai & Oudenarde; au lieu que, par le tour qu'il nous falloit faire, nous en avions le double: cela leur faiſoit juger avec raiſon, qu'y arrivant plutôt que nous, ils forceroient aiſément nos

ſignes de Comines, & ſe plaçant au milieu de notre pays, ils en tireroient de groſſes ſubſiſtances & contributions. La confiance qu'ils avoient dans ce projet, qui ne pouvoit naturellement manquer de réuſſir, fut cauſe qu'il échoua; car, ſe croyant sûrs de leur fait, ils marcherent fort lentement. Dès que nous apprîmes qu'ils avoient décampé, nous paſsâmes la Sambre auprès de Namur; nous la repaſsâmes à Mierbe-Poitrine, &, par les marches les plus vives, nous arrivâmes à Tournai, avec toute notre infanterie, ou du moins tous nos drapeaux, en même temps que les ennemis arrivoient à Pott & Eſcanaffe, où ils avoient deſſein de faire leurs ponts ſur l'Eſcaut. 1694.

Monſeigneur le Dauphin, qui avoit pris les devants avec la cavalerie, & huit ou dix bataillons, avoit été joint au pont d'Eſpierre par M. de la Valette, Lieutenant Général, qui commandoit dans les lignes avec une douzaine de

1694. bataillons. Il se mit en bataille à la vue des ennemis, & mit contre eux en batterie quelques pieces de campagne. La surprise du Prince d'Orange, qui croyoit ne trouver que M. de la Valette, fut si grande, qu'il ne jugea pas à propos de rien hazarder ce jour-là. Le lendemain nous allions joindre Mgr. le Dauphin, qui n'étoit qu'à trois lieues de nous; mais les ennemis s'étant remis en marche pour Oudenarde, nous allâmes camper à Courtray. Le Prince d'Orange fit un détachement qui prit Huy; & ainsi finit cette campagne.

1695. Cet hiver, mourut le Maréchal Duc de Luxembourg, universellement regretté des gens de guerre. Jamais homme n'eut plus de courage, de vivacité, de prudence & d'habileté; jamais homme n'eut plus la confiance des troupes qui étoient à ses ordres; mais l'inaction dans laquelle on l'avoit vu rester aprè plusieurs de ses victoires, l'a fait soupçonner de n'avoir point envie de finir

la guerre, ne croyant pas pouvoir faire la même figure à la Cour, qu'à la tête de cent mille hommes : quand il étoit queſtion d'ennemis, nul Général plus brillant que lui ; mais du moment que l'action étoit finie, il vouloit prendre ſes aiſes, & paroiſſoit s'occuper plus de ſes plaiſirs, que des opérations de la campagne. Sa figure étoit auſſi extraordinaire, que ſon humeur & ſa converſation étoient agréables. Sa grande familiarité lui avoit attiré l'amitié des Officiers ; & ſon indulgence à ne point trop ſe ſoucier d'empêcher la maraude, l'avoit fait adorer des Soldats, qui, de leur côté, ſe piquoient d'être toujours à leur devoir, quand il avoit beſoin de leurs bras. 1695.

Le Maréchal de Villeroi fut nommé Général de l'armée de Flandre, à la place de M. de Luxembourg ; & je ſervis avec lui. Notre armée étant inférieure à celle des ennemis, M. de Villeroi reſta avec une partie derriere les lignes de Comines,

1695. & le Maréchal de Boufflers avec le reste, derriere les lignes entre la Lis & l'Escaut. Le Prince d'Orange laissa auprès d'Oudenarde l'Electeur de Baviere, avec moitié de son armée, & s'avança avec le reste à Rousselar, à une lieue de Comines. Son intention étoit de nous faire croire qu'il vouloit nous attaquer, afin que nous nous fissions rejoindre par Boufflers; & alors, par une contre-marche, de se porter diligemment sur Namur.

Lorsque le Maréchal de Villeroi vit arriver le Prince d'Orange à Rousselar, il proposa au Roi de l'attaquer; ce qui se pouvoit exécuter facilement, & avec apparence de succès; car, pendant que nous l'aurions attaqué de front, le Maréchal de Boufflers pouvoit, en une marche de nuit, passer la Lis auprès de Courtray, & se trouver à la pointe du jour sur les derrieres des ennemis: le Comte de la Mothe, qui étoit à Ypres avec un corps de troupes, devoit arriver

en même temps ſur leur droite ; de maniere qu'il y avoit apparence que nous les aurions écraſés dans ce trou, où ils s'étoient fort mal-à-propos enfournés, & d'où il ne s'en ſeroit échappé aucun, s'ils euſſent été battus. 1695.

La Cour, perſiſtant dans la réſolution de demeurer ſur la défenſive, ne voulut point conſentir à la propoſition. Le Prince d'Orange, étant reſté quelque temps à Rouſſelar, décampa au mois de Juin, & ſe porta tout d'un coup devant Namur, qu'il avoit fait inveſtir par le Comte d'Athlone. Le Maréchal de Boufflers eut toutefois le temps de s'y jetter avec quelques régimens de Dragons. Nous reſtâmes avec l'armée entre Tournai & Courtray, juſqu'à ce que le ſiege fût entiérement formé ; après quoi le Prince de Vaudemont étant demeuré auprès de Deinſe, avec trente bataillons & ſoixante eſcadrons, pour nous obſerver, le Maréchal de Villeroi réſolut de l'attaquer. Pour cet effet, nous marchâmes

1695. de nuit; &, quoique nous eussions la Lis à passer, & huit lieues à faire, nous arrivâmes sur lui, presque avant qu'il en fût informé : on attaqua & prit deux bataillons Prussiens, qui se trouverent campés en avant. Le Prince de Vaudemont, ne jugeant pas la partie soutenable, se détermina à la retraite : elle lui eût été très-difficile, j'ose même dire impossible, d'autant que toute notre gauche étoit déjà arrivée sur son flanc droit, & qu'avec l'infanterie j'étois déjà à mille pas des ennemis, derriere le village d'Arselle. J'avois détaché M. de Surville, Brigadier, avec tous les Grenadiers, & je le suivois avec quarante bataillons, quand tout-à-coup un ordre supérieur me fit faire halte; & par-là les ennemis, que nous pouvions joindre & charger, nous échapperent. La conséquence de les avoir battus, auroit été la levée du siege qu'ils n'auroient pu continuer; car, outre que nous serions devenus supérieurs en nombre,

ſur-tout lorſque les ſecours, qui nous venoient d'Allemagne, nous auroient 1695.
joints, nous pouvions, ſans coup férir, obliger le Prince d'Orange à abandonner ſon entrepriſe, en nous mettant entre Bruxelles & Namur, & par-là lui coupant les vivres.

Vaudemont retiré à Gand, nous fûmes attaquer Dixmude, qui ne tint que peu de jours; la garniſon, compoſée de huit bataillons, fut priſonniere: de là nous fûmes à Deinſe, où il y avoit deux bataillons, qui ſe rendit ſans réſiſtance. Le Commandant de la premiere de ces villes eut la tête coupée; & celui de la derniere fut caſſé avec infamie; ce que tous deux méritoient, pour ne s'être pas défendus autant qu'ils le devoient.

Ces expéditions faites, nous marchâmes à Bruxelles, derriere laquelle ville le Prince de Vaudemont ſe plaça: le Maréchal de Villeroi écrivit à l'Electeur de Baviere, qui y étoit arrivé du camp devant Namur, pour lui faire

1695. ſavoir qu'il avoit ordre du Roi de bombarder cette capitale des Pays-Bas, en repréſailles de ce que la flotte des Alliés faiſoit ſur les côtes de France; mais, que ſi S. A. E. vouloit promettre qu'à l'avenir on ne feroit plus rien de pareil, il n'exécuteroit pas les ordres qu'il avoit. L'Electeur fit d'abord réponſe, qu'il enverroit au Prince d'Orange, pour ſavoir ſes volontés: mais, comme le Maréchal de Villeroi lui manda qu'il ne pouvoit accorder de délai, & qu'il falloit ſur le champ une réponſe poſitive, l'Electeur déclara qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de donner ſa parole ſur cette affaire: ſur quoi, les batteries étant faites, nous bombardâmes la ville pendant deux fois vingt-quatre heures, & nous y jettâmes force boulets rouges. Jamais on ne vit un ſpectacle plus affreux, & rien ne reſſembloit mieux à ce que l'on nous raconte de l'embraſement de Troye. On eſtime que le dommage cauſé par cet incendie, montoit à vingt millions.

De Bruxelles, nous nous mîmes en marche, pour tenter le ſecours de Namur; & ayant été joints par les détachemens venus d'Allemagne, nous allâmes par la grande chauſſée. 1695.

Après avoir paſſé le défilé des Cinq-Etoiles, comme nous commencions à camper ſur la Méhaigne, nous vîmes paroître de l'autre côté un gros corps de cavalerie. D'abord nous crûmes que ce pouvoit être l'armée d'obſervation du Prince d'Orange, qui vouloit nous diſputer le paſſage de la riviere; mais nous apperçûmes bientôt que cela n'étoit point ſuivi. C'étoit M. de la Foreſt, qui venoit avec trente eſcadrons nous reconnoître. M. le Maréchal de Villeroi prit tout ce qui ſe trouva de cavalerie dans le camp; car la plus grande partie étoit allée au fourrage; & paſſant à Bonef, il attaqua la Foreſt, qui ſongeoit déjà à ſe retirer. Il fut pouſſé & ſuivi juſqu'auprès du camp ennemi, d'où il ſortit beaucoup d'infanterie, pour faciliter la retraite de la

Foreſt : ſur quoi, nous jugeâmes auſſi à
1695. propos de nous retirer à notre camp, crainte que toute l'armée ennemie ne ſortît ſur nous, ayant plus de deux lieues de chemin à faire : nous ne fûmes pas ſuivis. Dans cette action, nous ne perdîmes qu'une centaine d'hommes, & M. de la Foreſt en perdit au moins quatre cents.

Le lendemain, nous allâmes reconnoître le camp des ennemis, que nous trouvâmes de toutes parts bien poſtés & retranchés, de maniere qu'il fut déterminé qu'on ne pouvoit les attaquer avec eſpérance de réuſſir. Nous ne reſtâmes que trois jours dans ce camp; car, ayant appris que Namur s'étoit rendu, nous décampâmes auſſi-tôt, & regagnâmes nos frontieres. A la fin d'Octobre, les ennemis ayant commencé à ſe ſéparer, pour entrer en quartiers d'hiver, nous en fîmes autant. Le Maréchal de Bouf-flers avoit fait une belle défenſe, tant dans la ville, que dans le château. Ce

dernier étant entiérement ouvert, il soutint l'assaut général; & quoique les ennemis fussent déjà entrés dans la place, il les rechassa avec une perte considérable de leur part; mais à la fin, ne voyant plus d'espérance d'être secouru, & ne croyant pas qu'il fût raisonnable d'exposer à un second assaut la garnison fatiguée & diminuée considérablement, il demanda à capituler. Le Prince d'Orange lui accorda volontiers toutes les conditions les plus honorables, telles que méritoient sa dignité, son mérite personnel, & ce qu'il venoit de faire: mais après que la garnison fut sortie, il fit arrêter le Maréchal, sous prétexte que, contre le Droit des Gens, on retenoit les huit bataillons pris à Dixmude, au lieu de les renvoyer, selon le cartel, au bout de quinze jours, après qu'ils eurent été réclamés. A la vérité nous avions tort, & le tout venoit de la faute de M. de Montal, qui avoit fait la capitulation de Dixmude; car, s'il y avoit 1695.

ſtipulé le mot d'*à diſcrétion*, au lieu de
1695. celui de *priſonniers de guerre*, il n'y auroit eu aucune difficulté. Le Maréchal de Boufflers fut mené à Maëſtricht, où on le garda juſqu'à ce que le Roi eût promis de relâcher les ſuſdits huit bataillons : ſa détention lui donna occaſion d'entamer quelques propoſitions de paix, qui, deux ans après, produiſirent les conférences publiques qu'il tint avec Milord Portland.

Le Roi Jacques avoit ſous main con-
1696. certé un ſoulévement en Angleterre, où il avoit fait paſſer nombre d'Officiers : ſes amis y avoient trouvé le moyen de lever deux mille chevaux bien équipés, & même enrégimentés, prêts à ſe mettre en campagne au premier ordre : pluſieurs perſonnes de la premiere diſtinction s'étoient auſſi engagées dans l'affaire ; mais tous unanimement avoient réſolu de ne point lever le maſque, qu'un corps de troupes n'eût premiérement débarqué dans l'iſle. Le Roi Très

Chrétien consentoit volontiers à le fournir ; mais il insistoit, qu'avant de faire l'embarquement, les Anglois prissent les armes, ne voulant point risquer ses troupes, sans être sûr d'y trouver un parti pour les recevoir. 1696.

Ni les uns, ni les autres ne voulant se relâcher de leurs résolutions, de si belles dispositions ne pouvoient rien produire : ce qui détermina le Roi d'Angleterre à m'envoyer sur les lieux, pour tâcher de convaincre les Anglois de la sincérité des intentions de la Cour de France, & les engager à prendre les armes, sans attendre la descente, leur promettant que dans l'instant le Marquis d'Harcourt, nommé Général de cette expédition, feroit embarquer ses troupes. Je passai donc déguisé en Angleterre. Je me rendis à Londres, où j'eus plusieurs conversations avec quelques-uns des principaux Seigneurs : mais j'eus beau leur dire tout ce que je pus imaginer de plus fort, & leur représenter la nécessité de ne pas

1696. perdre une si belle occasion, ils demeurerent fermes à vouloir, qu'avant que de se soulever, le Roi d'Angleterre mît pied à terre avec une armée. Pour dire la vérité, leurs raisons étoient bonnes; car il étoit certain que, dès que le Prince d'Orange auroit vu la révolte, ou qu'il auroit eu avis du projet, ce qui ne pouvoit demeurer long-temps caché, attendu les préparatifs qu'il étoit nécessaire de faire pour le transport, il auroit dans l'instant mis une flotte en mer, & auroit fait bloquer les ports de France; au moyen de quoi les Soulevés se trouvant obligés de combattre avec leurs troupes levées à la hâte, contre une bonne armée composée de Soldats aguerris & disciplinés, il étoit certain qu'ils auroient été bientôt écrasés.

Ne voyant pas d'apparence de pouvoir faire changer de sentiment à ces Seigneurs, & ayant d'ailleurs été informé, pendant mon séjour à Londres, qu'il s'y tramoit une conspiration contre

la perſonne du Prince d'Orange, je crus que ma principale miſſion étant finie, 1696.
je ne devois pas perdre de temps à regagner la France, pour ne point me trouver confondu avec les Conjurés, dont le deſſein me paroiſſoit difficile à exécuter. Je retournai par le même chemin que j'étois venu, & étant arrivé à une maiſon près de la mer, où je devois avoir nouvelles de mon bâtiment, je me couchai ſur un banc, & m'endormis. Au bout de deux heures, je fus éveillé en ſurſaut par un grand bruit que j'entendis à la porte; & me levant, je vis entrer nombre de Soldats armés de fuſils. J'avoue que d'abord ma ſurpriſe & mon inquiétude furent grandes, mais bientôt j'en fus quitte pour un peu de peur; car, à la lueur d'une lampe, je reconnus le Maître de mon bâtiment, qui, crainte d'accident, avoit par précaution mené avec lui une douzaine de Matelots bien armés.

Je m'embarquai tout de ſuite, & j'arrivai à Calais en trois heures de temps,

1696. Ayant de là pris le chemin de Saint-Germain, je rencontrai le Roi d'Angleterre, que la Cour de France avoit fait partir un peu trop précipitamment, nonobstant ce dont on étoit convenu avec moi ; savoir, qu'il ne bougeroit pas, jusqu'à ce qu'il eût de mes nouvelles. Ce Prince continua sa route pour Calais, & m'envoya à Marli rendre compte de l'affaire dont j'étois chargé. Le Roi Très-Chrétien demeurant ferme dans sa premiere résolution, de ne point faire d'embarquement, jusqu'à ce qu'il eût appris un soulévement formel en Angleterre, conclut que l'entreprise ne se feroit pas : toutefois, comme je lui fis part du projet qu'on m'avoit communiqué contre la personne du Prince d'Orange, il ordonna que tout resteroit dans le même état, afin d'être prêt à passer en Angleterre, en cas que l'on eût la nouvelle, que, depuis mon départ, il y fût arrivé quelque événement. Ainsi j'allai à Calais rejoindre le Roi : nous y apprîmes bien-

tôt que la Conſpiration avoit été découverte, beaucoup de coupables arrêtés, & que tous les vaiſſeaux de guerre, qui ſe trouvoient dans la Tamiſe, avoient ordre de venir aux Dunes. La Cour de France ne laiſſa pas de prier le Roi d'Angleterre de reſter encore quelque temps ſur les côtes, quoiqu'il n'y eût plus de poſſibilité de rien entreprendre. 1696.

Il ſera utile de dire en peu de mots ce qui regarde cette conſpiration, que le Prince d'Orange a voulu imputer à ſon beau-pere & au Roi Très-Chrétien.

J'ai déjà dit qu'il y avoit deux mille chevaux de prêts à ſe mettre en campagne, pour joindre le Roi à ſon arrivée. Le Chevalier Fenwiek, Maréchal de Camp, devoit ſe mettre à leur tête; & on lui avoit envoyé de France nombre d'Officiers pour qu'il s'en ſervît. Le Chevalier Barkley, Brigadier, Lieutenant de ma Compagnie des Gardes-du-Corps, qui étoit du nombre, ſe trouvant un jour au cabaret à Londres, avec

1696. le ſieur Porter, Gentilhomme Catholique, celui-ci lui dit que, pour faciliter le ſoulévement prémédité, il avoit imaginé un projet qu'il croyoit devoir rendre la choſe preſque ſûre : il lui expliqua toutes les allées & venues du Prince d'Orange, & dit, qu'il ſe feroit fort, avec une cinquantaine d'hommes, de battre les Gardes, & de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Barkley goûta la propoſition; tout fut reglé entr'eux, les hommes choiſis, & le jour même pris pour l'exécution; de manière qu'ils ne doutoient plus de la réuſſite. Barkley, que je vis trois jours après mon arrivée à Londres, m'en fit confidence; & quoique je ne trouvaſſe pas la choſe auſſi ſûre qu'ils la faiſoient, je ne crus pas être obligé en honneur de l'en détourner : mais Pendergras, un des Conjurés, effrayé du danger, ou pour mieux dire, dans la vue de la récompenſe, alla découvrir le tout à Mylord Portland; ainſi cette affaire manqua préciſément ſur le point

qu'elle alloit s'exécuter. Le Prince d'Orange étoit prêt à ſortir, ſes carroſſes arrivés ; mais dans l'inſtant tout fut renvoyé, & les ordres furent donnés pour tâcher de ſaiſir les coupables, dont on prit pluſieurs, qui furent condamnés & exécutés à mort. Porter, qui avoit tout imaginé & propoſé, ſe voyant arrêté & attiré par la promeſſe du pardon, ſervit de témoin contre ſes camarades & ſes amis ; tant il eſt vrai que la crainte de mourir peut quelquefois déterminer des gens, juſqu'alors honnêtes, à commettre des actions indignes. 1696.

Barkley ſe ſauva ; & ſi j'avois tardé plus long-tems à partir de Londres, j'aurois couru grand riſque, car de tous côtés on arrêtoit les paſſans. Le Chevalier Fenwick, qui ignoroit totalement la conſpiration, fut arrêté ; & quoiqu'il n'y eût pas de preuves ſuffiſantes pour le convaincre d'avoir eu intention de ſe ſoulever, le Parlement ne laiſſa pas de le condamner à mort, déclarant que

1696. cette maniere de procès & de jugement ne pourroit servir d'exemple à l'avenir. La vérité est, que le Prince d'Orange avoit une haine personnelle contre Fenwick, & se servit de la disposition des esprits, & de la conjoncture, pour les déterminer, malgré les Loix, à sacrifier cet homme à son ressentiment. La Noblesse du Comté de Lancastre fut plus heureuse; car, quoiqu'ils fussent tous dans le projet du soulévement, & que, pour cet effet, ils eussent actuellement armé hommes & chevaux prêts à s'en servir, on ne put jamais les condamner, faute de témoins. Le Roi demeura environ six semaines à Calais, ou à Boulogne, après quoi il retourna à Saint-Germain, & j'allai servir en Flandre, dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi.

Il ne se passa rien de considérable pendant toute la campagne. On ne songea de part & d'autre, qu'à subsister; & l'arriere-saison venue, on entra en quartiers d'hiver.

Je servis encore cette année dans l'armée de M. le Maréchal de Villeroi. La paix ayant été faite en Italie, la Cour en avoit fait venir toutes les troupes en Flandre, où elle en forma trois armées sous les ordres des Maréchaux de Villeroi, de Boufflers & de Catinat. Les trois faisoient cent trente-trois bataillons, & trois cent cinquante escadrons. Catinat fit le siege d'Ath : la défense en fut très-médiocre; de maniere qu'il ne dura pas un mois. Après cette conquête, nos armées marcherent en avant, du côté de Ninove; mais le Prince d'Orange, qui étoit beaucoup inférieur, demeura toujours clos & couvert auprès de Bruxelles. Le Maréchal de Boufflers eut plusieurs conférences avec Milord Portland, & enfin la paix générale fut réglée; ce qui mit fin & à la campagne & à cette guerre. La prise de Barcelonne, par M. de Vendôme, au mois d'Août, détermina les Espagnols à signer; & l'Empereur, qui, selon la coutume ordinaire 1697.

de la Cour de Vienne, ne se décidoit
1697. jamais qu'après ses alliés, accepta pareillement, après quelques contestations, les conditions que le Prince d'Orange avoit réglées pour lui.

Le Roi d'Angleterre eut la mortification de voir l'Usurpateur reconnu pour Roi; mais il ne s'en prenoit qu'à son mauvais sort, & au besoin que la France avoit de la paix, sans en conserver aucun ressentiment contre le Roi Très-Chrétien, dont il avoit reçu tant de marques d'amitié. Par le traité de paix, il avoit été stipulé que le Prince d'Orange paieroit réguliérement à la Reine d'Angleterre, son douaire: mais, quand la France en demanda l'exécution, Milord Portland soutint que le Maréchal de Boufflers lui avoit promis, qu'en faveur de cet article, le Roi d'Angleterre sortiroit de France: Boufflers avoua que Portland lui en avoit parlé; mais qu'il ne s'étoit engagé à rien. Quoi qu'il en soit, la France ne crut pas devoir recom-

mencer la guerre, pour ce douaire; & la Reine n'en a jamais rien touché. 1697.

L'on fit une grande réforme dans les troupes Irlandoises, que l'on réduisit à huit régimens d'Infanterie, & un de Cavalerie. Les Gardes-du-Corps furent réformés, & l'on me donna un régiment d'Infanterie, dans lequel cent cinq Gardes furent incorporés, comme Cadets, avec haute paye.

Ma femme, que j'avois épousée en 1695, mourut au mois de Janvier de cette année. 1698. Elle étoit attaquée de la poitrine, & je l'avois menée à Pesenas en Languedoc, dans l'espérance que l'air de ce pays pourroit rétablir sa santé. Elle étoit fille du Comte de Clanricard, de l'ancienne & illustre famille des Bourke en Irlande (*a*).

(*a*) Il m'en reste un fils, qui naquit le 21 Octobre 1696, & à qui, en 1716, j'ai cédé la Duché de Liria en Espagne. Il s'est marié la même année à Dona Catarina de Portugal, sœur & unique héritiere du Duc de Veraguas.

1699. Je fis un voyage en Italie, pour mon plaisir uniquement; j'allai à Turin, de là par la Lombardie, à Venise, & ensuite par Lorrette, à Rome. Le Cardinal de Bouillon, qui y étoit chargé des affaires de la France, me logea chez lui

La Duchesse de Bracciano, qui depuis a pris le nom de Princesse des Ursins, étoit aussi alors à Rome, & j'allois tous les jours la voir, l'ayant connue en France. Elle étoit brouillée à outrance avec le Cardinal de Bouillon : j'en dirai en peu de mots l'origine, afin de faire voir que souvent les plus grandes querelles ne viennent que de sujets très-légers. Le Duc de Bracciano étant mort, le Cardinal, qui étoit fort ami de la Duchesse, courut chez elle, afin d'empêcher que la Justice n'y pût mettre le scellé; car c'est à Rome un privilege des Cardinaux, que les Gens de Justice ne peuvent entrer dans les maisons où ils sont. Madame de Bracciano fit servir un grand dîner dans son anti-chambre,

pour le Cardinal, lequel n'en voulut pas, prétendant devoir manger avec elle au chevet de son lit. Elle eut beau représenter que, le corps de son mari étant encore dans la maison, ce seroit contre la bienséance, il s'en tint très-offensé, & le soir s'en retourna chez lui à jeun. Peu de jours après, Madame de Bracciano voulut faire tendre ses appartemens de violet, ainsi qu'elle prétendoit qu'il étoit permis à la Maison des Ursins : le Cardinal, piqué de ce qui s'étoit passé auparavant, s'y opposa fortement, soutenant que c'étoit une distinction uniquement réservée aux Cardinaux. L'affaire fut décidée en faveur de Madame de Bracciano; & depuis, non-seulement ils ne se sont plus vus, mais ils ont cherché l'un & l'autre à se faire tout le mal possible.

1699.

Comme ami commun, je crus que je pourrois peut-être les racommoder, d'autant qu'il n'y avoit réellement aucun

1699. ſujet valable d'être ennemis irréconciliables. J'en parlai à l'Abbé de la Trimouille, depuis Cardinal, & frere de la Ducheſſe. Il me témoigna que cela lui feroit grand plaiſir, d'autant que, malgré la brouillerie de ſa ſœur, il ne laiſſoit pas que d'aller très-ſouvent chez le Cardinal. Je n'eus pas grande peine à faire convenir les parties de ſe raccommoder, & de ſe voir, à condition de n'entrer dans aucun éclairciſſement. Il n'étoit donc plus queſtion que de la premiere viſite. Le Cardinal, qui naturellement étoit l'homme du monde le plus glorieux, & qui ſe targuoit encore plus de ſa naiſſance, que de ſa dignité, inſiſta ſur ce que la Ducheſſe eût à lui faire la premiere viſite : malgré tout ce que je lui pus dire, l'aſsûrant que je ne pouvois propoſer pareille choſe, que les démarches de civilité envers les Dames ne tiroient jamais à conſéquence, & que les hommes ſe faiſoient honneur de com-

mencer à leur égard, il n'en voulut point démordre, & je cessai de travailler davantage à leur réconciliation. 1699.

La Duchesse, plus brouillée que jamais avec le Cardinal, remua ciel & terre, pour lui nuire, & il n'y donna que trop d'occasion par sa conduite dans l'affaire de l'Archevêque de Cambrai, qu'il soutint hautement, quoique le Roi Très-Chrétien ne l'eût envoyé à Rome, que pour en solliciter la condamnation. Le Roi, fâché de son procédé, y envoya le Prince de Monaco à sa place, & le rappella. Il ne voulut pas obéir, sous prétexte qu'étant absent de Rome, il perdroit le Décanat du Sacré-College, prêt à vaquer. Le Roi, irrité de sa désobéissance, lui fit faire son procès, fit saisir tous ses revenus, disposa de la charge de Grand-Aumônier de France, & lui ordonna de remettre le Cordon de l'Ordre. Mais, comme tout le reste n'est pas de mon sujet, je n'en dirai pas davantage, sinon que la Duchesse de

Bracciano eut plus de part que perſonne
1699. à échauffer la Cour contre le Cardinal, qui ne ceſſa depuis de faire des folies. Au reſte, ſon apologie a été imprimée, on peut la conſulter.

Ma curioſité ne me porta pas à aller à Naples ; ainſi, après avoir reſté ſix ſemaines à Rome, je retournai en France par les Etats du Grand-Duc, par Gênes, & par Turin.

Je me remariai, au mois d'Avril,
1700. avec Mademoiſelle de Bulkeley, fille de Madame de Bulkeley, Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre, & de M. Bulkeley, frere de Milord Bulkeley. Je reſtai tranquille cette année.

Charles II, Roi d'Eſpagne, mourut le 1er du mois de Novembre, & déclara, par ſon teſtament, le Duc d'Anjou, ſecond fils du Dauphin, ſon ſeul & unique héritier. Il avoit depuis long-temps conſulté en ſecret la Cour de Rome ſur cette affaire ; & ce fut de l'avis d'Innocent XII, qu'il ſe détermina, eſpé-

rant par-là empêcher les guerres, & conserver en ſon entier toute la Monarchie 1700.
d'Eſpagne; car il ne pouvoit s'imaginer que toute l'Europe réunie pût, ou voulût même empêcher ou troubler cette ſucceſſion, du moment que la France la ſoutiendroit, & d'autant plus que, par le choix qu'il faiſoit d'un Cadet de la Maiſon de France, & par la dénomination des autres ſucceſſeurs, en cas que celui-ci mourût ſans enfans, il prévenoit la jonction des deux Royaumes ſous un ſeul Chef.

Dès que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne eut reçu ordre de la Régence de porter ce teſtament au Roi Très-Chrétien, il courut à Verſailles : mais il fut bien ſurpris de n'avoir pour réponſe qu'un, JE VERRAI. En effet, le Roi balançoit fort ſur le parti qu'il avoit à prendre, ou d'accepter le teſtament, ou de s'en tenir au traité de partage, qu'il avoit peu auparavant conclu avec le Roi Guillaume & la Hollande : le premier flattoit plus

1700. ſa gloire, & la tendreſſe d'un grand-pere; mais le dernier étoit plus avantageux pour la France, attendu que, moyennant la ceſſion de l'Eſpagne, des Indes, des Pays-Bas, & du Milanois à l'Archiduc, le Guipuſcoa devoit appartenir à la France, & les Royaumes de Naples & Sicile au Duc d'Anjou, & à ſes héritiers. Enfin, après quelques jours de conſeil, le Roi déclara à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qu'il acceptoit le teſtament, & auſſi-tôt le Duc d'Anjou fut ſalué Roi: tous les Etats de la Monarchie d'Eſpagne le reconnurent; & ce nouveau Monarque partit à la fin de l'année pour Madrid.

Les Hollandois faiſoient difficulté de le reconnoître. Le Roi, ſon grand-pere, de concert avec l'Electeur de Baviere, oncle du jeune Roi, & Gouverneur des Pays-Bas, fit entrer à même heure, & à même jour, les troupes de France dans toutes les places de Flandre, & ſe ſaiſit des troupes Hollandoiſes, qui y étoient en garniſon. Le Roi déclara en même

temps, qu'il les relâcheroit dès l'inſtant que les Etats Généraux reconnoîtroient 1700.
le Roi d'Eſpagne ; ce qu'ils firent au plutôt, auſſi bien que le Roi Guillaume ; & alors le Roi fit relâcher les troupes Hollandoiſes, faute des plus grandes ; car par-là il mettoit les ennemis en état de lui faire la guerre ; au lieu que, s'il les avoit gardées juſqu'à ce qu'il eût eu d'autres sûretés que des paroles, il auroit prévenu tout le ſang que cette fameuſe querelle a fait verſer dans les quatre coins de l'Europe. L'Empereur, qui avoit publiquement proteſté contre le teſtament du feu Roi d'Eſpagne, ſe préparoit à la guerre : il réſolut de la commencer par l'Italie, dont la poſſeſſion l'a toujours beaucoup plus flatté qu'aucune autre partie de l'Europe. Le Roi Très-Chrétien, pour s'oppoſer à ſes deſſeins, envoya au ſecours du Milanois quarante bataillons, & autant d'eſcadrons, commandés par le Comte de Teſſé, & le tout aux ordres du

Prince de Vaudemont, Gouverneur du
1700. pays. Il engagea le Duc de Savoie à joindre ses troupes avec celles des deux Couronnes, dont il fut déclaré Généralissime; il fit en même temps solliciter les Princes d'Italie, de faire entr'eux une Ligue, pour le maintien de la tranquillité de leur patrie, contre tous ceux qui entreprendroient de la troubler. Dans ces entrefaites, le Roi d'Angleterre résolut de m'envoyer à Rome, pour y faire un compliment au nouveau Pape Clément XI, qui avoit succédé, cette année, à Innocent XII, & veiller à ses intérêts, dans cette nouvelle scene des affaires de l'Europe. J'avois aussi ordre principalement d'offrir, de la part du Roi d'Angleterre, mes services au Saint Pere, pour commander l'armée que la France le pressoit de lever; & le Roi Très-Chrétien souhaitant fort que mon offre fût acceptée, ordonna au Cardinal de Janson, de faire sur cela tout ce qu'il pourroit.

Je partis de Saint-Germain au mois de Janvier, & me rendis d'abord à Turin, où j'eus plusieurs conférences avec le Duc de Savoie, sur les affaires d'Angleterre. Le Prince d'Orange venoit de proposer un acte au Parlement, pour exclure de la Couronne tout Catholique, & établir la succession dans la famille d'Hanovre. C'étoit un tort manifeste que l'on faisoit à plus de quarante Princes, dont le droit étoit antérieur; & la Duchesse de Savoie étoit la premiere lésée, comme héritiere immédiate de cette Couronne, après les enfans du Roi d'Angleterre. Je représentai au Duc de Savoie, que son silence, dans cette occasion, pourroit être regardé comme un consentement, & qu'il ne pouvoit convenir, ni à son honneur, ni à ses intérêts, d'acquiescer à un acte, qui détruisoit les droits incontestables de sa famille. D'abord il me fit de grandes difficultés, tant sur ce qu'il s'attiroit par-là de très-puissans ennemis, que sur l'inutilité de 1701.

la chose en soi-même; mais lui ayant
1701. représenté que le Roi Très-Chrétien approuveroit fort les démarches qu'il feroit sur cela, & que j'avois ordre de le lui dire de sa part, il consentit à ma proposition, & ordonna à son Ministre à Londres, de faire une protestation publique contre cet acte. En effet, ce Ministre alla au Parlement avec un Notaire, & en fit la signification. Cela n'empêcha pourtant pas l'acte de passer, & la Princesse Sophie, Douairiere d'Hanovre, fut déclarée héritiere de la Couronne, en cas que le Prince d'Orange & la Princesse de Danemarck mourussent sans enfans.

De Turin, j'allai à Modene, où j'eus plusieurs conversations avec le Duc de ce nom, sur les affaires présentes. Je lui fis voir le danger évident pour l'Italie, si la guerre s'y allumoit; car, outre les petits désordres & les dégâts inévitables, les petits Souverains se trouveroient à la merci du vainqueur,

quel qu'il fût ; qu'ainsi il étoit de leur intérêt commun de s'unir ensemble, pour tâcher de prévenir la guerre. A la fin ; après lui avoir fait naître beaucoup de crainte, je l'engageai à me dire qu'il feroit ce que le Pape voudroit ; & qu'il me prioit d'en assûrer Sa Sainteté de sa part. De là je me rendis à Rome, où d'abord j'eus quelque difficulté sur le cérémonial ; car je prétendois qu'on me donnât un tabouret à l'Audience du Pape, ainsi qu'on l'avoit fait à feu M. de Turenne, & ainsi que le prétendoient les Grands d'Espagne, à qui pour le moins je ne me croyois point inférieur. Après quinze jours de négociation, j'acceptai un *Mezzotermine* ; savoir, qu'après avoir fait mes génuflexions ordinaires, & baisé la mule du Pape, il m'embrasseroit, & se levant de son fauteuil, il se promeneroit avec moi dans sa galerie, & dans ses appartemens. A la premiere audience que j'eus, après l'avoir assûré du respect & du zele du Roi d'Angleterre pour le

1701.

Saint Siege, je lui dis que, pour en
1701. donner une preuve, ce Prince m'avoit chargé de lui offrir mes ſervices, & que même il trouveroit moyen de lui envoyer des troupes Irlandoiſes. Le Pape me répondit par beaucoup de complimens & de marques de tendreſſe; mais il n'entra nullement dans la propoſition que je lui fis. Il étoit timide, & naturellement irréſolu; il voyoit bien la néceſſité d'avoir des troupes, pour n'être pas expoſé aux inſultes des deux parties; mais il craignoit d'irriter l'Empereur, pour qui les Italiens ont toujours de grands égards: & quoiqu'on ne lui propoſât pas de ſe déclarer contre ce Prince, mais ſeulement contre l'agreſſeur, il ne voulut jamais prendre d'autre parti que celui de lever quelques mauvais régimens, qui lui coûterent beaucoup d'argent, ſans aucun profit. Il trouva même moyen, par cette conduite, de déſobliger la France & l'Empire, & dans la ſuite de le payer bien cher. Il me dit pluſieurs fois, en

plaiſantant, que les Prêtres n'étoient guere capables de régler les affaires militaires ; il me pria même de vouloir examiner ſi les deux Généraux, quil venoit de nommer, étoient habiles : en effet, ces deux Meſſieurs vinrent me trouver, & j'appris d'eux leurs ſervices. Le premier ſe nommoit le Comte Maſſimo, Gouverneur du Château Saint-Ange ; il avoit autrefois ſervi en Flandre dans un emploi ſubalterne ; mais depuis le ſiege de Dunkerque, il s'étoit retiré en Italie. Le ſecond étoit le Comte Paulucci, frere du Cardinal du même nom, qui ne put ſe vanter que d'avoir été Capitaine de Cavalerie, pendant un an ou deux, dans l'Etat de Milan, en temps de paix. 1701.

Le Cardinal de Janſon, qui étoit chargé des affaires de France à Rome, fit de ſon côté tout ce qu'il put, pour déterminer le Pape ; mais il n'en put jamais venir à bout. Après ſix ſemaines de ſéjour, j'appris que le Roi d'Angle-

terre avoit eu une attaque d'apoplexie,
1688. & qu'il devoit aller aux eaux de Bourbon; sur quoi je pris incontinent congé du S. Pere, & m'en retournai en toute diligence en France.

Je trouvai le Roi un peu mieux, & l'accompagnai à Bourbon; mais ces eaux, au lieu de lui faire du bien, lui ayant causé un crachement de sang, il fut obligé de les quitter, & de regagner Saint-Germain.

La guerre paroissant inévitable en Italie, le Roi y envoya le Maréchal de Catinat, avec une augmentation de troupes; mais cela n'empêcha pas le Prince Eugene, Général de l'Empereur, d'y descendre par le Trentin, à la tête d'une armée de soixante mille hommes.

Tout étoit tranquille sur les frontieres d'Alsace; mais, comme les Hollandois faisoient de grands préparatifs en Flandre, le Maréchal de Villeroi fut nommé pour commander sur la Sarre & la Mozelle, & le Maréchal de Boufflers fut envoyé

en

en Flandre, où j'eus ordre d'aller ſervir. 1701.
De part & d'autre, on ne fit aucun acte d'hoſtilité : chacun ne ſongeoit qu'à voiturer du canon & des munitions de guerre dans les places, & à y faire des magaſins de vivres : quand nos partis ſe rencontroient, les Officiers ſe faiſoient de grands complimens ; car le Roi ne vouloit point abſolument être l'agreſſeur.

Au commencement de Septembre, le Roi d'Angleterre eut encore une attaque, & je retournai au plutôt à Saint-Germain, où je le trouvai dans un état déſeſpéré. Les remedes le tirerent de la léthargie, mais ſans donner plus d'eſpérance : il s'affoibliſſoit à vue d'œil ; ſon bon ſens & la connoiſſance lui reſterent preſque juſqu'au dernier ſoupir. Il employa tout ce temps en prieres & en méditations. Jamais on ne vit plus de patience, plus de tranquillité, plus de joie même, lorſqu'il ſongeoit à la mort, ou qu'il en parloit. Il prit congé de la Reine, avec une fermeté extraordinaire,

1701. & les pleurs de cette Princeſſe déſolée ne firent ſur lui aucune impreſſion, quoiqu'il l'aimât tendrement : tout ce qu'il lui dit, pour retenir ſes larmes, fut : *Songez, Madame, que je vais être heureux à jamais.* Le Roi T. C. étant venu le voir, l'aſſûra qu'il auroit pour ſon fils les mêmes égards que pour lui ; & qu'il lui rendroit les mêmes honneurs. Le Roi d'Angleterre le remercia en peu de mots, des marques paſſées de ſon amitié, & de ce qu'il venoit de lui promettre ; puis l'ayant embraſſé, le pria de ne pas reſter plus long-temps dans un endroit ſi triſte. Toute la Cour de France vint auſſi à Saint-Germain, & fut témoin de la piété & de la ſainteté de ce Héros Chrétien. Le Prince de Conti voulut y reſter tout le temps, & m'avoua que cette mort le ſurprenoit & le touchoit infiniment. Il ſembloit que Dieu vouloit qu'on n'en pût ignorer toutes les circonſtances ; car, pendant tout le temps de ſa maladie, les portes

de sa chambre ne furent plus gardées, de maniere que tout le monde y entroit; & comme ses rideaux furent toujours ouverts, on le voyoit dans son lit, où d'ordinaire il tenoit les yeux fermés, pour être plus recueilli : enfin, le 16 Septembre, à trois heures après midi, il expira *; & dans l'instant nous allâmes chez le Prince de Galles le saluer Roi : les Rois de France & d'Espagne le reconnurent comme tel, & ce fut un des motifs dont le Prince d'Orange se servit, pour engager le Parlement d'Angleterre dans la guerre contre les deux Couronnes. 1701.

* Voy. la note n. 4.

Vers le commencement de cette année, le Prince d'Orange mourut *; & la derniere chose qu'il fit avant que d'expirer, fut de signer l'acte d'abjuration du jeune Roi d'Angleterre.

* Voy. la note n. 5.

Quelque raison que j'aie pour ne point aimer la mémoire de ce Prince, je ne puis pourtant lui refuser la qualité de Grand Homme, &, s'il n'avoit pas été usurpateur, celle de Grand Roi. Il avoit 1702.

ſu dès ſa jeuneſſe ſe rendre preſque le
1702. maître de ſa République, malgré le crédit & l'autorité des De Wits. Il avoit infiniment d'eſprit, étoit habile politique, & ne ſe rebutoit jamais dans ſes projets, quelque obſtacle qu'il ſe préſentât. Il étoit très-ſévere, mais naturellement point cruel. Il étoit très-entreprenant, mais point Général. On le ſoupçonnoit de n'avoir pas beaucoup de courage; toutefois on peut dire que du moins il étoit brave juſqu'au dégaîner. Son ambition a paru dans tous les maneges qu'il a faits, pour détrôner un Prince qui étoit ſon oncle & ſon beaupere; & cela ne peut avoir réuſſi, que par nombre de voies auſſi oppoſées au devoir d'un honnête homme, que contraires au Chriſtianiſme.

Peu de temps après la paix de Riſwick, le Roi Très-Chrétien avoit propoſé au Roi d'Angleterre, que, s'il vouloit laiſſer le Prince d'Orange jouir tranquillement du Royaume, il en aſſû-

reroit la possession, après sa mort, au Prince de Galles. La Reine, qui étoit présente à la conversation, ne donna pas au Roi son mari le temps de répondre, & dit qu'elle aimeroit mieux voir son fils mort, que possesseur de la Couronne au préjudice de son pere : ainsi le Roi Très-Chrétien changea de discours. Il y a apparence, que ce qu'il en disoit avoit été concerté avec le Prince d'Orange ; & ce fut, si je l'ose dire, une grande imprudence de refuser une pareille offre. 1702.

Dès que le Prince d'Orange fut mort, la Princesse de Danemarck fut proclamée Reine, sans aucune opposition. Le Roi Jacques se contenta de publier un Manifeste par voie de protestation, pour établir ses droits contre ceux de la Reine Anne sa sœur.

L'on trouvera le reste de ces Mémoires plus détaillé, à cause que j'ai commencé cette année à écrire régulièrement tout ce qui se passoit.

1702. Monſeigneur le Duc de Bourgogne fut nommé pour commander l'armée de Flandre, ayant ſous lui le Maréchal de Boufflers. J'eus ordre d'y ſervir, & me rendis à Bruxelles en même temps que ce Prince. Nous y apprîmes que le Maréchal de Boufflers, ayant aſſemblé partie de l'armée de l'autre côté de la Meuſe, avoit marché, pour attaquer le Comte de Tilly à Santen. Dès que les ennemis virent arriver l'armée de France, ils décamperent avec précipitation, & eurent le bonheur de faire leur retraite, ſans être en aucune façon inquiétés, ni ſuivis. On blâma fort le Maréchal, car il auroit pu aiſément battre Tilly, qui étoit de la moitié plus foible que lui. Il eſt facile d'imaginer quelle auroit été la conſéquence d'un heureux ſuccès, au commencement de la campagne & de la guerre; outre que la levée du ſiege de Keyſerwert s'en feroit infailliblement enſuivie, cela auroit donné aux troupes de France une ſupériorité, & une réputation infinie.

Ce coup manqué, & Monſeigneur le Duc de Bourgogne arrivé à Santen, avec quelques troupes d'augmentation, tout le monde s'attendoit avec raiſon, que nous ne demeurerions pas les bras croiſés, vû que partie de l'armée ennemie étoit occupée au ſiege de Keyſerwert, de l'autre côté du Rhin, & que le reſte étoit en trop petit nombre, pour s'oppoſer à nos entrepriſes (car, pour ce qui étoit des troupes Allemandes, elles ne pouvoient joindre les Alliés, de plus de ſix ſemaines); mais par la timidité du Maréchal, ou par une fatalité malheureuſe, nous demeurâmes tranquilles à Santen, pendant preſque tout le ſiege de Keyſerwert: il n'eſt pas fort difficile de dire quelles entrepriſes on auroit pu former. La commodité de la Meuſe offroit d'un côté le ſiege de Grave, ſi l'on ne vouloit pas attaquer Maëſtricht: Cologne étoit une ville en deçà du Rhin, ſans autres fortifications qu'une ſimple muraille. La conquête en eût été auſſi 1702.

1702. facile, qu'utile & éclatante : Juliers se pouvoit attaquer, & nous auroit été très-commode pour la communication de la Meuse au Rhin ; outre cela, on auroit pu passer le Rhin, soit à Bonn, ou près de Rhinberg, & marcher au secours de Keyserwert. La seule objection qu'on eût pu faire à cette derniere proposition, étoit que le Roi ne vouloit pas que les armées passassent le Rhin, crainte de donner un prétexte à l'Empire de se déclarer contre la France ; mais, pour les autres projets, il ne tenoit qu'à nous de les exécuter.

Le Comte de Tallard étoit sur les bords du Rhin, avec dix-huit bataillons & trente escadrons. Il eut ordre d'incommoder les ennemis dans leur siege, & de rafraîchir la place de temps à autre, d'autant qu'elle n'étoit point investie de notre côté du Rhin, & par conséquent on y entroit par eau, tant que l'on vouloit. Le Comte de Nassau Sarbruck, qui commandoit au siege, avec dix-huit

mille hommes, trouva beaucoup de difficultés, tant par rapport à la vigoureuse défense des assiégés, que par rapport au mauvais temps. Il avoit ouvert la tranchée du côté du Rhin : la pluie inonda partie de sa tranchée, & la garnison nettoya le reste, de maniere qu'il fut obligé de recommencer de nouveau ses attaques. M. de Tallard mit quelques pieces de canon en batteries, pour incommoder leur nouvelle tranchée; mais l'éloignement étoit trop grand, pour faire beaucoup de mal. 1702.

Pendant que nous étions à Santen, l'on trouva moyen de faire sonder l'Electeur de Brandebourg, qui se trouvoit alors à Wesel. On lui envoya plusieurs fois le sieur Bielk, Colonel Allemand, & l'Electeur parut assez porté à faire un traité avec la France. Nous l'espérions d'autant plus qu'il avoit tout lieu d'être mécontent des Hollandois, au sujet de la succession du Prince d'Orange, & qu'il avoit fort à cœur de se

1702. faire reconnoître Roi de Pruſſe ; titre qu'il venoit de prendre du conſentement de l'Empereur ; mais que beaucoup de Princes refuſoient de lui donner. Nous comptions, qu'en cas que le traité avec le Brandebourg réuſsît, il joindroit trente mille hommes de ſes troupes, avec l'Electeur de Baviere, qui en avoit vingt-cinq mille, & que par-là l'Empereur ſe trouvant fort embarraſſé, & l'Empire n'oſant prendre parti, nous paſſerions en même temps le Rhin, & portant la guerre en Hollande, nous obligerions les Etats Généraux à demander la paix, aux conditions qu'il nous plairoit. Ces vues étoient grandes, & il étoit fort raiſonnable de les ſuivre ; mais malheureuſement l'Electeur de Brandebourg n'agiſſoit pas de bonne foi ; & dans les négociations il n'avoit d'autre but que celui de nous amuſer, pendant que nous étions dans ſon Duché de Cleves, & par-là nous obliger à avoir des ménagemens pour ſon pays. Nous lui fîmes offrir

toutes les conquêtes que nous ferions fur le Rhin, fur le Val, en Hollande, 1702.
ou dans le pays de Juliers, laiſſant au Roi d'Eſpagne celles dont nous ferions la conquête en Flandre. Il parut être flatté de ces eſpérances, mais ne ſe détermina pas, avouant que, s'il n'étoit queſtion que des Hollandois, il ne balanceroit pas; mais qu'à l'égard de l'Empereur, il ne ſavoit comment manquer aux paroles données, & aux traités faits avec lui, tant que ce Monarque en exécuteroit de ſon côté toutes les conditions.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en allées & venues, le Maréchal de Boufflers réſolut d'attaquer le Comte d'Athlone, Général des Hollandois, qui ſe trouvoit campé à Clerebek derriere Cleves. Pour cet effet, nous nous mîmes en marche le 18 de Juin, & allâmes à Nogernok, où l'on paſſa la nuit ſans camper. Notre armée étoit compoſée de trente-ſept bataillons, & de cinquante-neuf eſcadrons, outre le corps de M.

1702. de Tallard, qui n'étoit plus que de dix bataillons & de trente escadrons, & celui de Caraman, qui avoit neuf bataillons & onze escadrons. Athlone n'avoit que vingt-sept bataillons & soixante-deux escadrons. Le Marquis d'Alegre fut détaché, avec quelque cavalerie, pour reconnoître la situation des ennemis, &, en les amusant, nous donner le temps d'arriver sur eux. Ils ignoroient totalement notre marche, & s'imaginoient que c'étoit tout au plus un gros parti qui rodoit; mais le soir ils furent informés de la vérité par un Courier que leur dépêcha l'Electeur de Brandebourg. Ils résolurent aussi-tôt de se retirer vers Grave, & décamperent à huit heures du soir; mais comme il y avoit des défilés pour sortir de leur camp, qu'il falloit que leurs troupes, leur artillerie & équipages passassent tous par le même chemin, & que c'étoit la nuit, leur marche fut lente & fort embarrassée. Le Marquis d'Alegre se trouva en présence à cinq

heures du matin, & fit ce qu'il put pour les amuser; mais ils continuerent toujours leur marche. A six heures, notre aile gauche arriva, & fut bientôt jointe au grand galop, par l'aile droite. Les ennemis ne voyant pas de possibilité à gagner Grave, car nous arrivions sur le flanc de leur marche, & ne trouvant d'autre retraite que Nimegue, ils en prirent le chemin, & avec une telle diligence, que notre cavalerie ne put, ni les arrêter, ni les charger, d'autant que leur infanterie étoit mêlée avac leur cavalerie, & que notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. Il n'y eut que cinq escadrons de battus par les régimens du Roi & de Duras, qui prirent un étendard, un Lieutenant Colonel, & quelques Cavaliers. De cette maniere, les ennemis se retirerent en bon ordre, jusqu'à environ une portée de canon de Nimegue, où ils firent mine de tenir ferme, à l'abri de quelque infanterie qu'ils jetterent dans des maisons & der- 1702.

riere des haies qui s'y trouverent. Notre
1702. cavalerie alors se mit en bataille ; & cependant les bataillons ennemis s'étant jettés dans le chemin couvert, leur cavalerie se mit sur le glacis, la croupe des chevaux aux palissades : notre infanterie arriva, nous nous approchâmes d'eux à portée du mousquet, & l'on auroit pu charger la cavalerie dans cet instant ; mais on ne le fit pas, j'en ignore la raison. L'on fit avancer du canon qui tira dessus, sans qu'elle fît aucun mouvement ; mais enfin, nos Grenadiers s'étant approchés à la portée du pistolet, elle se débanda ; partie se jetta dans le chemin couvert, comme elle put, & partie, en longeant le glacis, gagna les bords du Val, & par-là entra dans la ville. Cependant le canon de la place tiroit sur nous, & commençoit à nous incommoder beaucoup ; ainsi on se retira hors de la portée. Nous eûmes environ trois cents hommes de tués, ou de blessés. On jugea que la perte des en-

nemis montoit à mille. Nous prîmes deux cents chartettes d'artillerie, trois cents autres charrettes, & mille chevaux. Cette action, quoique peu considérable, ne laissa pas d'être aussi brillante, que singuliere ; car c'est une chose sans exemple, qu'une armée en ait couru une autre pendant deux lieues, & l'ait culbutée dans le chemin couvert d'une place, presque sans coup férir. L'on s'étonnera peut-être qu'on ne les ait point chargés, ayant été si long-temps en présence; mais les gens du métier comprendront aisément, que dans un pays de plaine, sans fossé, ravine, ni ruisseau, il n'est pas facile de joindre un ennemi, qui a mille pas d'avance, que lorsqu'il arrive au défilé ; & de plus notre infanterie n'étoit pas encore arrivée. A la vérité, si de Norguenou, où nous passâmes la nuit, nous nous étions mis en marche deux heures plutôt, nous aurions trouvé l'armée ennemie sortant du défilé de Cranembourg, & elle

1702. n'auroit pu nous gagner du pied, ni par conséquent éviter la bataille. Quelques personnes proposerent d'attaquer l'armée ennemie dans le chemin couvert, attendu que de la place on n'oseroit tirer sur nous, crainte de tuer également amis & ennemis, & que, si nous les y battions, ils auroient tous été tués ou pris; peut-être même que dans la confusion nous eussions entré pêle-mêle avec eux dans la place; mais on fut si long-temps à délibérer sur cette proposition, qu'il n'y eut plus moyen de l'exécuter; car de pareils coups se doivent faire dans l'instant, & sans donner le temps à l'ennemi de se reconnoître.

Nos Soldats se répandirent dans tout le pays, où ils trouverent un butin considérable : car les habitans se croyant en sûreté n'avoient rien emporté.

Le lendemain 12, nous vînmes camper à Donsbruck, auprès de Cleves. Le Comte de Tallard & Caraman, qui n'auroient pu arriver à temps, si nous

avions eu bataille, camperent dans notre voisinage, & Athlone se plaça de l'autre côté du Val. Peu de jours après, Keyserwert se rendit, après avoir fait une très-belle défense, & coûté beaucoup de monde aux ennemis. L'Electeur de Brandebourg, qui étoit allé à la Haye, nous voyant encore plus avant dans son pays, nous fit sonder par deux Gentilshommes, qui se rendirent à Cleves, pour savoir si on étoit toujours dans l'intention de traiter avec lui, & qu'en ce cas il consentiroit à une neutralité: quoique nous dûssions avoir pour suspect tout ce qui venoit de sa part, après ce qui s'étoit passé, on ne laissa pas de répondre affirmativement; sur quoi les deux émissaires envoyerent un Courier à la Haye, & eurent, par le retour, des lettres de créance. La Cour de France envoya aussi un plein pouvoir à M. le Maréchal de Boufflers; mais tout cela n'aboutit à rien, car dès qu'on tomboit d'accord de quelque article, l'Elec-

1702.

teur propoſoit quelque choſe de nou-
1702. veau : auſſi ne cherchant qu'à nous amuſer, il alongea la négociation jusqu'à ce que nous fuſſions ſortis de ſon Duché de Cleves, & alors il rompit tout-à-fait avec nous.

Les fourrages devenant rares, & voulant d'ailleurs être plus à portée d'obſerver les mouvemens des ennemis, qui ſe raſſembloient derriere Nimegue, nous allâmes camper dans la plaine de Gock; nous fîmes auſſi faire deux ponts ſur la Meuſe, afin de fourrager de l'autre côté, & de pouvoir paſſer, s'il en étoit beſoin.

Vers le 15 de Juillet, M. de Marlborough *, à qui les Hollandois avoient donné le commandement de leurs armées, ainſi qu'il l'avoit des troupes Angloiſes, vint camper auprès de Grave, d'où le 26 il paſſa la Meuſe; ſur quoi nous décampâmes de Goch, paſsâmes la Meuſe à Ruremonde, & allâmes camper à Bray. Nous avions, par ordre de

* *Voy.* la note n. 6.

la Cour, envoyé un détachement en Alſace, de maniere que le Comte de 1702. Tallard compris, & tous les autres corps ayant rejoints, nous n'avions que ſoixante-ſix bataillons, & cent quatorze eſcadrons. Les ennemis avoient ſoixante-cinq bataillons, & cent trente eſcadrons, outre une douzaine de bataillons & une vingtaine d'eſcadrons à portée de les joindre en vingt-quatre heures. De Bray nous nous avançâmes à Lonoven, d'où nous allâmes à Beringhen. Monſieur de Marlborough propoſa de marcher à nous, en paſſant le défilé de Péer, moyennant quoi la bataille étoit inévitable ſur les bruyeres; mais les Députés des Etats Généraux n'y voulurent jamais conſentir, non plus qu'à nous attaquer dans notre camp de Lonoven : ce qui fut fort heureux pour nous; car nous étions poſtés de maniere que nous aurions été battus ſans pouvoir nous remuer, notre gauche étant en l'air, &

1702. notre droite enfoncée dans un cul-de-sac entre deux ruisseaux.

Après avoir passé la Meuse, nous aurions dû rester du côté de Bray, ou d'Ath, au lieu de nous aller promener dans les Bruyeres ; par là nous aurions mis Ruremonde & le Brabant à couvert, d'autant que les ennemis ne pouvoient rien entreprendre ni sur l'un, ni sur l'autre, sans nous avoir auparavant battus ou chassés de là. Notre unique intention étoit donc d'empêcher les ennemis de tirer des convois de Bois-le-Duc, & par-là les obliger de se rapprocher de leur pays, faute de vivres; parce que nous ne comptions pas qu'ils pussent en tirer suffisamment de Maësricht : ainsi nous allâmes camper à Rythouen, d'où je fus détaché avec six bataillons, six cents Grenadiers, treize escadrons, & douze pieces de canon pour occuper Endouen, à deux lieues de notre gauche sur la Dommel. J'appris, à

mon arrivée, qu'il étoit parti un convoi considérable de Bois-le-Duc, & je vis M. de Tilly qui venoit de l'armée des Alliés pour aller à sa rencontre. Au lieu de faire passer le convoi par l'autre côté de la riviere d'Aa, il se campa à la franquette sur la Bruyere à Geldrop, à cinq quarts de lieues de mon camp : il avoit environ trente escadrons, & une douzaine de bataillons. 1702.

J'envoyai à dix heures du soir en avertir le Maréchal de Boufflers, & lui proposai en même temps de me faire joindre par l'aile gauche de l'armée ; moyennant quoi, nous pourrions à la pointe du jour tomber sur M. de Tilly : le Courier ne rendit ma lettre qu'à quatre heures du matin, de maniere que l'aile gauche ne put se mettre en marche qu'à six. Le Maréchal me manda que Monseigneur le Duc de Bourgogne & lui seroient aussi de la partie, & que je pouvois toujours m'avancer avec mes troupes sur l'ennemi : ce que je fis aussi-

tôt en passant la Dommel, & le ruis-
1702. seau de Tongrelope, & me mis sur le bord de la Bruyere à une petite demi-lieue de M. de Tilly. Le Maréchal étant arrivé, ne jugea pas à propos d'attaquer, craignant que l'armée ennemie ne vînt droit sur Endouen, pendant que nous serions aux prises avec M. de Tilly, & ne coupât notre retraite ; mais cette appréhension étoit frivole, vû qu'il y avoit trois lieues de là à l'armée ennemie, & que nous aurions eu le temps de battre M. de Tilly, détruire le convoi, & repasser la Tongrelope & la Dommel, avant qu'il fût possible à M. de Marlborough d'arriver ; & quand même il auroit pu arriver, notre retraite se pouvoit faire en longeant de l'autre côté de la Tongrelope, & puis passant la Dommel au dessous d'Endouen. De plus, comme nous cherchions les occasions de batailler, il n'y avoit qu'à faire marcher toute l'armée, & si l'ennemi s'avançoit, le combattre dans ces

belles plaines. J'eus donc ordre de repaſſer la Tongrelope, & de me mettre en bataille ſur la Bruyere, de l'autre côté du pont d'Endouen, ce que j'exécutai. Tilly ſe mit en marche, & ſe plaça à couvert de l'Aa. L'armée ennemie ayant appris ce qui ſe paſſoit, ſe mit d'abord en mouvement pour venir au ſecours du convoi; mais ſur la nouvelle de notre rétrogradation, elle rentra dans ſon camp, d'où quelques jours après elle alla à Péer: nous prîmes le même chemin par la Bruyere, & ayant ſu que M. de Marlborough ſe portoit vers Heleſtren, nous marchâmes à lui à deſſein de l'attaquer. Dès qu'il nous vit paroître, il fit halte, & ſe mit en bataille; mais comme nous avions nombre de défilés à paſſer, il étoit près de quatre heures après midi, avant que nous puſſions également nous y mettre: ainſi, comme il ne nous reſtoit pas aſſez de jour pour reconnoître la ſituation des ennemis, & les attaquer, le reſte de la 1702.

1702. journée se passa en canonnade de part & d'autre. Nous eûmes une trentaine d'Officiers, & deux cents Soldats de tués. Les ennemis en perdirent, je crois, plus; car leur droite étoit fort exposée, & notre artillerie mieux servie que la leur. Le lendemain 24 Août, dès la pointe du jour, Mgr. le Duc de Bourgogne fit appeller tous les Lieutenans Généraux, pour savoir leur sentiment : nous avions tous été la veille reconnoître la position des ennemis. Leur droite étoit appuyée à des haies, où ils avoient mis un très-gros corps d'infanterie, & étoit couverte en avant par un ruisseau marécageux : leur gauche étoit appuyée au ruisseau de Béringhem, & couverte par les censes de Sphippelback, qu'ils avoient pareillement farcies d'infanterie. Leur front étoit sur une hauteur, qui régnoit de la droite à la gauche; & en avant à la demi-portée du canon, se trouvoient plusieurs marais & flaques d'eau; ce qui nous auroit obligés à défiler, & il ne nous auroit

pas

pas été facile de nous reformer si près de l'ennemi, qui pouvoit tomber en bataille sur nous. 1702.

Derriere leur armée se trouvoit le ruisseau d'Hélectren, lequel étant bon, nous ne pouvions les tourner. Les choses ainsi reconnues & expliquées, tout le monde décida que le poste des ennemis étoit inattaquable; & ainsi il fut décidé, que ne pouvant, faute de pain & de fourrages, rester où nous étions, l'on se retireroit à l'entrée de la nuit par le même chemin, par où nous étions venus; ce qui fut exécuté, sans que les ennemis nous inquiétassent. Le lendemain ils nous firent suivre par quelques troupes; mais le tout se passa en escarmouches. L'armée de Mgr. le Duc de Bourgogne étoit alors de soixante-dix bataillons, & de cent quatorze escadrons; celle des ennemis, de quatre-vingt douze bataillons, & de cent cinquante escadrons.

Le Duc de Marlborough, après toutes ces marches & contre-marches, se trou-

vant entre nous & les places de la Guel-
1702. dre, ne songea plus qu'à en faire la conquête. Il commença par le siege de Venloo; sur quoi le Duc de Bourgogne fit encore assembler les Officiers Généraux, pour voir ce qu'il y avoit à faire. Il fut résolu qu'on ne pouvoit présentement s'opposer aux progrès des ennemis de ce côté-là; & voici les raisons qu'on eut.

Pour secourir la Gueldre, il falloit ou battre les ennemis, ou arriver auprès des places : à l'égard du premier point, tout homme de guerre sait que ce n'est pas chose facile de battre des gens qui ont eu le temps de se placer, & qui ont des postes excellens. Si l'on avoit voulu tourner les ennemis, ils n'auroient aussi qu'à se tourner par leur droite à couvert de la Neze, qui tombe dans la Meuse, entre Ruremonde & Venloo; ou par leur gauche, s'appuyer au château de Stacken d'un côté, & à des marais & bois de l'autre. A l'égard du second, savoir d'arriver aux

places de la Gueldre, il n'y avoit que deux chemins à prendre, celui de Ruremonde & de Steventwert, ou celui de Liege, pour y passer la Meuse, & se porter par l'autre côté. Pour ce qui étoit d'aller à Ruremonde ou Steventwert, les ennemis nous en barroient le chemin, par la position qu'ils avoient prise. Reste donc à aller à Liege : le tour étoit si grand, qu'il falloit presque autant de temps pour le faire, que pour prendre Venloo; mais, quand même cela n'auroit pas été, dès que nous aurions eu passé la Meuse, les ennemis en auroient fait autant, & se seroient mis toujours entre nous & la place assiégée; ou s'ils eussent voulu, ils n'avoient qu'à quitter leurs entreprises sur la Gueldre, & marcher droit à Bruxelles, Louvain & Malines; en un mot, prendre tout le Brabant : de plus, nous étions si fort gênés par nos vivres, que nous ne pouvions nous en écarter, sans courir risque de faire périr l'armée; outre que les en- 1702.

1702. nemis avoient vingt bataillons de plus que nous, & que chacun de leurs bataillons avoient au moins cent hommes de plus que les nôtres. Il fut donc déterminé que nous ne ſongerions pas au ſecours de la Gueldre; mais qu'on tâcheroit de faire quelque diverſion en Flandre.

Pour cet effet, M. d'Uſſon, Lieutenant Général, fut détaché avec quelques troupes, pour aller joindre le Marquis de Bedmar, Gouverneur des armes dans les Pays-Bas. Celui-ci marcha à Haltz, & d'abord il ſe rendit maître de quelques redoutes; mais le Commandant de la place ayant lâché les eaux, il fallut abandonner l'entrepriſe. On auroit dû l'avoir prévu, & ne point expoſer les troupes des deux Couronnes à une retraite honteuſe & précipitée. Il nous en coûta cinq cents hommes.

Le Roi, voyant le mauvais train que prenoit cette campagne, fit revenir de l'armée Mgr. le Duc de Bourgogne, afin

qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uniquement ſpectateur des conquêtes de M. de Marlborough. 1702.

Les ennemis, ayant ouvert la tranchée & fait breche au fort de Saint-Michel, le prirent d'aſſaut. Venloo ſe rendit au bout de dix jours de tranchée ouverte; Steventwert dura très-peu, & Ruremonde capitula le cinquieme jour de tranchée. Nous nous étions avancés à Tongres, pour obſerver les ennemis, & faire ſemblant de vouloir les empêcher de s'avancer davantage. Le Comte de Tallard avoit été détaché avec dix-ſept bataillons & vingt-cinq eſcadrons, pour aller retirer de Bonn l'Electeur de Cologne. Il le fit, & laiſſa dans la place onze bataillons, & quelques eſcadrons aux ordres de M. d'Alegre. Enſuite l'Electeur s'approcha de Cologne : cette ville craignant le bombardement, fit un traité de neutralité, & s'engagea à n'avoir que huit mille deux cents hommes de garniſon, & cela ſeulement des

troupes de Westphalie, à permettre le
1702. commerce, & à chasser un Officier qui avoit fait tirer du canon contre l'Electeur. Pour montrer leur bonne foi, les Magistrats firent dans l'instant sortir de la ville deux bataillons Hollandois, qui y étoient en garnison. De Cologne, Tallard marcha à Luxembourg, puis à Treves, & prit ensuite Traërback. M. de Marlborough nous voyant si foibles & si peu d'humeur à nous opposer à ses entreprises, résolut de profiter du temps & de l'occasion, & proposa aux Députés des Etats Généraux le siege de Liege. D'abord ils s'y opposerent; car les Hollandois naturellement ne vouloient point d'action dont le sort pouvoit être douteux, sachant que les batailles décident des Etats, & les peuvent dans un instant culbuter. Ils craignoient donc que, rassemblant toutes nos forces, nous ne vinssions les attaquer; mais Marlborough leur ayant fait voir clairement, que le détachement que nous avions

envoyé en Allemagne, & celui de M. de Tallard, qui étoit allé sur la Moselle, nous avoient tellement affoiblis, que nous n'oserions hasarder un combat, les Députés enfin consentirent à l'entreprise. 1702.

Cependant le Maréchal de Boufflers se trouvoit dans un embarras terrible; quoique brave de sa personne, il craignoit les ennemis, & d'un autre côté il savoit les discours qu'à la Cour & à l'armée on tenoit sur son compte. Il n'avoit pas assez de troupes pour chercher à livrer bataille, n'ayant que soixante-deux bataillons, & quatrevingt-six escadrons. D'un autre côté, il ne lui étoit plus possible maintenant de couvrir Liege & le Brabant. Il falloit donc opter, & c'est ce qui l'affligeoit; en effet, quelque parti qu'il prît, il étoit toujours sûr de faire quelque perte considérable, & par conséquent d'être blâmé; à la vérité, s'il avoit voulu prendre ses mesures dès qu'il eut abandonné

1702. Gueldre, il auroit pu faire un bon camp retranché sous Liege, ainsi que les ennemis l'avoient pratiqué la derniere guerre, moyennant quoi, en y laissant trente ou trente-cinq bataillons, la place auroit été en sûreté; avec le reste, il se seroit tenu derriere les Gettes, ce qui auroit couvert le Brabant, mais il n'en avoit plus le temps; ainsi il se contenta de jetter huit bataillons dans les châteaux & citadelle de Liege. Le 13 Octobre, les ennemis arriverent devant la ville, qui leur ouvrit les portes; les batteries commencerent à tirer le 20 contre la citadelle. Ils en attaquerent le 23 le chemin couvert, & y trouverent si peu de résistance, que voyant une breche faite au corps de la place, & le fossé peu profond, ils monterent à l'assaut, & emporterent la citadelle. Le sieur de Violaine, qui y commandoit, ne put jamais excuser sa négligence; il n'avoit fait aucune disposition, & ne parut à la tête des troupes, que lorsque les

ennemis étoient déjà maîtres de la place. Dès que nous apprîmes cette triſte nouvelle, nous rentrâmes dans nos lignes à Jandrin, mettant notre droite près de Boneff, ſur la Méhaigne, & notre gauche au ruiſſeau de Joſſe. 1702.

La Chartreuſe de Liege ne fit pas une plus longue défenſe que le reſte. Dès que le canon commença à tirer, la garniſon capitula; après quoi les ennemis ne ſongerent plus qu'à ſe ſéparer, ce qu'ils firent dans les premiers jours de Novembre, à notre grand contentement; car dans le train où nous étions de laiſſer tout faire, ils n'auroient trouvé de notre part aucun obſtacle à leurs entrepriſes. Notre armée fut auſſi renvoyée dans les quartiers d'hiver.

Le Maréchal de Villeroi, qui étoit priſonnier en Allemagne, revint cet hiver à la Cour. Voici ſon aventure en peu de mots. Vers la fin de la campagne de 1701, le Roi, peu content de la conduite du Maréchal de Catinat, l'a-

voit envoyé commander l'armée d'Ita-
1702. lie, ſous les ordres du Duc de Savoie, Généraliſſime des deux Couronnes. Il y donna le combat de Chiari, où nos troupes furent repouſſées & très-mal menées; enſuite ayant mis, pendant l'hiver, ſon quartier général à Crémone, & cette ville ayant été ſurpriſe par le Prince Eugene, il y fut pris & emmené en Allemagne. Jamais peut-être il n'eſt rien arrivé à la guerre de plus ſingulier. Une armée ſurprend une ville, y prend le Général; & toutefois les troupes qui s'y trouvent, quoique beaucoup inférieures en nombre, diſperſées dans différens quartiers, ſans chef & ſans ordre, ont la fermeté de courir de toute part ſur les ennemis, & enfin de les rechaſſer totalement de la ville.

Le Roi, qui aimoit tendrement le
1703. Maréchal de Villeroi, fit tant ſolliciter l'Empereur, que celui-ci le relâcha, & auſſi-tôt il fut nommé pour Général de l'armée de Flandre, ayant ſous lui le

Maréchal de Boufflers, dont la Cour n'étoit que médiocrement satisfait. Je reservis encore dans cette armée. 1703.

Dès les premiers jours de Mai, les troupes commencerent à s'assembler, & le septieme nous campâmes en front de bandiere à Tirlemont, avec cinquante bataillons & cent escadrons. Le dessein du Maréchal de Villeroi étoit de tâcher de surprendre quelques quartiers des ennemis, dispersés le long du Demer & du Jarre, & de profiter de l'absence du Duc de Marlborough, qui dans ce temps-là faisoit le siege de Bonn.

Nous marchâmes le 9 Mai par la grande chaussée, & investîmes tout-à-coup Tongres, où il y avoit deux bataillons.

M. d'Owerkerque, Général des Hollandois, qui commandoit dans l'absence de M. de Marlborough, ayant appris que nous nous assemblions, avoit résolu de venir se camper, avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes, sur les

hauteurs de Tongres, mettant sa gauche
1703. à la ville, & la droite tirant vers Hasselt, moyennant quoi il auroit été dans un poste excellent, & nous auroit barré l'entre-deux du Demer & du Jarre: mais notre diligence rompit ses mesures: ainsi il fut obligé de se camper auprès de Maëstricht, pendant que nous attaquâmes Tongres. Nous n'y observâmes pas grande cérémonie, la ville n'ayant pour toute défense qu'une muraille, flanquée de quelques méchantes tours. On planta du canon, qui tira le même jour. Le lendemain, comme il commençoit à y avoir breche, la garnison se rendit à discrétion; nous y prîmes les équipages du Duc de Virtemberg, Général des Danois, & du Major Général Herbo. Nous nous campâmes ensuite, la droite à Bedoé sur le Jarre, & la gauche sur les hauteurs tirant vers Hasselt, & nous laissâmes Borkloën derriere nous.

Le Maréchal de Villeroi voulut en-

ſuite faire une tentative ſur les ennemis ; pour cet effet, nous fîmes une marche de nuit, & arivâmes le 14 à huit heures du matin en préſence ; nous les trouvâmes en bataille, la droite à Péterſem, & la gauche à Maëſtricht ; mais peu de temps après, avant que notre infanterie fût arrivée, ils rehauſſerent leur droite : nous reconnûmes leur ſituation, pour voir la maniere dont il faudroit faire les diſpoſitions de la bataille ; mais après avoir bien examiné, nous jugeâmes que le poſte étoit inattaquable. Leur droite étoit appuyée à Lonaken, village très-fort, ſitué ſur une hauteur qui dominoit toute la plaine ; & leur front étoit couvert par un chemin creux, qui va de Lonaken à Maëſtricht. Leur armée étoit de trente-cinq à quarante bataillons, & d'environ ſoixante-dix eſcadrons. Le Maréchal de Villeroi ayant trouvé les avis de Meſſieurs les Officiers Généraux conformes aux ſiens,

1703.

remarcha le même jour à son camp,
1703. près de Tongres.

Le Duc de Marlborough, ayant pris Bonn, où le Marquis d'Alegre fit une très-belle défense, revint joindre Owerkerque. Son armée se trouva composée de soixante-cinq bataillons, & de cent vingt escadrons. Il passa le Jarre auprès de Maëstricht, & se campa à Outem; sur quoi nous mîmes notre gauche près de Tongres, & la droite vers le bois d'Hernous, nous étendant le long du Jarre. Les ennemis marcherent ensuite par leur gauche, & nous par notre droite, & cette manœuvre dura le reste du mois. Mais avant que de continuer à faire le détail de cette campagne, il est à propos de faire quelques raisonnemens sur les projets & desseins des ennemis. Ayant vu que l'année précédente nous nous étions opposés aussi foiblement qu'inutilement à leurs entreprises, & sachant d'ailleurs que pendant

l'hiver nous avions envoyé ſur le Rhin un nombre conſidérable de troupes, ils 1703.
ne douterent pas que leur ſupériorité ſur cette frontiere ne fût ſi grande, qu'ils n'auroient qu'à ſe déterminer ſur le choix des conquêtes ; & ſur ce pied, ils firent les préparatifs néceſſaires pour l'exécution de leurs projets : dès que Bonn ſeroit pris, Anvers & Oſtende devoient être les premieres villes attaquées ; la premiere au profit des Hollandois, & l'autre pour les Anglois, qui avoient fort inſiſté ſur cela pendant l'hiver, & qui n'avoient même conſenti au ſiege de Bonn qu'à cette condition. Ils étoient tous perſuadés que nous ne pouvions mettre vingt mille hommes enſemble ; auſſi furent-ils bien ſurpris, quand ils nous virent enlever Tongres, & leur préſenter la bataille auprès de Maëſtricht : toutefois ils ne furent pas encore détrompés, s'imaginant à la vérité que nous avions plus de troupes qu'ils n'avoient cru, mais auſſi

1703. qu'excepté ce qu'ils voyoient, nous n'avions plus rien dans tout le pays. C'eſt ſur ce principe que M. de Marlborough, dès qu'il fut arrivé, paſſa le Jarre, afin de nous attirer ſur la Méhaigne, & par-là nous éloigner de la Flandre, vers où il faiſoit par les derrieres filer des troupes, ne doutant point qu'en nous tenant de ce côté-ci en échec, il ne pût, ſans obſtacle, faire exécuter les deſſeins projettés. Sa ſurpriſe fut des plus grandes, quand il ſut que le Marquis de Bedmar aſſembloit un corps conſidérable près d'Anvers, & qu'on formoit encore deux camps près de Gand & de Bruges. Réſolu de voir s'il ne nous embarraſſeroit pas, il fit embarquer du canon à Maëſtricht, comme pour attaquer Huy; il en fit autant à Berg-op-Zoom, & même en Hollande: il fit deſcendre des troupes par eau à Lillo, au Sas de Gand & à l'Ecluſe, afin de nous donner jalouſie pour toutes les places de Flandre. Mais voyant que rien

ne nous ébranloit, il fut à son tour assez embarrassé ; car, d'un côté, il avoit fort 1703.
envie de faire quelque chose, & ne voyoit pas trop jour à le pouvoir ; & de l'autre côté, il étoit fort pressé par l'Empereur de lui envoyer un secours considérable, sans quoi ce Prince déclaroit qu'il ne pouvoit résister aux François & Bavarois, qui venoient se joindre au centre de l'Allemagne. Ce dernier motif le détermina à faire marcher au delà du Rhin quelques troupes, & à continuer de voir s'il pourroit nous entamer de quelque côté.

Il faut observer qu'outre les soixante-cinq bataillons, & les cent vingt escadrons que les ennemis avoient dans leur camp, ils avoient une trentaine de bataillons, & autant d'escadrons, dispersés depuis Breda jusqu'à l'Ecluse, indépendamment de dix bataillons, & quelque cavalerie, qui bloquoient la ville de Gueldres. Nous avions alors dans notre armée soixante-trois bataillons,

& cent un escadrons ; le Marquis de
1703. Bedmar avoit à ses ordres, tant auprès d'Anvers que du côté de Gand, Bruges, Ostende & Damm, quarante bataillons & vingt-sept escadrons ; je ne comprends ni ce qui étoit dans nos garnisons, ni dans celles de nos ennemis.

Pour revenir aux mouvemens qui se firent de part & d'autre, le 9 Juin, les ennemis remarchant par leur gauche, se vinrent camper la droite à Timecourt, & la gauche près de Warfusé ; sur quoi nous remontâmes par notre droite jusqu'au delà des sources du Jarre, & nous nous plaçâmes dans l'entre-deux du Jarre & de la Méhaigne, afin de barrer le chemin aux ennemis ; notre droite étoit près de Breff, sur la Méhaigne, & notre gauche à Drion, sur le Jarre. Comme il n'y avoit plus de ruisseau qui séparât les deux armées, qui n'étoient éloignées que d'une lieue & demie, nous mîmes beaucoup d'infanterie dans Tourine, village situé très-

avantageusement, au centre de notre camp : l'on fit aussi quelques redoutes le long de notre front, & l'on retrancha Drion. Les ennemis ne jugerent pas à propos de nous attaquer ; ainsi il n'arriva aucune action considérable, seulement quelques petites escarmouches, à l'occasion des fourrages que nous fîmes près de leur camp. 1703.

Le Duc de Marlborough, qui voyoit qu'il ne pouvoit rien entreprendre de considérable qu'en déplaçant notre armée, ou du moins les différens corps que nous avions à portée de nos principales places, ordonna à M. de Cohorn de tenter une irruption dans le pays de Waes, afin d'y attirer le Marquis de Bedmar, qui se tenoit campé sous Anvers : si Bedmar quittoit son poste, Obdam qui étoit, avec un gros corps, près de Lillo, auroit dans l'instant marché sur Anvers, & se feroit placé derriere la Skene ; Cohorn l'auroit joint en diligence, & toute l'armée y auroit

marché à tire d'aile. Selon les apparences, ayant leur dessein formé, ils y
1703. seroient arrivés avant nous, & en ce cas Anvers étoit perdu.

Cohorn fit quelques mouvemens, & prit même quelques postes dans le pays de Waës.

Marlborough décampa le 27 Juin, passa le Jarre au dessus de Tongres, étendant sa droite vers Borckloën. Comme nous jugions qu'il avoit dessein de passer le Demer, nous nous portâmes entre Avesnes & Lewes.

Les ennemis le lendemain s'étendirent à Bilsen; sur quoi nous nous rapprochâmes de Diest, afin de pouvoir nous placer derriere le ruisseau de Beneguen, & barrer aux ennemis le chemin de Lierre & d'Anvers; mais comme nous vîmes que les ennemis n'avoient pas encore passé le Demer, & que nous apprîmes que M. d'Obdam étoit venu camper à Ekeren à une lieue d'Anvers, en deçà de Lillo, le Maréchal de Bouf-

flers fut détaché avec trente escadrons, dont la moitié étoient de Dragons, & 1703. trente compagnies de Grenadiers, pour aller, conjointement avec le Marquis de Bedmar, attaquer Obdam. Ce Général ennemi ne fut en aucune façon averti de cette marche, de maniere que la premiere nouvelle qu'il en eut, fut lorsque ses gardes avancées lui annoncerent l'arrivée de nos troupes sur eux : ce qui est encore fort surprenant, c'est que nos gens eurent toutes les peines du monde à trouver l'armée ennemie, quoiqu'on sût qu'elle étoit campée à Ekeren : l'on fut très-long-temps à la chercher avant que de la pouvoir découvrir, tout comme quand un piqueur cherche à détourner dans un bois un cerf, ou un sanglier; ce qui fut cause qu'on n'arriva que vers les quatre heures après midi. D'abord notre Cavalerie & nos Dragons, qui avoient pris les devants, pousserent quelques troupes ennemies jusqu'auprès de leur camp, mais leur infanterie les fit

1703. retirer. La nôtre étant ensuite arrivée, on chassa les ennemis du village d'Ekeren, & alors ils ne songerent plus qu'à se retirer à Lillo ; cela ne se pouvoit que par une chaussée, à cause que tout le pays est coupé par des watergans, des fossés & des haies. On essaya d'inquiéter leur retraite ; mais ils la firent en bon ordre, & repousserent vivement ceux qui les approchoient. Quelques brigades de nos troupes ayant chargé, furent battues à plate couture, & se retirerent même en désordre dans les lignes d'Anvers. Durant que cela se passoit à la gauche, nos Dragons & quelques bataillons s'étoient emparés d'un village, qui se trouvoit vers le milieu de la digue, entre Ekeren & Lillo, de maniere que si nos gens s'y étoient maintenus, chose très-facile, au moyen d'une coupure, ou retranchement sur la digue, qu'on auroit pu faire en un quart-d'heure, les ennemis eussent été obligés de se rendre, n'y ayant point moyen

de se sauver par ailleurs ; mais ceux qui se trouverent chargés de cette commission ne firent rien du tout, en sorte que les ennemis qui n'avoient d'autre ressource, attaquerent avec tant de furie, que nos gens leur laisserent le passage libre. Quelques troupes les suivirent ; mais le grand feu qu'ils firent, le bon ordre qu'ils observerent, & la nuit, mirent fin au combat. Cependant la plus grande partie de nos gens croyoient avoir perdu la bataille, si bien que, durant l'obscurité, l'on se retira sur la Bruyere, auprès de la cavalerie qui y étoit restée. Le jour venu, on envoya reconnoître ; & comme l'on vit que les ennemis s'étoient entiérement retirés, on fit retourner les troupes sur le champ de bataille, avec un grand bruit de tambours, tymbales & trompettes. L'on prit quatre pieces de canon, deux gros mortiers, & quarante petits, toutes les munitions de guerre, tout le bagage, quelques drapeaux, & l'on fit environ huit

1703.

1703. à neuf cents prisonniers, avec la Comtesse de Tilly, habillée en Amazone, laquelle étoit venue ce jour-là dîner au camp. M. d'Obdam, Général de cette armée, voyant qu'on marchoit pour l'attaquer, se crut si bien battu, qu'il se sauva à toutes jambes à Berg-op-Zoom, où il annonça tout perdu. Le Lieutenant Général Shulembourg resta avec les troupes, & acquit, par sa belle manœuvre, autant de réputation, que son Chef en recueillit de honte. L'on ne put dire combien les ennemis perdirent de monde; mais de notre côté la perte montoit au moins à deux mille hommes.

Autre chose extraordinaire, c'est que, quoiqu'il n'y eût que neuf lieues de Diest à Ekeren, & que l'action se fût passée le 30, nous n'eûmes avis de cette affaire, que le 2 de Juillet. L'on peut juger de l'inquiétude où nous étions tous, & sur-tout le Maréchal de Villeroi, dont le fils aîné, Lieutenant Général, étoit du détachement. Nous avions entendu

le

le feu du combat, & le ſilence de M. le Maréchal de Boufflers & du Marquis 1703.
de Bedmar, joint aux mauvais rapports de quelques Officiers bleſſés, nous faiſoient avec raiſon appréhender quelque cataſtrophe.

Ayant appris que les ennemis avoient paſſé le Demer à Haſſelt, & étoient venus camper à Beringhen, nous ne jugeâmes pas à propos, attendu le détachement que nous avions fait, de nous expoſer en plaine; ainſi, au lieu d'aller à Béverlo, comme d'abord nous en avions eu intention, nous paſsâmes le Demer, une demi-lieue au deſſous de Sickem, & allâmes le 1er de Juillet nous camper auprès d'Arſcot, derriere les lignes qui alloient d'Arſcot à Lierre. Quelques jours après, le Maréchal de Boufflers nous ayant rejoint, comme auſſi quelques autres troupes du Marquis de Bedmar, nous ſortîmes de nos lignes, afin de faire croire aux ennemis que nous ne demandions pas mieux que de

1703. nous battre ; mais nous n'avions pourtant intention que de faire bonne contenance, de tâcher de différer la jonction des troupes de Cohorn, avec celles d'Obdam, sans quoi nous étions bien assûrés que le Duc de Marlborough ne nous attaqueroit pas, & d'être toujours en situation de couvrir toutes nos places, tant en deçà qu'au delà de l'Escaut. Après plusieurs marches & contre-marches, faites de part & d'autre, enfin nous nous campâmes à S. Job ; la droite à la Skene, & la gauche dans la plus belle plaine du monde.

Le 23, les ennemis vinrent camper à une lieue & demie de nous. L'après dîné, le Duc de Marlborough vint avec tous les Officiers Généraux, pour nous reconnoître ; sur quoi plusieurs personnes, qui avoient déjà proposé au Maréchal de Villeroi de se retirer dans ses lignes, le presserent de le faire, dès le soir même, pour ne point s'exposer à y entrer trop précipitamment ; manœuvre

toujours dangereuse, & peu honorable : mais le Maréchal n'y voulut point consentir, alléguant, pour raison, qu'il falloit cacher, le plus long-temps qu'on pourroit, l'ordre qu'il avoit de ne point combattre; & qu'ainsi, tant que le camp de Lillo ne seroit pas à portée de joindre les ennemis, il falloit faire mine de les attendre de pied ferme, d'autant que, lorsque nous verrions la jonction prête à se faire, & même les ennemis commencer à déboucher sur la bruyere, nous serions encore à temps de rentrer dans nos lignes, dont nous n'étions qu'à une lieue. Nous avions fait un si grand nombre d'ouvertures, pour y arriver, que dans une heure de temps nous y aurions été. Le terrein étoit aussi très-favorable pour la retraite, y ayant force haies que nous aurions farcies d'infanterie; de maniere que la cavalerie ennemie n'eût osé nous inquiéter; & pour ce qui est de leur infanterie, elle ne pouvoit jamais arriver à temps, ayant une lieue & demie de

1703.

bruyere à traverser : on se contenta donc
1703. de renvoyer les gros bagages. Le lendemain 24, nous apprîmes par nos partis, que le camp de Lillo, fort de vingt-six bataillons, & d'autant d'escadrons, ayant marché de nuit, étoit arrivé le matin à Capelle, à une lieue & demie de notre gauche ; nous entendîmes même le signal de son arrivée, par un coup de canon qu'on y tira. Nous vîmes, peu après, l'armée ennemie commencer à déboucher sur la bruyere, auprès de Westuesel ; sur quoi nous nous mîmes en marche, & en moins de trois heures, l'armée & les bagages furent dans nos lignes, sans qu'il parût personne à notre arriere-garde. Les ennemis camperent la gauche à Westvesel, & la droite en arriere de Capelle, & nous la droite à Oleghem, & la gauche à Durem, avec soixante-six bataillons, & cent six escadrons. M. de Guiscard fut envoyé de l'autre côté de l'Escaut à Bork, avec dix-huit bataillons, & dix escadrons, pour couvrir le

fort Sainte-Marie, & garder la digue de Calo, dans le pays de Waës. 1703.

Il feroit difficile de dire, si les ennemis avoient véritablement intention de combattre. L'on peut dire qu'ils y auroient moins risqué que nous; car s'ils eussent perdu la bataille, nous n'aurions pu attaquer que Liege, au lieu qu'en la gagnant, ils nous auroient enlevé Anvers & tout le Brabant. Peut-être toutefois, que vu la répugnance qu'ont toujours eue les Etats Généraux à risquer une action décisive, le mouvement de M. de Marlborough n'étoit que pour se joindre à Cohorn, & de là s'étendre sur l'Escaut, afin de porter la guerre en Flandre, où, à cause de leur infantrie, ils espéroient avoir plus beau jeu. Quoi qu'il en soit, dès que nous fûmes dans nos lignes, ils ne firent aucun mouvement de douze jours. Le Maréchal de Villeroi, attentif à ne se point laisser gagner de marche d'aucun côté, & ayant pourvu à l'autre côté de l'Escaut par le

1703. corps de M. de Guiscard, me détacha avec trente-huit escadrons pour Lierre. Au commencement d'Août, les ennemis ne voyant aucune possibilité de pouvoir rien faire du côté de Flandre, remarcherent vers la Meuse; nous les côtoyâmes toujours pardedans nos lignes, observant par nos alongemens d'être en état de ne pouvoir être devancés d'aucune part par une contre-marche : car quoi qu'ils publiassent qu'ils alloient assiéger Huy, & qu'ils avoient pour cela tous les préparatifs nécessaires, ils espéroient que, pour les en empêcher, nous irions nous placer à Vignamont; auquel cas ils s'en seroient retournés en diligence pour attaquer nos lignes, & auroient tenté d'exécuter leurs premiers projets sur Anvers. Nous ne nous avançâmes donc qu'à mesure que les ennemis s'avançoient, & ainsi s'étant eux-mêmes campés à Vignamont, nous nous mîmes, la droite à Vasiege sur la Méhaigne, & la gauche à Josse. Alors le

ſiege d'Huy ſe fit tout de bon, pendant lequel je fus détaché avec quinze bataillons & vingt-ſix eſcadrons, pour continuer nos lignes de Vaſiege à la Meuſe. 1703.
M. de Tzerclaës fut envoyé dans le Condros pour contenir les ennemis de ce côté-là, & être à portée de pouſſer des troupes ſur la Moſelle, en cas qu'ils y en fiſſent marcher, après la priſe d'Huy. Ce château ſe rendit le 25 Août. Les ennemis vinrent enſuite ſe camper à Hannuye, à deux petites lieues de nous : ils nous reconnurent pluſieurs fois; mais ne jugeant pas à propos de nous attaquer, ils marcherent à Saint-Tron, d'où ils envoyerent vingt-cinq bataillons & quarante eſcadrons aſſiéger Limbourg.

M. de Pracontal eut ordre, avec dix-huit bataillons & quinze eſcadrons, de les obſerver, d'autant que dans ce temps-là le Maréchal de Tallard, qui commandoit l'armée ſur le Rhin, faiſoit le ſiege de Landau; & la Cour avoit ordonné,

qu'en cas que les ennemis envoyassent
1703. un détachement de Flandre pour le
Rhin, Pracontal y marcheroit aussi. Pour cet effet il se campa à Marches dans les Ardennes; la garnison de Limbourg fut obligée de se rendre prisonniere de guerre le 27 Septembre. Le Duc de Marlborough, qui y étoit allé lui-même, revint ensuite à Saint-Tron rejoindre son armée; mais dans les premiers jours d'Octobre il se retira à Tongres, & nous étendîmes notre armée à Dieft, & le long du Demer. Le reste du mois l'on ne songea, de part & d'autre, qu'à s'amuser, pour s'empêcher d'envoyer des troupes en Allemagne : nous fîmes même embarquer du canon à Namur, où les Maréchaux se rendirent de leurs personnes pour y faire accroire que nous voulions rassiéger Huy. Mais enfin, un détachement des ennemis étant parti pour aller au secours de Landau, & M. de Pracontal le côtoyant, notre campagne prit fin le 2 de Novembre.

Au retour de l'armée, je me fis naturalifer François, en ayant demandé & obtenu la permiffion du Roi d'Angleterre. 1703.

Cet hiver, l'Empereur ayant, par le moyen des Anglois & des Hollandois, engagé le Portugal à fe déclarer pour la Ligue, réfolut d'envoyer en Portugal fon fecond fils, l'Archiduc Charles, afin de tâcher d'exciter, par la préfence de ce Prince, les Efpagnols à fe déclarer contre Philippe V, d'autant que l'Amirante de Caftille, qui s'étoit retiré à Lisbonne, avoit afsûré que la nation Efpagnole ne demandoit pas mieux, pour peu qu'elle fût foutenue. Sur ce principe, l'Empereur déclara l'Archiduc Roi d'Efpagne, & le fit paffer en Hollande, d'où il devoit aller en Portugal avec douze mille hommes de Troupes Angloifes & Hollandoifes : fur quoi le Roi fit marcher en Efpagne dix-huit bataillons & dix-neuf efcadrons, au fecours de fon petit-fils, & je fus nommé le Général de ces 1704.

troupes. Puyſegur, Maréchal de camp, & 1704. qui avoit, depuis nombre d'années, fait la charge de Maréchal des Logis de l'armée en Flandre, fut envoyé à l'avance à Madrid, afin de faire les arrangemens pour tout ce qui regardoit la guerre. Après avoir réglé avec Orry les endroits où ſe devoient faire les magaſins, & donné les inſtructions pour tous les préparatifs néceſſaires, il alla viſiter les frontieres de Portugal, afin de pouvoir, à mon arrivée, me rendre un meilleur compte de toutes choſes. Mais à ſon retour il ſe plaignit très-vivement de ce qu'Orry l'avoit trompé, n'ayant rien trouvé de ce qu'on lui avoit aſsûré être déjà dans les magaſins. Sur cela, grandes lettres furent écrites à Verſailles. L'Abbé d'Etrées, Ambaſſadeur de France, ennemi juré de Madame des Urſins, & par conſéquent Orry qui en étoit la créature & le conſeil, ſe joignit à Puyſegur; le Roi & la Reine d'Eſpagne prirent le parti d'Orry, de maniere que le Roi ne

ſachant que croire, m'ordonna d'examiner cette affaire, & de lui mander 1704.
la vérité de ce que j'aurois découvert ſur cela, auſſi bien que ſur toutes les autres brouilleries de la Cour d'Eſpagne.

J'arrivai à Madrid le 15 Février, où d'abord S. M. Catholique me fit Capitaine Général de ſes armées. Je fis auſſi la cérémonie de me couvrir, ayant été introduit à l'audience par le Duc d'Arcos, comme parrain, ſelon la coutume d'Eſpagne. Je commençai enſuite par examiner ce qui regardoit les magaſins, comme ce qui m'importoit le plus. Toute la tracaſſerie entre Puyſegur & Orry ne venoit que d'un mot mal entendu; car Orry avoit dit à l'autre, en préſence du Roi d'Eſpagne, que les magaſins ſeroient faits, & Puyſegur avoit cru qu'il l'avoit aſsûré qu'ils étoient faits. Orry faiſoit voir clairement que, comme on n'avoit pu déterminer les endroits des différens emplacemens, juſqu'à l'arrivée de Puyſegur, il n'avoit pas été poſſible, dans

1704. ce peu de temps, de faire les magaſins marqués, & qu'ainſi n'y ayant point de ſa faute, il ne pouvoit avoir été aſſez ſot pour vouloir, ſans aucune néceſſité, ni intérêt, en impoſer à un homme qui partoit dans l'inſtant, pour aller ſur les lieux en queſtion, & qui, au bout de trois jours, en découvriroit la fauſſeté. Le Roi d'Eſpagne, Prince véridique, m'aſsûra que ce qu'Orry diſoit, étoit la vérité.

Ce point éclairci, je voulus tâcher d'approfondir le ſujet des animoſités entre l'Abbé d'Etrées & Madame des Urſins. Voici en peu de mots ce que je découvris en être la premiere cauſe. Le Cardinal d'Etrées, qui avoit été envoyé en Eſpagne après le retour de S. M. C. de ſa campagne d'Italie, pour y être chargé des affaires de France, vouloit tout gouverner en premier Miniſtre : Madame des Urſins, Camariéra Major de la Reine, auſſi ambitieuſe & hautaine que le Cardinal, vouloit auſſi de

ſon côté être la maîtreſſe, ou du moins paroître l'être; ce qui ne tarda pas à refroidir l'amitié qu'ils avoient autrefois contractée à Rome. Orry, qu'on avoit envoyé de France, pour travailler ſous l'Ambaſſadeur à l'arrangement des Finances, crut que le caractere & la jalouſie de ces deux rivaux lui pourroient fournir le moyen de s'ériger lui-même en Miniſtre. Pour cet effet, comme il trouvoit plus d'accès pour la flatterie dans Madame des Urſins, & que de plus celle-ci pouvoit être plus utile à ſes projets, ayant la confiance de la Reine, & tout pouvoir ſur ſon eſprit, il s'attacha totalement à elle, & eut grand ſoin de lui faire remarquer les manieres du Cardinal; comme auſſi de lui inſinuer qu'il ne tenoit qu'à elle de gouverner entiérement cette Monarchie, & que pour lui il travailleroit de toutes ſes forces, pour lui être de quelque utilité. Il n'eſt pas étonnant que de pareils diſcours fiſſent leur effet; ainſi ils concerterent enſemble

1704.

tout ce qu'il falloit faire pour éloigner le
1704. Cardinal. A la sollicitation de la Reine, le Roi Catholique en écrivit à son grand-pere, avec tant d'instance, qu'il l'obtint.

L'Abbé d'Etrées, neveu du Cardinal, ayant fort envie de devenir Ambassadeur, fit sa cour autant qu'il put à Madame des Ursins, blâmant devant elle la conduite de son oncle, & enfin fit si bien, qu'à force de promettre qu'il ne feroit jamais que ce qu'il lui plairoit, & qu'il dépendroit totalement de ses volontés, elle engagea S. M. Catholique d'écrire en France, pour que l'Abbé succédât au Cardinal. Cela fut accordé, & en apparence le nouvel Ambassadeur vivoit dans une parfaite intelligence avec elle; mais la Princesse des Ursins, ayant eu quelque soupçon que l'Abbé n'agissoit pas de bonne foi, engagea le Roi d'Espagne à faire prendre à la poste le paquet de l'Ambassadeur, pour M. de Torcy; elle y trouva l'éclaircissement qu'elle cherchoit, car l'Abbé y dé-

crioit sa conduite, & se lamentoit de la dissimulation qu'il étoit obligé d'avoir. 1704.
Madame des Ursins, après avoir pris copie de cette lettre, & avoir mis sur la marge de l'original ses réponses & ses réflexions, l'envoya elle-même par un Courier au Roi, & se plaignit hautement de la perfidie & des calomnies de l'Abbé; mais aussi ce qu'elle venoit de faire déplut fort à la Cour de France, qui considéroit cette action comme un attentat au Droit des Gens, les dépêches des Ambassadeurs devant toujours être sacrées.

Il est aisé de croire qu'après cet éclat, la haine entre les partis contendans, montée à un tel point, ne pouvoit être assouvie que par la destruction de l'un des deux. La Princesse des Ursins avec Orry étoit soutenue de la Reine: l'Abbé avoit pour lui M. de Torci, & la plupart des Ministres de la Cour de France, & tout ce qu'il y avoit d'Espagnols mécontens du Ministere de Madrid: Puysegur s'étoit

aussi joint à ce dernier, fâché de ce
1704. qu'Orry s'étoit justifié de l'accusation intentée contre lui. A mon arrivée, chacun voulut tâcher de me mettre de son côté; la Reine ne dédaigna pas de m'en prier, mais je parlai si franchement sur tout cela, & aux uns & aux autres, qu'ils virent bientôt que je n'entrerois pas dans leurs tracasseries, ayant d'ailleurs assez d'occupations importantes, pour ne me point embarquer dans des discussions aussi désagréables, qu'inutiles aux affaires, dont j'étois principalement chargé. Je m'appliquai donc à régler tout ce qui pouvoit avoir rapport aux préparatifs, pour l'ouverture de la campagne. Je dois cette justice à Orry, qu'il n'obmit rien de ce qu'il pouvoit croire nécessaire ou utile; car, quoique sans caractere quelconque, il se mêloit de tout, & faisoit tout.

Le Roi d'Espagne voulant commander son armée en personne, je le déterminai à partir de Madrid, le 4 de

Mars, pour s'approcher de la frontiere. Il eſt vrai qu'il n'y avoit encore rien 1704. de prêt pour l'ouverture de la campagne; mais, comme l'Abbé d'Etrées avoit ordre de la Cour de preſſer le départ de S. M. Catholique, je crus devoir le ſeconder du mieux que je pourrois. Le Roi, qui étoit très-irrité contre Madame des Urſins, vouloit éloigner ſon petit-fils de la Reine, afin d'en obtenir plus aiſément le renvoi de Madame des Urſins. Je n'avois nulle part à ce deſſein, & qui plus eſt, je l'ignorois. J'accompagnai S. M. C. juſqu'à Placencia, où il fut déterminé qu'il reſteroit juſqu'à ce que je lui fiſſe ſavoir que tout étoit prêt, & que, pour preſſer les affaires, je me rendrois à Alcantara. Je ne fus pas long-temps ſans être obligé de faire un tour à Placencia. L'Abbé d'Etrées avoit reçu l'ordre de faire partir incontinent de Madrid la Princeſſe des Urſins, & avoit pour cet effet une lettre à remettre au Roi d'Eſpagne; mais comme l'on crai-

gnoit que l'Abbé, pour qui ce Prince
1704. avoit conçu une averſion étonnante, ne pût peut-être pas venir à bout tout ſeul de cette commiſſion, j'eus ordre de l'appuyer, s'il étoit néceſſaire, & d'employer même les termes les plus forts, pour engager S. M. C. à conſentir à la volonté du Roi. Nous chargeâmes le Pere d'Aubenton, Confeſſeur de S. M. C. d'en faire premiérement l'ouverture à ce Prince, & malgré toute ſa tendreſſe pour la Reine, ſon amitié pour la Princeſſe, il ne balança pas un inſtant à ſe conformer aux deſirs du Roi : ainſi l'Abbé n'eut autre choſe à faire qu'à donner ſa lettre, & moi qu'à conſoler le Roi d'Eſpagne, qui étoit pénétré du chagrin que reſſentiroit la Reine de cette aventure. J'écrivis à Madame des Urſins, pour lui témoigner la part que je prenois à ſon malheur ; mais en même temps pour lui conſeiller, comme ſon ami, d'obéir avec toute la promptitude & la ſoumiſſion poſſible ; car, malgré le conſentement

de S. M. C. nous n'étions pas sûrs de ce que feroit la Reine, Princeſſe d'une vivacité, d'une ſenſibilité & d'une hauteur infinies. Madame des Urſins ne balança pas ſur le parti qu'elle avoit à prendre, &, pour montrer ſon obéiſſance, elle partit de Madrid dès le lendemain qu'elle eut reçu l'ordre. La Reine fut outrée de rage & de douleur; elle jettoit feu & flammes contre les ennemis de la Princeſſe, & contre ceux qu'elle croyoit avoir contribué à ce changement, ou même en avoir été bien aiſes : & l'on ne peut pas dire qu'elle eut tort; car ils n'avoient pas eu pour elle les égards, ni le reſpect qui lui étoit dû. Rien n'étoit plus piquant pour une Reine, qui ſe ſentoit, que de ſe voir enlever une perſonne, en qui elle avoit une entiere confiance. Leurs Majeſtés Catholiques irritées de ce que l'Abbé d'Etrées venoit de faire, écrivirent ſi fortement au Roi contre lui, qu'ils obtinrent promeſſe qu'il ſeroit rappellé; & en effet le

1704.

Duc de Gramont fut nommé, mais il
1704. ne put arriver que dans le mois de Juin : ainſi l'Abbé reſta à l'armée juſqu'à ce temps-là.

Tous nos arrangemens faits, nous réſolûmes d'ouvrir la campagne le premier jour de Mai. Notre projet étoit que le Roi d'Eſpagne entreroit en Portugal par la droite du Tage, & ſe rendroit maître de Salvatierra, Monſanto, Caſtel-Branco, & de tout le pays, juſqu'à Villaveilla, qu'en même temps le Prince de Tzerclaës, marchant par l'autre côté du Tage, prendroit Caſtel-de-Vide, Port-Alegre, & ſe rendroit à Miſſa pour communiquer avec nous par le moyen d'un pont de bateaux que nous devions faire à Villaveilla ; que de là nous deſcendrions à Abrantes, d'où nous verrions enſuite le parti que nous aurions à prendre, cela dépendant des mouvemens que feroient les ennemis, de la poſition du pays que nous ne connoiſſions pas, & même de la ſaiſon qu'on

nous avoit assûrés ne pas permettre de res-
ter campés au delà du mois de Juin. Don 1704.
Francisco Ronquillo, Gouverneur des armes de la vieille Castille, & sous lui Joffreville, Maréchal de Camp François, venoit aussi, pour faire diversion, d'entrer en Portugal du côté d'Almeyda, avec quinze escadrons. Le Roi d'Espagne s'étant rendu à Alcantara le 3 de Mai, son armée se mit en marche le lendemain; nous avions environ vingt-cinq bataillons & quarante escadrons. L'on investit Salvatierra, dont le Gouverneur, & la garnison composée de deux bataillons, se rendirent au bout de deux jours prisonniers de guerre : il nous en auroit fallu au moins douze, s'ils eussent voulu se défendre; mais le Portugais, qui, dès que nous parûmes, tira force coups de canon, se rendit prisonnier de guerre, dès que je le fis sommer au nom de Sa Majesté Catholique, en faisant même beaucoup d'excuses d'avoir tiré, ne sachant pas la présence de ce Prince, en-

vers qui il n'avoit garde de manquer
1704. de respect.

Les châteaux de Segura & de Rosmarinos, se rendirent aussi de la même maniere. Nous envoyâmes un détachement, qui au bout de trois jours prit le château de Monsanto, de là nous avançâmes à Castelbranco, qui ne se défendit que quatre jours. Il est assez surprenant que des endroits, qui pouvoient faire quelque résistance, se soumissent si facilement, tandis que les bourgs, les villages, & tous les lieux ouverts, par où nous passâmes, se défendirent, & par-là furent saccagés.

Il pensa nous arriver à Castelbranco une aventure fâcheuse. Quelques François & Espagnols se querellerent au sujet de quelque butin; ils en vinrent aux mains, & il y en eut plusieurs de tués de part & d'autre. Les balles même vinrent dans un champ où le Roi d'Espagne faisoit sa halte; j'accourus dans l'instant, & par bonheur j'en imposai

ſi bien aux deux Nations, que depuis ce temps il n'y eut rien de pareil. 1692.

Après la priſe de Caſtelbranco, ayant ſu que le Général Fagel étoit campé avec deux bataillons Hollandois à ſept ou huit lieues de nous, à mi-côte de la Sierra-Eſtraya, auprès de Sourcira, nous détachâmes le Marquis de Thouy, Lieutenant Général, avec huit bataillons & quelques eſcadrons, pour tâcher de le ſurprendre.

Cela réuſſit à merveille, & les deux bataillons, qui ſe croyoient en ſûreté par leur poſition, & par notre éloignement, furent à la pointe du jour enveloppés. Fagel ſe ſauva tout ſeul, mais le Major Général Veldren, & tout le reſte fut pris.

Le Prince de Tzerclaës, loin d'exécuter de ſon côté ce dont nous étions convenus, étoit reſté ſur la frontiere d'Eſtramadure, alléguant pour raiſon, que le Duc de Schomberg, Général des Anglois, étant campé à Eſtremos avec

un corps considérable, lui couperoit les
1704. vivres, & toute communication avec notre pays.

Tzerclaës avoit pourtant douze bataillons, dont quatre François, & trente escadrons, & Schomberg n'avoit en tout que trente compagnies de cavalerie. La timidité de Tzerclaës alla même à un tel point, qu'il fut plusieurs fois prêt de retourner sous Badajos, & il n'en fut empêché que par le Chevalier d'Asfeld, Maréchal de Camp François, que j'avois mis exprès auprès de lui. Voyant donc que malgré les ordres réitérés du Roi d'Espagne, il n'avançoit pas, nous fûmes obligés de passer le Tage à Villaveilla pour l'aller chercher. Nous laissâmes deux bataillons & un escadron pour la garde du pont, & à Castelbranco cinq bataillons & quinze escadrons, aux ordres de M. de Gaëtano, Maréchal de Camp Espagnol. J'avois voulu y laisser M. de Thouy, Lieutenant Général François; mais il s'en excusa, par l'espèce de

de manie qu'il avoit de ne jamais vouloir ce qu'on lui propoſoit, s'imaginant toujours que c'étoit quelque ruſe de ſes ennemis, dont il croyoit, ſans raiſon, avoir un grand nombre, pour l'éloigner, ou pour lui jouer quelque piece. Nous allâmes à Miſſa, & de là à Port-Alegre, où enfin le Prince de Tzerclaës arriva en même temps que nous. 1704.

Cette place qu'il avoit trouvée très-forte, & qui, pour la prendre, requéroit beaucoup d'artillerie, fut priſe le lendemain de notre arrivée par le Chevalier d'Asfeld en ſix heures de temps : on avoit, pendant la nuit, fait monter du canon ſur une hauteur qu'on croyoit impraticable : de là on découvroit dans la ville & dans les ouvrages, de maniere qu'après qu'on eut tiré quelque temps, les ennemis abandonnerent les ouvrages, dont nous étant emparés, la garniſon, compoſée de deux bataillons Portugais & d'un Anglois, ſe rendit priſonniere de guerre.

Pendant que nous étions occupés dans

1704. l'Alentéjo, le Marquis de Lasminas, Général des Portugais, avoit assemblé auprès d'Almeyda dix-huit bataillons, & autant d'escadrons. Il commença par piller le bourg de Guinaldo, & de là traversant la Sierra Estrecha à Pena-Major, il attaqua Monsanto, qu'il reprit : sur cela M. de Gaëtano, qui étoit campé à Castel-Branco, craignant qu'on ne lui coupât les vivres, qu'il tiroit de la Zarza, & que même les ennemis n'attaquassent Salvatierra, se replia à la Zarza, où se trouvoit M. de Ronquillo, Lieutenant Général, & Gouverneur des armes de la vieille Castille, qui, sur la marche de Lasminas, y étoit venu avec son petit corps. Me fiant très-peu au savoir-faire de ces Généraux Espagnols, j'envoyai M. de Joffreville en diligence pour les joindre : dès qu'il fut avec eux, il persuada à Ronquillo de marcher en avant sur les ennemis ; mais comme il étoit à propos de les reconnoître avant que de se trop engager, il laissa son infanterie, au

nombre de huit bataillons, à un défilé, & s'avança avec quinze escadrons : il trouva toute l'armée Portugaise qui marchoit à lui ; ainsi, jugeant que la partie n'étoit pas égale, il se retira. Les ennemis étoient si près, que cela ne se put faire qu'après avoir fait plusieurs charges ; mais il se comporta avec tant de prudence & de valeur, qu'il culbuta toujours ce qui se présenta, & enfin repassa le défilé. Ensuite il marcha, sans être suivi, jusqu'à Salvatierra, vers laquelle place il avoit mandé à son infanterie de prendre les devants. Il y arriva une aventure assez bizarre : comme il avoit plu, plusieurs Cavaliers & Fantassins de l'arriere-garde ayant déchargé leurs armes, l'infanterie qui commençoit à camper auprès de la Zarza, s'imaginant que c'étoit les ennemis qui avoient battu la Cavalerie, prit tout-à coup l'épouvante, & s'enfuit jusqu'à Alcantara. Les bagages furent pillés par ceux des Soldats, qui, moins saisis de peur, son-

1704.

1704. gerent à profiter du désordre où étoit tout le monde. Le lendemain toute cette infanterie, fort honteuse, revint à la Zarza rejoindre Ronquillo & Joffreville. J'avois détaché le Marquis de Risbourg, Maréchal de Camp, avec trois bataillons & six escadrons, pour aller par Villavella & Castel-Branco, renforcer le corps de Ronquillo, & Joffreville lui avoit donné pour le rendez-vous de leur jonction le défilé que j'ai marqué ci-dessus. Risbourg ne sachant rien de l'affaire qui s'étoit passée, y arriva quelque temps après l'action, & découvrit facilement que les troupes qu'il y voyoit n'étoient pas les nôtres. Il ne laissa pas de faire si bonne contenance, que les ennemis, aussi peu avertis de sa marche que lui de la leur, n'oserent l'attaquer, ne sachant pas quelle étoit sa force; ce qui donna le temps à Risbourg de se retirer à Castel-Branco, où je le joignis le lendemain avec huit bataillons & quatorze escadrons, ayant

laiſſé le Roi d'Eſpagne campé à Niſſa avec le reſte de l'armée. 1704.

Mon intention étoit d'aller au ſecours de Monſanto ; mais ayant appris qu'il étoit rendu, je voulois marcher au Marquis de Laſminas. Pour cet effet, j'avertis Ronquillo de ſe trouver avec ſes troupes à Duero, afin de me joindre, & le lendemain ayant avec les miennes paſſé la riviere de Pont-Sul, j'y allai camper.

Les ennemis, qui ignoroient mon arrivée, marcherent par l'autre côté du Pont-Sul, ſur le chemin de Caſtel-Branco, dans le deſſein d'aller rompre notre pont ſur le Tage. Ma jonction étant faite, je remarchai à la pointe du jour par le même chemin, & ayant repaſſé le Pont-Sul, je campai près de Caſtel-Branco, avec intention de marcher le lendemain aux ennemis; mais ceux-ci, pour le coup, avertis que j'y étois avec un gros corps, ſe retirerent dans l'inſtant vers la montagne, & ſe placerent ſous Pena-Major.

Voyant donc qu'il n'y avoit plus moyen
1704. de les attaquer, je laiſſai au Comte d'Aguilar, Lieutenant Général, le commandement de ce camp, & retournai de ma perſonne rejoindre Sa Majeſté Catholique. Dans ce temps-là, le Marquis de Villadarias, Capitaine Général d'Andalouſie, s'étoit approché de nous, avec dix bataillons & quelques eſcadrons. Il eut ordre de faire le ſiege de Caſtel-de-Vide, & nous lui envoyâmes le Chevalier d'Aſfeld, avec huit bataillons François. La place de ſoi-même n'étoit pas bonne; mais toutefois, comme outre l'enceinte de la ville il y avoit un bon & grand château, nous aurions eu de la peine à nous en rendre maîtres, tant par rapport à notre médiocre artillerie, mal fournie de tout, que par rapport aux chaleurs qui étoient devenues exceſſives. Mais par bonheur, au bout de quatre jours de ſiege, notre canon ayant commencé à égratigner la muraille, le Gouverneur Portugais demanda à capituler, & en-

voya en otage un Colonel Portugais & un Anglois. On leur proposa d'être prisonniers de guerre : sur quoi l'Anglois se mit à jurer & tempêter, disant qu'il n'y consentiroit jamais; mais nous trouvâmes moyen d'intimider le Gouverneur, en l'assûrant que, s'il se défendoit, nous passerions tous les hommes au fil de l'épée, tandis que les femmes se trouveroient nécessairement exposées à la brutalité des Soldats; au lieu que se rendant maintenant, nous laisserions à lui & aux Officiers tous leurs équipages, & qu'on s'engageroit à empêcher tout pillage & désordre dans la ville. 1704.

Il consentit donc à se rendre prisonnier de guerre, & les Anglois n'y voulant point acquiescer, les Portugais nous introduisirent dans la ville. Sur cela les Anglois voulurent se saisir du château; mais le Gouverneur, pour leur ôter le moyen de se défendre, avoit fait jetter dans le puits toute la poudre; en sorte que les Anglois furent contraints de subir

1704. le sort du reste de la garnison, qui consistoit en deux bataillons Portugais, & un Anglois.

Pendant le siege de Castel-de-Vide, le Duc de Gramont, nouvel Ambassadeur, arriva au camp de Nissa, & l'Abbé d'Estrées, deux jours après, prit congé de S. M. C., bien joyeux de sortir avec honneur d'un emploi où il ne recevoit que des dégoûts : le Roi, quelque temps auparavant, lui avoit envoyé le Cordon-bleu, pour marque publique de la satisfaction qu'il avoit de lui ; chose d'autant plus agréable, qu'il y avoit peu ou point d'exemple qu'on l'eût donné à un Ecclésiastique qui n'étoit, ni Evêque, ni Cardinal.

Les chaleurs étant devenues si insupportables, qu'il n'étoit plus possible de tenir la campagne, nous décampâmes de Nissa le 1.er de Juillet, & retournâmes sur terres d'Espagne, pour prendre des quartiers de rafraîchissement.

Le Roi Catholique s'en retourna à

Madrid, le Prince de Tzerclaës à Badajos; & le Marquis de Villadarias, 1704.
après avoir pris le château de Marveon, rasé Port-Alegre & Castel-de-Vide, reprit le chemin d'Andalousie : quant à moi, je me rendis à Ciudad-Rodrigo, & le Comte d'Aguilar, après avoir rasé Castel-Branco, revint à Alcantara. La raison pourquoi nous fîmes raser toutes nos conquêtes, à la réserve de Marveon, de Salvatierra & de Segura, c'étoit le grand éloignement de ces places, la difficulté de les ravitailler, & le nombre de troupes qu'il auroit fallu pour les garder; ce qui auroit trop affoibli notre armée, déjà extrêmement diminuée par les maladies. Le Marquis de Lasminas, voyant que nous avions séparé l'armée, marcha de Pena-Major, pour se rendre à Almeyda, & de là pareillement mettre ses troupes en quartier; mais, comme pour la commodité du chemin il effleura notre frontiere, cela m'obligea de rassembler les quartiers voisins, crainte

1704. qu'il n'eût dessein d'attaquer Ciudad-Rodrigo, qui n'avoit pour toute fortification qu'une simple muraille, & qui par conséquent auroit été pris avant que de pouvoir être secouru. Mais dès que les ennemis eurent passé le Coa, & réparti leurs troupes, j'en fis autant des miennes, que j'étendis derriere Ciudad-Rodrigo, entre le Duero & la Sierra de Gata. Ainsi finit cette premiere campagne, dont le succès auroit dû être plus considérable; mais la timidité & l'imbécillité du Prince de Tzerclaës nous fit perdre, (ainsi que je l'ai dit,) un mois tout entier de deux que nous avions, & par-là nous empêcha d'aller jusqu'à Abrantes, à quatorze lieues au dessous de Villaveilla, & à quatorze seulement de Lisbonne. Nous aurions pu nous y établir, y faire descendre notre pont, & peut-être même que, la seconde campagne, nous aurions pu aller jusqu'à Lisbonne; mais le retardement de l'exécution de ce projet donna le temps aux ennemis

de s'accommoder dans les grandes montagnes, qui séparent Villavella d'avec Abrantes. 1704.

Le Duc de Schomberg ne fit pas un meilleur personnage, car il resta toujours les bras croisés à Estremos, ou Elvas, sans jamais songer à nous inquiéter en rien, ni même à nous observer; de maniere que, tant que nous fûmes dans l'Alentéjo, nous ne vîmes pas un seul de ses partis : aussi fut-on en Angleterre si mécontent de lui, que le Comte de Galway fut envoyé pour commander à sa place.

La grande faute des Généraux ennemis fut dans la disposition de leurs troupes, avant l'ouverture de la campagne; car au lieu de les mettre à portée de se pouvoir joindre en corps d'armée, pour nous faire tête, de quelque côté que nous allassions, ils les répartirent, partie d'un côté, partie de l'autre du Tage, sans avoir seulement eu la précaution de faire un pont de bateaux, ni à Villa-

1702. vella, ni à Abrantes, pour leur communication. C'eſt auſſi ce qui nous détermina à marcher tout droit en avant le long du Tage, afin de profiter de leur mauvaiſe ſituation, & de les empêcher de ſe joindre du reſte de la campagne. Cela nous réuſſit, & auroit peut-être cauſé la perte du Portugal, ſi le Prince de Tzerclaës eût exécuté ce dont nous étions convenus, & ſi nous n'avions manqué de beaucoup de choſes eſſentielles pour une entrepriſe de cette nature. Nous fûmes toujours dans une grande diſette de pain, dont quelques gens vouloient rejetter la faute ſur Orry, ſans trop ſe ſoucier d'examiner ſi c'étoit la ſienne ou non. Pour moi, qui dois le mieux ſavoir qu'un autre, & qui n'ai jamais eu d'amis, ni d'ennemis, que par rapport au bien du ſervice, je me crois obligé d'excuſer Orry en partie : en voici la raiſon. Puyſegur, qu'on avoit envoyé dès le mois de Décembre, pour arranger les préparatifs de guerre, ayant réglé qu'on ſe

ſerviroit de caiſſons à la maniere de France, Orry en fit auſſi-tôt faire le nombre ſuffiſant; mais malheureuſement il ſe trouva que dans le pays où nous fîmes la guerre, & dont Orry avoit moins le temps que Puyſegur de s'informer, les chemins étoient preſque impraticables pour les voitures, en ſorte que nombre de caiſſons ſe briſoient, & par conſéquent le pain n'arrivoit jamais à temps, ni en la quantité requiſe: de plus, comme nous étions fort avant en Portugal, & qu'il falloit que nos convois vinſſent de loin, les chaleurs gâtoient une partie du pain: à la vérité il y avoit en cela beaucoup de la faute des Commis, qui, pour gagner davantage en donnant plus de poids au pain, ne le cuiſoient jamais aſſez; ce qui contribuoit à le faire gâter plutôt. Orry ne pouvoit être lui-même par-tout à ſoigner toutes choſes, & je lui dois cette juſtice, qu'il n'épargnoit point ſes peines pour remédier à tous ces malheurs; mais

1704.

aussi ses ennemis faisoient de leur côté
1704. tout ce qu'ils pouvoient pour le faire échouer, au hasard de tout ce qui en pourroit arriver de fâcheux pour nos maîtres. Nous n'avions aussi que très-peu d'artillerie, & encore moins de munitions de guerre; de maniere que, si quelqu'une des places que nous prîmes eût voulu se défendre, je doute que nous eussions eu de quoi la prendre. Le manque d'orge pensa faire périr toute notre cavalerie Espagnole, & nous autres Etrangers en fûmes causes, pour n'avoir pas voulu croire les gens du pays, qui nous assûroient qu'il falloit nécessairement donner de l'orge aux chevaux d'Espagne, sans quoi ils périssoient: nous étions accoutumés dans les autres pays à ne donner à la cavalerie, que les fourrages que l'on trouvoit sur terre. Cette expérience fit que dans la suite nous nous conformâmes à la maniere Espagnole: notre cavalerie Françoise diminua aussi des deux tiers par les chaleurs. J'établis mon

quartier général à Salamanca, où j'appris la victoire de M. le Comte de Toulouse dans la Méditerranée, sur la flotte combinée d'Angleterre & de Hollande; j'en fis la réjouissance, quoiqu'intérieurement j'eusse une douleur vive, ayant su en même temps par un Courier de la Cour, que le Maréchal de Tallard avoit été battu, & pris à Hochstet; nouvelle bien plus importante: car la premiere ne servoit qu'à retenir cette année les Catalans dans leur devoir, & à donner de la réputation au Comte de Toulouse, au lieu que la derniere nous chassoit totalement de l'Allemagne, & nous ramenoit à défendre nos frontieres d'Alsace. 1704.

Le Prince de Darmstadt débarqua cet été à Gibraltar, & s'empara de cette place, dont la garnison étoit très-foible, & le Gouverneur imbécille: sur cela le Duc de Gramont m'écrivit pour me représenter l'importance de reprendre cette place au plutôt, & pour me proposer

d'y envoyer à cet effet un gros détache-
1704. ment. Je n'en jugeai pas comme lui, prévoyant que dans peu j'aurois toutes les forces du Portugal sur les bras; & ainsi, malgré tout ce qu'il m'écrivit par ordre du Roi d'Espagne, je refusai net. En effet, j'avois eu des avis réitérés que les ennemis, informés du mauvais état où la mortalité des hommes & des bêtes nous avoit réduits, se préparoient à profiter de notre foiblesse, & qu'en conséquence ils rassembloient devers Coïmbre & Aguarda toutes les troupes réglées du Portugal, ne laissant de l'autre côté du Tage, que des milices. Leur projet étoit bon, car, s'ils avoient voulu faire des efforts de l'autre côté du Tage, il ne leur auroit pas été facile de réussir en peu de temps: indépendamment des places qu'ils y auroient trouvées, comme Alcantara, Valencia, Marveon, Alburkerque & Badajos, ce côté-là étoit fort éloigné de Madrid, & même, pour y aller, il falloit traverser un pays fort

aride, & enſuite paſſer le Tage. Ils au-
roient pareillement trouvé des places 1704.
entre la Sierra de Gata & le Tage, & de grandes difficultés pour les ſubſiſtances; ils auroient laiſſé Alcantara, & notre armée derriere eux : au lieu qu'entre le Duero & la Sierra de Gata, ils ne trouvoient que Ciudad-Rodrigo, (ville ſans défenſe, ainſi que je l'ai marqué ci-devant,) & de là à Madrid, il n'y avoit que cinquante lieues, tout bon pays, très-abondant, & ſi ouvert, qu'il n'étoit guere poſſible d'arrêter un ennemi, qu'avec des forces à peu près égales. Je ſavois pour certain que l'armée des ennemis ſeroit composée de trente-ſept bataillons, dont dix étoient Anglois ou Hollandois, & de cinquante eſcadrons. Je n'avois à leur oppoſer que dix-huit bataillons François réduits à rien, & trente-ſept eſcadrons des plus foibles, ſans compter cinq bataillons Eſpagnols de garniſon à Ciudad-Rodrigo, ne faiſant que cinq cents hommes. Le reſte des

1704. troupes Efpagnoles étoit en Eftramadure aux ordres du Prince de Tzerclaës, dont l'infanterie étoit fi diminuée, qu'il n'y avoit pas un bataillon qui pafsât cent hommes.

J'avertis la Cour de Madrid des mouvemens des ennemis, de leurs projets, & de la néceffité de m'envoyer au plutôt une augmentation de troupes, afin d'arrêter l'ennemi, ou fi cela ne fe pouvoit qu'en combattant, d'être en état de le faire avec un peu moins de défavantage.

Le Prince de Tzerclaës, qui voyoit de fon côté un grand mouvement, à caufe des milices Portugaifes qui alloient remplacer les troupes réglées, écrivit fortement fur le danger où il étoit, difant que Badajos alloit être affiégée, & que toute l'Eftramadure feroit perdue, fi on ne lui envoyoit du fecours. Sur cela, on fit partir de Madrid les régimens des Gardes, infanterie & cavalerie, pour l'aller joindre, & l'on m'ordonna de lui

envoyer aussi des troupes. Non-seulement je refusai de le faire, mais j'écrivis que les appréhensions de ce Général étoient chimériques, & que je pouvois donner pour certain, que dans très-peu de temps le Roi de Portugal & l'Archiduc viendroient m'attaquer. L'on continua pourtant à ne faire nulle attention à toutes mes représentations; à quoi Puysegur, qui se trouvoit alors à Madrid, aida beaucoup; car il soutenoit que les ennemis ne pouvoient rassembler une armée suffisante pour se présenter devant moi; ainsi je fus traité de visionnaire. 1704.

Cependant les Portugais continuoient leurs préparatifs à Almeyda, & leurs troupes se rendirent de toutes parts à Aguarda. Les Princes même étoient arrivés à Coïmbre avec les statues de Saint Antoine de Padoue, & ils avoient déjà publié leur départ pour la frontiere. Je récrivis encore si fortement, qu'à la fin on commença à croire que je pourrois peut-être avoir raison; ainsi l'on fit prendre

la route de Salamanca aux Gardes à che-
1704. val, & l'on envoya ordre au Prince de Tzerclaës de faire avancer le Marquis de Bay, Lieutenant Général, avec quinze escadrons, auprès d'Alcantara, afin d'être à portée de marcher de son côté, ou du mien, selon le besoin. Le premier de Septembre je me campai à Castras, à quatre lieues en arriere de Ciudad-Rodrigo, avec dix bataillons les plus éloignés; je plaçai à une lieue de moi à San-piritus la cavalerie Espagnole, & ordonnai au reste des troupes d'être prêts à marcher au premier ordre. Le 13, j'eus avis que les ennemis commençoient à s'assembler sous Almeyda: sur cela, ne doutant plus qu'ils ne se missent bientôt en mouvement, je me mis en marche dès le même soir avec la cavalerie, pour aller me poster à Felices-el-Chico, qui n'est qu'à trois lieues d'Almeyda, & sur la riviere d'Agueda, dont j'avois résolu de disputer le passage. Cette riviere prenoit sa source dans la Sierra de Gata, de-

vers Pedrosin, au milieu de montagnes difficiles & couvertes de bois; de là elle 1704. couloit par des fonds, dont les bords étoient assez escarpés, & venoit en passant auprès de Ciudad-Rodrigo traverser toute la plaine, en deçà de la Sierra de Gata, puis elle alloit se jetter dans le Duero: à la vérité, il y avoit beaucoup de passages, & si peu d'eau durant l'été, qu'elle ne couloit presque plus; mais les bords, comme j'ai déjà dit, étoient très-escarpés en beaucoup d'endroits. Toute mon infanterie se rendit le lendemain à Felices-el-Chico, & je me fis joindre en peu de jours par la cavalerie Françoise, & par le Marquis de Bay. La Cour de Madrid, avertie de ce qui se passoit sur la frontiere, commença à avoir une si grande frayeur, qu'elle m'envoya ordre de rester sur la défensive, & sur-tout de ne point risquer une action. Je répondis qu'il falloit nécessairement défendre l'Agueda, ne connoissant point d'autre poste où je pusse arrêter les ennemis, & les

1704. empêcher d'aller à Madrid. Sur cela, l'on me récrivit encore qu'abſolument l'on me défendoit une action, & qu'ainſi j'euſſe à me retirer à meſure que les ennemis avanceroient. Malgré tous ces ordres ſi poſitifs du Roi d'Eſpagne, je crus qu'il y alloit de ſa Couronne de n'en rien faire, & je réſolus de défendre l'Agueda, au haſard de tout ce qui en pourroit arriver, étant convaincu que, ſi je ne le faiſois, l'Eſpagne étoit perdue; ainſi qu'il valoit mieux riſquer la bataille avec quelque eſpérance de ſuccès, que de tout abandonner, & de tout perdre ſans coup férir, manœuvre honteuſe & infâme. Vers la fin du mois, les ennemis décamperent d'auprès d'Almeyda, & ſe camperent à une lieue de moi. Ayant reconnu mon poſte, qu'ils trouverent inattaquable, ils longerent par leur droite le long de la riviere, & j'en fis de même par ma gauche, campant toujours vis-à-vis d'eux. Au bout de quelques jours de marche, ils ſe camperent à une petite

lieue de Ciudad-Rodrigo. Auprès de cette ville, la riviere faisoit un coude, ou demi-cercle, & les ennemis s'étoient placés au centre de ce demi-cercle, également à portée de tenter les passages, qui étoient au dessus & au dessous de la ville. Cette situation m'obligea de faire une manœuvre que la seule nécessité pouvoit excuser. Je séparai mon armée en deux, de maniere qu'une moitié étoit éloignée de l'autre d'une grosse demi-lieue, la ville se trouvant dans l'entre-deux. Toutes les troupes que j'attendois m'ayant alors joint, j'avois six mille cinq cents hommes de pied & trois mille cinq cents chevaux; les ennemis avoient dix-huit mille hommes de pied bien effectifs, & cinq mille chevaux. Cette grande supériorité rendoit encore ma séparation plus dangereuse; mais c'étoit un parti forcé, & il n'y avoit pas moyen, sans cela, de disputer le passage de la riviere, mon unique ressource. De l'autre côté de la 1704.

riviere, à moitié chemin du camp enne-
1704. mi, il y avoit une hauteur qui régnoit fort loin, toujours parallele à la riviere; nous l'occupions par nos Gardes de Cavalerie, de maniere que les ennemis ne pouvoient reconnoître notre situation sans avoir auparavant chassé nos gens; & c'est ce qu'ils balançoient à faire, ne voyant pas ce qui étoit derriere pour les soutenir. Au bout de deux jours, comme je me promenois sur les hauteurs vis-à-vis de ma droite, je vis qu'environ deux mille Fantassins & mille chevaux sortoient de la droite du camp ennemi, pour aller vers les hauteurs devant notre gauche. Le Marquis de Thouy, qui commandoit, ayant vu ce mouvement, fit avancer quelques troupes du piquet pour soutenir nos Gardes; & comme je vis que les ennemis tâtonnoient fort, je m'ébranlai avec deux cents chevaux que j'avois menés avec moi. Pour les faire paroître plus en nombre, je les partageai en dix troupes, & longai toujours

par

par la crête de la hauteur, comme si je voulois aller tomber sur le flanc des détachemens ennemis. Cela réussit; les Généraux Portugais firent halte, & reprirent ensuite le chemin de leur camp. 1704.

Les ennemis résolurent de ne plus s'amuser à nous tâter par détachemens, mais de marcher avec toute l'armée; ainsi le 8 Octobre, ils décamperent à la petite pointe du jour, & se mirent en marche, par leur droite, vers notre gauche. Dès que je vis qu'ils se portoient tous de ce côté-là, j'y fis, dans l'instant, marcher ma droite. Voici ma disposition: comme l'on ne pouvoit, à moins de remonter près de trois lieues, traverser la riviere d'Agueda au dessus de Ciudad-Rodrigo, que fort près de l'Abbaye de la Charité, où il y avoit un gué à passer six escadrons de front, j'appuyai la droite de mon infanterie à ce Couvent, & étendis le reste jusqu'à une petite maison, sur un terrein élevé qui dominoit la plaine, par où les en-

nemis devoient déboucher en ſortant du
1704. gué. A la gauche de cette maiſon, je mis ſur deux lignes l'aile gauche de cavalerie, à l'exception de ſix eſcadrons que M. de Joffreville porta ſur une hauteur plus encore à gauche, à deſſein de tomber ſur le flanc des ennemis, dès qu'au ſortir de l'eau ils voudroient ſe former. J'y plaçai auſſi quatre pieces de canon, & le reſte de mon artillerie étoit diſperſé le long de notre front, dans les endroits d'où l'on découvroit mieux l'eau & la plaine. A la droite de l'Abbaye je mis en bataille mon aile droite de cavalerie, & derriere le centre de l'infanterie je plaçai deux régimens de Dragons.

Vers les neuf heures, nos Gardes s'étant retirées des hauteurs de l'autre côté de la riviere, les ennemis s'y formerent, ayant leur centre vis-à-vis du gué. Ils commencerent enſuite à nous canonner; mais notre canon leur répondit ſi vivement, que leur artillerie

ſe tut au bout de deux heures. Ils firent deſcendre des détachemens ſoutenus de 1704. quelques bataillons, pour approcher de la riviere; mais notre canon les fit bientôt rebrouſſer chemin. Enfin, après nous avoir bien regardés, & vu que notre contenance n'étoit pas de gens qui vouluſſent les laiſſer paſſer impunément, ils ſe remirent en marche vers les trois heures après midi, & retournerent au camp, d'où ils étoient partis le matin. A meſure qu'ils ſe retiroient, nos Gardes reprenoient leurs anciens poſtes, & notre droite retourna à ſon camp au deſſous de Ciudad-Rodrigo.

Pendant que les deux armées étoient en préſence, & ſe canonnoient, je reçus deux Couriers; l'un m'apportoit la permiſſion du Roi d'Eſpagne de combattre, & l'autre, l'ordre du Roi de m'en retourner en France, dès que le Maréchal de Teſſé, nommé pour me ſuccéder, ſeroit arrivé à Madrid, & que la campagne ſeroit finie. Un homme à qui je

dis le contenu des lettres, me conseilla
1704. de ne point balancer à aller attaquer les ennemis; mais je ne crus pas, qu'en honneur & en conscience je pusse, pour une pique particuliere, hasarder mal-à-propos l'affaire générale, & qu'il suffisoit pour ma gloire d'avoir fait échouer les grands projets des ennemis. J'expliquerai ci-après les raisons de mon rappel.

Les ennemis resterent encore deux jours dans ce camp; mais, comme ils y souffroient beaucoup faute de vivres, nos partis rodant continuellement entre Almeyda & leur armée, & que d'ailleurs, malgré toutes les belles promesses de l'Amirante, ils ne voyoient pas un seul Espagnol passer de leur côté, ils résolurent de reprendre le chemin de Portugal; ce qu'ils exécuterent le 12 Octobre. Je m'avançai avec ma cavalerie, pour tâcher d'attaquer leur arriere-garde; mais ils se retirerent en si bon ordre, qu'il ne nous fut pas possible de les entamer.

Ils prirent leur route plus en arriere, afin de s'éloigner plus de nous, & d'être moins inquiétés. En trois marches ils arriverent à Almeyda, où ils demeurerent jusqu'à la fin du mois, que les pluies continuelles étant survenues, ils se séparerent entiérement; sur quoi nous en fîmes autant. 1704.

Pendant tous ces mouvemens que je viens de raconter, les ennemis, pour faire diversion, avoient fait assembler à Castel-de-Vide toutes leurs milices: ils s'avancerent même avec du canon à Valencia d'Alcantara, où ils mirent le siege. Dès que le Roi de Portugal, & l'Archiduc se furent retirés d'auprès de nous, je fis partir en diligence le Marquis de Bay, avec quinze escadrons; il arriva en peu de jours auprès de Valencia: sur quoi les Portugais leverent au plutôt le siege. Après cela, je laissai le commandement de la frontiere au marquis de Thouy, & je me rendis à Madrid, pour y attendre l'arrivée du Maréchal de Tessé.

Le Roi d'Eſpagne fit la cérémonie de
1704. me donner la Toiſon d'Or, dont il m'avoit honoré à la fin de la premiere campagne. Mon ſucceſſeur étant arrivé le 10 à la Cour de Madrid, j'en partis le 12, pour retourner en France.

Voici ce qui regarde le motif de mon rappel. Le Duc de Gramont, en arrivant en Eſpagne, s'étoit mis en tête qu'il y devoit gouverner tout auſſi deſpotiquement, que les Cardinaux de Richelieu & Mazarin l'avoient autrefois fait en France. Je ne m'oppoſai point à cela, en ce qui regardoit le civil; mais pour la guerre, je n'étois nullement d'humeur à l'en laiſſer le maître, croyant qu'il étoit raiſonnable de me conſulter en tout, & même d'en paſſer par mes déciſions : de là il s'enſuivit que ce Duc ordonnoit tout, ſans me le communiquer, ni me conſulter; & moi, ferme dans mon principe, je refuſois d'exécuter ce que je n'approuvois pas. J'avois toutefois l'attention de lui en expliquer les

raiſons par écrit, & je lui marquois très fortement, non-ſeulement le tort qu'il avoit de s'oublier à mon égard, mais auſſi le préjudice qui pourroit en arriver au bien du ſervice. Il eſt aiſé de s'imaginer que cette conduite déplaiſoit fort à l'Ambaſſadeur ; auſſi ne voyant pas d'autre moyen pour réuſſir dans ſes deſſeins, il réſolut de tâcher de mettre un autre à ma place. Pour cet effet, il repréſenta vivement au Roi d'Eſpagne, que j'étois un homme extraordinaire, entêté, difficile à vivre, & ne voulant obéir aux ordres de Sa Majeſté, qu'autant qu'il me plaiſoit; qu'ainſi il falloit abſolument ſe défaire de moi. Puyſegur, devant qui l'on tenoit tous ces diſcours, ne s'y oppoſa point, & je crois même qu'il n'auroit pas été fâché d'un changement, eſpérant que ſous un autre Général il auroit plus d'autorité & de crédit, que ſous moi. Le Marquis de Rivas, Secrétaire d'Etat, ſeconda auſſi le Duc de Gramont, mais par d'autres vues; car il 1704.

y a grande apparence qu'il cherchoit un
1704. bouleverſement général des affaires : ſa conduite me le faiſoit juger ainſi ; car, ſi j'avois exécuté les ordres qu'on m'avoit donnés d'envoyer des troupes à Gibraltar & à Badajos, je me ſerois trouvé totalement ſans armée, & les ennemis auroient marché juſqu'à Madrid, ſans trouver le moindre obſtacle.

Pluſieurs autres Miniſtres du Conſeil de Madrid vinrent à l'appui de la boule, peut-être autant par mauvaiſe volonté pour le ſervice de Sa Majeſté Catholique, que par l'averſion qu'ils ont toujours eue pour ceux qui leur tiennent tête, ou qui ne veulent pas faire aveuglément leurs volontés. A toutes les raiſons qu'on avoit données au Roi d'Eſpagne, on ajouta qu'il étoit du bien du ſervice, que le Général fût Maréchal de France, afin que les Généraux Eſpagnols ne fiſſent aucune difficulté de lui obéir : prétexte frivole ; puiſque le grade de Capitaine Général, étant le premier en Eſpagne, étoit,

par rapport à la guerre, égal à celui de
Maréchal de France. M. de Villadarias 1704.
le ſoutint au Maréchal de Teſſé, lorſqu'il alla pour commander au ſiege de Gibraltar. Le Marquis de Bay en a fait de même envers moi, en 1706.

Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on avoit été content de moi, & qu'il ne m'eût manqué que le Bâton de Maréchal de France, rien n'étoit plus facile : car, lorſqu'on veut bien confier à un homme le commandement de ſes armées (ce qui eſt l'eſſentiel de cette haute dignité), on ne doit pas ſe faire beaucoup prier pour joindre les titres au pouvoir.

La Reine d'Eſpagne agiſſoit contre moi, par un autre motif; elle eſpéroit que, par le moyen du Maréchal de Teſſé, qui étoit fort bien avec ſa ſœur la Ducheſſe de Bourgogne, elle pourroit obtenir le rappel de Madame des Urſins; choſe qu'elle n'eſpéroit pas que je vouluſſe tenter.

Enfin le Roi d'Eſpagne, perſécuté ſur

mon chapitre, écrivit au Roi son grand-
1704. pere, pour le prier de me révoquer, & d'envoyer un Maréchal de France, sans toutefois s'expliquer davantage : la lettre fut si pressante, que le Roi ne crut pas pouvoir refuser son petit-fils.

Quand le Maréchal de Tessé, qui étoit fort de mes amis, fut arrivé à Madrid, il demanda naturellement à la Reine, si elle n'avoit pas lieu d'être contente de la campagne que je venois de faire. Elle répondit que l'on m'estimoit fort, & que j'avois rendu de grands services. Il lui fit encore d'autres questions à mon sujet, auxquelles la Reine répondoit toujours d'une façon avantageuse pour moi; sur quoi le Maréchal lui dit : Mais, pourquoi donc l'avez-vous fait rappeller? Que voulez-vous que je vous dise, répondit cette Princesse, c'est un grand diable d'Anglois, sec, qui va toujours tout droit devant lui.

Le Duc de Gramont, en me faisant ôter le commandement de l'armée, avoit

eu intention de faire mettre à ma place quelqu'un de ses amis, dont il pût être 1704. le maître; mais l'expédient qu'il avoit imaginé pour établir son pouvoir, lui cassa le col : car la Reine, qui ne l'aimoit point du tout, à cause des discours qu'il lui avoit tenus contre Madame des Ursins, eut grand soin de faire envoyer un Général tel qu'elle le souhaitoit : aussi deux jours après l'arrivée du Maréchal de Tessé, le Duc de Gramont fut brouillé avec lui; & Leurs Majestés Catholiques firent si bien qu'on le rappella. M. Amelot fut choisi de la main de Madame des Ursins, pour lui succéder. Elle retourna ensuite triomphante à Madrid, & y ramena Orry, que le Duc de Gramont avoit fait congédier dès le mois de Juillet.

A mon retour à Versailles, le Roi, après beaucoup de discours obligeans, me demanda pour quelle raison son petit-fils lui avoit écrit, pour me faire ôter d'Espagne. Je répondis, que puisque Sa

Majesté ne le savoit pas, j'étois satisfait ;
1704. car cela me prouvoit qu'elle n'étoit point mécontente de ma conduite.

L'on m'envoya commander en Lan-
1705. guedoc à la place du Maréchal de Villars, que le Roi destinoit pour l'armée de la Moselle. Je me rendis à Montpellier au mois de Mars : j'y trouvai les affaires assez tranquilles en apparence ; mais pourtant, dans le fond, les Huguenots ne respiroient qu'après des occasions de recommencer la révolte. Le Maréchal de Montrevel, au moyen d'une véritable armée, les avoit battus en 1703. Le Maréchal de Villars, qui lui avoit succédé, avoit trouvé moyen, par la négociation, de désunir les Chefs & de disperser les membres ; mais le mal restoit toujours enraciné dans les cœurs, de maniere qu'il n'y avoit qu'une grande attention & une grande sévérité qui pût empêcher le feu de se rallumer. Aidé des lumieres & des conseils de M. de Basville, homme des plus sensés qu'il y

eût en France, je m'appliquai à prévenir tout ce qui pouvoit cauſer des troubles; 1705.
& je déclarai que je ne venois, ni comme perſécuteur, ni comme miſſionnaire, mais dans la réſolution de rendre juſtice également à tout le monde; de protéger tous ceux qui ſe comporteroient en fideles ſujets du Roi, & de punir, avec la derniere rigueur, ceux qui oſeroient y contrevenir.

Le même jour que j'entrai dans la Province, l'on prit un nommé Caſtanet, Prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes ſortes de crimes énormes, & non pour fait de Religion, comme on a affecté de le publier dans les pays étrangers.

Au retour d'une tournée que je fis dans les Cevenes, étant un ſoir chez M. de Baſville, Intendant de la Province, un eſpion nous vint avertir qu'il y avoit, dans Montpellier, nombre de Chefs des Camiſards, leſquels y étoient venus à deſſein de concerter un nouveau

1705. ſoulévement. Nous fîmes ce que nous pûmes pour ſavoir de lui dans quelles maiſons ils pouvoient être, pour les arrêter; mais, malgré nos menaces & nos promeſſes, cet eſpion, fanatique lui-même, ne voulut jamais nous en dire davantage. Je fis donc aſſembler, dans l'inſtant, la milice bourgeoiſe de la Ville, que l'on diſtribua dans tous les quartiers, & puis je fis faire la viſite de toutes les maiſons. Je défendis que le lendemain on ouvrît les portes que je ne l'ordonnaſſe, bien réſolu de ne point laiſſer échapper les Camiſards : vers la pointe du jour, le Lieutenant du Prévôt trouva, dans une chambre, trois inconnus, qui ſe mirent d'abord en défenſe, de maniere qu'il y en eut un de tué; les deux autres furent légérement bleſſés. Un de ceux-ci, qui étoit Génevois, déſerteur du régiment de Courten, Suiſſe, me dit que ſi je voulois lui ſauver la vie, il me découvriroit tout; & ſur ce que je lui promis, qu'en cas que ce qu'il ſavoit

méritât cette grace, je la lui accorderois; il me raconta qu'ils étoient venus à Montpellier, pour y exécuter un projet formé contre M. de Basville & moi, ce qui devoit être le signal de la révolte générale; que tous les Chefs des Camisards étoient à Nismes pour y régler leurs affaires, & qu'ils avoient de toutes parts fait provisions d'armes & de munitions: il offrit de plus, de nous montrer les maisons où ces gens-là se tenoient à Nismes; ainsi je le fis partir en poste, avec des Gardes, pour s'y rendre plus diligemment. En effet, l'on y arrêta Ravanelle, Jonquet, du Villar & beaucoup d'autres. M. de Basville & moi, nous y arrivâmes peu d'heures après, & sachant que Catinat étoit dans la ville, je fis tant de peur aux habitans, que celui chez qui il étoit, l'obligea de sortir de sa maison, crainte d'être pendu, ainsi que je l'avois fait publier à son de trompe. Ce Catinat fut donc pris dans les rues; & comme il demanda à me parler, on

1705.

me l'amena. Il me dit qu'il ſouhaitoit
1705. de me voir en particulier, ayant quelque choſe d'important à me communiquer: je le fis entrer dans ma chambre, les mains liées derriere le dos, & alors je voulus ſavoir ce qu'il avoit à me dire; il me répondit que c'étoit pour m'avertir que la Reine d'Angleterre, dont il avoit la commiſſion, feroit au Maréchal de Tallard, priſonnier à Nottingham, le même traitement que je lui ferois. On n'a peut-être jamais oui parler d'une pareille effronterie; auſſi le renvoyai-je ſur le champ à M. de Baſville, qui, par une Commiſſion particuliere de la Cour, faiſoit le procès à tous ces miſérables.

Il y en eut environ une trentaine de convaincus & de mis à mort. Ravanelle & Catinat, qui avoient été Grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs, à cauſe des ſacrileges horribles qu'ils avoient commis. Villar & Jonquet furent roués; le premier étoit Lieutenant

de Dragons, fils d'un Médecin de Saint-Hyppolite, garçon bien fait, qui paroiſſoit avoir de l'eſprit, & qui, à cauſe de la facilité qu'il avoit d'entrer chez nous, s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. de Baſville & moi; il l'avoua, & ſembloit même s'en faire gloire. 1705.

Pour montrer juſqu'où va le fanatiſme, je dirai ce que ce du Villar répondit à M. de Baſville lorſqu'il le jugeoit : lui ayant été repréſenté qu'il étoit étonnant comment un homme comme lui s'étoit aſſocié de ſi grands ſcélérats, il s'écria : Ah, Monſieur, plût à Dieu que j'euſſe l'ame auſſi belle qu'eux !

Je ſais qu'en beaucoup de pays l'on a voulu noircir tout ce que nous avons fait contre ces gens-là; mais je puis proteſter, en homme d'honneur, qu'il n'y a ſortes de crimes dont les Camiſards ne fuſſent coupables; ils joignoient à la révolte, aux ſacrileges, aux meurtres, aux vols & aux débordemens, des

cruautés inouies, jusqu'à faire griller
1705. des Prêtres, éventrer des femmes grosses & rôtir les enfans. C'est aussi cette horrible conduite qui fut cause qu'il n'y eut jamais parmi eux que la lie du peuple; s'ils avoient vécu en Chrétiens, & qu'ils se fussent seulement déclarés pour la liberté de conscience & la diminution des impôts, ils auroient engagé dans la révolte, non-seulement tous les Huguenots du Languedoc, dont on prétend que le nombre monte à deux cent mille, mais il y a apparence que la contagion se feroit communiquée aux Provinces voisines, & peut-être même que beaucoup de Catholiques, ennuyés de payer les impôts, se feroient aussi joints à eux. Il est étonnant que les Anglois & les Hollandois, qui fomentoient sous main cette révolte, ne leur envoyassent pas des Chefs capables de mieux conduire les affaires, ou du moins ne leur donnassent pas de meilleurs avis.

Cette expédition faite à Nismes, nous retournâmes à Montpellier, où l'on avoit aussi arrêté plusieurs complices, qui furent pareillement exécutés. 1705.

Nous trouvâmes par les papiers pris sur les Camisards, & par leur confession, qu'il y avoit dans le canton de Berne, deux cents fanatiques prêts à venir en Languedoc, & que du Villar, dont j'ai ci-devant parlé, devoit être le Chef de toute la révolte; nous découvrîmes aussi les marchands par qui se faisoient les remises d'argent, & ils furent pendus. Nous arrêtâmes dans la suite plusieurs gens qui couroient les champs, & qui commettoient des désordes, & à force d'exécutions, en un mois de temps, le calme fut rétabli; toutefois de temps en temps on voyoit paroître quelques bandes de Camisards, qui étoient d'abord pris & dissipés par les troupes que j'avois dispersées par pelotons dans tous les endroits les plus dangereux.

1705. Pendant cet été, les ennemis se rendirent maîtres de la Catalogne ; mais ce fut moins par la force que par la défection des habitans, & par la négligence des Cours de Versailles & de Madrid : rien n'étoit plus facile que de l'empêcher, & l'on n'a reconnu, que trop tard, les conséquences de cette perte : pour la réparer il en a coûté, aux deux Couronnes, un nombre infini d'hommes & bien de l'argent ; le Roi d'Espagne même en a pensé être détrôné. La principale cause de ce malheur vint de ce que le Ministre le plus accrédité, sur qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit, ni le talent de prévoir le mal, ni le sens d'y remédier ; aussi, par son incapacité, a-t-il mis la France au bord du précipice, d'où elle ne s'est tirée que par miracle.

Pour revenir au fait présent, dès le mois de Mai j'avertis M. de Chamillard des menées, qui se formoient dans cette Principauté par les émissaires de l'Ar-

chiduc; que même il y avoit déjà un commencement de révolte aux environs 1705.
de Vic, & que l'on y publioit hautement que ce Prince devoit inceſſamment arriver ſur la flotte Angloiſe. En effet, j'avois eu avis qu'il s'étoit embarqué à Lisbonne, avec dix-ſept bataillons & quelque cavalerie. Je repréſentois que la perte de la Catalogne entraîneroit celle de l'Arragon & de Valence, que le Roi d'Eſpagne ſe trouvant attaqué en même-temps par le côté du Portugal, auroit de la peine à ſe ſoutenir, & ſeroit en grand danger d'être chaſſé de l'Eſpagne, ce qui finiroit honteuſement une guerre que le Roi avoit ſi glorieuſement ſoutenue juſqu'alors; que de plus, la Catalogne perdue, l'on ſeroit obligé d'envoyer un corps d'armée dans le Rouſſillon, pour couvrir cette frontiere des incurſions des ennemis, outre que les réfugiés pourroient tenter de faire par-là une irruption en Languedoc. Je propoſois, pour remede, que le

Roi mît garnison Françoise dans Roses
1705. & Gironne, & que pour cet effet l'on fît passer incontinent, en Catalogne, quelques bataillons & quelques régimens de Dragons, afin de contenir les Catalans dans le devoir, & pouvoir, en cas de descente de la part de l'Archiduc, former une armée de dix ou douze mille hommes, pour s'opposer à ses entreprises : il étoit de plus nécessaire de soutenir M. de Velasco, Vice-Roi de Catalogne, sujet fidele, mais homme de peu de courage. Il avoit, à la vérité, dans Barcelone, quatre mille hommes de troupes reglées, mais il n'osoit en envoyer hors de la Ville, crainte que les Bourgeois, qu'il savoit être mal intentionnés, ne se rendissent maîtres de la place. Ainsi la présence d'un corps François y auroit suppléé, auroit encouragé les sujets fideles, & contenu les séditieux. Je fis voir que ma proposition se pourroit exécuter, sans toucher aux armées que le Roi avoit sur diffé-

rentes frontieres; car mon projet étoit que l'on prît, en Provence, quatre mille hommes des troupes de la Marine, quatre bataillons de la Comté de Nice, quatre du Languedoc, & quatre du Rouſſillon; on les auroit remplacés par les Milices, leſquelles auroient ſuffi pour la garde du pays & des places, vu l'éloignement des ennemis, aſſez occupés ailleurs. 1705.

Nous avions trois régimens de Dragons, à portée de marcher avec nous, & cent Officiers Irlandois réformés à cheval; il y avoit à Perpignan un train d'artillerie en bon état, & M. Dupont d'Albaret, Intendant du Rouſſillon, ſe chargeoit de me fournir tout le néceſſaire pour les vivres; de maniere qu'en trois ſemaines nous aurions été en état de former une armée capable d'écraſer les Catalans rebelles, & de faire tête à l'Archiduc lorſqu'il auroit voulu débarquer. J'écrivis ſur cela des lettres très-fortes & très-preſſantes; j'envoyai

même des couriers, mais je ne pus
1705. jamais faire comprendre au Miniſtre l'importance de l'affaire. A la fin, laſſé de mes importunités, il me marqua que le Roi n'étoit pas aſſez puiſſant pour fournir une armée pour la défenſe de chaque Province de la Monarchie Eſpagnole. Le beau raiſonnement! quand je lui faiſois voir qu'il s'agiſſoit de toute l'Eſpagne, & que, ſans rien déranger ailleurs, le Roi n'avoit qu'à ſe ſervir des troupes qui étoient alors inutiles où elles ſe trouvoient, & à portée des lieux menacés, qu'il étoit ſi important de mettre en ſûreté. L'on ſera peut-être étonné de ce que je me mêlois d'une affaire qui ne me regardoit pas, & l'on croira volontiers que le motif d'être de quelque choſe & à la tête d'une armée, étoit principalement ce qui me faiſoit agir. Je ne puis nier que peu content d'être oiſif en province dans un temps de guerre très-vive, j'aurois ſouhaité de me retrouver dans mon élement naturel;

naturel ; mais le bien de la cause commune que je voyois visiblement péricliter, par les nouvelles que je recevois & par la connoissance que j'avois de l'Espagne, y avoit la plus grande part. Quoi qu'il en soit, la suite a fait voir que j'avois raison. La flotte Angloise arriva devant Barcelone, le 22 Août, au nombre de soixante-six vaisseaux de guerre, treize galiotes à bombes, & cent bâtimens de transport. Sur cela je redoublai mes instances, d'autant qu'il n'étoit plus douteux que les ennemis n'en voulussent à la Catalogne, où il y avoit déjà huit à dix mille Miquelets sous les armes pour l'Archiduc, & qu'ainsi l'on ne pouvoit avoir aucune inquiétude pour Toulon. Les réponses furent toujours sur la négative. Je ne me rebutai pourtant pas d'abord, tant la chose me paroissoit de conséquence ; mais jamais M. de Chamillart ne voulut rien écouter, quoique les Gouverneurs Espagnols de toutes les places de Cata- 1705.

logne joigniſſent leurs repréſentations
1705. aux miennes : tout ce que je pus obtenir après maints couriers, fut un ordre à M. de Quinſon, Commandant en Rouſſillon, d'envoyer un ſecours d'hommes & de munitions au Gouverneur de Roſes; ce qui préſerva cette place. Cependant l'Archiduc avoit débarqué auprès de Barcelone, dont il forma le ſiege. Velaſco, qui craignoit encore plus le dedans que le dehors, ſe trouvoit fort embarraſſé. Le château de Montjouy pris, & les batteries dreſſées contre la ville, l'on fit, le 4 Octobre, une eſpece de capitulation, mais qui fut très-mal obſervée ; car les Miquelets, profitant des pourparlers, entrerent dans la place, & ouvrirent les portes aux ennemis. Le Prince de Darmſtadt avoit été tué au Montjouy, & Milord Peterborough reſtoit ſeul Général auprès de l'Archiduc.

Barcelone pris, non-ſeulement toute la Catalogne ſe déclara contre le Roi d'Eſpagne, mais auſſi le Royaume de

Valence. L'Arragon ne branla pas encore, craignant d'être châtié à cause du 1705.
voisinage des troupes Castillanes. Les places de Gironne, Lerida, Méquinença, Monçon, Tortoze, Tarragone & Cardonne, furent ou rendues de gré, ou surprises par les ennemis, n'y ayant que peu ou point de garnison.

Vers le milieu d'Octobre, je reçus ordre du Roi d'aller faire le siege de Nice. Cette place étoit une des plus fortes qu'il y eût en Europe; c'étoit l'ouvrage de tous les Ducs de Savoie, qui en avoient consécutivement augmenté les fortifications. M. de Chamillart n'avoit déterminé cette entreprise, que pour se disculper d'avoir, par le vain projet du siege de Turin, qu'il vouloit faire faire à son gendre le Duc de la Feuillade, sans toutefois avoir aucuns des préparatifs nécessaires, d'avoir, dis-je, par-là empêché M. de Vendôme de rien entreprendre pendant cette campagne.

L'on ne me donna qu'une très-mé-

diocre armée ; &, si je n'avois engagé
1705. M. de Vauvré, Intendant de la Marine à Toulon, & nommé pour être mon Intendant à ce siege, à me donner le double d'artillerie de ce qui étoit porté dans l'ordre de la Cour, je ne sais si j'aurois pu réussir. Je partis le 20 d'Octobre, & fus droit à Toulon, où je pressai le départ du Chevalier de Bellefontaine, qui devoit transporter par mer à Villefranche toute notre artillerie. Il y avoit dans la Comté de Nice un traité de suspension d'armes, qui devoit durer jusqu'au 30 du mois; & il étoit même stipulé qu'on s'avertiroit réciproquement dix jours d'avance, en cas de rupture, ou qu'on ne voulût pas prolonger l'armistice. J'écrivis donc à M. Paratte, Maréchal de Camp, qui commandoit à Villefranche, pour qu'il en avertît le Marquis de Carail, Gouverneur de Nice. Le 31, je passai le Var, & me rendis devant la place : mon armée étoit composée de quinze bataillons très foibles,

& d'aſſez mauvaiſe qualité, outre un bataillon de la marine. Je n'avois pris avec moi que deux cents Dragons, à cauſe de la rareté des fourrages. La garniſon conſiſtoit en trois régimens d'Infanterie, & trois compagnies de Camiſards, faiſant en tout deux mille hommes. J'établis mon quartier à Simiers, tant à cauſe du voiſinage de la ville, que parce que ce couvent ſe trouvoit au centre de la circonvallation, & que j'y étois plus à portée d'occuper le poſte de la Trinité, par où les ennemis pouvoient venir au ſecours. 1705.

Les vents contraires empêcherent notre flotte d'arriver, & les pluies continuelles groſſirent tellement toutes les rivieres, que je me trouvai, pendant pluſieurs jours, entre le Var & le Paillon, ſans pouvoir avoir commerce, ni avec Antibes, ni avec Villefranche. Enfin, le temps s'étant remis au beau, Bellefontaine parut, & je fis toutes les diſpoſitions néceſſaires pour le ſiege. Il falloit

commencer par la ville, qui n'étoit pas
1705. forte; mais toutefois, comme il y avoit des bastions revêtus, je fus obligé d'y aller dans les formes. Le 4 au soir, je me saisis du couvent de Saint-Jean-Baptiste, dans le fauxbourg, qui étoit fort près de l'endroit par où je voulois attaquer la ville. L'on commença aussi-tôt à travailler à une batterie de quatre pieces, & l'on fit des tranchées de communication, nécessaires pour y aller en sûreté; mais le canon ne put y être placé, que le 13 au soir: le 14, je fis sommer la ville. Le Marquis de Senantes sortit, & la capitulation ayant été faite, la garnison monta au château, & nous fîmes entrer des troupes dans la ville. Jusqu'alors les ennemis ne tiroient point sur nos gens, & je défendois qu'on tirât sur eux: car, faisant travailler à quelques batteries de canon & de mortiers contre le château, j'étois bien aise de le faire tranquillement. Le Marquis de Senantes, fils du Marquis de Carail, au bout de

deux jours, me revint trouver pour me déclarer de la part de ſon pere, que, ſi dans l'inſtant je ne renouvellois l'armiſtice, il alloit faire tirer ſur nous. Je lui répondis que mon ordre n'étoit point d'entrer dans aucun traité, & qu'ainſi il pouvoit faire ce qu'il voudroit. Sur cela le feu commença de part & d'autre : il étoit même extraordinaire que le Marquis de Carail eût tant tardé. 1705.

Je n'avois pu, avant la priſe de la ville, bien reconnoître le château, ni me déterminer par où je l'attaquerois. Nous employâmes donc quelques jours à tout examiner avec le ſieur Filey, Maréchal de Camp, & Ingénieur en Chef.

La place avoit trois fronts, l'un du côté de la ville, un autre du côté de Simiers, & le troiſieme du côté de Montalban. Nous trouvâmes que celui de la ville ſe montroit le plus : mais il étoit difficile d'y conduire du canon, & de le placer ; de plus, les ouvrages étoient ſur des rocs vifs, cachés par une

1705. chemise de maçonnerie, sur lesquels le canon n'auroit rien fait. Le Duc de Vendôme, qui, pendant la derniere guerre, avoit commandé dans la ville, étoit cependant pour cette attaque. Celui de Simiers avoit pareillement ses difficultés, par rapport à l'emplacement des batteries; mais il y avoit de plus une trop grande quantité d'ouvrages, une double enceinte, un fossé taillé dans le roc, double chemin couvert miné de partout, ce qui, vu la saison & le peu de troupes que nous avions, qui ne faisoient que cinq mille hommes, auroit rendu cette attaque des plus longues & des plus douteuses. Le Maréchal de Vauban vouloit absolument que j'attaquasse le château par cet endroit : le Roi m'en avoit envoyé, par un Courier, le projet & le plan qu'il en avoit faits; mais, par les raisons susdites, je ne le voulus pas. Le Maréchal de Catinat, qui, en 1691, l'avoit attaqué par-là, ne l'auroit pas pris, si par bonheur une bombe n'eût

fait sauter le magasin, & détruit le puits. 1705.

Il ne restoit donc que l'attaque du côté de Montalban, que nous trouvions la seule praticable, tant à cause de la commodité d'y conduire du canon, que par le manque d'ouvrages que l'on avoit négligé d'y faire, dans la supposition que l'escarpement empêchoit d'y pouvoir monter.

Etant ainsi déterminés, nous commençâmes, dès le 16 Novembre, à faire travailler à nos batteries : comme c'étoit par le canon que je comptois de réussir dans ce siege, je ne voulus point qu'aucune piece tirât, que toutes ne fussent prêtes pour tirer à la fois, afin d'éteindre plus promptement le feu des ennemis, & d'ouvrir tellement la place, qu'elle fût obligée de se rendre. Nous établîmes cinquante pieces de gros canon, pour battre en breche du côté de Montalban, & vingt sur la hauteur de S. Charles, pour battre le rempart à revers, outre

1705. seize mortiers. Les Chiourmes des galeres monterent le canon de Villefranche jusqu'à la hauteur de Montalban, & de là le traînerent dans les batteries. Le Chevalier de Roanez, qui commandoit nos galeres, se donna pour cela des soins continuels.

Nous ne fîmes point de tranchées réglées, mais seulement des boyaux, pour conduire aux batteries. Pendant que nous y faisions travailler, les assiégés firent plusieurs sorties dans lesquelles ils furent toujours repoussés avec perte. Le mauvais temps, le mauvais terrein & le peu de travailleurs que notre petite armée pouvoit fournir, furent causes que nos batteries ne purent commencer à tirer, que le 8 de Décembre. Ce fut alors un beau spectacle; car les ennemis répondirent par cinquante pieces de canon à nos soixante-dix, & à nos seize mortiers: l'artillerie de part & d'autre tiroit comme la mousqueterie, & le bruit & la fumée étoient tels qu'on ne pouvoit, ni voir,

ni s'entendre. Nous eûmes ce jour-là le sieur de Filey & un Brigadier d'Ingénieurs tués d'un même coup de canon. 1705.

La bonté de la maçonnerie, & l'éloignement de nos batteries qu'il n'avoit pas été possible de placer plus près, que de deux à trois cents toises, à cause d'un grand fond qui se trouvoit au pied du glacis, retarderent de beaucoup les breches, qui ne se trouverent en état que dans les premiers jours de Janvier. J'avois trouvé moyen, quelque temps auparavant, de me rendre maître de l'ouvrage à cornes, qui couvroit le fond du côté de Simiers, & dont nos batteries avoient ouvert les branches, & par ce moyen je comptois de faire couler, par le chemin couvert, quelques détachemens pour monter à une des breches; car nous en avions trois. J'avois résolu de donner l'assaut général, le 6 au matin, & mes dispositions étoient faites; mais le Marquis de Carail, ne jugeant 1706. pas à propos de s'exposer à être emporté,

1706. fit battre la chamade le 4 au soir. La capitulation fut réglée dans l'instant, & le lendemain matin le régiment Dauphin prit possession d'une porte, ou, pour mieux dire, comme elle étoit si bouchée qu'on ne put l'ouvrir, il entra dans le château par la breche. Nous accordâmes au Marquis de Carail tous les honneurs de la guerre, & cela d'autant plus volontiers, que j'avois grande impatience d'être maître de la place; je savois que le Duc de Savoie avoit déterminé de la secourir, & qu'actuellement le Comte de Thaun étoit arrivé à Tendes, en deçà des Alpes, à neuf lieues de Nice, avec trois mille hommes de troupes réglées, & autant de milices; mais dès qu'il sut la prise du château, il se retira en Piémont. J'envoyai le sieur de Grimaldy, Brigadier, avec quelques bataillons, du côté de Jospel & de Breglia, & tout le Comté se soumit ensuite. Je disposai les troupes en quartiers d'hiver, & retournai en Languedoc,

ayant laissé à M. de Paratte le commandement de Nice & du Comté. 1706.

Nous ne perdîmes à ce siege, que six cents hommes, & les ennemis environ autant. Nous y fîmes une prodigieuse consommation de poudre; elle se montoit à près de sept cent milliers.

Le Roi avoit ordonné qu'on rasât totalement le château; ce qui fut si bien exécuté, qu'il ne paroît plus qu'il y en ait jamais eu dans cet endroit. Nous trouvâmes dans la place près de cent pieces de canon, & beaucoup de munitions de guerre.

Le Roi, imbu de l'opinion que l'escarpement rendoit l'approche inaccessible par le côté de Montalban, m'avoit mandé qu'il craignoit fort, qu'après avoir perdu beaucoup de temps & consommé bien des munitions, je ne fusse obligé d'en revenir à l'attaque proposée par M. de Vauban. Pour faire voir que je ne m'étois point trompé, je montai

1706. à cheval avec cinquante Officiers, jusqu'au haut de la breche.

Dès le commencement du siege, j'avois représenté que la plus grande difficulté que je trouverois dans l'entreprise, seroit, le peu de troupes que j'avois, & qu'ainsi il me falloit nécessairement envoyer un renfort. Sur les instances que je fis, l'on ordonna au Maréchal de Villars, qui commandoit sur le Rhin, de m'envoyer trente-deux Compagnies de Grenadiers; mais elles n'arriverent point à mon camp, ayant été arrêtées à Antibes pendant quelques jours par le mauvais temps.

A mon arrivée devant Nice, ayant visité le pays, je fis faire au delà de mon camp, des redoutes sur les hauteurs, afin de barrer l'entre-deux du Var & du Paillon : mon intention, en les construisant, n'étoit autre que de prévenir toute surprise, & me donner le temps de rassembler mes troupes; car n'ayant qu'une très-petite armée, &

beaucoup de terrein à garder, j'étois foible de par-tout, & par conséquent 1706 hors d'état de résister à un corps considérable, qui seroit tout d'un coup tombé sur moi. J'avois donc résolu, en cas de l'approche d'un secours, de ne laisser que ce qui auroit été nécessaire pour la garde des batteries, & de marcher avec le reste au devant des ennemis, pour les combattre le plus diligemment que je pourrois. Il est étonnant que le Duc de Savoie n'y ait pas songé d'abord, ayant, par le Col de Tende, si peu de chemin à faire; car vu la situation des quartiers en Italie, l'expédition auroit été faite avant que le Duc de Vendôme ou le Duc de la Feuillade en eussent pu être informés, & sans même qu'ils pussent, en aucune façon, l'empêcher, & m'être d'aucun secours.

Au mois de Février 1706, le Roi me fit Maréchal de France, & m'ordonna, en même temps, de me rendre en Espagne, pour y commander l'armée

contre le Portugal. Le Roi d'Espagne avoit
1706. résolu d'aller en personne faire le siege de Barcelone; & pour cet effet menoit avec lui les troupes Françoises, hors quatre escadrons qu'il laissoit en Castille, aux ordres de M. de Joffreville.

Le Comte de Toulouse, Amiral de France, devoit aussi se rendre devant Barcelone, avec une escadre de vingt vaisseaux de ligne, & y porter toute l'artillerie, & les munitions de guerre nécessaires pour le siege.

Le Maréchal de Tessé n'approuvoit nullement ce projet, par bien des raisons. Il considéroit les difficultés qu'il y avoit à traverser cinquante lieues de pays ennemi, rempli de défilés, de montagnes, de rivieres, & sans autre secours de vivres que ce que l'on meneroit avec soi: l'incertitude de la mer pour fournir tout le nécessaire quand l'on seroit devant Barcelone, & l'apparence que la flotte combinée pourroit peut-être arriver au secours avant la prise de la

place, le faisoit trembler pour la réussite d'une entreprise, qui ne pouvoit échouer sans que l'on courût risque de perdre, en un instant, toute l'Espagne. L'armée que Sa Majesté Catholique pouvoit mener, ne lui paroissoit pas assez considérable, n'y ayant que trente-huit bataillons & soixante escadrons; de plus, il craignoit que pendant l'éloignement du Roi & des troupes, les Portugais ne se servissent de l'occasion pour aller droit à Madrid, & se rendre maîtres de toute la Castille. Malgré tout ce que le Maréchal put dire, le Roi d'Espagne demeura ferme dans sa résolution; mais pour obvier à ce dernier inconvénient, il pria le Roi, son grand-pere, d'envoyer un Général pour commander sur les frontieres de Portugal. 1706.

Ce fut donc sur moi que le choix tomba. Dans la dépêche de M. de Chamillart, il m'y faisoit une grande énumération des troupes Espagnoles qui devoient composer mon armée, & me

1706. marquoit que le Roi alloit faire marcher quinze bataillons François pour me joindre. J'ai pourtant appris depuis qu'il n'avoit jamais eu en pensée d'exécuter ce dernier article, & qu'il ne me l'avoit écrit que pour m'engager plus aisément au voyage d'Espagne. Dès que j'eus reçu le courier de la Cour, j'en dépêchai un à Madrid à M. Orry, pour lui dire que j'y serois incessamment; mais que, pour ne pas perdre un temps précieux dans des conjonctures si importantes, je le priois de faire envoyer incontinent les ordres en Andalousie & en Galice, pour faire marcher, sur le Tage, toutes les troupes qui ne seroient pas absolument nécessaires pour la garde des places, de maniere que les trouvant dans le centre de la frontiere, je pusse, à mon arrivée, en former une armée, & faire tête aux Portugais.

Je partis de Montpellier, le 27 de Février, & me rendis, le douze Mars, à Madrid, où je trouvai que M. Orry

n'avoit rien exécuté de ce que je lui avois mandé, ne m'alléguant d'autre raiſon, ſinon qu'il m'attendoit avant d'envoyer aucun ordre. Cette faute penſa coûter cher ; car les ennemis s'étant, peu de temps après, mis en campagne, il n'y eut plus moyen de raſſembler aucune armée ; & ſi j'avois eu à faire à des gens un peu entendus & vifs, l'Eſpagne étoit perdue. 1706.

Après avoir fait avec la Reine d'Eſpagne les arrangemens convenables, je partis pour Badajos, où j'arrivai le 27. Les ennemis ayant aſſemblé leur armée, qui conſiſtoit en quarante-cinq bataillons & cinquante-ſix eſcadrons, étoient venus, dès le 25, camper entre Elvas & Campo-Major. Si les troupes d'Andalouſie & de Galice m'avoient joint, j'aurois campé dès-lors ſous Badajos, dans un poſte que je reconnus pouvoir être facilement mis hors d'inſulte ; mais le Duc d'Icar, Vice-Roi de Galice, ſous divers prétextes, avoit gardé ſes

1706. troupes ; & le Marquis de Villadarias, loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, avoit fait marcher les siennes du côté de Cadix, sous prétexte qu'il craignoit pour cette place, à cause de quelques vaisseaux ennemis qui y paroissoient. Il étoit clair que Villadarias ne pouvoit croire ce qu'il avançoit : car, quelle apparence que dans le temps que l'Archiduc étoit menacé d'être attaqué dans Barcelone, il songeât à faire le siege de Cadix, qui est une très-bonne place ? De plus, l'armée Portugaise n'y pouvoit aller qu'en pénétrant dans l'Andalousie, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'après avoir pris Badajos : c'étoit donc Badajos qu'il falloit sauver, & pour cela il falloit avoir une armée.

Cette quantité de Généraux indépendans, dans l'étendue d'une même frontiere, étoit pernicieuse ; chacun vouloit avoir une armée, & aucun ne pouvoit seul en avoir une assez considérable pour s'opposer aux entreprises d'un

ennemi, qui réunissoit ensemble toutes ses forces. J'ai aussi su depuis, que les 1706. ordres envoyés de Madrid n'avoient point été assez positifs; car des Ministres, quoique très-ignorans dans notre métier, vouloient pourtant toujours agir à leur tête; & c'est ce qui rendoit ma situation plus difficile, ayant autant à combattre Madrid que les ennemis.

Je retournai le lendemain 28 camper à Talaverra, à trois lieues de Badajos, avec vingt-sept escadrons pour toute armée. Je mandai au Comte de Fiennes de me venir joindre le plus diligemment qu'il pourroit avec dix escadrons. Joffreville devoit suivre avec ce qu'il pourroit ramasser en Castille; mais cela se réduisit à trois escadrons de Dragons.

Les ennemis, ayant marché par leur gauche, prirent la route d'Alcantara; sur quoi je marchai par Caserés & Arroyo-del-Puerco, à Brocas, qui n'est qu'à trois lieues d'Alcantara, où je fis entrer huit bataillons, outre les deux

qui y étoient déjà en garnison. Les
1706. ennemis étant arrivés sur la riviere de Salar, ne crurent pas devoir s'aller placer devant Alcantara, tant que je serois à Brocas; ainsi ils marcherent à moi. Je fis d'abord bonne contenance; mais voyant que toute leur armée y étoit, je songeai à la retraite. J'ordonnai à ma seconde ligne de s'aller poster de l'autre côté d'un grand ravin, à deux lieues de Brocas, & à moitié chemin d'Arroyo-del-Puerco, & avec la premiere je commençai à me retirer. Dès que les ennemis nous virent ébranler, ils s'avancerent tous en bataille le plus diligemment qu'ils purent, mais nous étions déjà entrés dans la forêt avant que d'être atteints. Je formai plusieurs lignes dans le bois, à quelque distance les unes des autres : la premiere fut d'abord chargée & rompue par le grand nombre d'ennemis, mais elle se rallia bientôt & rechargea; il y eut ensuite nombre de charges, dans lesquelles

nous avions quelquefois de l'avantage; mais comme nous ne ſongions qu'à nous retirer, le déſordre ſe mit dans nos régimens, qui s'en allerent au grand galop. Les ennemis, toutefois étonnés de me voir choiſir un bois pour donner un combat de cavalerie, ne s'avançoient qu'en ordre, ne doutant pas qu'il n'y eût de l'infanterie dans ce bois; cela joint à la bonne contenance de quatre eſcadrons François, commandés par le Comte de Fiennes, qui s'étoit formé en arriere des Eſpagnols, arrêta totalement les ennemis, qui n'oſerent s'avancer davantage. 1706.

Je ralliai ma cavalerie de l'autre côté du ravin, où j'avois ordonné à ma ſeconde ligne de ſe placer, mais où je ne la trouvai pas, car Dom Domingo Canal, Maréchal de Camp, qui la commandoit, n'avoit point compris l'ordre que je lui avois donné; & au lieu de ſe former derriere le ravin, il s'étoit mis un quart de lieue plus bas

dans une prairie, qui lui parut fort
1706. commode pour repaître. L'on peut aisément croire, que, ne trouvant pas cette seconde ligne, mon embarras n'eût pas été petit, si les ennemis m'avoient poussé avec vigueur. J'eus bien de la peine à découvrir où étoit Canal, & je ne le sus qu'après que les ennemis se furent tout-à-fait retirés à Brocas. Nous perdîmes, à cette action, environ une centaine d'hommes; je crois qu'il en coûta du moins autant aux ennemis, avec le Comte de Sanvicenté, Officier Général.

Les ennemis [illegible] ensuite le siege d'Alcantara, pe[illegible]t lequel je restai à Arroyo-del-P[illegible] a place, en soi, étoit très-mauvaise, n'y ayant, ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur; toutefois comme elle avoit des bastions, que les assiégeans n'avoient que très-peu d'artillerie & fort peu d'expérience dans l'art militaire, elle eût pu tenir long-temps, si le sieur Gasco,

Maréchal

Maréchal de Camp, qui en étoit Gouverneur, eût fait ſon devoir. Je lui avois marqué, dans ſes inſtructions, qu'il devoit ſe défendre le plus longtemps qu'il pourroit, que quand il y auroit breche il eût à faire une capitulation honorable ; que ſi les ennemis alors ne lui en vouloient pas accorder d'autre que de ſe rendre priſonnier de guerre, il eût à ſortir, avec ſa garniſon, par l'autre côté du Tage. Il auroit pu facilement ſe faire un paſſage, car le corps ennemi, qui y étoit, ne conſiſtoit qu'en deux régimens de Cavalerie : la nature de ce pays, plein de broſſaillés & de ravins, étoit très-favorable à ce deſſein, & il auroit pu, pendant la nuit, couler le long de la Lagon, & remonter vers la Moraléja : la cavalerie ne pouvoit l'inquiéter par-là, & avant que les ennemis euſſent pu être avertis de ſa marche, & qu'ils euſſent pu détacher de l'infanterie pour le ſuivre, il auroit eu au moins deux heures d'avance.

1706.

1706. S'il ne pouvoit exécuter ce que je viens de dire, je lui ordonnois positivement de soutenir l'assaut, plutôt que de consentir à être prisonnier de guerre.

Il ne fit rien de ce que je lui marquois, il n'attendit pas même qu'il y eût breche pour battre la chamade, & il se rendit prisonnier de guerre. Je m'étois avancé, avec ma cavalerie, à Las-Ventas, à quatre lieues d'Alcantara, pour faciliter la capitulation, & tâcher de faire croire aux ennemis que je songeois à secourir la place; mais inutilement, car Gasco consentit à tout ce qu'ils voulurent, sans le moindre débat, & livra la place le 14 Avril. Il ne donnoit pour excuses, que l'envie de sauver au Roi la garnison, comme si, n'y ayant point de cartel, nous pouvions la ravoir quand nous voudrions. Dans la situation des affaires, il valloit mieux courir le risque d'être emporté; car au bout du compte l'on ne pouvoit forcer par une petite breche, de dix toises au

plus, un corps de cinq mille hommes de pied, ſans qu'il en coûtât bien du monde, & cela auroit pu déranger ou retarder les autres projets des ennemis. Je ne voulus point répondre aux lettres que m'écrivit Gaſco, ne convenant point d'avoir commerce avec un homme qui avoit manqué ſi eſſentiellement à ſon honneur, à ſon devoir, à ſon pays, à ſon Roi & à ſon Général. J'avois été trompé dans l'opinion que j'avois conçue de lui, dès la premiere campagne que j'avois commandée en Eſpagne; & je l'aurois préféré à tout ce qu'il y avoit d'Officiers Généraux Eſpagnols. 1706.

Alcantara & ſa garniſon perdue dès l'entrée de la campagne, me jettoit dans un furieux embarras, d'autant que, par la faute du Conſeil de Madrid, & par la déſobéiſſance des Capitaines Généraux, j'étois hors d'état de pouvoir oppoſer un corps ſuffiſant aux ennemis, leſquels ſe trouvant alors à cheval ſur

1706. le Tage, étoient maîtres de se porter où bon leur sembleroit, & par conséquent nous donnoient également jalousie de toutes parts, sans que, d'aucun côté, on pût leur résister. J'aurois donc fort souhaité qu'ils eussent pris le parti d'aller assiéger Badajos, d'autant que cela les auroit éloignés de Madrid, les auroit peut-être occupés jusqu'aux grandes chaleurs, & auroit pu donner le temps d'arriver, aux secours que nous attendions de France après l'expédition de Catalogne.

La Cour de Madrid, qui jusqu'alors sembloit ne rien appréhender, & regardoit même ce que je mandois comme une crainte chimérique, ouvrit enfin les yeux sur le danger où elle étoit. Orry résolut de former dix bataillons de Milices, & me proposa, dès qu'ils m'auroient joint, de livrer bataille; mais cela ne suffisoit pas pour tenter fortune. Je crus donc qu'il valloit mieux disputer le terrein autant que l'on pour-

roit, jusqu'à ce que j'eusse un corps de bonnes troupes suffisant pour les grandes aventures. 1706.

Les ennemis passerent le Tage à Alcantara le 20 Avril, sur quoi je le passai aussi au pont Cardinal, ayant déjà fait prendre les devants à M. de Joffreville avec douze escadrons.

Comme j'appris que les ennemis venoient droit à Placentia où je m'étois campé, je ne doutai plus que leur dessein ne fût d'aller à Madrid; ainsi je dépêchai un Courier pour en avertir la Reine d'Espagne, & lui représenter que si les ennemis continuoient leur marche, elle n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de venir se mettre à notre tête. Les raisons que je lui donnois étoient, qu'elle y seroit plus en sûreté, que sa présence contiendroit les troupes, animeroit les Provinces éloignées & voisines à se maintenir dans leur devoir; au lieu que, se retirant ailleurs, elle sembleroit abandonner la

1706. partie, & que la plupart des peuples étant déjà saisis de peur, l'on verroit dans l'instant une révolution générale.

Je voulois qu'en même temps que la Reine viendroit me trouver, elle écrivît des lettres circulaires, pour exhorter tous les bons sujets de la venir joindre à son camp. Vû le génie de la Nation & la singularité de l'action, il y avoit lieu de croire que de tous côtés un nombre infini de personnes seroient accourues sous l'étendard de cette Princesse, dont les manieres nobles & caressantes les auroient engagées à se sacrifier pour le maintien de la cause de son mari.

La Princesse des Ursins & M. Amelot n'approuverent pas ma proposition; & l'endroit le plus éloigné du péril, étoit celui qu'ils avoient résolu de préférer. Orry m'avoit aussi proposé de me faire joindre par les garnisons Françoises de Pampelune, Fontarabie & Saint-Sébastien; mais je n'avois garde d'y donner

les mains : car il étoit de la derniere importance de ne pas nous dessaisir de ces places, dont la perte auroit totalement bouché l'entrée aux secours que nous espérions de France. 1706.

Les ennemis continuerent leur marche jusqu'à Placentia, d'où je me retirai, trois lieues en arriere, à la Massagona, sur la riviere de Tiétar. J'y avois placé huit bataillons, qui étoient mon unique infanterie ; & j'avois fait retrancher les principaux gués, afin de faire croire aux ennemis, que je voulois garder ce poste, & peut-être, par là, les obliger de prendre un autre chemin, & ainsi gagner du temps ; ce qui étoit ce que je cherchois. Les ennemis, après avoir resté trois jours à Placentia, vinrent droit à moi, avec toute leur armée. Comme je les vis tout de bon songer à me chasser de là, je ne crus pas qu'il convînt de hasarder une affaire, d'autant que la riviere étoit fort basse, & mes retranchemens trop étendus ; ainsi je fis

1706. marcher en arriere mon infanterie ; je restai avec la cavalerie jusqu'à midi, & puis me retirai en bataille, au travers des bois ; car c'étoit le terrein qui me convenoit le mieux pour cacher ma foiblesse & mes manœuvres. Joffreville fit l'arriere-garde avec douze troupes de Cavalerie, & par sa bonne contenance empêcha les ennemis, pendant une heure & demie, de passer la riviere, quoiqu'ils fissent un feu continuel de leur artillerie & de leur infanterie sur lui & sur un détachement de Dragons, qui gardoient les retranchemens. Dès qu'il se fut retiré, les ennemis passerent & le suivirent pendant une demi-lieue, sans oser le charger ; de maniere que cela se passa en escarmouches. Leur armée se campa sur les bords de la riviere de notre côté, & y resta un jour entier. Le 3 Mai, ils s'avancerent à Cassa Texada, d'où je me retirai à leur approche, & le 4 ils camperent à Almaras, & moi auprès de la Peralada, à trois lieues de là.

La lenteur de la marche des ennemis provenoit de l'incertitude où ils étoient 1706.
sur ce qu'ils avoient à faire : ils ignoroient aussi bien que nous ce qui se passoit à Barcelone, dont le Roi d'Espagne faisoit le siege; car ils n'en pouvoient avoir des nouvelles que par mer, ce qui étoit très-long; & comme nous n'avions nulle communication par terre avec le camp de S. M. C., nous ne pouvions non plus en recevoir des lettres, que par des bâtimens qui les portoient de la rade de Barcelone à Colioure, & de là par Bayonne à Madrid. Les ennemis donc craignoient de s'avancer trop avant, de peur que, Barcelone pris, le Roi d'Espagne ne revint tout-à-coup avec toute son armée, avant qu'ils en fussent informés, & qu'alors ayant tout le pays contre eux, ils n'eussent grande difficulté à regagner le Portugal; ce qui les détermina à rester à Almaras quelque temps : mais au bout de huit jours, n'ayant aucunes nouvelles, ils prirent le parti d'aller faire

le ſiege de Ciudad-Rodrigo, qui ne
1706. pouvoit les occuper long-temps, & enſuite s'avancer à Salamanque, afin d'y attendre le ſuccès de Barcelone. Ils décamperent le 11 Mai, & reprirent le chemin de Placentia & de Coria, afin d'être plus à portée de leurs convois qu'ils tiroient de Portugal. Le 20, ils inveſtirent Ciudad-Rodrigo. Cette ville (on ne peut l'appeller place) n'avoit ni dehors, ni foſſé, ni chemin couvert, ni flancs; une ſimple muraille en faiſoit l'enceinte : toutefois, quoiqu'il n'y eût qu'un bataillon, & quelques milices, elle ſe défendit juſqu'au 26 au ſoir, & ne ſe rendit, que la breche faite : elle obtint même une capitulation honorable. Je m'étois tenu à S. Martin del Rio, juſqu'après la priſe de Ciudad-Rodrigo, enſuite de quoi je me repliai à Salamanque.

J'y appris, le 1er de Juin, par un Courier de France, le malheureux dénouement du ſiege de Barcelone. Le Roi d'Eſpagne, après avoir pris le Mont-

jouy, avoit conduit de ce côté-là ses attaques contre la ville, qu'il avoit battue pendant plusieurs jours; mais avant que d'avoir fait une breche suffisante, la flotte ennemie arriva : ainsi le Comte de Toulouse, inférieur en nombre, étant obligé de se retirer à Toulon, il ne fut pas possible au Roi d'Espagne de continuer le siege, attendu qu'il n'avoit plus de vivres; outre que la flotte portoit à l'Archiduc un secours de douze bataillons. Il ne fut donc plus question que de savoir par où l'armée se retireroit. Les Espagnols vouloient que ce fût par le même chemin qu'on étoit venu; mais le manque de vivres fit choisir le plus court, pour arriver en pays ami, dont nous étions les maîtres : ainsi il fut déterminé qu'on gagneroit le Lampourdan; ce qui se pouvoit aisément, en quatre ou cinq jours, au lieu que par Igualada & Lérida, il en falloit au moins dix avant que d'arriver en Arragon, outre que la fidélité des Arragonois étoit fort ébranlée, 1706.

& que le pays, par où il falloit passer, étoit beaucoup plus difficile que l'autre, tant par les montagnes & défilés, que pour le passage des rivieres.

1706.

Sa Majesté Catholique décampa le 11 Mai, & fut obligée d'abandonner toute sa grosse artillerie & ses munitions de guerre, n'ayant ni le temps, ni les bêtes nécessaires pour l'emmener : les malades & blessés resterent pareillement. Il faut dire, à la louange de Milord Peterborough, qui commandoit les troupes de l'Archiduc, qu'il eut toute l'attention possible pour empêcher les Miquelets de les égorger. Les ennemis suivirent les premiers jours l'armée du Roi d'Espagne; mais dès qu'elle eut passé le Ter, se trouvant en sûreté & à portée des vivres, elle fit quelque séjour, en attendant les ordres de la Cour. Le Roi d'Espagne regagna le Roussillon, pour se rendre par Bayonne à Madrid, le plus diligemment qu'il pourroit, & le Chevalier d'Asfeld eut ordre de prendre les devants, & de

ſe rendre à Bayonne, afin d'y régler tout ce qu'il falloit, tant pour le paſſage de S. M. C., que pour celui des troupes. 1706.

Dès que je fus informé de la réſolution du Roi d'Eſpagne, de venir à Madrid, je dépêchai un Courier, pour ſupplier la Reine de l'en détourner; car, vû la ſituation des ennemis, & notre foibleſſe, il étoit impoſſible de les empêcher d'y aller: ainſi il me paroiſſoit que S. M. C. devoit s'épargner la honte d'être obligée de s'enfuir de ſa capitale, huit jours après y être retournée. Je propoſois que ce Prince vînt en droiture à Burgos, où il ſe trouveroit plus à portée de rentrer en Caſtille, ſi nous en étions chaſſés; ſa préſence y auroit animé les Caſtillans, & le bruit de ſon arrivée faiſant peut-être croire aux ennemis que la tête des troupes arrivoit, ils auroient été bride en main; ce qui étoit ce que nous devions principalement ſouhaiter. Je comptois de me replier ſur le Duero, & y raſſembler le plus de troupes qu'il

1706. me feroit possible, pour en défendre le passage aux ennemis; en tout cas, après les avoir amusés à mon ordinaire, je me ferois retiré sur Burgos & Victoria, jusqu'à ce que les trente bataillons, & vingt escadrons François, qui devoient venir, m'eussent joint. Je ne voulois nullement me retirer du côté de Pampelune; car c'étoit me mettre dans le coin de l'Espagne le plus reculé, d'où j'aurois eu de la peine à ressortir à cause du passage de l'Ebre, outre que nous y aurions eu plus de difficulté pour nos subsistances, au lieu que par Burgos, nous ferions d'abord au centre de la Castille, dans le pays du monde le plus abondant.

Je mandai la même chose à M. d'Asfeld, afin qu'il en parlât au Roi d'Espagne, à son passage à Bayonne; mais le Roi avoit une telle impatience d'être avec la Reine, qu'il n'écoutoit rien, & alloit toujours en avant. Il prit donc le chemin de Pampelune, comme le plus court, & se risqua sans escorte

au travers de la Navarre, effleurant l'Arragon qui s'étoit révolté dès que le siege de Barcelone eut été levé. 1706.

La Reine & son Conseil ne lui avoient pas écrit comme je les en avois suppliés; car en dépit de mes avis, ils faisoient cent mille choses de leur tête, & d'ordinaire c'étoient des fautes auxquelles j'avois ensuite la peine de remédier.

Les ennemis eurent nouvelle de la levée du siege de Barcelone, le même jour que moi. Milord Peterborough avoit dépêché un Courier, par mer, au Marquis de Lasminas & au Comte de Gallway, pour leur en donner avis, & leur faire savoir que l'Archiduc alloit bientôt s'approcher de Madrid, où il comptoit que l'armée Portugaise se rendroit aussi, afin de se joindre tous, & de nous chasser totalement d'Espagne.

Sur cela, le 3 Juin, les ennemis se mirent en marche d'auprès de Ciudad-Rodrigo, & arriverent le 6 à Salamanque;

1706. je m'en étois retiré la veille, me tenant également à portée du chemin de Madrid, & de celui de Valladolid ; car il étoit encorè incertain lequel ils prendroient. Le bruit de leur armée étoit pour le premier ; mais je craignois plus le second, attendu que par-là ils nous chassoient de Madrid sans y aller, & que par les contradictions que j'éprouvois de la part du Ministere, je n'avois pas encore eu le tems de faire les arrangemens nécessaires pour la jonction des troupes derriere le Duero.

Le 12, les ennemis décamperent de Salamanque, & prirent le chemin de Penaranda; ainsi il n'y eut plus à douter qu'ils n'allassent à Madrid. L'on me proposa encore de défendre le passage de Guadarama ; mais je n'y voulus point consentir, d'autant que l'on pouvoit passer par-tout, à droite & à gauche; & qu'ainsi les ennemis se trouvant tout-à-coup derriere moi, m'auroient ôté toute communication avec la France &

Madrid ; & quand même j'aurois arrêté l'armée Portugaise, l'Archiduc arrivant 1706. par l'Arragon, je me serois trouvé entre ces deux armées sans ressource, ni retraite. Je suppliai seulement la Reine, d'ordonner que les troupes qu'on venoit de former à Madrid y campassent ; que M. de Las-Torres, qui arrivoit de Valence avec quinze escadrons & quelques bataillons, se mît à portée de nous joindre quand il en seroit besoin ; que Leurs Majestés Catholiques fussent prêtes à partir d'un moment à l'autre, & que l'on eût soin d'avoir à Guadalaxara, & sur la route de Burgos, des farines pour notre subsistance. Je renvoyai à Badajos six bataillons, afin de ne pas laisser l'Estramadure totalement dégarnie : quant au peu d'infanterie qui me restoit, je la fis marcher vers Ségovie ; ensuite, avec ma cavalerie, je me retirai à mesure que les ennemis avançoient. Sur ces entrefaites, nous eûmes la triste nouvelle de la défaite du Maréchal de

Villeroi à Ramilly ; ce qui donna lieu
1706. au Duc de Marlborough de se rendre maître, sans coup férir, de Bruxelles, & de la plus grande partie de la Flandre.

Le 17 Juin, les ennemis étant venus camper à la Bajos, je détachai Joffreville avec quinze escadrons, pour aller, par Ségovie, au Puerto-del-Paular, afin d'observer ce qui pourroit se passer de ces côtés-là, & empêcher que les ennemis ne pussent envoyer des partis sur le chemin que la Reine devoit tenir en allant à Burgos. J'ordonnai à mon infanterie de marcher de Ségovie à Somo-Sierra sur le chemin de Madrid, & à Arranda-de-Duéro, où je comptois tenir ferme le plus long-temps que je pourrois ; & je mandai à M. de Las-Torres de nous attendre à Torréjon. Je passai, avec le reste de ma cavalerie, le Puerto-de-Guadarama, que je fis garder par un détachement de Dragons, & de quatre compagnies de Grenadiers, afin d'obliger les ennemis, que je con-

noiſſois pour gens de grande prudence, d'y venir en cérémonie. En effet, ils ne paſſerent le Puerto que le 23; je m'étois retiré, le 20, au Pardo, & le lendemain le Roi d'Eſpagne me joignit à Funcaral, à deux lieues de Madrid. La Reine avoit pris la veille le chemin de Burgos, où elle ſe rendit ſans être en aucune façon inquiétée. 1706.

Madame des Urſins & les courtiſans, qui ſe trouvoient avec elles, firent tout ce qu'ils purent pour la faire aller à Pampelune; mais M. Amelot & moi l'empêchâmes, en repréſentant au Roi d'Eſpagne, que, ſi elle alloit en Navarre, ce ſeroit confirmer tout le monde dans la croyance que Leurs Majeſtés Catholiques avoient deſſein de ſe retirer tout-à-fait en France; au lieu que la Reine allant s'établir à Burgos avec les Conſeils, toutes choſes reprendroient bientôt le train ordinaire, & les peuples ſe raſſûreroient.

Nous allâmes, le 22, camper à

1706. Torréjon, où M. de Las-Torres nous joignit ; ainsi nous avions cinquante-cinq escadrons, y compris Joffreville qui côtoyoit alors la Sierra, pour couvrir la marche de la Reine, & observer les ennemis ; j'avois aussi laissé le Comte de Fiennes, avec huit cents chevaux, pour les amuser, & faire la même manœuvre que j'avois faite jusques-là, la présence du Roi d'Espagne ne me le permettant plus.

Le 24, les ennemis arriverent à Las-Rozas, à quatre lieues de Madrid ; le Comte de Fiennes y eut quelques escarmouches avec leur avant-garde, & se retira en très-bon ordre.

Le 25, ils camperent auprès de Madrid : nous nous retirâmes à Alcala, de là à Guadalaxara, & puis à Sopetran, afin de nous mettre hors de portée de pouvoir être surpris. Comme la désertion commençoit à se mettre dans la cavalerie Espagnole, & que les partisans de la Maison d'Autriche avoient

ſoin de publier que le Roi d'Eſpagne vouloit abandonner la partie, Sa Majeſté Catholique alla à la tête de ſes troupes, qu'on avoit miſes exprès en bataille; il les harangua, eſcadron par eſcadron, pour les aſsûrer qu'il étoit réſolu de reſter en Caſtille, & qu'ainſi il eſpéroit qu'ils ne l'abandonneroient pas; qu'il attendoit, dans peu, les troupes de France, & qu'alors il marcheroit aux ennemis pour les combattre. Ce diſcours fit ſon effet, & depuis ce jour, la déſertion ceſſa. En marchant à Sopetran, nous avions envoyé M. de Joffreville à Somo-Sierra, pour couvrir le pays de ce côté-là, & nous procurer des ſubſiſtances. Nous étions ſur ce point fort embarraſſés; Orry n'ayant pris aucune meſure pour nous en procurer, quoique je lui en euſſe écrit dans toutes mes lettres, & qu'il n'eût point d'autre affaire à ſonger: mais, comme j'ai déjà dit, jamais il ne voulut ſeulement imaginer que les ennemis puſſent venir à

1706.

Madrid, & n'en convint que lorſqu'ils
1706. y furent.

Nous avions auſſi un autre embarras auquel nous ne pouvions remédier que par le ſecours de la France ; ſavoir, le manque d'argent : ce qui nous détermina à faire partir Orry en poſte pour Paris, afin d'y repréſenter nos beſoins, & de tâcher en même temps d'emprunter quelque argent ſur les pierreries de la Reine, qu'il porta avec lui. Ce fut M. Amelot qui m'en fit premiérement la propoſition : & d'abord je m'y oppoſai, par la raiſon que je ne ſavois à qui m'adreſſer pour tous les détails, outre qu'il étoit le ſeul au fait des finances d'Eſpagne, dont il avoit toujours caché avec ſoin la connoiſſance à qui que ce fût ; mais enfin la néceſſité où nous étions, & l'impoſſibilité de trouver des reſſources ailleurs, me fit conſentir à ſon voyage, à condition qu'il reviendroit au plutôt. Dès que les Eſpagnols le virent parti, ils ſe mirent à ſe dé-

chaîner ſi publiquement contre lui, que je me crus obligé de m'oppoſer autant à ſon retour que j'avois été contre ſon départ. En effet, il étoit de la juſtice & de la bonté de S. M. C. d'avoir quelque complaiſance pour le goût d'une Nation qui venoit de lui donner des preuves ſi éclatantes de ſon attachement pour ſa perſonne, & à la fidélité de laquelle il étoit uniquement redevable de la conſervation de ſa Couronne. 1706.

M. Amelot avoit eu de la peine à ſe rendre à mes raiſons, craignant de déplaire à la Reine & à Madame des Urſins; mais enfin ſon bon ſens & les diſcours qu'il entendoit tenir devant lui le déterminerent, & nous écrivîmes conjointement en France, pour qu'on y gardât Orry: j'envoyai à ce dernier & à la Princeſſe des Urſins, copie de ma dépêche au Roi, afin qu'ils viſſent que je n'agiſſois point par des ſouterrains. La Cour de France goûta nos raiſons, & Orry eut ordre de reſter à Paris.

1706. Orry étoit homme de beaucoup d'esprit, très-éloquent, & d'un travail infini; mais il vouloit trop entreprendre, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit trouver assez de temps pour finir aucune affaire: son imagination étoit si vive, qu'elle lui fournissoit des expédiens pour tout; mais aussi dès qu'il avoit projeté quelque chose, il s'imaginoit & assûroit hardiment qu'elle étoit faite: il excelloit principalement dans la connoissance & le maniement des finances; & je doute que personne y eût mieux réussi, s'il avoit travaillé sous un homme habile & posé, qui lui eût fait tenir pied à boule, & l'eût empêché de se mêler d'autre chose: ses vues pour la politique & pour la guerre étoient presque toujours fausses; mais la bonne opinion qu'il avoit de lui-même les lui faisoit soutenir comme bonnes: ses manieres dures, & le changement total qu'il avoit fait dans les Coutumes d'Espagne, lui attirerent la haine de toute la Nation:

ses

ſes ennemis l'accuſoient d'avoir beaucoup volé; mais je lui dois cette juſtice d'aſsûrer que, quoique je l'aie ſouvent oui dire, perſonne ne m'a jamais pu citer un fait; s'il a pris, il l'a fait avec adreſſe. 1706.

Le Marquis de Ribas, qui étoit Secrétaire du Deſpacho univerſal, à la mort de Charles II, & qui avoit dreſſé & fait ſigner à ce Prince le fameux teſtament, par lequel il déclaroit le Duc d'Anjou pour ſon ſucceſſeur, étoit tombé depuis en diſgrace par cabales de Cour, de manière qu'il reſta à Madrid, lorſque nous l'abandonnâmes, & même aſſiſta aux Conſeils convoqués au nom de l'Archiduc.

Le Marquis de Laſminas & Milord Gallway crurent qu'ils pourroient faire un uſage merveilleux de ce Miniſtre; ainſi ils lui propoſerent de donner une déclaration comme quoi le teſtament étoit ſuppoſé; mais quoiqu'il eut manqué à la fidélité qu'il devoit à ſon

1706. Roi, il ne voulut jamais faire ce qu'ils lui demandoient, malgré toutes leurs promesses & toutes leurs menaces, alléguant qu'il avoit quitté le parti de Philippe V, parce qu'on l'avoit chassé ; mais qu'il ne pouvoit en honneur signer une fausseté : cette circonstance connue de peu de personnes est assez remarquable ; aussi ce fut en cette considération que, lorsque nous retournâmes à Madrid, le Roi d'Espagne se contenta de l'exiler dans sa terre, à deux lieues de là, sans lui faire d'autre mal ; même l'année d'après, à l'occasion de la naissance du Prince des Asturies, il eut permission de reparoître à la Cour.

Les ennemis resterent auprès de Madrid, jusqu'au 5 de Juillet, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils eussent nouvelles certaines de la marche de l'Archiduc. Ce Prince ne devoit partir de Barcelone que le 21 de Juin ; d'abord il avoit résolu de passer par le royaume de Valence ; mais la révolte de l'Arragon lui

fit prendre le chemin de Sarragoſſe. Les Généraux ennemis, pour faciliter ſa marche à Madrid, ſe camperent ſur le Carama auprès de Torréjon, & avancerent un petit corps à Alcala, ſur quoi nous nous retirâmes à Xadraqué. Nous avions alors en tout cinquante-cinq eſcadrons & dix-neuf bataillons Eſpagnols; nous renvoyâmes partie de ces derniers à Siguenza & Atienza ſur nos derrieres, afin d'être plus libres dans nos mouvemens. L'Andalouſie cependant faiſoit des merveilles pour le Roi d'Eſpagne: elle levoit quatre mille chevaux & quatorze mille hommes de pied. Pareillement les Peuples de la vieille & nouvelle Caſtille envoyoient de tous côtés faire à Sa Majeſté Catholique des proteſtations de leur zele & de leur fidélité, l'aſſurant qu'au premier ſignal ils prendroient les armes & courroient ſur les ennemis. En effet, ils aſſommoient tout ce qui s'écartoit de leur armée, & ils arrêtoient tous les Couriers; par ce

1706.

1706. moyen j'étois réguliérement instruit d'avance de tous leurs desseins. Les ennemis, en arrivant à Madrid, avoient envoyé un détachement à Tolede, où la Reine Douairiere fit proclamer Roi l'Archiduc, son neveu, & arbora son étendard au haut du Palais; mais les Habitans, au bout de quelques jours, prirent les armes, saisirent tout ce qu'il y avoit de gens affectionnés au parti contraire, arracherent l'étendard, proclamerent Philippe V, & mirent des gardes chez la Reine Douairiere, qu'ils traiterent pourtant toujours avec respect, quoiqu'ils la tinssent prisonniere. Les Peuples de la Manche se mirent en même temps en campagne, & se saisirent des passages sur le Tage, afin d'empêcher que les ennemis ne pussent venir sur eux.

Les Généraux voyant que les Peuples leur étoient unanimement contraires & qu'ils ne pouvoient se dire maîtres que du terrein où ils campoient, & craignant qu'à la fin notre armée grossissant & la

leur diminuant, ils ne ſe trouvaſſent dans de grands embarras, écrivirent à Liſbonne, pour que les troupes Portugaiſes de l'Alentéjo euſſent ordre de les venir joindre par le pont d'Almaraz; mais la priſe des Couriers empêcha qu'on ne pût ſavoir en Portugal rien de poſitif ſur l'état des affaires en Eſpagne, & par conſéquent qu'on y pût prendre aucunes meſures. Nous apprîmes, le 15 Juillet, par des lettres interceptées du Comte de Noyelles, des Envoyés d'Angleterre & de Portugal, au Marquis de Laſminas & à Milord Gallwai, que l'Archiduc devoit arriver le 12 à Sarragoſſe, où le Comte de Noyelles étoit déjà; nous apprîmes en même temps que, pour favoriſer le paſſage de ce Prince, les ennemis avoient marché à Guadalaxarra; ſur quoi ne voulant plus rien riſquer juſqu'à l'arrivée de nos troupes, que j'attendois dans huit jours au plus tard, & dont on ne pouvoit plus empêcher la jonction, je priai le Roi

1706.

1706. d'Espagne d'aller à Atienza, & je me plaçai derriere l'Hénarez à Sirouete, environ à une lieue de Xadraqué, pour observer plus sûrement les mouvemens des ennemis, & être même à portée de tomber, par une marche forcée, sur l'Archiduc, s'il effleuroit de trop près la frontiere de Castille. Toutes nos troupes Françoises arriverent le 28 à Sirouete, en sorte que nous avions alors quarante-neuf bataillons, & soixante dix-huit escadrons : à la vérité nos trente bataillons François n'avoient pas trois cents hommes chacun, l'un portant l'autre. Les ennemis, à cause des troupes qu'ils avoient laissées à Alcantara & à Ciudad-Rodrigo, n'avoient plus que quarante bataillons, & cinquante-trois escadrons; mais ils attendoient encore dix à douze bataillons, & une vingtaine d'escadrons, qui leur devoient venir avec l'Archiduc & Milord Peterborough.

J'avois résolu de marcher, le 29, en longeant l'Henarez, pour me rendre dans

la plaine de Marchamalo, afin de combattre les ennemis, & de les obliger à quitter la Castille; mais le même jour 29, nous commençâmes à voir la tête de leur armée, qui venoit droit sur Xadraqué; ce qui me détermina à rester à Sirouete, attendu que, par la difficulté du pays, & la proximité des ennemis, il auroit été dangereux de faire cette marche en plein jour. Ils furent long-temps sur les hauteurs, avant que d'oser descendre dans la plaine de Xadraqué, où étoit le Comte de Fiennes, avec cinq cents chevaux; & ce ne fut qu'avec de grandes précautions, & après avoir tiré du canon sur lui, qu'ils s'y déterminerent. A six heures du matin le Roi d'Espagne nous joignit, & vers les quatre heures du soir les ennemis, qui ignoroient totalement l'arrivée de nos troupes, & croyoient n'avoir à faire qu'à notre cavalerie Espagnole, firent les dispositions pour attaquer le pont sur l'Hénarez, où nous avions mis quatre cents hommes d'infanterie. Pour cet effet, 1706.

1706. leurs Dragons à pied, & deux bataillons soutenus de six escadrons, descendirent en bataille vers la riviere; mais aux premiers coups de canon, qu'on lâcha au milieu de ces troupes, elles se retirerent en confusion. Le reste de la journée se passa en escarmouches & en canonnades, dont nous ne pouvions être que difficilement incommodés à cause des hauteurs qui nous couvroient.

Le lendemain, les ennemis firent encore de grands mouvemens, & voulurent se former en bataille sur la hauteur, vis-à-vis de nous; mais notre artillerie les fit bientôt retirer : ils avoient aussi fait couler quelque infanterie dans les haies proche du pont, que nos gens en chasserent dans l'instant. Voyant que les ennemis balançoient sur le parti qu'ils avoient à prendre, je résolus de passer la nuit la riviere de Conomarez, qui étoit sur notre droite, pour aller nous poster sur le flanc gauche des ennemis, entre Espinosa & Xadraqué, & par-là leur

couper la communication avec Guada-
laxara. J'allai donc reconnoître moi- 1706.
même notre marche, & j'avois déjà donné tous les ordres nécessaires pour un mouvement qui demandoit de grandes précautions; mais à l'entrée de la nuit, comme nous étions prêts à nous ébranler, j'appris que les ennemis avoient décampé. La crainte que nous ne gagnassions leurs derrieres, ainsi que c'étoit notre dessein, les y détermina. Ils n'avoient appris la jonction de nos François, qu'après être arrivés à Xadraqué, & cela par nos Déserteurs; encore d'abord ils n'en vouloient rien croire, & s'imaginoient que le grand nombre de tentes, & la grande étendue de terrein que nous occupions, étoit une ruse de guerre, pour leur faire accroire que nous avions beaucoup de monde. Il étoit pourtant étonnant, que nos troupes étant venues par la Navarre, & ayant longé la frontiere d'Arragon, pendant quarante lieues de pays, ils n'en eussent point été

1706. informés : cela ne donne pas une bien haute idée de la capacité, ni de la prévoyance de leurs Généraux.

Si au lieu de s'amuser à Madrid, à y faire proclamer l'Archiduc, & à y attendre de ses nouvelles, ils eussent marché tout de suite après moi, ils m'auroient infailliblement chassé par-delà l'Ebre, avant l'arrivée des secours, & alors j'aurois eu bien de la peine à remarcher en avant, outre que l'Archiduc & Milord Peterborough auroient eu le temps de les joindre en toute sûreté.

Voyant donc que les ennemis avoient décampé, & la situation du pays ne permettant pas de les attaquer dans leur retraite, nous ne nous mîmes en marche que le lendemain 31, & fûmes camper à Espinosa. Les ennemis ne s'arrêterent pas qu'ils n'eussent passé l'Hénarez, entre Ita & Guadalaxara. Les partis que nous avions lâchés après eux, joints aux paysans, tuerent plus de trois cents traîneurs, & en prirent deux cents.

Le lendemain, 1.er du mois d'Août, nous nous mîmes en marche un peu après minuit, pour aller droit aux ennemis, qui avoient campé, la même nuit, à Jonquera, à deux lieues de nous; mais à cause d'un très-grand défilé, nous ne pûmes déboucher dans la plaine, que vers les dix heures du matin. Les ennemis s'étoient mis en marche dès la pointe du jour, pour aller à Marchamalo; leur camp étoit marqué, & partie de leurs troupes y étoient déjà entrées. 1706.

Nous marchâmes sur quatre colonnes, ayant à l'avant-garde huit troupes de Carabiniers soutenues de trois régimens de Dragons, que commandoit M. de Cilly, Maréchal de Camp. Les ennemis avoient laissé auprès de Jonquera six troupes de Cavalerie, pour faire l'arriere-garde; on lâcha sur eux à toutes jambes deux troupes de Carabiniers qui les culbuterent, & en prirent ou tuerent une cinquantaine. Dès que les ennemis virent que nous ve-

1706. nions droit à eux, ils tirerent un coup de canon pour avertir les fourrageurs & maraudeurs, qu'ils alloient décamper; mais n'osant s'aventurer au travers de la grande plaine, ils passerent avec grande précipitation l'Hénarez, & se camperent sur les hauteurs de l'autre côté : comme nous vîmes qu'il n'étoit pas possible de les joindre, & que l'armée étoit fort fatiguée, tant à cause de la longueur de la marche qu'à cause du chaud excessif, nous campâmes ce jour-là à Fontanar, à une lieue de Guadalaxara, & le lendemain nous nous avançâmes à Marchamalo. Ayant reconnu que le poste des ennemis étoit excellent, d'autant que leur droite étoit appuyée à Guadalaxara, leur gauche à un grand ravin, & qu'ils avoient devant eux l'Hénarez dont les bords étoient très-escarpés, nous ne songeâmes qu'à nous placer de maniere à leur couper le chemin de Madrid, & en même temps assûrer nos convois, qui ne nous pouvoient

venir que d'Atienza; pour cet effet nous nous mîmes ſur une ſeule ligne, la gauche tirant vers Fontanar & la droite près de la Loubéra, ce qui faiſoit deux lieues d'étendue. 1706.

Nous détachâmes, après midi, M. de Legal, Lieutenant Général, avec mille cinq cens Fantaſſins, mille cinq cens chevaux & trois pieces de douze, pour aller s'emparer d'Alcala, à deux lieues de notre droite, & par où les ennemis pouvoient uniquement avoir communication avec Madrid. M. de Legal ne trouva aucune réſiſtance à Alcala, que les ennemis abandonnerent à ſon approche pour ſe retirer à leur armée : il les ſuivit, & les ayant atteints, ils ſe jeterent dans le château de San-Tolcas, où, après quelques volées de canon, lâchés de notre part, ils ſe rendirent priſonniers de guerre, au nombre de quatre cens fantaſſins & quarante chevaux. Un Lieutenant Général Portugais, nommé Dom Antonio Aracuer les comman-

doit : l'on prit auſſi un grand convoi
1706. qui alloit à l'armée ennemie.

Le Roi d'Eſpagne fit partir, le même jour, Dom Antonio Delvallé, pour aller avec huit cents chevaux, prendre poſſeſſion de Madrid ; ce qu'il exécuta, le 4 Août, jour marqué pour l'arrivée de l'Archiduc dans cette capitale. Environ trois à quatre cens hommes, Officiers ou Miquelets, voulurent ſe défendre dans le Palais du Roi ; mais faute de vivres, au bout de deux jours, ils ſe rendirent.

Les ennemis ignoroient ſi abſolument & l'arrivée des ſecours de France, & notre marche, que l'on prit nombre de Seigneurs Eſpagnols, qui venoient à notre armée, la prenant pour celle de l'Archiduc. On les envoya à Pampelune, auſſi bien que les priſonniers qu'on avoit faits dans le Palais.

Il eſt à remarquer que le Marquis de Laſminas avoit donné cinq cents piſtoles pour faire nétoyer le Palais ;

& en effet nous les y fîmes employer.

Nous trouvâmes les pontons des ennemis, & beaucoup d'attirails de guerre & munitions de bouche, qu'ils avoient laissés à Madrid. 1706.

Les Habitans de Ségovie, apprenant ce qui se passoit, prirent les armes, & forcerent la garnison Portugaise qui étoit dans le château, de se rendre. La capitulation portoit, qu'elle sortiroit avec armes, & seroit conduite en Portugal, à condition de ne point servir de six mois.

Les peuples de la partie de l'Estramadure, entre le Tage & la Sierra de Gata, se mirent sous les armes, & reprirent la Moraleja & Coria. Ceux de Salamanque, après avoir proclamé Philippe V, & mis en prison quelques Portugais & Castilians du parti de l'Archiduc, avoient déterminé de tomber sur un grand convoi, qui partoit de Ciudad-Rodrigo pour Madrid; mais les Portugais en étant avertis, ne le firent pas

1706. partir ; toutefois pour punir cette ville de son audace, ils assemblerent un corps de quatre à cinq mille hommes, & marcherent quelque temps après à Salamanque, qui fut obligée d'ouvrir ses portes au bout de deux jours de siege, & de se racheter du pillage pour une somme de cinquante mille pistoles. Le 6 l'Archiduc arriva au camp de Guadalaxara avec trois bataillons & six escadrons, & le lendemain, Milord Peterborough avec trois bataillons & dix escadrons. Le Marquis de Bay, Capitaine Général de l'Estramadure, y ayant laissé pour Commandant le Marquis de Risbourg, nous joignit avec un régiment de cavalerie.

Nous fûmes avertis que le 11 les ennemis devoient marcher le même soir, & qu'ils avoient déjà envoyé leurs équipages sur une hauteur à une lieue derriere leur camp. En effet, à l'entrée de la nuit, ils se mirent en mouvement ; & comme il étoit important de gagner toujours les devants pour couvrir Ma-

drid & Tolede, & leur barrer le retour en Portugal, le Chevalier d'Asfeld, Lieutenant Général, fut détaché à onze heures du ſoir avec vingt-cinq eſcadrons, dix bataillons & dix pieces de campagne, pour ſe rendre diligemment à Alcala : il fut ſuivi le matin par le reſte de l'armée. Les ennemis, qui marcherent de nuit par un pays très-difficile, ne purent aller camper qu'entre Loranja & Aubité ſur la Tajuna. Le 13 nous allâmes à Torrejon, & fîmes paſſer la Xarama à M. d'Asfeld, afin d'être à portée d'avoir plus promptement une tête ſur le Tage; car je ſavois qu'ils vouloient tâcher de gagner Tolede avant nous, afin d'être les maîtres de communiquer avec le Portugal, & même de ſe maintenir par ce moyen de l'autre côté du Tage. 1706.

Le 14, les ennemis allerent ſe poſter de l'autre côté de la Tajuna, la droite à Chinchon, & la gauche à Colmenar; ſur quoi nous campâmes à Cienpozüelos, où l'on mit la gauche, & la droite

1706. s'étendoit devers le Tage au deſſous d'Aranjuez. J'envoyai un détachement de cavalerie & d'infanterie à ce dernier lieu, pour aider les Manchegots, qui s'y étoient rendus au nombre de ſept à huit cents, pour garder ce poſte: il nous étoit néceſſaire, tant pour avoir des nouvelles, ſi les ennemis vouloient paſſer le Tage, que pour nous mettre toujours entre eux & Tolede.

Les ennemis ſe voyant, par nos mouvemens & manœuvres, dans l'impoſſibilité d'exécuter leur deſſein, reſterent à Chinchon le plus long-temps qu'ils purent; mais ce fut toujours avec grande incommodité, à cauſe que nos partis & les payſans infeſtoient tellement les environs de leur camp, que tout autant qu'il en ſortoit, c'étoit autant de pris; ce qui rendoit leur ſubſiſtance très-difficile, & leur faiſoit perdre beaucoup de monde.

J'avois, environ dix jours auparavant, détaché Dom Juan de Zerecéda, Colonel de Cavalerie, avec cent cinquante

Cavaliers ou Dragons, pour aller enlever un convoi qui venoit de Valence : 1706.
il le trouva à Guété, vingt lieues en arriere du camp des ennemis : il attaqua l'Escorte, qui consistoit en cent cinquante Fantassins, & quarante Maîtres ; il en tua soixante-dix sur la place, & prit le reste avec deux pieces de canon : il amena le tout au camp : l'équipage de Milord Peterborough s'y trouva malheureusement, & fut pillé.

Le Général Windham, qui étoit en marche de Valence, avec cinq ou six bataillons pour joindre l'Archiduc, s'arrêta à Guété, afin d'empêcher que nos partis n'y retournassent, & pour y préparer des vivres pour l'armée ennemie, qui dans peu seroit obligée de marcher de ces côtés-là. Milord Peterborough ne pouvant s'accommoder avec Milord Gallway, qui ne vouloit pas lui céder l'honneur du commandement, étoit reparti du camp de Guadalaxara pour

Valence, d'où ensuite il retourna en
1706. Angleterre.

Le sieur Cavaloty, Lieutenant Colonel, ayant avec deux cents chevaux tombé sur un fourrage des ennemis auprès de Fuente Duegna, battit l'escorte, tua trois cents hommes sur la place, en prit deux cents soixante-dix & cinq cents chevaux. Le sieur Carillo, Colonel de Cavalerie, attaqua un poste de trois cents hommes que les ennemis avoient mis à un moulin sur le Tage, & les tua ou prit tous. Sur les mouvemens des Portugais du côté de Salamanque, on envoya le Marquis de Bay dans la vieille Castille, avec deux bataillons & trois escadrons, auxquels se devoient joindre quatre bataillons de Badajos, & neuf escadrons.

Le Roi d'Espagne, convaincu de la mauvaise conduite qu'avoit tenue la Reine Douairiere, crut qu'il ne convenoit pas à ses intérêts de la laisser en

Eſpagne, durant la guerre: ainſi il envoya à Tolede le Duc d'Oſſonne, Capitaine des Gardes-du-Corps, avec un détachement pour la mener à Bayonne. Elle en fut très-mortifiée; elle auroit pourtant dû en être bien aiſe, puiſque cela l'éloignoit des occaſions de donner aucun ſoupçon, & d'être à l'avenir inquiétée. 1706.

L'armée des ennemis décampa le 9 Septembre, & marcha à Fuente Duégna, où ils paſſerent le Tage; ſur quoi nous allâmes camper auprès d'Arranjués, partie du côté de la riviere, & partie de l'autre, afin d'être également à portée de nous oppoſer aux ennemis, de quelque côté qu'ils vouluſſent aller. Le 10, ayant été averti qu'ils prenoient le chemin de Barrajas, nous nous avançâmes à Ocagna. Le 11, je marchai à Santa-Cruz, avec vingt bataillons, & cinquante eſcadrons, afin de pouvoir diligenter la marche des ennemis, & tomber ſur leur arriere-garde, ſi l'occaſion s'en préſentoit; mais au bruit

de ma marche, ils allerent se poster
1706. à Velez.

Comme je vis qu'ils s'éloignoient du chemin de Guété, & que de Velez ils pouvoient aller dans le Royaume de Valence, par un beau pays très-abondant, sans passer à Cuença, ou même qu'ils pourroient, en longeant par leur gauche, tâcher de gagner la Guadiana, & essayer par-là de s'établir une communication avec le Portugal, je résolus de leur barrer l'un & l'autre chemin. Pour cet effet, je marchai de Santa-Cruz à la Caveza, afin de prendre le dessus des ruisseaux qui couvroient leur camp, & de pouvoir me mettre sur leur flanc gauche. Je fis prier Sa Majesté Catholique de marcher aussi à la Caveza, avec le reste de l'armée; ce qu'il fit: mais dès que les ennemis furent informés de nos mouvemens, ils ne voulurent pas risquer de nous attendre dans leur camp, où nous pouvions les attaquer avec grande aisance, n'y ayant plus de défilé, ni ruis-

ſeau entre nous : ainſi ils décamperent
précipitamment, & voulurent d'abord 1706.
prendre la route de Salicés, qui étoit plus commode ; mais, comme ils virent par la pouſſiere de nos colonnes, que nous approchions, ils ſe replierent tout court en arriere, & paſſant une montagne très-difficile, ils reprirent le chemin de Cuença. Nous campâmes à Velez, & ils ne ſéjournerent plus qu'ils n'euſſent paſſé le Xucar, riviere très-conſidérable.

La marche que nous venions de faire, nous avoit ſi éloignés de nos vivres, que nous étions fort embarraſſés comment pouvoir aller plus en avant ; toutefois il étoit néceſſaire de ne point donner le temps aux ennemis de ſe reconnoître : pour en mieux venir à bout, je crus qu'il falloit ſe débarraſſer d'une foule de perſonnes qui nous étoient à charge, & qui nous auroient pu contraindre dans nos mouvemens : ainſi je ſuppliai le Roi d'Eſpagne de s'en aller à Madrid, où d'ailleurs le bien des affaires demandoit ſa préſence.

Je me déterminai ensuite à une ma-
1706. nœuvre assez singuliere : ce fut de faire prendre à chaque brigade d'Infanterie une route différente, & de leur donner rendez-vous, à vingt-cinq lieues de là, auprès de la Roda; outre que par là les troupes trouvoient plus aisément de la subsistance, qu'en marchant en corps d'armée, je dérobois aux ennemis la connoissance de mon projet, qui étoit de passer le Xucar au dessous d'Alarcon, & de tâcher de les joindre dans la plaine avant qu'ils eussent gagné le Gabriel. Je détachai M. de Legal avec mille chevaux, pour les serrer de plus près, & je suivis avec toute la cavalerie. Dès qu'ils eurent passé le Xucar, ils se crurent en sûreté, & voulant séjourner aux camps de Villanueva & de Perale, je m'avançai à Picasso sur le Xucar, pour leur faire accroire que je n'avois d'objet que de les observer de loin; mais quand je vis que, par la supputation des marches, mon Infanterie seroit un tel jour

à la

à la Roda, je m'y portai diligemment avec ma Cavalerie, & de là je marchai 1706.
ſur le Xucar à Fuente Santa, où j'avois donné rendez-vous à toute l'armée. Le 24 Septembre au ſoir, nous paſsâmes la riviere, & arrivâmes au grand jour à Quintanar, où nous ſûmes par nos partis que les ennemis étoient en marche. En effet, étant inſtruits que nous paſſions le Xucar, ils avoient décampé & pris le chemin d'Inieſta, pour gagner le pont de Valdecona ſur le Gabriel. Nous redoublâmes notre marche, & tous nos Dragons ſe porterent en diligence ſur leur arriere-garde, qui étoit compoſée de vingt eſcadrons & dix bataillons; mais malgré tout ce que nous pûmes faire, on ne put les arrêter dans la plaine, & ils eurent le temps de ſe mettre en bataille de l'autre côté d'Inieſta, où ils appuyerent leur droite, & s'étendirent ſur une hauteur, ayant devant eux un ruiſſeau aſſez petit, mais difficile à paſſer pour la cavalerie. L'on

1706. culbuta quelques escadrons de l'arriere-garde, dont on tua ou prit environ quatre cents, comme aussi deux cents charrettes & plusieurs équipages. La marche que nous venions de faire, étant de sept grandes lieues, sans eau, & par un très-grand chaud, notre infanterie ne put arriver qu'à quatre heures du soir; je voulus alors longer le ruisseau par ma droite, afin de le passer au dessous de la gauche des ennemis, où il étoit plus praticable; mais la nuit ne nous donna pas le temps d'exécuter notre projet; ainsi il fallut rester en bataille jusqu'au jour, pour manœuvrer. Pendant la nuit les ennemis se retirerent par les montagnes au pont de Valdecagna, dont ils n'étoient éloignés que de deux lieues & demie, & passerent le Gabriel à la pointe du jour. M. d'Auzeville, Brigadier, les suivit avec mille chevaux, fit nombre de prisonniers & prit beaucoup de bagages.

N'y ayant plus d'espérance de joindre

les ennemis, j'allai camper à Terrasson sur le ruisseau de Quintanar, tant pour 1706. y trouver de l'eau & laisser reposer les troupes que nos marches continuelles avoient extrêmement fatiguées, que pour être plus à portée d'arranger nos vivres, faire les dispositions pour le reste de la campagne, & voir ce que deviendroient les ennemis.

Ils avoient laissé dans Cuença trois bataillons & un détachement de mille hommes de pied, avec un régiment de Cavalerie. Je détachai M. de Hessy, Lieutenant Général, avec sept bataillons, vingt-cinq compagnies de Grenadiers, huit cents chevaux & trois pieces de douze, (notre unique grosse artillerie) pour en faire le siége. J'envoyai aussi M. de Pons, Lieutenant Général, avec cinq cents chevaux & un bataillon à Molina d'Arragon, pour couvrir la Castille de ce côté là.

Les ennemis craignant que nous ne trouvassions encore moyen de les aller

chercher de l'autre côté du Gabriel, con-
1706. tinuerent leur marche dans le royaume de Valence, ſe contentant de laiſſer garniſon dans Requena; ainſi la Caſtille ſe trouva libre des troupes de l'Archiduc, les Portugais s'étant retirés en même temps de Salamanque, ſur l'approche du corps que Sa Majeſté Catholique y avoit fait marcher.

N'y ayant plus rien à craindre pour le ſecours de Cuença, à cauſe de la retraite des ennemis, je réſolus de me porter du côté du royaume de Murcie, dont l'Evêque me crioit vivement au ſecours. Les Anglois avoient pris, dès le 4 Septembre, le château d'Alicante; ils s'étoient enſuite emparés d'Origuela, & de là avoient marché à Murcie, pour s'en rendre maîtres. Le manque de ſubſiſtances m'empêchant de marcher en corps d'armée, je fis avancer devers Villena M. de Joffreville avec dix bataillons & dix-huit eſcadrons; & je fis marcher en droiture à Murcie M. de

Medinilla, Maréchal de Camp, avec quatre bataillons & neuf escadrons. Dès 1706. que les ennemis apprirent l'approche de ces troupes, ils leverent le siege de Murcie, & se retirerent à Alicante. Medinilla ayant délivré l'Evêque de Murcie, alla attaquer Origuela, qu'il prit, l'épée à la main, après quelques heures de résistance; il n'y avoit point d'Anglois dedans, les seuls Habitans animés par les Moines la défendoient, quoiqu'il n'y eût aucune sorte de fortification, ni même de murailles tout autour: aussi la ville fut-elle pillée, & quantité de Peuple & de Moines y périrent. Le Gouverneur d'Alicante envoya deux cents hommes, pour se jetter dans Origuela, dont le château étoit assez bon; mais un détachement de notre cavalerie tomba dessus, & les tua tous, hors quinze que l'on fit prisonniers.

Cuença se rendit le 9 Septembre, la garnison prisonniere de guerre: les sieurs de Humada, Maréchal de Camp Espa-

gnol, & de Palm, Brigadier Hollan-
1706. dois, commandoient dans la ville. L'armée ennemie, après être entrée dans le Royaume de Valence, se porta devers la frontiere de Castille, de l'autre côté de Xucar, afin d'empêcher que nous ne pénétrassions par-là.

Ils se séparerent en plusieurs corps, & en différens endroits, pour la commodité des subsistances, mais à portée de se rejoindre, s'il en étoit besoin: le principal quartier étoit Xativa, où se tenoient les Généraux.

Je m'avançai donc à Villena avec le gros de l'armée, & je poussai M. de Joffreville vers Elché, où les ennemis avoient mis garnison, afin de nous en rendre maîtres. Le Colonel Bowles, Anglois, qui étoit dans Elché, avec quatre cents hommes de pied, quatre cents Dragons, cent chevaux & nombre de Paysans, refusa de se rendre à M. de Joffreville; mais y étant arrivé moi-même, deux jours après, il se rendit

prisonnier de guerre. Il en coûta fort cher à cette ville, (des plus jolies & des plus riches qu'il y eût en Espagne) : car, quoique malgré moi elle eût été en partie pillée, nous en tirâmes encore quatre-vingt mille sacs de bled, & vingt mille pistoles en or. 1706.

Les ennemis étant totalement rencoignés dans les montagnes de Valence, il étoit question de voir ce que nous pourrions entreprendre.

Le manque d'artillerie étoit le principal obstacle à des conquêtes ; j'y avois pourtant pourvu autant qu'il dépendoit de moi, & des foibles moyens de la Cour d'Espagne : dans cette vue, après avoir, par l'arrivée des secours de France, repris la supériorité sur les ennemis, j'avois fait donner les ordres pour que de Seville l'on nous envoyât quatre pieces de vingt-quatre. Elles furent long-temps en chemin, faute de charriots convenables & d'affûts ; mais enfin, ayant avis qu'elles approchoient, & m'étant

aussi arrivé quatre pieces de seize, de
1706. Madrid, je me déterminai au siege de Carthagene, d'autant que je n'avois pas assez d'artillerie pour entreprendre celui d'Alicante.

Carthagene étoit une ville considérable par le nombre de ses Habitans, par sa richesse, & par la beauté de son port. De plus, se trouvant alors sur nos derrieres, il étoit nécessaire de nous en rendre maîtres, pour la sûreté du pays & de nos quartiers.

Il me fallut quelque temps pour nos préparatifs; & même, chose assez singuliere, je fus obligé de faire provision de sceaux, par la raison que dans toute la plaine de Carthagene, il n' y a point d'autre eau que des puits; de maniere qu'il fallut faire distribuer tant de sceaux par bataillons & escadrons, sans quoi l'armée n'auroit pu boire.

J'arrivai devant la place le onze Novembre: après l'avoir reconnue, je la trouvai entourée de murailles, & bien

flanquée, quoique sans fossé, ni chemin couvert; d'ailleurs pourvue d'une prodigieuse artillerie. Je fis d'abord occuper une hauteur, qui étoit assez près de la place, & le 13 j'y fis mettre quelques pieces de huit; mais elles furent bientôt réduites au silence par le gros feu des ennemis. Le soir, j'ouvris la tranchée, & dès le lendemain 14, nous travaillâmes aux batteries qui se trouverent en état, & tirerent le 17 au matin. La breche se fit très-aisément; ainsi la Ville capitula le même soir. Je ne leur voulus accorder d'autres conditions que celle d'être prisonniers de guerre. Il y avoit dans la place deux bataillons Valenciens, cent cinquante chevaux & trois mille paysans. Le sieur de Valere, Maréchal de Camp Espagnol, y commandoit. Trois galeres, qui se trouvoient dans le Port, se sauverent la nuit. Nous trouvâmes dans la place soixante-quinze pieces de gros canon & trois mortiers. Pendant les six jours de siege, le feu de l'artillerie fut

1706.

très-considérable ; nous ne perdîmes
1706. pourtant que deux cents hommes.

Cette expédition faite, & la saison étant fort avancée, je ne songeai plus qu'à séparer l'armée. Pour cet effet, j'établis dans Origuëla M. de Hessy, Lieutenant Général, avec dix bataillons & huit escadrons, pour couvrir le Royaume de Murcie. J'envoyai à Yécla M. d'Asfeld, Lieutenant Général, avec quatre bataillons & quinze escadrons, pour y être à portée de Villena, contenir les ennemis, & les empêcher d'inquiéter les quartiers, que nous avions dans la Manche. Je fis aussi passer pareil nombre de troupes entre le Xucar & le Gabriel, pour la sûreté de ce côté-là, de la Castille, & pour assûrer notre communication avec Molina d'Arragon. Le quartier général fut mis à Albacété, à peu-près dans le centre des quartiers & de la frontiere : après quoi je partis pour Madrid, où j'arrivai le 5 de Décembre.

Ainſi finit cette campagne, des plus ſingulieres par les différens événemens. 1706.
Les commencemens nous avoient fait enviſager une ruine totale des affaires; mais les ſuites devinrent auſſi utiles que glorieuſes aux armes des deux Couronnes. L'ennemi maître de Madrid, nulle armée pour l'arrêter, le Roi obligé de lever le ſiege de Barcelone, & de ſe retirer en France, tout cela ſembloit décider du ſort de l'Eſpagne; & ſans contredit ſi nos ennemis euſſent ſu profiter de la conjoncture, & pouſſer leur pointe, l'Archiduc en auroit été Roi, ſans eſpérance de retour pour Sa Majeſté Catholique: mais les fautes groſſieres que commirent ſes Généraux, jointes à la fidélité ſans exemple des Caſtillans, nous donnerent le temps & les moyens de reprendre le deſſus, & de rechaſſer les ennemis hors de la Caſtille.

Les deux armées firent, pour ainſi dire, le tour de l'Eſpagne: elles commencerent la campagne près de Badajos,

1706. & après s'être promenées au travers des deux Castilles, la finirent aux Royaumes de Valence & de Murcie, à cent cinquante lieues de là.

Nous fîmes quatre-vingt-cinq camps, & quoique tout se passât sans action générale, nous en tirâmes autant d'avantage que si l'on eût gagné une bataille; car de compte fait nous fîmes dix mille prisonniers.

Cette année fut remplie d'événemens malheureux pour la France & pour l'Espagne. La Flandre fut perdue par la bataille de Ramillies (*a*) : l'Italie par celle de Turin (*b*), & l'Espagne par la levée du siege de Barcelone, & par notre retraite de Madrid : nous fûmes les seuls qui eûmes le bonheur de nous relever de notre perte.

(*a*) Le Maréchal de Villeroi commandoit l'armée du Roi.

(*b*) Le Maréchal de Marsin, qui commandoit l'armée sous le Duc d'Orléans, y fut tué.

Je ne puis omettre une chose des plus bizarres & des plus incompréhensibles, concernant un Officier Général Portugais. Etant au mois d'Avril sur la frontiere de Portugal, il m'écrivit par un Paysan un billet, pour me dire, que, quoiqu'il ne fût pas connu de moi, il avoit tant de respect pour Sa Majesté Catholique, qu'il me donneroit avis de tout ce qui se passeroit. Ce message me surprit fort; mais comme je crus que je ne courois point de risque en établissant un commerce avec cet homme, je lui répondis très-poliment, avec assûrance de mon estime & de mon amitié; aussi fut-il très-exact à me mander à l'avance tous les différens mouvemens que les ennemis devoient faire, & cela me fut de grande utilité. Pendant que nous étions campés à Cienpozuelos, & les ennemis à Chinchon, il me fit dire qu'il avoit grande envie de me voir; qu'il le pourroit facilement quand il seroit de jour, sous prétexte de visiter les gardes, & que 1706.

ſi je voulois lui envoyer quelque Officier
1706. à un tel endroit, il s'y rendroit la nuit, & viendroit me trouver chez moi : en effet, le tout s'exécuta ſelon qu'il l'avoit propoſé, & j'eus avec lui une converſation de deux heures, dont je fus très-content, par le compte exact & détaillé qu'il me rendit de l'état des ennemis & de leurs deſſeins. En prenant congé de moi, il me pria de vouloir bien contribuer à le faire retourner bientôt en Portugal, & me dit que, pour en venir à bout, il feindroit d'être extrêmement mal le matin que les ennemis décamperoient, & qu'il demanderoit à M. de Laſminas la permiſſion de reſter; qu'il m'enverroit un Trompette pour me prier de lui donner une garde; qu'enſuite après s'être repoſé quelque temps, pour faire ſemblant de ſe remettre, je lui accorderois un congé pour aller en Portugal. Il joua ſa comédie à merveille. M. de Laſminas qui l'alla voir, le trouva tout couvert de ſang, qu'il diſoit avoir

vomi, & lui permit de m'envoyer demander une ſauve-garde : j'accomplis tout ce dont nous étions convenus ; & ce qui eſt riſible, j'en fis l'hiver ſuivant l'échange contre un de nos Officiers Généraux, priſonnier en Portugal. Ce viſionnaire avoit en tête qu'il ſervoit le Roi ſon Maître par ce beau manege ; car, diſoit-il, il n'eſt point de ſon intérêt d'avoir la guerre avec l'Eſpagne ; ainſi il faut que les mauvais ſuccès lui ouvrent les yeux, & lui fourniſſent un prétexte pour abandonner les alliés. L'envie d'en parler avec les Miniſtres de Lisbonne, la plupart ſes parens, étoit une des principales raiſons qui lui faiſoient ſouhaiter ſi ardemment de retourner en Portugal. 1706.

Les Anglois avoient, cette même campagne, projetté de faire une deſcente en Guyenne, & pour cet effet ils avoient embarqué à Portſmouth douze régimens d'infanterie, & trois cents Dragons montés : outre cela, ils avoient à bord un nombre ſuffiſant d'Officiers François ré-

fugiés, pour former six régimens d'in-
1706. fanterie, & quatre escadrons de Dragons; de plus, ils avoient beaucoup d'armes, d'outils, de munitions de guerre, une grosse artillerie, & une somme très-considérable d'argent : neuf bataillons & trois régimens de Dragons étoient aussi campés à Cork en Irlande pour la même fin, & les vaisseaux de transports y étoient tout prêts. Le Comte de Rivers étoit le Général de cette expédition.

Toute cette flotte devoit venir vers l'entrée de la Garonne, & le débarquement se devoit faire entre Blaye & l'embouchure de la Charente. Ils devoient se saisir de Xaintes, afin d'empêcher qu'on ne pût venir sur eux avant qu'ils eussent le temps de se fortifier, & afin de pouvoir plus facilement faire couler les réfugiés vers le Quercy & les Cévennes. Selon ce que ceux-ci feroient, l'armée se détermineroit, & le moins qu'ils se proposoient, c'étoit de brûler les vais-

ſeaux à Rochefort. Si par la révolte des peuples, ils trouvoient praticable de s'établir en Guyenne, ils y auroient pendant l'hiver fait paſſer un nombre plus conſidérable de troupes, afin d'y avoir une armée ſuffiſante, pour s'y maintenir & faire la guerre. 1706.

J'ai cru devoir inſérer dans ces Mémoires ce que je viens de rapporter, quoique hors de mon ſujet, à cauſe que ce projet a été ſu de peu de perſonnes, & que j'en ai appris le détail par un des Miniſtres d'Angleterre ſur qui tout avoit roulé.

Les vents contraires firent échouer ce projet, ainſi les troupes deſtinées pour cette expédition paſſerent par mer au Royaume de Valence.

Peu après mon retour à Madrid, nous y apprîmes que M. de Bay avoit ſurpris Alcantara, où il y avoit deux bataillons Portugais. Cette nouvelle étoit de grande conſéquence, par rapport à la frontiere de Portugal.

Environ le même temps, M. de Pons,
1706. Lieutenant Général, que j'avois mis pour Commandant du côté de Molina d'Arragon, voulant se montrer homme entreprenant, se mit en campagne avec neuf escadrons, un bataillon de troupes reglées, & quelques milices, & s'avança à Calamoche en Arragon; les ennemis ayant rassemblé un corps de troupes, l'y surprirent & le battirent, il y perdit trois à quatre cents hommes : le sieur Grafton, Brigadier, y fut pris.

Comme je craignis que M. de Pons, naturellement un peu étourdi, ne fît encore quelques fautes, j'y envoyai M. de Joffreville, pour commander sur toute cette frontiere, & je lui donnai quatre régimens de Cavalerie d'augmentation.

Au commencement du mois de Janvier,
1707. je reçus du Roi une longue dépêche sur les projets de la campagne.

Le Duc de Noailles, qui cherchoit pratique, souhaitoit d'entrer par le Roussillon en Catalogne avec une armée

pour y faire diverſion, & dans la ſuite me joindre, s'il en étoit beſoin; mais je trouvois que la premiere partie de ſa propoſition étoit dangereuſe, par la raiſon que les ennemis qui ſe ſeroient trouvés préciſément entre le Duc de Noailles & nous, n'avoient qu'à raſſembler toutes leurs forces, & attaquer celui des deux qu'ils auroient voulu, ſans que l'autre pût ni le ſecourir, ni ſavoir même ce qui ſe paſſoit; de maniere que s'ils venoient à battre l'une des deux armées, ils pouvoient après cela retomber ſur l'autre. 1707.

La ſeconde partie de la propoſition du Duc de Noailles étoit, ſelon moi, impraticable, attendu que la communication qu'il prétendoit s'ouvrir par la Seu d'Urgel, le long de la Segre, avoit nombre d'obſtacles preſque inſurmontables, tant par la longueur du chemin que par la nature du pays, rempli de défilés, de précipices & de montagnes très-rudes.

1707. Mon ſentiment étoit, qu'en fait de guerre, il falloit aller au plus sûr, & par conſéquent faire entrer par la Navarre les vingt-quatre bataillons & vingt-trois eſcadrons que le Roi deſtinoit pour renforcer l'armée d'Eſpagne. Ces troupes auroient été toujours à portée de nous joindre ou d'être jointes par nous ; chaque jour j'aurois de leurs nouvelles & je pourrois diriger leurs mouvemens, ſelon qu'il me paroîtroit convenir.

Je voulois d'abord qu'elles fiſſent la conquête de l'Arragon, après quoi, ſi l'ennemi ſe tenoit rencoigné derriere les montagnes du royaume de Valence, j'aurois aſſiégé Lerida très-commodément, en faiſant venir de Pampelune le canon & tout l'attirail néceſſaire.

Si l'armée des ennemis paſſoit en Arragon, pour s'oppoſer à nos entrepriſes, je m'y ſerois porté avec toutes nos troupes réunies. S'ils entroient en Caſtille par Villena, ou en Murcie par Origuela,

je me ſerois oppoſé à eux avec la plus grande partie de l'armée ; mais j'aurois laiſſé de l'autre côté du Tage, un corps ſuffiſant pour ſoumettre l'Arragon & même la Valence, ſi les ennemis s'en éloignoient trop. 1707.

Comme il n'étoit pas aiſé d'expliquer bien clairement toutes choſes par lettres, j'envoyai au Roi le Marquis de Brancas, Maréchal de Camp, pour en rendre un compte plus détaillé.

Après avoir donné tous les ordres néceſſaires pour les préparatifs de la campagne, j'allai moi-même à Molina pour y viſiter le pays & fixer mes projets ſur la connoiſſance que j'en aurois. Pendant ce voyage je reçus un Courier de France, au ſujet de la propoſition que le Roi me fit, de faire paſſer en Eſpagne M. le Duc d'Orléans à la tête de vingt-quatre bataillons, & vingt-quatre eſcadrons, pour commander le corps du côté de la Navarre, ſi je le jugeois à propos.

1707. Ce Prince souhaitoit ardemment de se trouver à la tête d'une armée, afin de réparer le malheur qui lui étoit arrivé en Italie, la campagne précédente: son courage & son ambition lui faisoient espérer qu'il en trouveroit des occasions; car il faisoit plus de cas de la vraie gloire, que de la grandeur de sa naissance.

Je retournai donc au plutôt à Madrid, pour déterminer ma réponse, de concert avec Leurs Majestés Catholiques, qui furent charmées d'apprendre qu'ils auroient leur oncle pour Généralissime. Nous avions eu avis que les troupes aux ordres de Milord Rivers, arrivées quelque temps auparavant à Lisbonne, en étoient reparties, & qu'elles venoient à Alicante; cela nous obligea à faire une nouvelle répartition de nos forces, pour les armées du Portugal & de la Castille. L'Archiduc, après l'arrivée du secours, pouvoit avoir dans l'étendue de la Catalogne, de l'Arragon & de la Valence, soixante-neuf bataillons & qua-

tre-vingt neuf efcadrons ; nous ne pouvions lui oppofer, à caufe des garnifons qu'il falloit laiffer pour la sûreté de Cadix & autres places, que cinquante-cinq bataillons, & quatre-vingt dix-neuf efcadrons : ainfi je propofois que l'on nous fît joindre inceffamment par quatorze des bataillons nouvellement deftinés pour l'Efpagne ; que les dix autres avec les vingt-trois efcadrons s'affemblaffent à Tudela, pour de là entrer en Arragon, en même temps que nous commencerions nos mouvemens. Quant à la perfonne de M. le Duc d'Orléans, je fuppliois le Roi de l'envoyer en droiture me joindre, ne convenant pas que ce Prince fût ailleurs qu'à la tête du gros de l'armée, & j'afsûrois Sa Majefté que je n'omettrois rien pour contribuer à la gloire de fon neveu, & d'un petit-fils de France. Je fuppliois fur-tout le Roi de vouloir bien, fans perte de temps, faire paffer à Pampelune le plus d'artillerie & de munitions de guerre qu'il feroit pof- 1707.

1707. ſible, afin que ſi nous gagnions la bataille, qui, ſelon toutes les apparences, ſe donneroit à l'ouverture de la campagne, nous fuſſions en état d'en profiter.

Il ne reſtoit aux ennemis en Portugal, que douze bataillons, & autant d'eſcadrons, ainſi nous en donnâmes pareil nombre au Marquis de Bay, pour leur faire tête.

Le Roi approuva tout ce que j'avois propoſé, & m'ayant laiſſé la nomination de l'Officier Général pour commander le corps qui devoit agir en Arragon, je me déterminai en faveur de M. de Legal, l'ancien Lieutenant Général, d'autant que M. d'Arenes, qui marchoit avec ces troupes, étoit plus ancien que M. de Joffreville, ſur qui naturellement j'aurois dû jetter les yeux, tant par rapport à ſon mérite perſonnel, que parce qu'il commandoit déjà de ce côté-là.

La flotte Angloiſe arriva à Alicante, au commencement de Février, & y débarqua

barqua les troupes qu'elle avoit à bord ; sur quoi les ennemis, qui se trouvoient trop resserrés dans leurs quartiers, s'étendirent à Elché, Elda, Novelda & dans plusieurs autres endroits. 1707.

Comme j'appris qu'ils rassembloient toutes les voitures de l'Arragon & de Valence, & qu'il paroissoit, par toutes leurs manœuvres, qu'ils avoient dessein de se mettre bientôt en campagne, je partis de Madrid le 15 Février, pour me rendre sur la frontiere. J'arrivai à Yécla le 23, & voyant que les ennemis étoient en grand mouvement, je fis rapprocher de San-Clementé les troupes qui étoient sur les derrieres ; & afin d'être plus en état de rassembler toutes nos forces, je retirai d'Orihuela celles qui y étoient, me contentant de mettre un bataillon dans le château : je ne laissois pas que d'être embarrassé, attendu que nos recrues n'étoient pas encore arrivées ; que nos magasins n'étoient pas encore faits, & que les voitures, pour le service des vivres,

1707. nous manquoient. Je pressai tant que je pus le Munitionnaire général, & je tâchai de ramasser dans le pays de quoi aider à suppléer à nos besoins.

Quelques bataillons ennemis voulurent entrer dans la Oya de Castalla; mais le Chevalier d'Asfeld y ayant envoyé cinq cents hommes, ils rebrousserent chemin; toutefois, comme cette vallée étoit très-commode, ils y marcherent avec un corps de dix mille hommes, & s'y établirent.

J'avois placé en avant le sieur de Zérécéda avec son régiment de Cavalerie, comme l'Officier de l'armée le plus propre à me donner de bonnes nouvelles. Il eut avis qu'il devoit sortir d'Alicante un gros convoi pour les troupes, qui étoient dans la Oya de Castella; sur quoi il s'alla embusquer à une demi-lieue d'Alicante, avec quatre-vingt Maîtres choisis. Au lieu du convoi, il vit sortir de la ville un bataillon Anglois, qu'il laissa approcher à cinquante pas de lui;

s'appercevant alors que le bataillon marchoit en colonne, & les armes en bandouliere sans songer à lui, qui se trouvoit caché dans un fond entouré d'arbres, il débusqua tout-à-coup, & entra à toutes jambes au milieu du bataillon, qui n'eut le temps ni de se reconnoître, ni de se former; il en tua cent, & prit les autres quatre cents, avec leurs équipages. Il n'eut que quatre Cavaliers de tués ou blessés. Cette action étoit des plus hardies & des plus brillantes; mais aussi il prit si bien son temps, & sut si bien profiter de la négligence des ennemis, que l'on ne peut l'accuser d'avoir été téméraire: c'étoit le meilleur partisan qui fût peut-être en Europe, fort entreprenant, mais fort sage; il avoit de plus un talent merveilleux pour la connoissance du pays, & pour les marches & autres mouvemens de guerre: je lui trouvois tant de bon sens, tant de capacité & tant de vues pour notre métier, que je le consultois en tout, & que sou-

1707.

vent je me ſuis repenti de n'avoir pas
1707. ſuivi ſes conſeils. Je dois ajouter une circonſtance, qui fait voir le caractere de la nation Eſpagnole. Le ſieur Zérécéda, dès qu'il eut fait ſon coup, détacha le ſieur de Funbüena, Capitaine dans ſon régiment, avec vingt Cavaliers pour aller aux portes d'Alicante, obſerver ce qui en pourroit ſortir, & lui en donner avis; car, avec le peu de troupes qu'il avoit, il étoit fort embarraſſé de ſes priſonniers. Funbüena lui manda que tout étoit tranquille, & que l'occaſion étoit ſi favorable, que s'il vouloit lui envoyer vingt Cavaliers de plus, il ſe flattoit de prendre Alicante. Zérécéda, en m'en rendant compte, me donnoit la raiſon de cette propoſition: *Porque todo le parecia pauco por ſu gran valor* (*a*).

Dès les premiers jours d'Avril les en-

(*a*) Parce que ſa grande valeur lui faiſoit paroître tout facile.

nemis commencerent à camper à Xativa, & le 8 toute leur armée vint camper à Fuente la Yguera, à quatre lieues d'Yécla; sur quoi je donnai les ordres pour faire assembler toutes nos troupes à Chinchilla, quatorze lieues en arriere d'Yécla. Le 12, les ennemis s'avancerent à Yécla, d'où le Chevalier d'Asfeld, que j'y avois laissé, me vint joindre à Montalegre, où j'étois campé avec une quarantaine d'escadrons. Les ennemis firent une marche de nuit pour nous y surprendre; mais nos troupes en ayant été averties à temps se retirerent à Petrola, & de là à Chinchilla, où j'étois résolu d'attendre de pied ferme, d'autant que c'étoit une belle plaine, & que je comptois y être joint à temps par le gros des troupes. 1707.

Les ennemis s'étoient hâtés de se mettre en campagne, afin de tâcher d'en venir à une bataille avant l'arrivée des secours qui venoient de France; mais voyant qu'à mesure qu'ils avançoient

nous reculions, ils crurent qu'il leur
1707. étoit inutile & même dangereux d'avancer davantage, sans avoir préalablement pris Villena, & de plus qu'en l'attaquant cela me donneroit peut-être envie de marcher au secours, & à eux, par conséquent, occasion de batailler. Ils remarcherent donc le 16 de Montalegre, & se camperent le 18 devant Villena, où je n'avois laissé que deux cents hommes aux ordres du sieur Grossetête, Capitaine dans Charolois. Le château avoit de bonnes murailles flanquées par de grosses tours; les ennemis crurent que la ville s'étant rendue à leur arrivée, le château ne demandoit pas grande cérémonie; mais le Commandant les obligea à ouvrir la tranchée, & à faire des batteries; ainsi la siege traînoit en longueur.

Cependant toutes nos troupes étant arrivées à Chinchilla, je remarchai en avant le 18, & le 19 nous campâmes à Montalegre, où nous fûmes obligés, faute de vivres, de séjourner jusqu'au 23.

Comme je craignois pour Villena, je détachai deux mille cinq cents hommes de pied & quatre cents chevaux, pour aller attaquer Ayora à trois lieues de nous, afin d'échanger cette garnison contre celle de Villena, que je supposois devoir être prise. Le Comte de Pinto, Maréchal de Camp, qui commandoit ce détachement, fut obligé de faire des batteries contre le château; mais le 23, en arrivant à Almanza, ayant appris que le siege de Villena étoit levé, je ne doutai plus qu'ils ne vinssent à moi, ainsi je renvoyai en diligence chercher le détachement d'Ayora, qui ne rejoignit que le 25 au matin. En effet, ce même jour qui étoit le lendemain de Pâques (*a*), les ennemis parurent en colonnes vers les huit heures du matin, & se mirent en bataille vis-à-vis de nous dans la plaine, entre Almanza & 1707.

(*a*) Le Marquis de Lasminas, & Milord Galloway, étoient les Généraux.

1707. Caudeté ; ils avoient mêlé cavalerie & infanterie : pour nous, nous étions rangés sur deux lignes à la maniere ordinaire. Le canon de notre droite commença à tirer à trois heures ; mais à peine eût-il tiré vingt volées, que les ennemis ayant passé un grand ravin, qui étoit devant leur gauche, occuperent la hauteur où étoit cette batterie ; sur quoi j'ordonnai que notre armée s'ébranlât pour charger. Le combat commença par la droite ; notre cavalerie chargea la gauche des ennemis avec tant de valeur qu'elle la renversa ; mais l'infanterie ennemie fit un si grand feu sur nos gens qu'ils furent obligés de se retirer : toutefois notre cavalerie se rallia & rechargea encore celle des ennemis, qui s'étoit reformée à la faveur de son infanterie : à cette charge les ennemis furent encore culbutés ; mais le feu des bataillons contraignit de rechef notre cavalerie à se retirer. Voyant qu'il seroit difficile sans infanterie de rien faire à cette droite, je

fis avancer de la seconde ligne la brigade du Mayne, que commandoit M. de Bulkeley; elle chargea l'infanterie ennemie & la défit entierement : notre cavalerie chargea en même temps, & alors la gauche des ennemis fut totalement mise en déroute. 1707.

Notre gauche, commandée par M. d'Avaray, avoit fait plusieurs charges; mais quoiqu'elle eût gagné du terrein, & qu'elle fût même soutenue de la brigade de la Sarre, elle n'avoit pu rompre les ennemis. Notre droite, après avoir tout battu devant elle, s'étant venu mettre en bataille sur le flanc gauche de la droite des ennemis, ils voulurent se retirer, mais nous les serrâmes de si près, que bientôt ils se débanderent, & se sauvant à bride abattue, leur infanterie fut toute taillée en piece.

Les affaires n'avoient pas eu un pareil succès dans le centre, où les ennemis avoient battu le gros de notre infanterie, & même deux de leurs bataillons, ayant

1707. pénétré nos deux lignes, s'étoient avancés jusqu'aux murs d'Almanza. Don Joseph Amézaga, Maréchal des Logis de la Cavalerie, y accourut avec deux escadrons d'Ordénes Viejo, les chargea & les défit. Le reste de l'infanterie ennemie, voyant que la nôtre se rallioit, qu'il y avoit des brigades qui n'avoient pas chargé, que leur aile gauche étoit battue, & que l'aile droite s'en alloit fort en désordre, voulut se retirer; mais dans la retraite plusieurs bataillons furent chargés & taillés en pieces. Le Comte de Dona, Maréchal de Camp, gagna une montagne couverte de bois avec treize bataillons, & le lendemain matin, se voyant investi sans espérance de se pouvoir sauver, il se rendit prisonnier de guerre.

Cette victoire fut complette; les ennemis y eurent cinq mille hommes de tués : on leur fit près de dix mille prisonniers : on leur prit cent vingt drapeaux & étendards, toute leur artillerie

& la plupart de leurs bagages, auxquels ils avoient fait prendre le matin la route de Fuenté la Yguerra. Parmi les prisonniers, il se trouva six Maréchaux de Camp, autant de Brigadiers & vingt Colonels. Milord Galloway, Général des Anglois, y perdit un œil; il devoit même être pris, mais il trouva moyen de s'échapper. Notre perte en tout montoit environ à deux mille hommes. Les sieurs d'Avila, de Polastron & de Sillery, Brigadiers, y furent tués; le Duc de Sarno, Maréchal de Camp, & le Marquis de Saint Elme, Brigadier, y furent blessés. 1707.

Le Duc d'Orléans, qui s'étoit arrêté à la Cour avant de partir, & qui, au lieu de venir en droiture à l'armée, ainsi que je le lui avois proposé, avoit voulu passer à Madrid pour y voir la Reine, sa niece, arriva le jour même de la bataille à Albaceté, à douze lieues d'Almanza, & nous joignit le lendemain 26. S. A. R. pour profiter de la victoire, prit la résolution d'entrer

dans le Royaume de Valence, de l'autre
1707. côté du Xucar, avec trente-ſept bataillons & cinquante eſcadrons. M. d'Aſfeld avec treize bataillons & vingt-ſix eſcadrons, devoit marcher à Xativa, pour ſe rendre maître de tout le pays en deçà de cette riviere. Les troupes, venant de France, devoient entrer en Arragon & marcher droit à Sarragoſſe; après quoi, ſelon le projet que j'avois fait l'hiver, nous devions entreprendre le ſiege de Lérida.

La difficulté des ſubſiſtances étoit notre plus grand embarras; ainſi il fallut quelques jours pour nous arranger; mais comme nous n'avions plus d'ennemis à craindre, nous crûmes que nous pourrions fonder nos eſpérances ſur les vivres que nous trouverions dans le pays, où nous allions entrer, d'autant qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire venir de Caſtille.

En conſéquence, le 28, nous nous mîmes en marche, & après avoir paſſé

le Xucar à Alcala del Rio, nous arrivâmes le 2 de Mai, devant Requena; 1707.
la garniſon compoſée de deux bataillons ſe rendit priſonniere de guerre.

Nous continuâmes notre marche pour entrer par Bunnol dans le Royaume de Valence, ſur quoi les ennemis ſe retirerent avec les débris de leur armée du côté de Tortoze. Dès que nous fûmes à Cheſté à quatre lieues de Valence, nous fîmes ſommer cette ville de ſe ſoumettre, afin d'éviter les malheurs d'un ſiege. Les Magiſtrats envoyerent des Députés, qui prêterent obéiſſance le huit, & auſſi-tôt nous y envoyâmes le ſieur Deluallé, Lieutenant Général, avec dix bataillons & ſept eſcadrons pour en prendre poſſeſſion. Tout le pays, à l'exemple de la Capitale, s'empreſſa de venir ſe ſoumettre.

S. A. R. voyant qu'il n'y avoit plus de difficulté dans la conquête du Royaume de Valence, repartit le 9 pour ſe rendre par Madrid en Navarre, & ſe

mettre à la tête de l'armée qu'y raf-
1707. fembloit le fieur de Legal. Ce Prince arriva à Tudela en peu de temps, & fe mit auffi-tôt en marche pour Sarragoffe. Le Comte de la Puebla, Lieutenant Général, qui y commandoit pour l'Archiduc, fe retira à fon approche, & tout l'Arragon fe foumit dans l'inftant.

Je ne dois pas omettre une circonftance finguliere. Le Comte de la Puebla, pour tâcher de contenir les Peuples le plus long-temps qu'il pourroit, & par-là retarder la marche du Duc d'Orléans, fit accroire aux Habitans de Sarragoffe, que les bruits que l'on faifoit courir d'une nouvelle armée, venant de Navarre, étoient fuppofés, & même que le camp, qui paroiffoit, n'avoit rien de réel ; que ce n'étoit qu'un fantôme formé par art magique ; fur quoi le Clergé alla en proceffion fur le rempart, & de là, après beaucoup de prieres, exorcifa les prétendus fpectres que l'on voyoit. Il eft étonnant que le Peuple

fût affez crédule pour donner dans une pareille imagination, dont il ne fut détrompé que le lendemain, lorfque les Huffards de l'armée du Duc d'Orléans, ayant pouffé vivement une garde de Cavalerie de la Puebla jufqu'aux portes de la ville, y couperent plufieurs têtes. Alors la peur les faifit, & les Magiftrats partirent au plutôt pour fe foumettre à S. A. R. Je n'aurois pas cru ce que je viens de raconter, fi je n'en avois été affuré à Sarragoffe même, par tous les principaux de la ville. 1707.

Cependant après avoir amaffé quelques farines à Valence, je m'avançai devers l'Ebre avec trente bataillons & quarante efcadrons, afin de pouffer tout-à-fait les ennemis de l'autre côté de cette riviere, nettoyer totalement le Royaume de Valence, & enfuite joindre Mgr. le Duc d'Orléans. Le Marquis de Lafminas & le Comte de Galloway fe retiroient devant moi, à mefure que j'avançois.

1707. Je donnai au Chevalier d'Asfeld le commandement général du Royaume de Valence, & augmentai ſon corps de troupes juſqu'à vingt bataillons & trente-ſix eſcadrons, afin qu'il fût en état de ſoumettre tout le pays, & de faire tête aux ennemis, s'ils vouloient y rentrer, lorſque je ſerois paſſé en Arragon.

Enfin, le 23, j'arrivai vis-à-vis de Torroze; je chaſſai les ennemis d'un fauxbourg qu'ils occupoient en deçà de l'Ebre, & je donnai ordre pour qu'on attachât le mineur à un ouvrage qui couvroit le pont de bateaux, afin d'empêcher que les ennemis ne puſſent repaſſer cette riviere & nous inquiéter. Ils défirent d'eux-mêmes le pont de bateaux; mais l'ouvrage ne fut pris qu'après mon départ.

J'attendois l'arrivée du Chevalier d'Asfeld, avant que de quitter tout-à-fait le Royaume de Valence; il avoit aſſiégé Xativa, dont les Habitans, ſoutenus de ſix cents Anglois, ſe défen-

dirent avec une opiniâtreté incroyable. L'on ne put jamais les engager à se rendre, de maniere que la brêche faite, & nos troupes s'y étant logées, il fallut y mener du canon pour ruiner les retranchemens qu'ils avoient faits en arriere : il fallut même attaquer rue par rue, & maison par maison ; ces enragés se défendoient par-tout avec une bravoure & une fermeté inouie : enfin, après quinze jours de siege & huit jours que nos troupes étoient dans la ville, on s'en rendit totalement maître, l'épée à la main. Nombre d'Habitans furent tués, & sur-tout des Moines ; ce qui se put sauver se retira derriere une premiere enceinte du château. M. d'Asfeld fit mettre du canon en batterie pour y faire brêche, sur quoi le Commandant Anglois demanda à capituler pour les Habitans ; mais comme on ne voulut point donner d'autres conditions que celles de se soumettre à la discrétion de S. M. C., l'Anglois se retira avec sa gar- 1707.

nison dans l'enceinte intérieure du châ-
1707. teau, & les Habitans mirent bas les armes.

Pour imprimer de la terreur, & prévenir par un exemple sévere une pareille obstination, je fis totalemeut détruire la ville, n'en laissant uniquement que la principale Eglise, & je renvoyai en Castille tous les habitans, avec défense de jamais revenir dans leur pays. Le Chevalier d'Asfeld, ensuite de cette expédition, laissa le sieur de Mahony, Maréchal de Camp, pour bloquer le château & soumettre ce qui étoit de l'autre côté du Xucar; puis il se rendit en diligence au camp, vis-à-vis de Tortoze.

Alcira, poste important par son unique pont sur le Xucar, & le château de Xativa, se rendirent peu après, à condition que leur garnison seroit conduite en Catalogne.

Je n'avois pu me mettre en marche que le 29 Mai, à cause des arrange-

mens de vivres qu'il me falloit nécessairement tirer du pays, ne pouvant en faire venir de la Manche où étoient nos magasins à soixante lieues de là. 1707.

Je traversai auprès de Cherta les montagnes qui séparent la Valence de l'Arragon, afin de remonter l'Ebre & de me joindre à Mgr. le Duc d'Orléans. Les Soumettans du pays & les Miquelets se présenterent derriere des coupures, qu'ils avoient faites dans les endroits les plus difficiles; mais nos Grenadiers les mirent bientôt en fuite. Dès que nous eûmes forcé ces passages, toutes les villes des environs vinrent à l'obéissance, & j'appris que S. A. R. s'étoit rendu maître de Sarragosse, le 25 : sur quoi je fis plusieurs détachemens, tant pour donner de mes nouvelles à ce Prince, que pour trouver des grains & ramasser des bateaux à Caspé, où je comptois passer l'Ebre. Les ennemis me côtoyerent d'abord, la riviere entre deux, &

enſuite toute leur Cavalerie alla ſe
1707. camper auprès de Lérida.

J'arrivai, le 4, à Caſpé, & le ſix Juin je me rendis à Sarragoſſe, au moyen de relais que j'avois fait mettre, & après y avoir concerté toutes choſes avec S. A. R., je retournai le 8 à Caſpé.

Pour aller en avant il falloit s'aſsûrer des vivres; & pour faire une entrepriſe, il falloit du canon & des munitions de guerre : c'eſt ce qu'il n'étoit pas facile de régler; car, malgré ce que j'avois écrit l'hiver à M. de Chamillart, l'on n'avoit point fait voiturer d'artillerie à Pampelune.

Mgr. le Duc d'Orléans donna tous les ordres poſſibles, pour tâcher d'y remédier; mais il n'y avoit pas moyen d'en avoir de long-temps : ainſi nous réſolûmes de nous avançer toujours avec l'armée, afin d'éloigner l'ennemi, & de bloquer Lérida, en attendant que nous en puſſions former le ſiege. S. A. R. ſe dé-

termina auſſi à faire paſſer en Caſtille dix bataillons François aux ordres du 1707.
Marquis de Brancas, afin de mettre le Marquis de Bay plus en état de reprendre Ciudad-Rodrigo, & de pouſſer la guerre vivement en Portugal.

Le 11 & le 12, je paſſai l'Ebre dans les bateaux que j'avois accommodés exprès, & le 14, je campai à Candaſnos, où Mgr. le Duc d'Orléans me joignit le lendemain.

Nous marchâmes le 18 à Ballovar ſur la Cinca, afin d'être en état de la paſſer, dès qu'elle ſeroit guéable; car la fonte des neiges l'avoit extrêmement groſſie: les ennemis étoient campés de l'autre côté de la riviere, en pluſieurs corps différens, vis-à-vis des principaux gués, ſans aucune infanterie; mais il fallut prendre patience; ne pouvant faire de pont pour aller à eux, nous nous contentâmes de nous étendre depuis Fraga juſqu'à Eſtriché. Le ſieur d'Arennes, Lieutenant Général, fut détaché pour

1707. assiéger la ville & château de Méquinença, qu'il prit au bout de quelques jours. Le château de Mirabet fut aussi obligé de se rendre, aussi bien que celui de Monçon.

Le 1.er de Juillet, M. de Legal, qui commandoit à Estriché, passa au gué, vis-à-vis de son camp, & chassa les ennemis qui se retirerent en grand désordre du côté de Lérida : il fit quelques prisonniers. Nous passâmes en même temps la Cinca à Fraga, dont on se saisit; après quoi on y rétablit le pont que les ennemis avoient brûlé.

Le sieur d'Arennes fit remonter la Segre aux bateaux que nous avions dans l'Ebre, & par ce moyen, ayant passé ladite Segre, au dessous de sa jonction avec la Cinca, il alla se camper à la Granja, & établit un pont sur la Segre, auprès de Scarpé. Les ennemis, qui comptoient se maintenir de l'autre côté, se replierent sous Lérida; mais, comme nous y passâmes avec la plus grande partie de l'ar-

mée, ils ne jugerent pas à propos de se laisser enfermer dans cette place, & se 1707.
retirerent plus avant en Catalogne, nous abandonnant la plaine d'Urgel, d'où nous tirâmes des secours infinis par la prodigieuse quantité de grains que nous y trouvâmes. Nous repassâmes ensuite la Segre, afin d'être plus tranquilles pendant les grandes chaleurs, d'autant que nous ne pouvions de très-longtemps espérer d'avoir l'artillerie & les munitions nécessaires pour un siege. D'abord le quartier général fut à Algoira; mais ensuite nous le transportâmes à Balaguier, où nous avions établi deux ponts sur la Segre, pour la commodité des fourrages. Nous laissâmes des troupes à Algoira, à Alcaras, à Fraga & à Monçon, pour la sûreté de notre communication avec l'Arragon.

Le Chevalier d'Asfeld avoit assiégé Denia, ville située sur la mer; mais après avoir été repoussé par trois fois à l'assaut général qu'il avoit donné, il crut

ne devoir pas s'opiniâtrer davantage & y
1707. faire périr ses troupes : ainsi le 20 de Juillet il leva le siege, laissant seulement quelques troupes pour contenir la garnison de cette place.

Les Généraux ennemis se plaignirent fort & menacerent de représailles de la part du Duc de Marlborough en Flandre, sur ce que nous fîmes faire un grand tour aux garnisons de Xativa & d'Alcira, composées de quinze cents hommes, au lieu de les faire passer par le plus court en Catalogne. Nous étions en droit de leur faire prendre tel chemin qu'il nous plaisoit, le contraire n'étant pas stipulé dans les capitulations ; nous aurions même été en droit de les arrêter entierement ; car plusieurs Officiers & Soldats s'étoient jettés dans les montagnes de Valence, & s'étoient joints aux Miquelets qui nous incommodoient fort, ce qui étoit contre toutes les regles de la guerre.

Le 18 Août, je reçus ordre par un Courier

Courier du Cabinet de me rendre diligemment en Provence, afin d'y servir sous Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui devoit marcher au secours de Toulon, que le Duc de Savoie assiégeoit. Le Maréchal de Tessé, qui commandoit sur cette frontiere, étoit campé auprès de Toulon avec partie de son armée, & nous devions concerter les moyens de rechasser les ennemis, dès que les secours, qui marchoient de tous côtés, seroient arrivés. Le sieur d'Arennes avoit été détaché, quelques jours auparavant, pour s'y rendre avec douze bataillons, & autant d'escadrons. Je partis le 19, & fis toute la diligence possible, passant par Sarragosse, Pampelune, Saint-Jean-Pié-de-Port, Pau & Toulouse. J'appris auprès de Béziers la levée du siege de Toulon; ainsi, après m'être reposé deux jours, les chaleurs étant excessives, je repris le chemin d'Espagne, & rejoignis Son Altesse Royale auprès de Lérida, dans le mois de Septembre. Malgré tous les soins que

1707.

ce Prince s'étoit donnés pour tâcher de
1707. ramaſſer l'artillerie, & toutes les choſes néceſſaires pour un ſiege, il manquoit preſque de tout; toutefois il vouloit abſolument attaquer Lérida, & vouloit même ouvrir la tranchée, deux jours après mon arrivée. Sur les repréſentations que je lui fis, il différa juſqu'au retour des troupes du ſieur d'Arennes & l'arrivée de ſix bataillons de Caſtille; car notre infanterie étoit ſi foible, qu'elle n'auroit pu fournir à relever la tranchée, & aux travailleurs. Outre le ſiege de la ville, nous avions encore celui du château, excellent par ſa ſituation : nous n'avions que quinze pieces de canon, fort peu de poudre, & trois mille outils, de maniere qu'il étoit à craindre qu'après avoir achevé de ruiner l'armée, nous nous trouvaſſions ſans Lérida, & ſans avoir eu le temps d'accommoder notre frontiere de Valence & d'Arragon. Néanmoins Son Alteſſe Royale voulant abſolument en courir tous les

risques, nous ouvrîmes la tranchée à la ville, la nuit du 2 au 3 d'Octobre. Il y avoit du côté de notre attaque deux enceintes bastionnées, qui se joignoient pourtant à l'angle auprès de la riviere. Il n'y avoit nulle, part ni fossé, ni chemin couvert, ni ouvrage extérieur, hors une contre-garde, qui couvroit l'angle, où se joignoient les deux susdites enceintes. Nous dressâmes des batteries contre cet ouvrage, & ayant fait breche, aussi-bien qu'au corps de la place, nous y donnâmes l'assaut le 12 au soir. L'on s'y logea, malgré la vive résistance & le gros feu des assiégés; rien ne pouvoit alors nous empêcher d'entrer dans la ville; mais je conclus à attendre au jour, crainte qu'il n'arrivât quelque désordre, qui nous auroit pu faire perdre beaucoup de monde, & peut-être même courir le risque d'être rechassés, d'autant que vers le milieu de la ville il y avoit encore une enceinte. Pendant la nuit les ennemis attaquerent plusieurs fois notre

1707.

1707. logement, mais ils furent toujours repoussés avec perte.

Le Prince de Darmstadt, qui commandoit dans la place, fit une faute considérable, dont nous ne profitâmes pas, n'en ayant pas été instruits : il avoit fait sortir toute sa garnison entre la ville & la Segre dans un chemin couvert qui protégeoit ce côté-là, d'où il faisoit faire un feu terrible sur nos gens. Si nous avions poussé en avant, ou coulé le long du rempart, les ennemis se seroient trouvés pris comme dans un trébuchet, & le château n'auroit pu tenir, n'y ayant que cinquante hommes de garde. Le sieur Wills, Maréchal de Camp Anglois, ayant représenté au Prince de Darmstadt le danger qu'ils couroient, sans pouvoir l'en convaincre, ramena ses troupes au château ; sur quoi l'Allemand fut obligé d'en faire de même des siennes. Le jour venu, nos troupes entrerent dans la ville sans opposition, & le pillage fut immense ; car tout le pays s'y étoit réfu-

gié. Ce que le Prince de Darmſtadt fit à l'égard des habitans, étoit choſe inouie. 1707.
Il auroit dû faire battre la chamade pour tâcher d'obtenir quelques conditions pour eux, & empêcher le ſac.

Nous nous déterminâmes enſuite à attaquer le château par le côté de la campagne, & nous nous contentâmes, du côté de la ville, d'établir des poſtes pour empêcher les ſorties. L'on ouvrit la tranchée le 16 Octobre, les batteries tirerent peu de jours après, & le 11 Novembre la place capitula.

Les ennemis avoient raſſemblé une eſpece d'armée à Tarraga, pour faire ſemblant de vouloir ſecourir Lérida; ſur quoi il y eut entre nous quelques conteſtations ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Son Alteſſe Royale vouloit laiſſer quelques troupes devant la place, & marcher avec le reſte aux ennemis pour les combattre; mais je ne pouvois être de ce ſentiment par bien des raiſons : je ſoutenois que, ſelon toutes les apparences, les

ennemis ne nous attendroient pas, &
1707. qu'ainſi il ne convenoit point, dans cette ſaiſon avancée, de perdre un inſtant de tems à pouſſer vigoureuſement le ſiege; que de plus l'on n'eſt jamais ſûr de gagner une bataille; que ſi nous la perdions, l'Eſpagne étoit perdue; & que ſi nous la gagnions, nous n'en pouvions tirer d'autre profit que de prendre Lérida, attendu le manque de munitions de guerre & de bouche; qu'ainſi, puiſque nous étions maîtres de la ville, il valoit beaucoup mieux réunir toutes nos forces en deçà de la Segre, que les ennemis auroient de la peine à paſſer; après quoi nous ſerions toujours les maîtres, ou de nous maintenir dans notre camp qui étoit très-fort, ou d'en ſortir pour combattre, quand les ennemis ſeroient plus à portée de nous. Son Alteſſe Royale ſe rendit à mon avis, & nous repaſsâmes la Segre.

Les ennemis, peu de jours après, s'avancerent à la Borjas, à trois lieues de

nous, avec une vingtaine de bataillons & soixante-dix escadrons : ils vinrent 1707. même le 1.er de Novembre avec toute leur cavalerie sur les hauteurs vis-à-vis de nous, pour nous reconnoître.

Le sieur de Cerezeda, qui avoit été détaché le matin avec cent cinquante chevaux, les ayant rencontrés, fit si bien par ses manœuvres, qu'il attira à une demi-lieue du gros deux cents chevaux, qui composoient leur avant-garde, & retournant tout-à-coup sur eux, les chargea, les battit, en tua cinquante sur la place, & en prit autant, après quoi il se retira tout doucement devant eux jusqu'au camp.

Dès que les ennemis apprirent la prise de Lérida, ils se retirerent à Cervera. Son Altesse Royale partit pour Madrid le 22 de Novembre. Elle auroit fort souhaité faire le siege de Tortoze avant la fin de la campagne, mais cela étoit impossible. Je ne songeai donc plus qu'à établir & assûrer les quartiers d'hiver.

Pour cet effet, je détachai M. d'Arennes
1707. pour aller assiéger Morella : cette place, par sa situation, & vu notre manque d'artillerie, n'étoit pas facile à prendre; je fus même obligé d'y aller faire un tour, l'affaire tirant en longueur; mais enfin, le 17 de Décembre, elle se rendit à M. d'Arennes.

Je chargeai M. d'Asfeld de la garde du Royaume de Valence, & de tout le pays, entre la mer & les montagnes de Morella jusqu'à l'Ebre; je laissai M. de Louvigny, Maréchal de Camp, à Lérida; M. de Legal, Lieutenant Général, à Sarragosse, pour commander dans l'Arragon, & je me rendis ensuite à Madrid pour y concerter avec Son Altesse Royale & les Ministres d'Espagne les préparatifs pour la campagne prochaine. J'avois demandé permission au Roi, d'aller, pendant l'hiver, faire un tour en France : S. A. R. l'avoit aussi demandée pour elle, & cela nous fut accordé. Ainsi nous partîmes tous deux;

mais le Roi d'Espagne, alarmé de se trouver sans Général pendant l'hiver, envoya un Courier à Versailles, & par le retour j eus ordre de rester : en même temps M. de Chamillart me marqua, par une lettre particuliere, que le Roi avoit intention de m'employer ailleurs qu'en Espagne, la campagne d'après. Je revins donc à Madrid, où je ne restai que quatre jours; puis je pris la route de Valence, afin d'y visiter les quartiers & la frontiere. Avant de me mettre en chemin, j'appris que le régiment de Louvigny, qu'on avoit placé, contre mon ordre, à Benavarry, en Ribagorze, avoit été enlevé par les ennemis. C'étoit dommage, car il étoit bien composé en Officiers & Soldats, tous Allemands. 1707.

Le Roi d'Espagne me donna, incontinent après la bataille d'Almanza, les villes de Liria & de Xerica avec toutes leurs dépendances. Il les érigea en Duché avec la Grandesse de la premiere Classepour moi & mes descendans. Ces

terres avoient été autrefois les apanages
1707. des seconds fils des Rois d'Arragon. Le Gouvernement de la Province du Limousin étant venu à vaquer par la mort du Comte d'Auvergne, le Roi me le donna dans l'instant, sans attendre que ni moi, ni mes amis eussent seulement le temps de le demander.

Après avoir visité la frontiere de Valence du côté de Tortose, où l'on avoit fait des lignes pour empêcher les irruptions des ennemis, je me rendis à Saragosse où étoit le quartier général : de là j'allai à Lérida voir & ordonner des fortifications : puis ayant eu ordre de la Cour de retourner en France, dès que Monseigneur le Duc d'Orléans arriveroit, & cela sans prendre congé du Roi d'Espagne, ni même l'en avertir d'avance, de peur qu'il ne voulût me retenir, je me rendis à Pampelune vers le milieu de Février, sous prétexte d'aller au devant de Son Altesse Royale, & le lendemain qu'il y arriva, je partis pour

Bayonne, me contentant d'écrire à Sa Majeſté Catholique, pour lui rendre 1707.
compte des ordres que j'avois reçus. Je ſuis perſuadé qu'on m'en a ſu fort mauvais gré à Madrid; mais je n'avois point demandé l'ordre que je venois de recevoir, & je ne pouvois le communiquer, ſans manquer au ſecret que je devois au Roi.

Fin du Tome premier.

NOTES
POUR
LES MÉMOIRES
DU MARÉCHAL
DE BERWICK.

TOME PREMIER.

N°. I.

M. Hume, Hist. de la Maison de Stuart, tom. 3, pag. 417, *in*-4., dit : » Le Prince » d'Orange avoit gardé, depuis son mariage » avec la Princesse Marie d'Angleterre, *une con-* » *duite prudente, digne du grand fond de sens* » *dont il étoit éminemment partagé.* Egale- » ment éloigné de causer du mécontentement » aux Factieux, & de donner de l'ombrage au » Prince qui remplissoit le trône, son penchant » ne le portoit pas moins que son intérêt, à » s'employer avec une assiduité constante aux » affaires du Continent, sur-tout à susciter des

» obstacles à la grandeur du Monarque François, contre lequel il avoit conçu depuis long-tems, par un mêlange de raisons personnelles & politiques, la plus violente animosité. Cette conduite avoit flatté les préventions de toute la nation Angloise ; mais étant contraire aux inclinations de Charles, qui cherchoit la paix pour plaire à la France, elle avoit beaucoup diminué pour lui la faveur & l'affection de ce Monarque. Jacques, après la mort de son frere, s'étoit cru si intéressé à bien vivre avec l'héritier apparent, qu'il avoit donné au Prince quelques témoignages d'amitié ; & de son côté, *le Prince avoit rempli tous les devoirs de respect & d'attachement pour le Roi.* A la premiere nouvelle de l'invasion de Monmouth, il s'étoit hâté de faire passer la mer à six régimens de troupes Angloises, employés au service de la Hollande. Il avoit offert de prendre le commandement des troupes du Roi contre les Rebelles : & quoiqu'il désapprouvât beaucoup les maximes de l'administration de Jacques, il ne s'étoit jamais permis d'en parler, ni d'autoriser par la moindre apparence de faveur les sujets de plainte, qu'on s'efforçoit de répandre dans toute la Nation ; c'étoit à la priere du Roi même que le Prince avoit commencé à prendre part aux affaires du Royaume. «

C'est ainsi que les meilleurs Historiens

écrivent ſouvent d'imagination. On trouve tout le contraire de cela dans *les Mémoires de Jacques II*, *écrits de ſa propre main*, dont Mʳ Macpherſon vient de publier des extraits en Angleterre, & auſſi dans *les négociations imprimées de M. le Comte d'Avaux*. On y voit que le Prince d'Orange, depuis ſon mariage avec la Princeſſe Marie, eut toujours les yeux fixés ſur le trône d'Angleterre ; qu'il ſe lia avec tous les Factieux du pays, avec les Shaftsbury, les Monmouth, les Sidney, &c. ; qu'il les encouragea dans tous leurs excès, eſpérant par ce moyen, non-ſeulement exclure le Duc d'Yorck de la ſucceſſion à la Couronne, mais même parvenir à la Régence, du vivant du Roi Charles, en le forçant à une dépendance ſervile du Parlement. Après la mort de Charles II, il encouragea le Comte d'Argyle & le Duc de Monmouth dans les entrepriſes, qui les conduiſirent ſur l'échafaud : en voici les preuves.

Extrait des Mémoires du Roi Jacques, écrits de ſa propre main, d'après le recueil de papiers originaux, imprimés par M. Macpherſon, tom. 1.

» Le Prince d'Orange avoit toujours regardé » le Roi actuellement régnant (Jacques II), & » le Duc de Monmouth, qui prétendoit à la

» Couronne, comme deux obſtacles à ſes vues : » c'eſt pourquoi Fagel, le Penſionnaire de » Hollande, lui avoit conſeillé autrefois de les » commettre l'un avec l'autre, parcequ'à tout » événement il ſeroit ſûr de trouver ſon avan- » tage : ſi le Duc de Monmouth réuſſiſſoit & » venoit à bout de ſe mettre en ſelle, il ſeroit » facile à lui, qui étoit Proteſtant, & en même » temps héritier apparent par le droit de ſa » femme, de le déſarçonner ; que ſi au con- » traire le Duc de Monmouth ſuccomboit, il » ſe trouveroit délivré d'un dangereux rival, & » ſeroit joint par tout ſon parti ; ce qui ſe vé- » rifia dans la ſuite : ainſi il fit tout ce qu'il put » pour enflammer l'ambition & la fureur de ce » jeune homme, & le pouſſa en avant comme » une victime qu'il deſtinoit à la boucherie, » jouant lui-même un jeu ſûr. "

» Le Roi (Jacques II) avoit été informé, *Ibid.* » durant la vie du feu Roi, par un nommé » Maupouleam, leur compagnon de table, de » l'amitié & de l'étroite correſpondance entre le » Prince d'Orange & le Duc de Monmouth : » le feu Roi en ayant été inſtruit, dit à cette » occaſion, qu'*il s'étonnoit comment deux hom-* » *mes, qui viſoient à la même choſe, pouvoient* » *être ſi bons amis & convenir ſi bien en-* » *ſemble.* "

» Lorſque Monmouth fut pris, il écrivit, ſur *Ibid.*

» la route au Roi pour demander d'être admis » en ſa préſence, diſant qu'il avoit quelque » choſe à lui révéler, qui lui procureroit un » regne heureux. Ralph (Radulphe) Sheldon » fut envoyé pour lui parler. Le Duc lui de- » manda, qui avoit le plus la confiance du Roi? » Sheldon répondit, que c'étoit Sunderland. » Monmouth alors ſe frappant la poitrine dans » ſa ſurpriſe, dit : *Comme j'eſpere en Dieu il* » *promit de me joindre.* Il pria Sheldon d'en in- » former le Roi, & dit, qu'il lui nommeroit ſes » complices, puiſqu'il voyoit que quelques-uns » avoient ſa confiance. Pendant que Sheldon, de » retour, en rendoit compte à Sa Majeſté, Sun- » derland, ſous prétexte d'affaires, entra dans le » cabinet : Sheldon s'arrêta tout court, & de- » manda à parler au Roi en particulier : mais le » Roi dit, qu'il pouvoit tout dire devant ce Sei- » gneur. Sheldon fut très-embarraſſé, mais ſe » décida à faire ſon rapport. Sunderland parut » frappé d'abord, mais ſe remettant auſſi-tôt, » il dit avec un éclat de rire : ſi c'eſt là tout » ce qu'il a à révéler, il n'en tirera pas grand » profit. "

Ibid. » Pluſieurs perſonnes, entr'autres la Reine » Douairiere, appuyerent la demande du Duc » de Monmouth, & engagerent le Roi à con- » ſentir à le voir contre ſon opinion ; ce qu'il » n'auroit pas dû accorder, s'il n'étoit pas dans

» l'intention de lui faire grace : il desiroit l'entendre plus amplement au sujet de ce que Sheldon avoit rapporté. Il est étonnant que Mylord Sunderland ne s'y soit pas opposé : on a dit depuis que sous main il donna des assûrances au Duc de Monmouth de son pardon, s'il persistoit à ne rien dire ; & qu'après lui avoir ainsi ôté toute créance, en l'engageant à se contredire, il eut soin de le faire expédier le plutôt possible. "

» Bentinck fut envoyé, de la part du Prince d'Orange, pour féliciter le Roi sur la prise de Monmouth. Il fut dans une agonie terrible, quand il apprit que le Roi avoit consenti à voir Monmouth ; & quoiqu'il sût ensuite que le Duc n'avoit rien révélé, il n'eut de repos que lorsqu'il vit sa tête à bas. Cela fut si visible à tout le monde, que Mylord Dartmouth, revenant de l'exécution & en rendant compte au Roi, lui dit, qu'il étoit débarrassé d'un ennemi, mais qu'il lui en restoit un plus puissant & plus dangereux. " *Ibid.*

Voyez aussi les Mémoires de M. le Comte d'Avaux, tom. 1, pag. 49, 63, 75, 157 ; tom. 2, pag. 90, 159 ; tom. 3, pag. 52 ; tom. 4, pag. 1, 17, 28, 31, 59, 105, 106, 113, 120, 131, 133, 146, 181, &c. Nous ne citerons que deux ou trois de ces textes pour la conviction de ceux qui peuvent n'avoir

pas ſous les yeux les Mémoires ſuſdits.

» Voilà ce qui s'eſt paſſé dans les Etats Généraux » à l'égard de la France. Pour ce qui eſt de l'An» gleterre, *on a vu le deſſein que le Prince d'O» range a formé, depuis l'année 1679, d'uſurper » cette Couronne ſur ſon beau-pere, & de ſe » faire déclarer Régent du vivant du Roi Charles » ſon oncle, & la négligence que le feu Roi » d'Angleterre a eu là-deſſus.* "Tom. 4, pag. 1.

Année 1688. » Comme j'étois perſuadé qu'on ne pouvoit » faire trop d'attention aux deſſeins du Prince » d'Orange, & ſur-tout à ceux qu'il formoit » contre M. le Duc d'Yorck, qui ne pouvoient » avoir que de très-fâcheuſes ſuites ; je mandai » *pour la dixieme fois* au Roi, que le Prince » d'Orange comptoit qu'il auroit infailliblement » des démêlés avec le Duc d'Yorck pour la Cou» ronne d'Angleterre ; & comme il croyoit que, » quelque choſe qu'il fît pour gagner les bonnes » graces du Roi, Sa Majeſté ſeroit toujours » pour le Duc d'Yorck, qui étoit Catholique; » cela le détournoit entiérement de prendre au» cune liaiſon avec Sa Majeſté ; & comme je » ſavois que le Duc d'Yorck étoit entiérement » trompé, j'écrivis au Roi le 29 Août 1680, ce » que j'avois déjà eu l'honneur de lui mander il » y avoit déjà du temps, que les Miniſtres d'Etat » du Roi d'Angleterre n'étoient pas au Duc » d'Yorck comme ce Prince le croyoit, & qu'ils

» étoient au contraire abſolument dévoués au
» Prince d'Orange ; que Mylord Sunderland fai-
» ſoit une partie de ce que ſa femme ſouhaitoit,
» & que ſa femme étoit gouvernée par M.
» Sidney, qui n'agiſſoit que par l'inſtigation de
» M. le Prince d'Orange ; que Mylord Hyde
» prenoit plus d'intérêt en ſa niece la Princeſſe
» d'Orange, qu'en ce qui regardoit M. le Duc
» d'Yorck, & pour M. Godolphin, qu'il avoit été
» de tout temps attaché à M. le Prince d'O-
» range ; qu'ainſi ces Meſſieurs n'agiſſoient que
» ſuivant ſes vues, & ſelon qu'il leur inſpiroit. «
Tom. 1, pag. 49.

» J'informai le Roi & M. de Barillon (Mi- 26 Mai
» niſtre du Roi de France à Londres) que le 1683.
» Duc de Monmouth avoit fait aſſidument ſa
» cour au Prince d'Orange dans le voyage que
» celui-ci venoit de faire en Brabant, & qu'on
» parloit plus que jamais de faire M. de Mon-
» mouth Général de la Cavalerie à la place du
» Prince de Vaudemont ; que le Prince d'Orange
» n'avoit pas témoigné ſeulement par les bons
» ttaitemens qu'il avoit faits au Duc de Mon-
» mouth, ſon manque de reſpect pour le Roi
» d'Angleterre & pour M. le Duc d'Yorck ; mais
» qu'il l'avoit marqué bien davantage par les
» careſſes exceſſives qu'il avoit faites contre ſon
» ordinaire à Mylord Brandon (il étoit un des
» complices de la Conjuration de la Rye) ; que ce

» Mylord étoit arrivé le 24 Mai au soir à la » Haye ; que M. Bentink l'étoit allé voir aussi- » tôt, lui qui ne rendoit aucune visite, bien loin » de faire la premiere ; qu'il lui avoit fait mille » amitiés ; que le Prince d'Orange ne lui en » avoit pas moins témoigné le lendemain, & » que la Princesse d'Orange étant à Onslardick, » on l'avoit invité d'aller saluer cette Princesse. « Tom. 3, pag. 52.

» Lorsqu'il vaque une place d'Echevin dans la » ville de Leyde, le Conseil de la ville en pré- » sente trois au Prince d'Orange, & il en choisit » un. Un de leurs Echevins étant mort, ils en- » voyerent au Prince d'Orange à Diren le Bailli » de leur ville, avec un de leurs Conseillers, » pour lui porter la nomination de trois per- » sonnes. Ces trois Députés étant entrés dans » une chambre, le Prince d'Orange les vint » trouver ; & sans attendre qu'ils lui parlas- » sent, il s'adressa au Bailli de Leyde, & lui » dit, qu'il étoit bien impudent d'oser se présenter » devant lui après l'infâme action qu'il avoit » faite de livrer Armstrong (il étoit un des » Conjurés de la Rye) au Roi d'Angleterre, & » lui demanda s'il savoit bien qu'il n'étoit pas » en sûreté à Diren, & que le Duc de Monmouth » y étoit ; qu'il pouvoit se venger sur lui de la » méchante action qu'il avoit faite : il le chassa » ensuite honteusement de sa maison, & lui dé-

» fendit de se présenter jamais devant lui. " Cette affaire excita une grande fermentation dans la ville de Leyde, que le Pensionnaire Fagel & lui eurent bien de la peine à calmer : néanmoins il persista long-temps dans son refus, de nommer aucun des trois qui lui avoient été présentés, parce que pas un des trois ne voulut s'engager à donner sa voix pour mettre dans le Conseil de Ville de Leyde une de ses créatures, qui en avoit été chassée ; sur quoi M. d'Avaux écrivoit au Roi en ces termes : „ Cependant je supplie Votre Majesté de me permettre de lui faire observer le caractere de l'esprit de M. le Prince d'Orange, & combien il est peu capable de plier & de prendre des expédiens propres à sortir des affaires, qu'il se fait ici pour vouloir tout entreprendre avec une autorité absolue : il appréhende extrêmement, que Messieurs de Leyde ne portent cette affaire dans l'Assemblée de Hollande ; cette plainte pourroit en attirer beaucoup d'autres, & ce premier pas fait enhardiroit Messieurs d'Amsterdam à faire des propositions qui diminueroient notablement son autorité ; il ne tient qu'à lui de prévénir ce coup en faisant l'élection ; cependant il ne la veut pas faire, *parce qu'il ne peut se vaincre, ni céder en rien.* " Tel fut cet homme, dont M. Hume & tous les faiseurs de portraits

nous vantent *la haute ſageſſe*, & ſur-tout *la modération*.

On voit dans d'autres endroits des mêmes Mémoires, » que le Prince d'Orange força tou-
» tes les troupes Angloiſes, au ſervice de la
» République, de rendre au Duc de Monmouth,
» diſgracié, tous les honneurs qu'elles ren-
» doient au Prince de Waldeck, leur Général,
» & cela contre les ordres précis du Roi d'An-
» gleterre; qu'il lui fit rendre, dans toutes les
» Villes, des honneurs extraordinaires & inſo-
» lites, avec affectation. Il voulut que la Prin-
» ceſſe d'Orange l'admît tous les jours à ſon dî-
» ner, bien qu'elle mangeât ſeule & en ſon
» particulier; qu'il fût de toutes ſes promenades :
» lorſque l'on danſoit, c'étoit le Duc de Mon-
» mouth qui menoit la Princeſſe, & on ne com-
» prenoit pas comment le Prince d'Orange, qui
» étoit le plus jaloux de tous les hommes, ſouf-
» froit tous les airs de galanterie dont tout le
» monde s'appercevoit entre la Princeſſe & le
» Duc; il ſembloit même que le Prince d'O-
» range eût changé d'humeur, ou qu'il eût des
» deſſeins que l'on ne comprenoit pas; car lui,
» qui ne permettoit pas que la Princeſſe d'O-
» range reçût aucune viſite particuliere, non-
» ſeulement d'aucun homme, mais même d'au-
» cune femme, preſſa lui-même le Duc de Mon-

» mouth d'aller les après-dîners chez la Princesse » pour lui apprendre des contre-danses. Il lui fit » même jouer des personnages qui ne conve- » noient guere à une Princesse, ni même à une » femme ordinaire; car le Prince d'Orange obli- » gea la Princesse d'apprendre à aller en patins » sur la glace, parce que M. de Monmouth vou- » loit apprendre à y aller. C'étoit une chose fort » extraordinaire de voir la Princesse d'Orange, » avec des juppes fort courtes & à demi re- » troussées, & des patins de fer à ses pieds, » apprendre à glisser, tantôt sur un pied, tantôt » sur l'autre. «

Voici encore deux traits, qui l'emportent sur tous les autres: » Il obligea la Princesse d'aller au » prêche de Jurieu; ce qui parut fort surprenant, » non-seulement parce que ceux de la Religion » Anglicane ne vont pas au prêche des Presbyté- » riens, mais encore parce que Jurieu avoit écrit » des livres fort insolens contre le Roi d'Angle- » terre; & qu'il avoit traduit en François & pré- » senté publiquement au Prince d'Orange le » livre, où le Duc d'Yorck étoit accusé d'avoir » coupé la gorge au Comte d'Essex dans la prison. » Le jour anniversaire du Roi Charles I, la Prin- » cesse fut obligée de se parer, au lieu de prendre » un habit de deuil: ensuite le Prince la contrai- » gnit d'aller dîner, quelques prieres & quelques » instances qu'elle lui fît au contraire. Cette Prin-

» cesse, qui dînoit toujours seule, fut obligée » de souffrir qu'on lui portât tous les plats l'un » après l'autre : il est vrai qu'elle en mangea » peu, ou, pour mieux dire, point du tout; &, » pour rendre public l'outrage qu'il a voulu faire » en cela au Roi d'Angleterre, il mena la Prin- » cesse à la Comédie, quoi qu'elle pût faire pour » s'en exempter. «

Voilà comme le Prince d'Orange *remplissoit tous les devoirs de respect & d'attachement au Roi, son oncle, & au Duc d'Yorck, son beau-pere.*

N°. 2.

Relation de la Bataille de la Boyne, & de la retraite du Roi Jacques I, d'après les Mémoires de ce Prince, écrits de sa propre main.

LE Roi quitta Dublin le 16 de Juin, & alla joindre cette partie de son armée qui s'étoit avancée jusqu'à Castel-Town-Bellew, près de Dundalk, sous le commandement de M. Girardin, un de ses Lieutenans Généraux : il campa là, ayant la ville à sa droite, devant lui une petite riviere qui se décharge dans la mer à Dundalk,

Dundalk, & vis-à-vis de la montagne. Les François & la plupart de ſes troupes ſe rendirent à ce camp. "

» Le Prince d'Orange, de ſon côté, ayant débarqué à Carickfergus, le 14 Juin, retira ſes troupes de Belturbet, d'Inniskillin & des autres places, n'y laiſſant que très-peu de monde pour la garde du pays; & après avoir laiſſé repoſer ſes ſoldats & médité ſon projet de campagne, il marcha à Newry, où étant informé que le Roi étoit encore avec ſon armée à Dundalk, il y ſéjourna trois ou quatre jours pour attendre ſon artillerie, & pour délibérer ſur le parti qu'il devoit prendre, ou de marcher droit à Dundalk, ou, en faiſant un petit circuit, de prendre ſa route par Armagh. Durant ce ſéjour, il envoyoit des partis journellement pour reconnoître les chemins, & on remarqua que toutes les nuits il en envoyoit un à un paſſage appellé Halfway-bridge, pour inſulter une garde de Cavalerie & de Dragons que le Roi y avoit fait placer entre Dundalk & Newry: ſur quoi Sa Majeſté fit un détachement d'Infanterie & de Cavalerie, ſous les ordres du Colonel Dempſy & du Lieutenant-Colonel Fitzgerald, & leur ordonna de ſe mettre en embuſcade, & de tâcher, s'il étoit poſſible, de ſurprendre ce parti des ennemis. Cela fut exécuté très-heureuſement: le parti, conſiſtant en deux cents hommes de pied & ſoixante Dragons,

donna dans l'embuſcade à la pointe du jour, & fut preſqu'entiérement détruit ou fait priſonnier, avec très-peu de perte du côté du Roi; le Colonel Dempſy fut bleſſé, & mourut trois ou quatre jours après. Ce petit ſuccès anima les troupes & augmenta leur ardeur pour le combat, mais ne fit pas changer au Roi la réſolution qu'il avoit priſe, de l'éviter le plus long-temps qu'il ſeroit poſſible; de ſorte qu'ayant appris que le Prince d'Orange avoit tout diſpoſé pour ſa marche, & devoit venir droit à lui, & ne jugeant pas que le poſte, où il étoit, pût être défendu contre une armée ſi ſupérieure, il leva ſon camp & ſe retira le 23 à Ardée, où ſon artillerie le joignit. Là il apprit bientôt par ſes partis & les déſerteurs, que le Prince d'Orange avoit paſſé les montagnes entre Newry & Dundalk; en conſéquence il ſe retira le 27 à Dumlane, & le jour ſuivant il arriva ſur la Boyne, qu'il paſſa, & ſe campa vis-à-vis du pont, avec ſa droite vers Drogheda, & ſa gauche en remontant la riviere. Ce poſte lui parut paſſablement bon, & le meilleur qu'il y eût dans le pays: il réſolut de s'y arrêter, & d'y attendre l'ennemi, quoique ſon armée ne fût pas de plus de vingt mille hommes, & celle du Prince d'Orange de quarante à cinquante mille. (*a*)

(*a*) Les troupes du Roi Jacques étoient de nouvelle

» La raifon qui engagea le Roi à rifquer un combat fi inégal, fut qu'il fe verroit fans cela obligé d'abandonner Dublin & toute la Momonie fans coup férir, & de fe retirer derriere la riviere de Shannon dans la Connacie, province la moins fertile en bled de toute l'Irlande, & où n'ayant pas de magafin il ne pourroit fubfifter long-temps. D'ailleurs fes troupes avoient de l'ardeur pour le combat; & étant de nouvelle levée, elles auroient été beaucoup découragées par une retraite continuée; & ayant conçu de la méfiance, elles fe feroient probablement difperfées; ou bien elles auroient reproché au Roi le peu de confiance qu'il avoit en leur valeur, & lui auroient foutenu qu'ils euffent fait des merveilles s'il les avoit mifes à l'épreuve. Les François auffi s'ennuyoient beaucoup en Irlande, & étoient très-impatiens de s'en retourner chez eux. Ces raifons engagerent donc le Roi à difputer le paffage de la Boyne; mais ayant reconnu toute la difficulté de défendre le gué

levée, peu difciplinées, mal armées, & n'avoient qu'une très-foible artillerie; l'armée du Prince d'Orange, deux fois plus nombreufe, étoit compofée d'Anglois, de Hollandois, d'Allemands, de Danois & de François réfugiés, tous vieux régimens, à qui il ne manquoit rien : elle étoit accompagnée d'une flotte en mer, qui fourniffoit abondamment à tous leurs befoins; elle avoit un train prodigieux d'artillerie,

d'Oldbridge, il prit le parti, pour arrêter l'ennemi le plus qu'il seroit possible, de placer un régiment dans le village, & de l'y faire retrancher. Nous avions contre nous la hauteur du terrein, qui étoit à la rive gauche du côté des ennemis.

» Le 30 au matin les ennemis parurent de l'autre côté, où la riviere étoit guéable presque par-tout : leur infanterie vis-à-vis d'Oldbridge, leur gauche vers Drogheda : leur aile de cavalerie se plaça sur une hauteur, si près de la riviere, que le Roi fit avancer quelques piéces de canon, qui l'obligerent de se cacher derriere l'éminence. Ce fut dans cette occasion que le Prince d'Orange eut l'épaule effleurée par un des deux premiers boulets, qui lui enleva la peau sans lui faire d'autre mal. A midi le canon des ennemis arriva, & sur le champ ils tirerent sur différentes parties de notre camp sans nous faire grand dommage, à cause de la trop grande distance, quoiqu'ils eussent au moins cinquante pieces, & quelques mortiers, qui tirerent aussi très-inutilement. Le Roi prévoyant qu'ils feroient marcher leur droite vers Slane, pour passer la riviere en cet endroit, & qu'ils entreprendroient de forcer le gué d'Oldbridge, ordonna de charger le bagage, & d'être prêt à marcher, afin que le camp fût déblayé avant le matin, & il envoya à Slane le régiment de Dra-

gons du Chevalier Neal O'neal, avec ordre de défendre le paſſage le plus long-temps qu'on pourroit, ſans s'expoſer à une entiere deſtruction. Il penſoit, comme on l'a dit, que l'ennemi tenteroit le paſſage en cet endroit; & après l'avoir exécuté, offriroit la bataille; ou marcheroit vers Dublin: ce qu'il auroit pu faire aiſément, du moins avec un détachement de Cavalerie & de Dragons, étant ſi ſupérieur, tant en cavalerie, qu'en infanterie.

» Le premier Juillet on entendit battre la générale avant le jour dans le camp ennemi. Au lever du ſoleil leur aile droite ſe mit en marche vers Slane, ſuivie d'une ligne d'infanterie, le Roi auſſi-tôt fit marcher ſa gauche du même côté, & envoya à Dublin le bagage. Les Dragons du Chevalier Neal O'neal ſe comporterent très-bien à Slane, où ils diſputerent le paſſage près d'une heure, juſqu'à ce que l'ennemi eût amené ſon canon, & ſe retirerent enſuite en bon ordre avec la perte ſeulement de cinquante hommes: leur Colonel eut la cuiſſe percée d'une balle, & ils eurent encore un Officier ou deux bleſſés.

» Les ennemis, après avoir paſſé la riviere, s'étendirent ſur leur droite, comme s'ils euſſent projetté de nous prendre en flanc, ou de ſe placer entre nous & Dublin; ce qui engagea M. de Lauſun à faire marcher ſa gauche d'un

pas égal vis-à-vis des ennemis, pour obſerver tous leurs mouvemens : le Roi dans le même temps ſe tranſporta à l'aile droite de ſon armée, pour donner ordre à toutes les troupes de ſuivre M. de Lauſun, croyant que le centre des ennemis ſuivroit leur aile droite. Il trouva le Duc de Tyrconnel avec la Cavalerie & les Dragons de l'aile droite, & les deux premieres brigades de la premiere ligne, en ordre de bataille, devant Oldbridge, & ne jugea pas à propos de les tirer de ce poſte, attendu que le bagage n'étoit pas encore aſſez avancé ſur le chemin de Dublin. Le reſte de l'infanterie marcha par ſon flanc après M. de Lauſun. Le Roi prit lui-même le corps de réſerve, composé des régimens d'infanterie de Purcel & de Brown, & s'avança avec eux jusqu'à ce qu'il eût joint l'arriere-garde de l'infanterie, qui ſuivoit M. de Lauſun. Il ordonna au Chevalier Charles Carny, qui commandoit cette réſerve, de ſe placer à la droite de la premiere ligne de ladite infanterie, afin de former là une ſorte d'aile. Il paſſa enſuite le long de la ligne, & trouva M. de Lauſun & la droite de l'ennemi, vis-à-vis l'un de l'autre en ordre de bataille à une demi-portée de fuſil. Le Roi ne jugea pas à propos de charger encore, parce qu'il attendoit les troupes, qu'il avoit laiſſées à Oldbridge. Mais pendant qu'il diſcouroit ſur ce ſujet avec M. de Lauſun, un Aide de

Camp lui donna avis que l'ennemi avoit forcé le paſſage d'Oldbridge, & que l'aile droite étoit défaite. Le Roi, ſur cette nouvelle, dit tout bas à M. de Lauſun, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit attaquer avant que les troupes ſuſſent ce qui s'étoit paſſé à la Droite, & tâcher par ce moyen de rétablir l'affaire. Il envoya M. de la Hoguette à la tête de l'infanterie Françoiſe, fit mettre pied à terre aux Dragons, les plaça dans les intervalles de ſa cavalerie, & ordonna à M. de Lauſun de marcher en avant. Mais comme ils commençoient à s'ébranler, Sarſefield & Maxwell, qui avoient été reconnoître le terrein entre les deux armées, rapporterent qu'il n'étoit pas poſſible que la cavalerie pût charger, attendu qu'il y avoit entr'eux & l'ennemi deux doubles foſſés avec des berges très-hautes, & un petit ruiſſeau qui couloit dans la vallée, qui ſéparoit les deux armées. Dans le même moment, les Dragons ennemis monterent à cheval, & toute leur ligne commença à marcher par leur droite. Nous perdîmes bientôt de vue leur avant-garde, qui ſe trouva cachée par un village : il paroiſſoit ſeulement, par la pouſſiere qui s'élevoit derriere, que leur deſſein étoit de gagner la route de Dublin. Sur cela le Roi, puiſqu'il étoit impoſſible de les attaquer, jugea à propos de marcher auſſi par la gauche vers la route de Dublin, & de paſſer un petit

ruiſſeau à Duleck, n'y ayant pas de paſſage plus haut à cauſe d'un marais. A peine la marche étoit-elle commencée, que la défaite de l'aile droite ne fut plus un ſecret; car, pluſieurs des Cavaliers diſperſés & bleſſés ſe mêlerent avec les troupes avant qu'elles euſſent gagné Duleck. M. de Lauſun alors conſeilla au Roi de prendre avec lui ſon régiment de Cavalerie, qui étoit de l'avant-garde de cette aile, & quelques Dragons, & de ſe rendre ſans délai à Dublin, de peur que l'ennemi, qui étoit ſi fort en Cavalerie & en Dragons, ne fît des détachemens, & n'y arrivât avant lui; mais que ſi Sa Majeſté y arrivoit avant eux, il pourroit, au moyen des troupes qu'il meneroit avec lui, & de la garniſon qu'il y trouveroit, les empêcher de s'en rendre maîtres, juſqu'à ce qu'on pût faire la retraite, qu'il prioit Sa Majeſté de laiſſer à ſa conduite. Il lui conſeilla même de paſſer outre, & de ſe rendre en toute diligence en France, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis; ce qui ſeroit non-ſeulement ſa ruine, mais encore celle du jeune Prince ſon fils; que tant qu'il vivroit, il y auroit lieu d'eſpérer, & que s'il étoit une fois en France, on pourroit rétablir ſes affaires, les François étant très-probablement les maîtres de la mer; qu'il donneroit une de ſes mains pour pouvoir avoir l'honneur de l'y accompagner; mais qu'il étoit de ſon devoir de

faire la retraite le mieux qu'il pourroit, ou de mourir avec les François s'ils étoient battus. Ce conseil ne fut pas du goût du Roi; il hésita long-temps, malgré les instances de M. de Lausun, & ne se rendit que lorsqu'il apprit que toute l'armée ennemie avoit passé la riviere, & qu'il étoit de toute nécessité que les troupes, qui n'avoient pas même combattu, se déterminassent à la retraite.

» Quant à l'action qui se passa à Oldbridge, il paroît que l'ennemi, s'étant apperçu que toute l'aile gauche & la plus grande partie de l'infanterie s'étoient éloignées avec M. de Lausun, attaqua le régiment qui avoit été posté dans le village, avec un gros corps d'infanterie, tous étrangers, & qu'ils l'en chasserent bientôt; qu'alors les sept bataillons de la premiere ligne, qui étoient demeurés en ordre de bataille derriere une hauteur, pour se garantir du canon de l'ennemi, s'ébranlerent & avancerent courageusement, malgré leur feu continuel, jusques tout près d'eux; puisque M. Arthur, Major du premier bataillon des Gardes, passa sa pique au travers du corps de l'Officier qui commandoit le bataillon ennemi vis-à-vis de lui. Mais cette même infanterie s'appercevant que la cavalerie ennemie passoit la riviere, elle lâcha pied, malgré tout ce que Dorington & les autres Officiers purent faire pour les arrêter; ce qui coûta la vie

à plusieurs de leurs Capitaines, à Arundel, Ashton, Dungan, Fitzgerald, & à deux ou trois autres. M. le Marquis d'Hocquincourt y fut aussi tué, avec plusieurs autres de sa brigade : Parker, Lieutenant-Colonel des Gardes, & Arthur, Major, furent tous deux blessés, & le dernier mourut le même jour. Le Duc de Tyrconnel essaya aussi en vain de les rallier. Malgré cette défaite de l'infanterie, l'aile droite de cavalerie & dragons s'avança, & chargea tout ce qui avoit passé la riviere, tant infanterie que cavalerie ; mais Mylord Dungan ayant été tué, on ne put jamais engager les dragons à revenir à la charge : ceux de Clare ne firent guere mieux. Néanmoins la cavalerie fit son devoir avec beaucoup de bravoure, & si elle ne put rompre l'infanterie ennemie, ce fut plutôt parce que le terrein lui étoit peu favorable, que faute de vigueur ; car, après avoir été repoussée par l'infanterie, elle revint plusieurs fois à la charge contre la cavalerie, & la rompit chaque fois. Les régimens de Tyrconnel & de Parker souffrirent le plus en cette occasion. Powel & Vaudrey, tous deux Lieutenans des Gardes, avec la plupart des Exempts & Brigadiers des deux corps, furent tués ; comme aussi le Comte de Carlingford, M. d'Amande, & plusieurs autres Volontaires qui s'étoient joints à eux. Nugent & Casanove furent blessés dans Tyrconnel ; Major-Omara, &

le Chevalier Charles Tuke furent tués, & Bada blessé. Dans Parker le Colonel blessé, Green le Lieutenant-Colonel avec Doddington le Major & plusieurs autres Officiers tués ; & des deux escadrons de ce régiment il ne resta que trente hommes sains & saufs. Sunderland fut blessé ; mais son régiment ne souffrit pas beaucoup, n'ayant eu affaire qu'avec la cavalerie ennemie, qu'il eut bientôt pliée. Enfin, cette aile fut tellement accablée par le nombre, & tellement maltraitée, qu'elle fut obligée de céder : le Lieutenant-Général Hamilton ayant été blessé, fut fait prisonnier à la derniere charge ; & le Duc de Berwick, ayant eu un cheval tué sous lui, fut culbuté au milieu des ennemis, où il fut foulé & meurtri, & ne se sauva qu'avec le secours d'un cavalier. Sheldon, qui commandoit la cavalerie (sous le Duc de Berwick,) eut deux chevaux tués sous lui.

» L'ennemi perdit aussi des hommes de marque, parmi lesquels étoit le Maréchal de Schomberg, (qu'on dit avoir été tué par le Chevalier Tuke, ou par Otool, Exempt des Gardes, dans le moment qu'il passoit le gué ;) la Caillemote avec deux autres Colonels, & le Lieutenant-Colonel du régiment de Schomberg (*a*), lequel régiment

(a) Le Docteur Walker, Ministre presbytérien, qui contribua tant à la défense de Londonderry, & qui avoit continué depuis à porter les armes, fut tué à ce combat.

& les Gardes-du-Corps du Prince d'Orange furent fort maltraités : mais cela fut de petite considération dans une armée si nombreuse, & c'est pourquoi les ennemis firent une grande faute, de n'avoir pas suivi plus vivement l'aile droite : s'ils l'avoient fait, ils auroient pu gagner Duleck avant l'aile gauche, où étoit le Roi, lui couper sa retraite, & remporter ainsi une victoire complette. A peine le Roi eut-il passé le défilé avec l'avant-garde de la gauche, & eut commencé sa marche vers Dublin, que Tyrconnel joignit Lausun dans le moment qu'il le passoit, & l'ennemi parut aussi & fit mine d'attaquer l'arriere-garde; mais l'infanterie Françoise & quelques troupes de cavalerie se retournerent sur eux, & firent si bonne contenance, qu'on les laissa passer le ruisseau tranquillement, & emmener avec eux cinq des six pieces de canon qu'avoit l'aile gauche; la sixieme resta embourbée dans un marais, & fut perdue. De-là ils gagnerent Néal, autre grand défilé, en bon ordre, l'ennemi les suivant toujours, mais sans les presser : toutefois cette terreur panique, qui avoit saisi les troupes, les poursuivit toujours, & aussi-tôt que le jour fut tombé, la plus grande partie de l'infanterie Irlandoise se débanda; plusieurs n'avoient pas attendu la nuit pour jetter leurs armes & abandonner leurs drapeaux, mais l'infanterie Françoise resta en corps d'armée, & se retira en bon ordre.

» Le Roi, ayant cédé enfin aux avis de M. de Lauſun, arriva à Dublin la nuit, & y trouva le Major Wilſon avec des lettres de la Reine, qui lui apprenoient la défaite complette du Prince de Waldeck à Fleurus par M. de Luxembonrg. Cette bonne nouvelle le confirma dans ſon deſſein de retourner en France; mais, avant que de s'y réſoudre, il conſulta en particulier tous ceux de ſon Conſeil, en qui il avoit le plus de confiance, les deux Chanceliers, le Duc de Powis, Nagle, Secrétaire d'Etat, le Marquis d'Albeville, le Lord Baron Rice, & d'autres, qui tous furent d'opinion unanime, qu'il ne devoit pas perdre un moment de temps, qu'autrement il couroit grand riſque de tomber entre les mains des ennemis, qu'on attendoit le lendemain à Dublin.

» Vers minuit, un Aide-de-Camp vint, de la part du Duc de Berwick, pour informer le Roi qu'il avoit rallié ſept mille hommes de pied à Braſil, & pour lui demander quelques cavaliers & dragons pour le mettre en état de faire ſa retraite. Le Roi y envoya auſſi-tôt ſix compagnies de Dragons du régiment de Luttrel, & trois compagnies de Cavalerie de celui d'Abercorn, c'eſt-à-dire tout ce qu'il avoit, à l'exception de ceux qui l'avoient eſcorté juſqu'à Dublin. Mais, quand le jour parut, le Duc le Berwick vit que les ſoldats s'étoient diſperſés de nouveau, &

il en donna avis au Roi, qui, dans le même moment, reçut un message du Duc de Tyrconnel par M. Taaf, son Chapelain, très-digne Ecclésiastique, qui le prioit de ne pas rester un instant à Dublin, & de se rendre en France le plutôt qu'il lui seroit possible, & d'envoyer toutes les troupes qui étoient dans la ville, à Leslip, au devant de M. de Lausun & de lui, parce qu'ils ne comptoient pas aller jusqu'à Dublin, dans la crainte de ne pouvoir pas en retirer assez tôt leurs troupes fatiguées. En conséquence de cet avis, le Roi donna ordre à Simon Luttrel de marcher à Leslip avec toutes les forces qui étoient dans la ville, à l'exception de deux compagnies de son régiment de Cavalerie qu'il garda pour l'accompagner; &, cédant au conseil de tous ses amis, il se détermina à partir pour la France, où il crut que sa présence seroit plus utile pour ses affaires, qu'en Irlande avec un corps de troupes si affoibli & si découragé.

» Comme le Roi montoit à cheval, il fut abordé par quatre Gentilshommes, Messieurs de la Hoguette, Famechon, Chamarante & Merode, tous Colonels ou Officiers, qui lui dirent qu'ils avoient eu ordre de M. de Lausun de le joindre, & le Duc de Tyrconnel, à Dunboin; & que, ne les y ayant pas trouvés, ils étoient venus les chercher à Dublin. Quand le Roi leur demanda ce qu'étoient devenus leurs hommes, ils répon-

dirent que la faim & la lassitude les avoient dispersés, & qu'il étoit inutile de les tenir assemblés, puisqu'ils avoient brûlé toutes leurs meches : ils dirent, que les ennemis étoient très-près de la ville, & que Sa Majesté n'avoit pas de temps à perdre, si Elle vouloit pourvoir à sa sûreté : ils la prierent de leur faire donner d'autres chevaux, les leurs étant fatigués, afin qu'ils pussent l'accompagner. Le Roi, n'en ayant pas à leur donner, les laissa à Dublin ; &, montant à cheval à cinq heures du matin, il s'éloigna doucement jusques à Bray, distant de Dublin de dix milles. Là, le Roi laissa deux compagnies, avec ordre d'y rester jusqu'à midi pour défendre le pont, en cas que quelque parti ennemi se présentât pour passer ; & il continua sa route par les hauteurs de Wicklow, très-peu accompagné, jusqu'à la maison d'un Gentilhomme nommé Hacket, près d'Arclow, où il fit reposer ses chevaux, & ensuite continua sa route à Duncannon.

» A peine eut-il fait deux milles, que les quatre Officiers François, qu'il avoit laissés à Dublin, l'atteignirent, & l'assurerent que, s'il ne se hâtoit pas davantage, il seroit infailliblement pris, parce qu'ils venoient d'être poursuivis par un parti ennemi pendant un mille, & que ce parti ne pouvoit pas être loin. Le Roi leur dit, qu'il avoit bien de la peine à le croire, & qu'il lui pa-

roissoit impossible qu'un parti ennemi pût être si avancé, & qu'ils avoient pris probablement des gens du pays pour des soldats : à quoi ils répliquerent, qu'ils se flattoient que le Roi leur rendoit la justice de croire qu'ils savoient discerner des gens de guerre quand ils les voyoient ; qu'ils les avoient bien reconnus, & qu'ils formoient trois ou quatre petits escadrons avec un parti en avant ; qu'ils avoient été poursuivis & qu'on avoit tâché de les couper, & que ces partis ne pouvoient être à plus d'un mille derriere eux. Sur ce rapport si positif, le Roi hâta le pas, & par leur avis, à l'entrée de la nuit, il laissa la Rue & un Brigadier des Gardes à la tête d'un pont pour arrêter l'ennemi, dans le cas qu'ils fussent suivis : ceux-ci, peu après, n'entendant pas parler des ennemis, suivirent le Roi, qui, ayant fait route toute la nuit, arriva à Duncannon à la pointe du jour.

» M. de la Hoguette & ses compagnons allerent droit à Passage, où ils trouverent le Lausun, vaisseau Malouin de vingt canons, nouvellement arrivé avec une charge de bled & autres denrées pour l'Irlande ; ils engagerent le Capitaine de mettre à la voile, & de descendre avec la marée jusques à Duncannon : ils vinrent trouver le Roi sur le midi, pour lui faire part de ce qu'ils avoient fait, & pour l'exhorter d'aller à bord de ce vaisseau pour se rendre par mer à Kinsale,

plutôt que de passer par Waterford, le vent étant favorable & la côte libre; qu'il pourroit y être le lendemain matin. Le Roi goûta la proposition, s'embarqua aussi-tôt que le vaisseau fut arrivé, & passa la barre avant la nuit. Lorsqu'il fut en mer, ces mêmes Messieurs voulurent lui persuader d'aller en droiture à Brest, à quoi il n'acquiesça pas, & entra le matin de bonne heure à Kinsale. Il y trouva M. Forar, commandant une escadre de sept petits bâtimens, & quelques vaisseaux marchands chargés de bled & de vins: il y trouva aussi M. Duquesne avec trois frégates.

» La Reine d'Angleterre avoit obtenu ces vaisseaux pour être aux ordres du Roi, & ils se rencontrerent là très-à-propos. Elle s'étoit employée, avec succès, auprès de M. de Seignelay, Ministre de la Marine, qui etoit devenu fort zélé pour la cause du Roi. Il avoit, dans ce même temps, fait équiper une grande flotte, assez forte pour combattre les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, comme il parut bientôt; de sorte que si le Roi avoit pu différer, seulement de quelques semaines, l'action décisive de la Boyne, il auroit vu cette flotte maîtresse du canal de Saint-George, & en état, ou de le transporter avec son armée en Angleterre, ou d'empêcher qu'il ne vînt d'Angleterre des secours pour l'armée du Prince d'Orange; ce que le Ministre se proposoit principalement. Mais la vie

Lettre de la Reine, du 27 Juin 1690.

du Roi, dans ses dernieres années, ne fut qu'une suite de malheurs; de sorte que les succès des François ne furent pour lui d'aucune utilité, au lieu que ses malheurs lui furent doublement funestes, en diminuant son crédit & sa réputation auprès de ses amis & de ses ennemis, comme il arriva particuliérement en cette occasion.

» Le Roi, avant que de s'embarquer, écrivit à Mylord Tyrconnel, que, cédant à ses avis, à ceux de M. de Lausun & de tous ses amis, il partoit pour la France, d'où il espéroit leur envoyer bientôt des secours considérables, & leur laissoit, en attendant, cinquante mille pistoles, c'est-à-dire tout l'argent qui lui restoit; après quoi il mit à la voile & entra dans le port de Brest le 20 Juillet (nouveau style) d'où il dépêcha aussi-tôt un courier à la Reine pour l'informer de son arrivée, & de son malheur dans le pays qu'il venoit de quitter. Il lui marqua qu'il savoit bien qu'on le blâmeroit d'avoir hasardé un combat si inégal, mais qu'il n'y avoit pas de poste plus avantageux où il pût le risquer; & qu'en reculant toujours, il auroit tout perdu sans coup férir, & se seroit vu poussé dans la mer.

» Les actions de ceux qui sont malheureux, ont coutume d'être censurées en plus d'une maniere; ainsi quelques-uns blâmerent le Roi d'avoir trop hasardé; d'autres le blâmerent d'avoir hasardé trop peu, & d'avoir trop tôt abandonné l'Irlande.

Cette résolution fut sans doute trop précipitée ; & l'on ne conçoit pas sur quels fondemens Mylord Tyrconnel a pu presser le Roi avec tant d'instance de s'en aller, à moins que ce ne fût par affection pour la Reine, qu'il savoit être tellement affectée & livrée à des angoisses, que sa vie n'étoit qu'une agonie perpétuelle : elle lui avoit écrit plusieurs fois pour le conjurer de veiller à la conservation du Roi, & lui avoit mandé qu'à moins de voir dans son cœur, il ne se pouvoit faire aucune idée du tourment qu'elle éprouvoit, & qu'il ne devoit pas par conséquent s'étonner de ses instances réitérées..... Cette sollicitude pour le Roi étoit sans doute pardonnable, & même louable dans la Reine ; mais ceux qui devoient sur-tout avoir à cœur son bien-être & celui de ses sujets, aussi-bien que son honneur & sa réputation dans le monde, n'auroient pas dû lui donner des conseils si foibles & si décourageans, & l'engager à abandonner une cause à laquelle il restoit encore tant de vie. La perte de la bataille ne le contraignoit pas de prendre le parti que M. de Rosen & d'autres Officiers expérimentés avoient conseillé il y avoit déjà long-temps, savoir, de tout abandonner. Il y avoit encore derriere lui les meilleurs ports & les places les plus fortes de l'Isle : il pouvoit attendre pour voir s'il n'étoit pas possible de rassembler les troupes dis-

perſées, dont le nombre étoit très-peu diminué dans la bataille : ſa préſence y auroit beaucoup contribué, au lieu que ſa fuite ne pouvoit que les décourager; il devoit être aſsûré que ſon peuple, & ſur-tout la Cour de France, ſeroient difficilement engagés à ſoutenir une guerre qu'il étoit le premier à abandonner. Mais d'un autre côté on ne peut guere s'étonner que le Roi ait cédé à la voix unanime de ſes Généraux, de ſes Miniſtres, de tous ceux qui l'environnoient. Cette terreur panique répandue ſi univerſellement, qui fit voir à des Officiers, à des Militaires qui avoient du ſervice, des phantômes de troupes, tandis qu'il n'y en avoit pas à vingt mille d'alentour, excuſent, ce ſemble, le Roi d'avoir pris un ſi mauvais parti.

» Tout ce que l'on vient de dire pour juſtifier le Roi, ne l'auroit pas engagé à prendre ſitôt ſa détermination, s'il n'avoit pas regardé ſon voyage en France comme le moyen le plus ſûr de rétablir ſes affaires, ſuivant un certain projet dont il avoit alors l'eſprit préoccupé, & qui avoit même été formé à la Cour de France. Le Prince d'Orange étoit en Irlande avec l'élite de l'armée Angloiſe : cette Iſle, malgré l'avantage qu'il venoit de remporter, n'étoit pas à beaucoup près réduite ſous ſon obéiſſance; il ne pouvoit pas par conſéquent en retirer ſes troupes ſans perdre tous les fruits de ſa victoire; les Fran-

çois, d'un autre côté, paroiſſoient être les maîtres de la mer, après avoir battu les Anglois à la Baye de Bantry; il n'y avoit aucun doute qu'ils ne le fuſſent ſur terre après l'entiere defaite du Prince de Waldeck à Fleurus.

» Toutes ces conſidérations firent croire au Roi qu'il ne pouvoit arriver trop tôt en France, ne doutant pas qu'il ne convainquît aiſément Sa Majeſté Très-Chrétienne, que la maniere la plus efficace & la plus courte de le rétablir, & en même temps de rompre la ligue formidable, formée contre lui-même, étoit de le tranſporter avec un bon corps de troupes en Angleterre qui en étoit alors dégarnie, & où le peuple en général étoit très-diſpoſé à réparer ſes fautes & ſes bévues, dont il commençoit à avoir honte; d'y envoyer en même temps une eſcadre dans le canal de Saint-George, pour empêcher le Prince d'Orange de faire repaſſer ſon armée en Angleterre, & pour tranſporter quelques troupes Irlandoiſes en Ecoſſe. Ce fut l'idée de ce projet, qui le détermina principalement à quitter ſitôt l'Irlande; & la nouvelle de la victoire ſignalée, remportée par les François ſur les flottes combinées des Anglois & des Hollandois, & qu'il apprit à ſon arrivée à Breſt, fit qu'il s'applaudit extrêmement du parti qu'il avoit pris de paſſer en France. Le Roi avoit été

informé de la résolution prise par la Cour de France, de combattre les Anglois & les Hollandois dans le Canal, & que M. de Seignelay, qui étoit l'Auteur du projet, devoit envoyer vingt-cinq frégates légeres dans celui de Saint-George, pour brûler tous les vaisseaux qui ne seroient pas nécessaires pour transporter le Roi avec quelques troupes d'Irlande dans la Grande-Bretagne, & retenir de cette maniere le Prince d'Orange avec son armée en Irlande. Ce projet étoit bien concerté & bien préparé, & devoit infailliblement opérer le rétablissement du Roi; il en étoit persuadé: il quitta l'Irlande plein de cette idée, & voulut être à temps pour avoir part à l'exécution; mais lorsqu'il arriva à Saint-Germain, on lui dit que tout étoit fini, & qu'il n'y avoit plus rien à faire. De cette sorte la victoire des François n'eût point de suite, ni pour le Roi d'Angleterre, ni pour l'avantage de la France. La maladie de M. de Seignelay l'empêcha d'aller lui-même à bord de la flotte, comme il se l'étoit proposé. M. de Tourville qui en avoit le commandement, battit l'ennemi, mais ne le poursuivit pas, & ne brûla pas ses vaisseaux, comme il lui avoit été enjoint. Lorsque M. de Seignelay lui en fit le reproche à son retour, il dit que les Anglois en levant les bouées,

La Manche.

avoient rendu la pourſuite trop haſardeuſe, & qu'il n'avoit pas cru devoir la tenter *(a)*. M. de Seignelay, qui avoit épouſé la cauſe du Roi avec ardeur, outré de dépit, dit à M. de Tourville, qu'il n'y avoit d'autre raiſon que ſa poltronnerie qui l'eût empêché de ruiner la flotte Angloiſe, & de rétablir le Roi d'Angleterre. L'Amiral prit feu, & commençoit à donner un libre cours à ſon reſſentiment, lorſque M. de Seignelay, pour adoucir ce qu'il venoit de dire, ajouta, qu'il ne révoquoit pas en doute ſa bravoure; qu'il ſavoit que perſonne n'en avoit plus que lui, mais qu'il y a bien des gens, du nombre deſquels il le mettoit, *qui ſont poltrons de tête, quoiqu'ils ne le ſoient pas de cœur.*

(*a*) Les Anglois ſe retirerent parmi les Sables vers la Tamiſe, & alleren tancrer au Nore en grande confuſion, ils firent lever toutes les bouées. Dans la premiere lettre que Mylord Torrington écrivit au Marquis de Caermarthen, Préſident du Conſeil, immédiatement après le combat, il avoue que, s'il eſt ſuivi, tous les vaiſſeaux ſont perdus. Il paroît, par d'autres lettres de l'Amiral Anglois, que l'après-midi il ſurvint un calme, pendant lequel il jetta ſes ancres, précaution négligée par l'Amiral François, qui fut conduit fort loin à l'oueſt par le reflux & les courans. Le ſoir les Anglois profiterent auſſi de la marée pour faire route à l'eſt. On reproche auſſi à M. de Tourville, d'avoir pourſuivi un ennemi battu en ordre de bataille.

» Le lendemain de l'arrivée du Roi à Saint-Germain, Sa Majesté Très-Chrétienne vint le voir, & en termes généraux lui promit toutes sortes de bons offices & de secours; mais lorsque le Roi voulut s'ouvrir à lui du projet d'invasion de l'Angleterre, il reçut la proposition avec froideur, & dit, qu'il ne pouvoit rien statuer là-dessus avant que de recevoir des nouvelles d'Irlande. Le Roi voulut lui remontrer, qu'il pouvoit se convaincre sans cela que l'Angleterre étoit dégarnie, & qu'en y transportant des troupes il en feroit le siege de la guerre, & couperoit tous les nerfs de la ligue formée contre lui, & il lui demanda une conférence à ce sujet. Mais Sa Majesté Très-Chrétienne, peu satisfaite apparemment de la conduite du Roi en Irlande, & dégoûtée pour le moment de toute entreprise de cette nature, prétexta une indisposition, & refusa de le voir pendant plusieurs jours. Jamais la patience du Roi ne fut mise à une si cruelle épreuve durant tout le cours de sa vie: ni la révolte de ses sujets, ni la désertion de ses favoris, ni la perte de la bataille, ne lui avoient jamais fait perdre tout espoir; mais quand il se vit, dans un moment aussi critique, exclus de chez le Prince, qui étoit son unique ami & soutien, il en fut entiérement accablé: c'étoit déclarer que l'on condamnoit sa conduite passée, & que l'on étoit résolu de ne plus rien hasarder

hasarder pour lui. Son désespoir fut d'autant plus grand, que ses espérances avoient été, depuis les succès des François sur mer, & mieux fondées, & plus vives. Il demanda, quelque temps après, qu'il lui fût permis d'aller à bord de la flotte : on lui répondit que cela n'aboutiroit à rien sans troupes de terre, & qu'on n'en pouvoit pas donner, attendu que le Duc de Brandebourg menaçoit de joindre ses troupes à celles du Prince de Waldeck. Le Roi ne put obtenir seulement un petit secours d'armes & de munitions pour les restes de son parti en Irlande : Sa Majesté Très-Chrétienne disoit, que tout ce qu'on y enverroit seroit autant de perdu. On ne songea donc qu'à y dépêcher quelques vaisseaux vuides pour ramener les François & ceux qui voudroient se joindre à eux ; & le Roi fut obligé, conformément à ces résolutions, d'envoyer au Duc de Tyrconnel un ordre de passer lui-même en France, & de nommer un Commandant à sa place, ou de faire avec l'ennemi la meilleure capitulation possible, s'il aimoit mieux rester dans le pays. « *Mémoires du Roi Jacques.*

Lettre du Roi Jacques, du 24 Juillet au Duc de Tyrconnel.

Ce que Louis XIV refusa d'entreprendre dans un moment si favorable, il le tenta deux ans après avec la perte d'une grande partie de sa marine. Pour mettre le Lecteur en état de juger

si les espérances du Roi Jacques étoient bien fondées, nous nous contenterons de traduire quelques lignes d'une Histoire de la Grande-Bretagne, publiée depuis peu, & composée sur des pieces originales. » Quoique les François » eussent eu par-tout les plus grands succès, » néanmoins Lous XIV, *par une heureuse négli-* » *gence*, ne voulut pas attaquer ses ennemis du » côté où il pouvoit leur porter les coups les plus » terribles. L'ignorance de la Cour de France par » rapport à l'état intérieur de l'Angleterre, a » souvent préservé ce Royaume du danger le » plus imminent, mais jamais avec un bonheur » aussi marqué que cette année. Les flottes vic- » torieuses de France voguerent librement & en » triomphe dans la Manche pendant plusieurs » semaines; elles resterent à l'ancre, sans crainte » d'un ennemi, dans cette baye même qui, » vingt mois auparavant, avoit reçu la flotte du » Prince d'Orange, à Torbay. S'ils eussent dé- » barqué une armée sous le nom du Roi Jac- » ques, la Couronne eût été transférée sans » coup férir de la tête du Roi régnant sur celle » du dernier Roi. Il n'y avoit pas de troupes » réglées en état de faire face à un ennemi; le » peuple étoit mécontent; le Conseil divisé par » des factions; Jacques avoit conservé un très- » grand nombre d'amis, & le Roi régnant avoit » perdu plusieurs des siens. Mais, ou Louis XIV

Mac-pherson, Hist. de la Grande-Bretagne, tom. 1. pag. 675.

» ne voulut pas mettre fin à la contestation pour » le trône d'Angleterre, ou, par un effet assez » ordinaire de sa vanité, content de jouir de la » gloire de la victoire, il en négligea les avan- » tages. Ce caractere indécis fut toujours le » salut de ses ennemis ; l'Angleterre lui dut sa » constitution actuelle, & peut-être même son » indépendance : Guillaume dut à son plus mor- » tel ennemi son trône, & son affermissement » sur le trône. "

On peut voir aussi dans M. Dalrymple quelle fut la consternation & la confusion en Angleterre. Il ajoute : „ Véritablement dans un temps » où l'armée se trouvoit dans un pays séparé de » l'Angleterre, par des mers dont les ennemis » étoient les maîtres ; où la flotte, le boulevard » de la Nation, étoit en fuite ou bloquée dans » ses ports ; où le Roi étoit absent ; les rênes » du Gouvernement entre les mains d'une femme, » dont le conseil étoit divisé par deux factions „ implacables ; à la veille d'une invasion, avec „ la rebellion déclarée dans un Royaume, & „ prête à éclater dans les deux autres ; enfin „ avec la perspective du retour d'un maître „ exilé, qui reviendroit armé du pouvoir & „ de la vengeance : on peut dire que l'empire „ Anglois étoit ébranlé jusqu'au centre. «

Il est plus que probable que dans ce même temps le Prince d'Orange étoit agité des ter-

reurs d'une invaſion de la part de la France. Après avoir conduit ſon armée juſqu'à Carrick, dans le chemin de Limmerick, il la quitta ſubitement, au grand étonnement de tout le monde, pour aller à Dublin, ſe propoſant de paſſer en Angleterre : mais ayant appris que les François, après leur victoire à Beachy-Head, s'étoient contentés de brûler un petit village dans la partie occidentale de l'Angleterre, & s'en étoient retournés chez eux, il rejoignit auſſi-tôt ſon armée, bien content d'en être quitte à ſi bon marché. Il paſſa à la vérité deux mois en Irlande, mais dans des alarmes continuelles, & fut ſi impatient de ſe voir en Angleterre, qu'il s'embarqua par une tempête, & laiſſa l'Irlande à moitié réduite, & dans le cas de rentrer bientôt ſous les loix de ſon ennemi.

Il paroît, par le récit du Maréchal de Berwick & par la relation ci-deſſus de la bataille de la Boyne, que tous ceux qui juſqu'ici nous ont donné des hiſtoires générales ou particulieres de la guerre d'Irlande, ont copié des Mémoires très-imparfaits & très-fautifs : M. de Voltaire, entr'autres, lorſqu'il a écrit : *Le Roi Jacques ne ſeconda pas en Irlande les ſecours de Louis XIV....... Les François combattirent à la journée de la Boyne : les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jacques n'ayant paru dans l'engagement, ni à la tête des François, ni à la*

tête des Irlandois, se retira le premier. Il avoit toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage.

Il sembleroit que la seule réputation d'une bravoure peu commune, que ce Prince avoit acquise sur terre & sur mer, auroit dû au moins faire suspendre un jugement aussi précipité. Devoit-on croire si aisément qu'un Prince, qui s'étoit montré si brave en combattant pour les autres, pût manquer de valeur en combattant pour sa propre Couronne? La véracité du Roi Jacques & du Duc de Berwick est si connue; tous les détails des deux relations s'accordent si bien ensemble, & sont tellement circonstanciés, qu'il est impossible de douter de leur vérité. On sait donc que ce Prince se tint, tant que l'affaire dura, à la tête de son armée, & qu'il y ordonna tous les grands mouvemens qui se firent. Il étoit à la gauche vis-à-vis du Prince d'Orange, lorsqu'il apprit que sa droite étoit battue; ce fut lui qui, dans ce moment critique, prit la résolution hardie & peut-être téméraire d'attaquer, avec sa gauche, la droite des ennemis, comme le seul moyen de rétablir l'affaire: il n'en fut empêché, ayant même déjà fait ébranler les troupes pour charger, que sur le rapport qu'on vint lui rendre, qu'il n'étoit pas possible que sa cavalerie pût joindre l'ennemi, vu les obstacles que for-

moient deux doubles fossés avec des berges très-hautes, & un petit ruisseau qui couloit dans la vallée qui séparoit les deux armées. Il fallut donc alors songer à la retraite : il fit passer à son armée le ruisseau de Duleck, & la mit en sûreté derriere ce ruisseau ; il ne se rendit ensuite à Dublin, avec un corps de cavalerie, que parce qu'il étoit de la plus grande importance d'y arriver avant les ennemis, & que l'on ne pouvoit les y primer que par une grande diligence. Si les Irlandois se sont montrés meilleurs soldats en France & en Espagne, qu'ils n'ont paru dans cette guerre, ne seroit-ce pas parce que les troupes du Roi Jacques étoient des nouvelles levées, à moitié armées & peu disciplinées ?

M. de Voltaire dit encore : *Il est à croire que la fortune eut peu de part à cette révolution depuis son commencement jusqu'à sa fin : les caracteres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir, dans la conduite des hommes, les causes des événemens, remarqueront que le Roi Guillaume, après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Galloway, fit pendre quelques citoyens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes qui se conduisent ainsi, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter.* Voilà un jugement sur le caractere de ces deux

Princes, & ſur les effets de leurs caracteres reſpectifs, bien mal établi. Le Roi Jacques, dans ſa retraite, ne paſſa pas par Galloway : depuis la Boyne juſqu'à Dublin, & depuis Dublin juſqu'à Duncannon, où il monta ſur un vaiſſeau, tout le pays lui étoit ſoumis; il ne trouva nulle part de l'oppoſition, & ne fut pas dans le cas d'exercer aucune ſévérité. A l'égard de la conduite du Prince d'Orange, nous allons en inſtruire le Lecteur d'après un Hiſtorien, qui cite les meilleurs garants. » Les premiers actes du Roi » (Guillaume), après ſon arrivée à Dublin, furent contraires à toute bonne politique, & » peut-être à toute juſtice. Il publia une Déclaration, par laquelle il promit pardon & protection à tous ceux d'entre le menu peuple, » qui, dans un temps limité, livreroient leurs » armes : mais *il excepta la Nobleſſe*, réſolu de » l'abandonner à toute la rigueur du droit de » la guerre & de conquête; &, *quoiqu'il n'y eût* » *pas de Cour de Judicature ouverte pour procéder d'une maniere légale, il proſcrivit &* » *donna ordre de ſaiſir toutes leurs terres &* » *leurs effets*. L'avidité de ſes adhérens pour ces » forfaitures, étouffa tout ſentiment de juſtice; » les Commiſſaires exécuterent ſes ordres avec » une rigueur extrême, ils ruinerent un pays » qu'ils prétendoient s'approprier. La perſécution, la miſere publique & la confuſion re-

Mac-pherſon, Hiſt. de la Grande-Bretagne, Liv. 1, p. 664.

» gnerent par-tout; le Roi lui-même, ou peu
» ſincere dans ſes offres de pardon faites à la
» multitude, ou n'ayant pas aſſez d'autorité pour
» contenir la licence de ſon armée, *permit qu'on
» n'eût aucun égard à ſa Déclaration, & qu'on
» violât toutes ſes promeſſes.* L'avarice, la ven-
» geance, la cruauté gratuite & ſans frein, mé-
» connurent toute bonne foi & toute décence. Le
» déſeſpoir pouſſa les Irlandois à de nouvelles
» hoſtilités, puiſque la ſoumiſſion ne produiſoit
» qu'injuſtice, oppreſſion & ruine. . . . Douglas
» pourſuivit ſa marche meurtriere à Athlone,
» pillant le pays, maſſacrant des infortunés qui
» ſe repoſoient ſur la foi de la Déclaration du
» Roi, détruiſant les eſpérances de la moiſſon,
» brûlant les cabanes des pauvres payſans, &
» enlevant leur bétail, livrant à l'inſolence & à
» la barbarie d'une armée licentieuſe ceux qui
» venoient en foule dans ſon camp pour y cher-
» cher de la protection; enfin, faiſant de tout le
» pays une ſcene de miſere, de dévaſtation &
» d'horreur. . . . Après la levée du ſiege de Lim-
» merick, les Proteſtans, pour ſe ſouſtraire au
» reſſentiment des Irlandois, ſuivirent le Roi
» Guillaume dans ſa retraite : il ne voulut, ou
» ne put les défendre. Ils trouverent dans leurs
» prétendus amis des ennemis cruels, qui leur
» ravirent tout ce qu'ils comptoient mettre à l'a-
» bri dans le camp : ſon armée étendit ſes rava-

» ges au loin, ſans garder aucune diſcipline. *Des „ excès d'une cruauté barbare ont été imputés „ au Roi lui-même, ſur des témoignages peut- „ être ſuſpects; mais ſon humeur a pu être aigrie „ par la réſiſtance qu'il éprouva à Limmerick & „ l'échec qu'il y eſſuya. Ces barbaries ſouillent „ les annales du temps, & il eſt difficile de dé- „ cider ſi elles furent commiſes en conſéquence de „ ſes ordres, ou par une licence qu'il n'eut pas „ l'autorité de réprimer.* "

Dès cette année même, le Parlement d'Angleterre ſtatua, le 17 Octobre, qu'une partie des ſubſides accordés au Roi Guillaume, jusqu'à la concurrence d'un million ſterling, ſeroit levée ſous l'hypotheque, ou par la vente des biens confiſqués en Irlande. » La bonne intelli- *Ibid.* » gence, dit le même Auteur, qui avoit ſubſiſté p. 677. » jusqu'à un certain point entre le Roi & ſon » Parlement, faillit être interrompue à l'occaſion » des forfaitures en Irlande. Les ſerviteurs de la » Couronne, particuliérement les amis du Roi, » s'étoient adjugé les biens des Rebelles, & ils » n'étoient pas d'humeur à ſacrifier leur intérêt » perſonnel au ſervice du Public. Il y eut donc » de grands débats; mais enfin l'affaire fut ajuſ- » tée entre les amis de Guillaume & ceux de la » Nation: il fut arrêté qu'une troiſieme partie » des forfaitures ſeroit à la diſpoſition du Roi, » & qu'il auroit de plus le pouvoir d'accorder

» telles conditions, ou capitulation, aux R
» belles soumis, qu'il jugeroit convenables. «
Remarquez que *les Rebelles*, traités avec tant de rigueur par les Anglois, étoient *le Roi*, *le Parlement*, *&* *le peuple d'Irlande.*

N°. 3.

A l'occasion du projet d'invasion en 1692.

M. DE VOLTAIRE témoigne le plus grand étonnement de ce que Louis XIV persista si long-temps à donner des secours à son Allié détrôné, & il pense que, quand même le débarquement en Angleterre, dans cette occasion ou dans toute autre, se seroit effectué, le Roi Jacques n'auroit jamais recouvré sa Couronne. Mais, c'est que M. de Voltaire paroît avoir ignoré quelle étoit alors la disposition des esprits. Dans la révolution qui précipita Jacques du Trône, comme dans presque toutes les affaires de la vie, les hommes furent plutôt menés par les événemens, qu'ils ne les dirigerent. Lorsque les Anglois inviterent le Prince d'Orange à passer dans leur isle; lorsque, pour se rendre dans son camp, ils déserterent leur Souverain, pas un, peut-être, d'entr'eux ne songeoit à créer ce Prince Roi d'Angleterre. La Duchesse de Marlborough,

dans ses Mémoires, proteste que la pensée ne lui en étoit jamais venue, d'où on peut conclure qu'elle n'étoit venue, ni à son mari, ni aux amis de son mari. Le Prince d'Orange lui-même avoit pour objet direct & avoué d'obliger le Roi de convoquer un Parlement, qui lui feroit la loi, & d'engager ce Parlement dans une ligue contre Louis XIV. C'étoit-là la vue de tous les Alliés, du Pape Innocent XI, de l'Empereur, du Roi d'Espagne. Les Etats-Généraux donnerent copie à tous les Ministres Etrangers, de la résolution qu'ils avoient prise en faveur du Prince d'Orange. Elle portoit en substance, » qu'ils avoient jugé devoir l'assister, parce que Jacques II empiétoit sur les loix fondamentales de sa Nation, laquelle il vouloit réduire sous un Gouvernement arbitraire, par l'établissement de la Religion Catholique & la destruction de la Réforme; & qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de leur Stadhouder de l'empêcher, aussi-bien que de rétablir une bonne correspondance entre le Roi & ses Sujets; que c'étoit pour cela qu'il passoit dans la Grande-Bretagne, non pas, comme il l'avoit déclaré à Leurs Hautes-Puissances, avec la moindre intention d'envahir ce Royaume, ou d'ôter le Roi de dessus son Trône, *beaucoup moins pour s'en rendre le maître, ou pour renverser & apporter quelque préjudice à la sucession légitime*, mais uniquement pour se-

D'Avrigny, Mémoires pour l'Histoire.

courir la Nation, maintenir les Loix, la Religion & la liberté, en aſſemblant un Parlement libre, où l'on prendroit de juſtes meſures pour ſe garantir des maux dont on étoit menacé. « Le Manifeſte du Prince contenoit à-peu-près les mêmes choſes. Il ajoutoit ſeulement, qu'il y avoit des ſoupçons que le Prince de Galles n'avoit pas été mis au monde par la Reine, & que le Parlement, qui ſeroit convoqué, feroit la recherche de ſa naiſſance. La retraite du Roi jetta les Anglois dans un grand trouble, & les força à tenir une Aſſemblée extraordinaire & inconſtitutionnelle de Seigneurs & de Notables, ſous le nom de Convention, à laquelle le Prince d'Orange donna la loi impérieuſement, en leur déclarant qu'il ſeroit peu ſatisfait du titre de Régent, & que, s'ils ne faiſoient pas quelque choſe de plus pour lui, il retireroit ſes troupes & les livreroit à la vengeance de leur Roi outragé, & de ſon Allié le Roi de France. Ils ſe virent donc dans la néceſſité de le prendre pour leur Souverain, & tous leurs débats ſur le contrat original, ſur la vacance du Trône, ſur l'abdication de Jacques, furent dès-lors ridicules, & ne ſervoient qu'à montrer qu'ils ne ſavoient plus où ils en étoient; & qu'ils le prenoient pour leur Roi malgré eux. Quand enſuite la Convention fut changée, de l'agrément du nouveau Roi, en Parlement, ſans nouvelles

élections de la part du peuple, plusieurs s'opposerent à ce changement, & refuserent de siéger dans un Parlement si illégal. Enfin ces Communes, qui avoient montré plus d'unanimité & plus de zele que les Lords, pour mettre Guillaume sur le Trône, prirent des mesures pour retenir leur Monarque dans leur dépendance : ils décernerent, que le revenu du dernier Roi avoit cessé avec son pouvoir ; &, lorsqu'on leur fit connoître que l'Irlande étoit menacée d'une invasion, ils n'accorderent que quatre cent vingt mille livres sterling de subsides, somme aussi disproportionnée aux besoins du Gouvernement, qu'elle étoit au dessous de l'attente de leur Roi. La Chambre montra la même parcimonie dans ses autres largesses.

Après la guerre d'Irlande, le nombre des partisans du Roi Jacques augmenta en Angleterre : plusieurs tenoient encore pour le droit héréditaire ; ç'avoit été de tous temps la doctrine de l'Eglise Anglicane & des deux Universités, que ce droit est *divin* & *indéfaisable ;* en conséquence l'Archevêque de Cantorbery avoit évité de se trouver au couronnement du Roi Guillaume, & y avoit été suppléé par l'Evêque de Londres. Tous les Evêques, à l'exception de huit, avoient refusé de prêter le serment de fidélité au Gouvernement actuel : leur exemple avoit été suivi par un très-grand nombre du

ſecond Ordre. Le dégoût des Anglicans augmenta, lorſqu'ils virent le presbytéraniſme devenir en Ecoſſe la religion dominante & nationale, & que le Roi Guillaume faiſoit tous ſes efforts pour mettre en Angleterre tous les Proteſtans Diſſidens ſur le même pied que les Epiſcopaux. Les nobles fruſtrés dans leurs eſpérances, piqués de ſe voir exclus des charges les plus honorables de la Cour, dont ils voyoient des Hollandois revêtus, comparoient les manieres ouvertes & nobles de Jacques, ſes diſpoſitions vertueuſes, ſon amour pour ſon peuple, avec les qualités peu ſéduiſantes du Prince régnant, & ils étoient honteux de ce qu'ils avoient fait : ils avoient craint Jacques dans ſa proſpérité, ils le plaignoient ſincérement dans ſon malheur. Le peuple avec cette légereté, à laquelle il eſt par-tout & toujours livré, ennuyé bientôt d'un Maître étranger, qu'ils voyoient entouré d'étrangers à ſa Cour, gardé par une armée d'étrangers ; de plus, ne voyant aucune fin à la guerre & aux impôts néceſſaires pour la ſoutenir, ſoupiroit après un ſecond changement, qui remettroit les choſes dans leur ordre naturel : ils voyoient que le regne de Guillaume n'étoit, ni heureux, ni brillant : la guerre d'Irlande, après avoir été trop négligée, fut conduite avec peu de jugement, & terminée ſans gloire : il en avoit coûté

dix-huit millions sterling à la nation, outre les arrérages dus à l'armée : la flotte, ce boulevard de la nation, étoit dans un état déplorable, réduite à se cacher dans les ports & entre les sables de la Tamise : c'étoit avoir acheté bien cher l'avantage d'avoir le Stadhouder de Hollande pour Roi. On le sentit vivement, & cependant on ne prévoyoit pas de fin aux maux. Tout tendoit si évidemment à une nouvelle révolution, que le Marquis d'Halifax & d'autres, qui avoient tant contribué à l'établissement actuel, déclaroient publiquement, que si Jacques vouloit se rapprocher des Protestans, on ne pourroit le tenir éloigné seulement quatre mois. Ils en furent si convaincus, qu'ils commencerent à se lier avec les Jacobites, & à les flatter d'un rétablissement prochain. Les partis différens étoient alors si peu attachés à leurs principes politiques, que les Presbytériens en Ecosse, à qui le Roi Guillaume avoit donné quelque dégoût, entrerent aussi-tôt dans un complot contre lui, & les Whigs en Angleterre prirent part à une conjuration pour défaire leur ouvrage. Guillaume les avoit irrités en cassant ce Parlement, qui, sous la forme ou le nom de Convention, l'avoit mis sur le trône, & en voulant étendre la prérogative royale. Les Agens subalternes de parti & de faction, qui s'étoient donné tant de mouvement pour Guillaume, s'employoient

Dalrymple, app. Stuart, papers.

Lettre de Caermarthen. à Guillaume. Juin 13 1690.

avec une égale ardeur pour Jacques : le Chevalier Jean Cochran, Ferguſon, Wildman, entretenoient une correſpondance réglée avec la Cour de Saint-Germain : les ſecrets même du cabinet furent trahis par le Comte de Monmouth, & communiqués à Wildman, qui les tranſmettoit à Jacques, du moins on le crut. Le Duc de Bolton, le Marquis de Wincheſter, le Comte de Devonshire, le Lord Montague, furent pareillement ſoupçonnés.

Marie à Guillaume, 1690. Caermarthen à Guillaume, 1690.

Le Comte de Marlborough, peu content de Guillaume, & ſe rappellant peut être ſes grandes obligations à Jacques, écrivit à ce dernier une lettre, où il exprimoit dans les termes les plus forts ſon repentir : il demanda pardon au Roi & à la Reine, & l'obtint ; il ſe fit l'agent du Roi Jacques, ſon chargé d'affaires ; il gagna le Comte de Shrewsbury ; il intrigua avec Caermarthen (Danby) ; il promit de ramener la Princeſſe de Danemarck à ſon devoir ; il entreprit en quelque ſorte de débaucher l'armée ; il preſſa le Roi Jacques de faire une deſcente en Angleterre avec vingt mille hommes. Le Roi ne lui accorda jamais une confiance entiere : il pouvoit pourtant être ſincere, du moins il effectua en partie ce qu'il avoit promis. La Princeſſe de Danemarck, excitée par ſes avis, & ſentant un retour d'affection pour ſon pere, peut-être auſſi pouſſée par le reſſentiment contre

Jan. 10, 1691. 10 Mai, 1691.

le Prince & la Princesse d'Orange, qui la traitoient mal, fit sa paix avec le Roi Jacques, lui demanda humblement pardon de ses fautes, & promit de le joindre aussi-tôt qu'il paroîtroit en Angleterre. L'Amiral Russel entra dans les mêmes cabales, & Marlborough exhorta le Roi d'accepter ses offres de service. Godolphin y entra aussi, offrit de se démettre de sa charge de Trésorier, & la garda par ordre du Roi. Le Marquis de Caermarthen, malgré tout le zele qu'il témoignoit en public pour la révolution, prêtoit l'oreille en secret aux suggestions des Jacobites.

Déc. 10, 1691.

Mém. de Jacques II, 1691. Avis de Marlborough. Mss. 1694.

Pendant que les Grands prenoient ainsi d'eux-mêmes des engagemens avec Jacques, ce Prince ne négligeoit pas d'entretenir le zele de ceux d'un ordre inférieur. Ferguson ne s'endormoit pas, & de cette Imprimerie secrete, d'où étoient parties tant d'invectives autrefois contre Jacques, Duc d'Yorck, se répandoient alors autant d'écrits en sa faveur. Nous apprenons par des pieces originales, qu'il y eut dans ce même temps une conspiration formée par les Jacobites dans la Cité, de s'emparer par surprise de la Tour de Londres, d'attaquer les gardes du Prince & de la Princesse d'Orange, & de se saisir de leurs personnes. Les mesures secretes de Jacques, s'étendoient aux délibérations du Parlement, & jusques à la nomination

Voyez le Recueil de Macpherson.

des serviteurs de Guillaume. Le délai que la Chambre des Communes apporta à donner au Roi régnant, les subsides demandés en 1692, la facilité avec laquelle l'affaire passa ensuite, furent l'effet des intrigues des Jacobites; quelques-uns, en refusant tous secours, voulurent laisser Guillaume dans l'embarras, & le Royaume exposé à une invasion; d'autres vouloient bien consentir à une taxe sur les Aides, mais c'étoit dans la vue que Jacques pût en jouir après son retour, sans être chargé de l'odieux de l'avoir établi. Ils entreprirent, sous le masque de patriotisme, de mettre en cause les Evêques de Salisbury (Burnet) & de Saint-Asaph, & de les flétrir pour avoir osé soutenir qu'on pouvoit prêter au Roi Guillaume le serment de fidélité, comme au Conquérant de l'Angleterre. On voulut dans le même temps éloigner du Ministere le Marquis de Caermarthen, à qui on ne pouvoit trop se fier, en le citant en jugement pour avoir eu la témérité de dire, que tant que l'acte *habeas corpus* auroit force de Loi, il seroit impossible de régner sur les Anglois. Jacques devoit décider celui qui le remplaceroit, & il y eut concurrence entre le Marquis d'Halifax & le Comte de Rochester.

Mém. de Ferguson, M. ss. Octob. 1691.

En Ecosse, tout étoit encore plus favorablement disposé. Les Montagnards se tenoient toujours prêts à entrer en action: leurs mou-

vemens, depuis la révolution, avoient été dirigés par le Roi Jacques; ils avoient fait la guerre quand il le leur avoit ordonné, & ce fut lui qui leur ordonna de cesser les hostilités, & de faire une sorte de treve avec le Gouvernement actuel: il y eut un projet d'envoyer dix mille hommes, sur-tout de troupes Irlandoises, sous la conduite du Duc de Berwick & du Comte de Dumbarton, qui devoient aussi être commandées par le Marquis d'Athol, le Comte d'Argyle & le Comte d'Hume, en qualité de Lieutenans-Généraux. Ces Seigneurs consentoient de prendre les commissions du Roi Jacques: le Comte d'Arran, fils aîné du Duc d'Hamilton, l'ami fidele & constant de Jacques, disoit, qu'il répondoit corps pour corps, pour le Marquis d'Athol & pour le Comte d'Argyle.

Telles étoient les dispositions des Grands & du Peuple, tant en Angleterre qu'en Ecosse, vers le temps de l'invasion projettée en 1692. Pour prouver au Peuple que la Religion Protestante ne couroit aucun risque, les Ecclésiastiques, qui avoient refusé de prêter au Prince régnant le serment de fidélité, devoient joindre le Roi à son arrivée, & le suivre dans sa marche, pour inculquer à tous les devoirs indispensables, qui les lioient à leur Souverain légitime.

Ce fut la connoissance certaine que Louis XIV eut de tous ces mouvemens qui le déter-

mina à former cette grande entreprise. Après le combat fatal de la Hogue, les pratiques des Jacobites ne discontinuerent pas ; ils gagnerent les plus distingués parmi les Nobles, ceux qui avoient été les plus grands ennemis de Jacques : toute la Nation paroissoit dans l'attente de son retour, & le souhaiter. La déclaration que ce Prince publia en 1693, & qui fit tant de peine aux Catholiques & à quelques Royalistes ardens, fut dictée à Mylord Middleton, par les Shrewsbury, les Caermarthen, les Godolphin, les Churchill, par l'Amiral Russel, &c. On peut bien douter de la sincérité de plusieurs d'entr'eux, & de leur degré de zele ; mais il est évident qu'ils regardoient le retour du Roi comme possible, même comme probable ; qu'à tout événement ils étoient bien aise de prendre leurs précautions, en faisant leur paix avec le Monarque détrôné, & qu'ils n'auroient pas montré beaucoup d'opposition à son rétablissement.

Il paroît certain, que l'Amiral Russel en particulier n'avoit pas cherché à combattre la flotte Françoise. Il avoit fait au Roi Jacques deux propositions, dont il lui laissa le choix : l'une étoit de différer l'invasion jusqu'à l'hiver, disant qu'il profiteroit du délai pour congédier divers Officiers, & donner leurs places à d'autres, mieux intentionnés pour lui ; l'autre, que, si l'on ne vouloit pas remettre la partie, alors il four-

niroit à la flotte Françoiſe le moyen de faire voile en Angleterre, en employant la ſienne à faire une deſcente ſur la côte de France ; & en effet, il demanda à la Cour de Londres la permiſſion de faire une deſcente à Saint-Malo, que l'on ne jugea pas à propos, ou qu'on n'oſa lui accorder : mais dans toute ſa correſpondance il ne ceſſa de prier le Roi Jacques d'empêcher la rencontre des deux flottes, & l'avertit, que, comme Officier & comme Anglois, il ne pourroit ſe diſpenſer de faire feu ſur le premier vaiſſeau François qu'il trouveroit, quand même il verroit le Roi ſur le tillac. Une circonſtance ſinguliere, ajoute M. Dalrymple, c'eſt qu'à cette époque Jacques ne ſe fioit point à la ſincérité des gens, ſur les aſſûrances deſquels il régloit ſes démarches, & que Guillaume ſe ſervoit de quelques-uns, dont la diſſimulation lui étoit connue. Quand Jacques venoit à conſidérer combien les informations, qu'il recevoit de Marlborough, étoient exactes, il croyoit que ce Seigneur lui étoit véritablement attaché ; mais lorſqu'il réfléchiſſoit ſur la vanité de quelques-unes de ſes promeſſes touchant la révolte de l'armée, il le ſoupçonnoit d'avoir envie de le trahir une ſeconde fois. Tantôt il penſoit que les vues de Ruſſel étoient moins de le ſervir, que de ſuivre ſes principes républicains, & de dégrader la Monarchie dans ſa perſonne ; car, il n'étoit

jamais content des Déclarations que le Roi projettoit & en demandoit de plus claires, & de plus amples pour la sûreté & la liberté des sujets; & tantôt il le soupçonnoit de se ménager la double ressource de se faire un mérite auprès de lui, s'il manquoit la flotte Françoise, & de s'en faire un auprès de son rival, s'il la rencontroit. De l'autre côté, nous savons que Guillaume n'ignoroit pas la correspondance de plusieurs de ses Ministres, comme de Shrewsbury & de Godolphin. Voyez *les Mémoires de Dalrymple & de Macpherson, avec les Lettres originales, qu'ils ont publiées comme pieces justificatives.*

N°. 4.

Mort & caractere du Roi Jacques II.

Le Roi pardonna publiquement à tous ses ennemis. Un peu avant que d'expirer, il nomma à haute voix le Prince d'Orange, la Princesse de Danemarck & l'Empereur, & dit qu'il desiroit qu'ils en fussent informés. Il avoit souvent déclaré, qu'il devoit plus au Prince d'Orange qu'à tout le monde ensemble. Le Roi de France le vint voir plusieurs fois pendant sa maladie, & descendit toujours à la porte du château, sans faire entrer son carrosse dans la cour;

dans sa troisieme visite, il déclara qu'il reconnoîtroit le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Il avoit long-temps hésité : Monseigneur le Dauphin, Monseigneur le Duc de Bourgogne, &, en général, tous les Princes étoient bien décidés, & disoient que ce seroit manquer à la dignité de la Couronne de France, de ne pas reconnoître ce titre dans le Prince de Galles. Sa Majesté instruisit premiérement la Reine, & ensuite le jeune Prince de ses intentions; puis s'approchant du lit du Roi, il dit : *Monsieur, je viens savoir comment Votre Majesté se trouve aujourd'hui.* Le Roi Jacques ne l'entendit pas & ne fit pas de réponse; sur quoi un de ses serviteurs l'ayant averti que le Roi de France étoit là, il dit : *Où est-il ?* Le Roi dit aussi-tôt : *Je suis ici, & je viens savoir comment vous vous trouvez ?* Le malade le remercia de toutes ses faveurs; le Roi l'interrompit, en disant : *Ce que je fais est peu de chose, ce que je vais vous apprendre est de plus grande conséquence.* Tout le monde commençoit à sortir de la chambre, lorsque le Roi dit : *Que personne ne se retire. Je viens, Monsieur, pour vous dire, que, lorsqu'il plaira à Dieu de vous retirer de ce monde, je prendrai votre famille sous ma protection, & traiterai votre fils, le Prince de Galles, de la même maniere que je vous ai traité, & le reconnoîtrai pour Roi d'Angleterre, comme il le*

sera alors véritablement. Tous ceux qui étoient présens, François & Anglois, fondirent en larmes à l'instant : quelques-uns se jetterent aux pieds de Sa Majesté; d'autres, par des gestes, infiniment plus expressifs que les paroles, témoignerent leur sensibilité & la vivacité de leur reconnoissance pour une résolution si généreuse. Le Roi en fut si ému qu'il pleura lui-même : le malade, pendant cette scene attendrissante, faisoit des efforts inutiles pour parler & se faire entendre : Sa Majesté Très-Chrétienne prit congé de lui, & s'en alla. En montant dans sa voiture, il appela l'Officier qui étoit de garde, & lui ordonna de faire, après la mort du Roi, le même service auprès du fils qu'il avoit fait auprès du Roi, & de lui rendre les mêmes honneurs.

Le jour suivant, le Roi d'Angleterre se trouva mieux, & l'on permit au Prince de Galles de le voir : comme on s'étoit apperçu que le Roi ne voyoit jamais son fils sans une grande émotion, que l'on jugeoit pouvoir être préjudiciable à sa santé, cette permission ne lui étoit accordée que rarement. Aussi-tôt que le jeune Prince parut dans la chambre, le Roi étendit ses bras pour l'embrasser, & lui dit : *Je ne vous ai pas vu depuis que Sa Majesté Très-Chrétienne a été ici, & a promis de vous reconnoître après ma mort. J'ai envoyé Mylord Middleton à Marly pour le remercier.* Le lendemain

demain, ſes forces diminuerent conſidérablement; il eut des convulſions ou tremblemens continuels dans les mains, & le jour ſuivant, (un Vendredi 16 Septembre) il expira.

Il étoit un peu au deſſus de la taille moyenne, bien fait, très-fort & nerveux; il avoit le viſage un peu long, le teint clair, & une phyſionomie ouverte & douce. Son port extérieur étoit un peu contraint & roide, ce qui rendoit ſon abord moins gracieux que courtois & obligeant. Il étoit affable, d'un accès facile, & ne fut jamais cérémonieux, quoique perſonne ne connût mieux que lui l'étiquette, & ne l'obſervât plus ponctuellement lorſqu'il le falloit. Dans ſa converſation, il cherchoit moins à s'exprimer avec élégance qu'à convaincre par de bonnes raiſons; &, ayant un peu d'embarras dans la langue, ſon diſcours avoit plus de ſolidité que de grace. Il avoit en horreur la duplicité du Courtiſan; il étoit fidele dans ſes profeſſions d'amitié, & ne trompoit jamais par de vaines eſpérances ceux qu'il ne pouvoit ſervir. Il étoit d'un tempérament vif & colere; mais, dans les dernieres années de ſa vie, ſa vertu l'avoit entiérement ſubjugué, &, dans ſa jeuneſſe, il ne lui fit jamais commettre des actions indignes de ſon rang: ſon feu & ſa vivacité n'éclaterent guere que dans les combats. A l'égard de ſes ennemis perſonnels, il n'eut jamais la foibleſſe de les flatter, toujours

assez de générosité pour leur pardonner, & communément assez de prudence pour ne s'y pas livrer. Il faut pourtant convenir que, dans le temps où il étoit plus essentiel pour lui de suivre invariablement ces principes de conduite, il donna sa confiance à quelques personnes qui l'avoient déjà trahi, & il éprouva, par une malheureuse expérience, que sa clémence & ses bienfaits n'étoient pas capables de les changer.

Il aimoit l'exercice, particuliérement la promenade & la chasse : ces divertissemens cependant, ni aucun autre plaisir, ne le détournerent jamais de ses occupations plus sérieuses. Son application aux affaires fut telle, dans tout le temps de sa vie, qu'elle sembloit être le principal de ses amusemens : ce fut dans sa plus grande jeunesse, durant son exil, dans le temps qu'il n'avoit pas de demeure fixe, qu'il suivoit les camps, qu'il vivoit dans la plus grande dissipation, exposé aux séductions de tout genre ; ce fut, dis-je, dans ce temps qu'il commença ces Mémoires de sa vie, qu'il a depuis continués jusqu'à sa mort : aucun autre Souverain n'a jamais laissé un Recueil aussi complet des événemens arrivés dans le siecle où il a vécu.

Le Roi Charles II trouva toujours en lui un frere affectionné, un conseiller sincere & fidele, un sujet soumis : il n'en prit jamais de l'om-

brage, chose rare entre deux freres, dans les conjonctures sur-tout où ils se trouverent, & dans une Cour remplie d'esprits remuans & factieux. On a remarqué que tant d'infortunes, tant de cuisans chagrins, dont sa vie a été remplie, ne lui ont jamais arraché une larme; il n'en a versé qu'une fois en sa vie, & ç'a été à la mort d'un frere, qui lui ouvroit l'héritage de trois Royaumes.

Il fut toujours bon mari, malgré quelques égaremens de sa jeunesse : dans ses dernieres années sur-tout, il répara pleinement ses torts par l'affection la plus tendre & la plus constante pour la Reine, & par son respect pour son mérite & ses vertus. Il fut le meilleur des peres, quoique peu fortuné dans quelques-uns de ses enfans; le meilleur maître, quoique toujours très-mal servi; l'ami le plus constant, quoique jamais Roi en ait moins trouvé dans ses besoins. Lorsqu'à son retour de Salisbury il apprit que la Princesse Anne s'étoit aussi éloignée, il parut pénétré de la douleur la plus vive d'un tel traitement de la part d'une fille chérie; néanmoins, oubliant aussi-tôt l'indignité d'une telle conduite & le préjudice qui devoit en résulter pour ses affaires, il ne témoigna plus que des alarmes pour sa santé, & de la crainte qu'un voyage, entrepris dans le temps d'une grossesse avancée, ne lui occasionnât une fausse couche.

Il fut toujours ſourd aux avis, qui lui furent donnés contre ſon Miniſtre Sunderland & d'autres Serviteurs, parceque leur ayant pardonné leurs fautes paſſées, les ayant comblés d'honneurs & de bienfaits, ayant même ſauvé la vie à quelques-uns, la droiture de ſon ame ne lui permettoit pas d'entretenir la moindre ſuſpicion de leur infidélité; ils purent ainſi vendre & trahir à leur aiſe un maître, qui ne pouvoit pas mal penſer d'eux: ſes vertus furent le piége où ils le prirent; la défiance & les atrocités d'un tyran l'auroient ſauvé; ſa clémence, ſa douceur, ſa confiance, furent ſa ruine; & il pouvoit dire avec Céſar: *Mene hos ſervaſſe, ut eſſent qui me perderent?*

Il parvint au Trône, âgé de plus de cinquante ans, avec toutes les connoiſſances, toute l'expérience, toutes les qualités & toutes les vertus propres à rendre ſon regne illuſtre & ſon peuple heureux, ſi le malheur des temps, la jalouſie de Religion, & l'ambition de quelques Grands n'en avoient empêché l'effet. Il étoit capable de commander lui-même ſon armée & ſa flotte. Sa jeuneſſe avoit été employée dans un continuel exercice des armes: depuis l'âge de neuf ans, qu'il ſe trouva avec ſon pere à la bataille d'Edgehill, juſqu'à l'âge de vingt-ſept qu'il rentra avec ſon frere en Angleterre, il avoit fait le métier de la guerre ſous les deux plus

grands Capitaines du temps, le Prince de Condé, & le Maréchal de Turenne. Le premier avoit une si haute idée de son courage, qu'il disoit que, s'il y avoit un homme au monde qui ne connût pas la peur, c'étoit le Duc d'Yorck; & le second lui portoit une affection si tendre, qu'ayant eu connoissance d'un projet de descente en Angleterre, il ne balança pas à lui offrir du secours pour en assurer la réussite. Sa valeur, qui avoit fait honneur à sa Nation parmi les Etrangers, fut employée, après son retour, avec utilité dans la guerre contre les Hollandois, où il montra la plus grande intrépidité: il s'en servit ensuite pour se soutenir dans cette persécution longue & cruelle, qu'il essuya de la part des factieux d'Angleterre, pour cause de sa Religion; les plus furieux assauts ne purent ébranler sa constance.

Il avoit une réputation bien établie de véracité, de justice, d'amour pour ses peuples, comme d'attachement pour leurs véritables intérêts, d'économie & d'application aux affaires; & cette opinion fut confirmée dans tous les esprits, par ses discours à son Conseil & à son Parlement.

Jamais Roi ne monta sur le Trône avec un applaudissement plus général, & jamais la Nation ne fut plus heureuse que de son temps. Il la fit jouir de toutes les douceurs & des avantages

de la paix, & donna tous ses soins à protéger & à étendre le Commerce. Cette résolution d'éviter toute guerre, autant qu'il seroit possible, ne l'empêcha pas de mettre l'armée & la flotte sur un pied plus respectable qu'elles n'avoient jamais été; de garnir les ports & les magasins de tout ce qui est nécessaire pour l'entretien d'une Marine formidable; de remplir les Forteresses d'armes & de toutes sortes de munitions: & son économie fut telle, que, sans avoir recours à de nouveaux subsides Parlementaires, ce qui avoit été accordé pour la liste civile lui suffit pour cela; &, quoiqu'il fût obligé de faire des dépenses extraordinaires, quand il se vit menacé d'une invasion, il laissa néanmoins 150000 livres sterling dans l'Echiquier, & 400000 livres d'arrérages à recevoir.

Pourquoi donc ce Roi a-t-il été dépossédé après seulement quatre ans de regne? Il l'a été pour des causes, qui ne contredisent en rien tout ce que nous venons de dire. On peut même assurer qu'il l'a été sans avoir encouru la haine de ses Sujets. S'il étoit resté parmi eux, ils ne se seroient probablement jamais portés à aucun outrage contre sa personne: il n'étoit pas possible de ne pas respecter sa vertu & la droiture de ses intentions. La grande & la principale cause de son détrônement a été le refus constant qu'il a fait d'entrer dans la ligue d'Aus-

bourg, & de ſeconder l'animoſité de l'Empereur, du Roi d'Eſpagne, du Prince d'Orange & d'Innocent XI contre Louis XIV. Il réſiſta, parce qu'il crut qu'il n'étoit pas de ſa juſtice de faire la guerre à un Prince ſon parent & ſon allié, & contre qui, ni lui, ni ſon peuple n'avoient aucuns griefs, & parce qu'il regarda toujours la guerre comme le plus grand fléau d'une Nation. Ce refus engagea toutes les Puiſſances liguées contre Louis XIV, à concourir, ſinon directement à ſon expulſion, du moins à une entrepriſe pour le contraindre à entrer dans la ligue. Le Prince d'Orange qui ſe voyoit bien près du trône par le droit de ſa femme, & qui avoit depuis long-temps des vues d'ambition, ſe chargea avec plaiſir d'être l'exécuteur de leur volonté : ſans ſon invaſion, les mécontentemens de ſes ſujets n'auroient pas opéré ſon détrônement, comme ſans les mécontentemens de la Nation, on n'auroit pas penſé à l'invaſion.

Il y avoit donc des mécontentemens, & c'eſt la ſeconde cauſe de ſon malheur. Ces mécontentemens ne venoient pas d'aucun acte de cruauté, ou d'injuſtice, ou d'infraction aux loix fondamentales; ils étoient occaſionnés par ce qu'on appelloit ſa *bigoterie*. Il étoit ſincérement attaché à la Religion Catholique, & il la regardoit comme la ſeule véritable; il avoit beaucoup ſouffert durant le regne de ſon frere,

X iv

pour se maintenir dans le droit de la professer; étant monté sur le trône, il crut pouvoir faire célébrer l'Office dans sa Chapelle Royale, suivant le rit Romain, avec toute la solemnité & toute la pompe qui convenoient au lieu. Il crut aussi, qu'il étoit de sa dignité de vivre en correspondance avec le Pape, Chef de sa Religion, comme faisoient tous les autres Rois Catholiques; d'avoir un Ministre auprès de lui, d'en recevoir un de sa part. Il crut devoir tirer ses sujets Catholiques de l'oppression où ils étoient, & suspendre en vertu de sa prérogative Royale les Loix Pénales, portées autrefois contr'eux : il permit donc à quelques Catholiques de porter les armes dans ses troupes; il en introduisit d'autres dans ses Conseils, en les dispensant du serment du Test : il ne persista dans cette pratique, qu'après un jugement du Banc du Roi, la Cour de Justice la plus accréditée, qui décida qu'il avoit le pouvoir dispensatif des loix Pénales; jugement qui fut confirmé par le Chancelier & les douze Juges d'Angleterre, qui sont les interpretes des Loix. Il entreprit d'aller plus loin, & d'établir la liberté de conscience en faveur de presque tous les Dissidens : il y fut décidé, non-seulement par l'intérêt de sa Communion, mais parce que cette Loi lui parut juste en elle-même, la seule capable de réunir les esprits, & de les faire vivre en paix, d'augmenter les

forces de l'Etat, en faisant concourir tous les bras au bien général, & à donner de la vigueur au commerce. En effet, la Déclaration fut reçue avec de grands témoignages de joie par les Presbytériens, & on en vit revenir en Angleterre des essains, qui s'étoient expatriés pour cause de Religion, & avoient porté les Manufactures de laine à Leuwarden, à Lunenbourg & dans la Frise. On sait l'opposition qu'il trouva de la part de l'Eglise Anglicane, & comment il procéda par des voies juridiques.

Voilà à peu près à quoi se réduisent les entreprises, qu'on a tant reprochées à cet infortuné Monarque, & qui ont tant alarmé la Nation. Aussi y a-t-il apparence, que même les Protestans zélés seroient revenus de leurs terreurs, si l'ambition de quelques Grands ne se fût point mêlée à la Religion. Ceux-ci s'imaginerent, que les Catholiques Romains alloient absorber toutes les charges du Royaume, & détourner sur eux toutes les graces du Prince; qu'en peu de temps on ne verroit qu'eux dans les emplois considérables; que les Protestans en seroient exclus, & que les choses viendroient à un point, qu'il ne leur resteroit d'autre parti à prendre, que de se faire Catholiques, ou de vivre en hommes privés dans leurs maisons: c'est l'unique raison qu'apporte la Duchesse de Marlborough dans ses Mémoires, pour colorer la

trahiſon de ſon mari & de ſes conſors; & il faut convenir que le Roi, dans ſon grand zele pour ſa Religion, & entraîné par les conſeils de Milord Sunderland, du Pere Peters & autres, ne donna que trop de ſujets à ces alarmes.

On a coutume de reprocher au Roi Jacques, de n'avoir pas donné bataille au Prince d'Orange, avant que de quitter l'Angleterre, & d'avoir trop tôt abandonné la partie deux ans après en Irlande. Le Roi lui-même, dans ſes Mémoires, ſe reproche d'avoir cédé trop facilement dans cette derniere occaſion aux inſtances unanimes de ſes Généraux, tant François, qu'Anglois ou Irlandois; mais ce n'étoit pas certainement par défaut de courage; c'étoit plutôt, comme il le dit, dans la vue de profiter des circonſtances favorables pour faire une deſcente en Angleterre. A l'égard de ſa conduite lors de l'invaſion du Prince d'Orange, elle étoit évidemment forcée. La déſertion non prévue de tous ſes ſerviteurs les plus favoriſés, de ſes parens, de ſes enfans, déconcerterent toutes ſes meſures, & ne lui laiſſerent pas d'option: s'il s'étoit approché davantage du camp ennemi, il auroit vu les déſertions ſe multiplier. Lorſque le Sénat de Rome porta contre Céſar ſes derniers décrets, & arma Pompée & les Conſuls d'un pouvoir abſolu, prévoyoit-t-il, pouvoit-il prévoir que Pompée, qui avoit une armée de

Vétérans, qui avoit ordonné des levées par toute l'Italie, feroit obligé d'abandonner Rome & l'Italie même à fon ennemi, & de fe fauver en Grece avec tous les Grands de la République, & cela en moins de deux mois de temps ? Labienus auroit-il déferté fon Général, s'il l'avoit pu prévoir ? Non certainement, & s'ils n'ont pas fait ferme contre l'ennemi de l'Etat, ce n'a pas été défaut de courage : l'affection des peuples pour Céfar dans le nord de l'Italie, le peu de zele pour Pompée & le Sénat dans les parties plus méridionales, confondirent tous leurs projets ; & Céfar, parti de Ravenne avec une feule légion, fe trouva maître de tout fans coup-férir.

N°. 5,

Mort du Prince d'Orange, & fon caractere.

GUILLAUME III de Naffau, Prince d'Orange, mourut le 8 Mars 1701, vieux ftyle, (19 Mars 1702, nouveau ftyle,) dans la cinquante-deuxieme année de fon âge, dont il avoit regné treize ans en Angleterre. Deux jours auparavant, il avoit donné une commiffion pour paffer l'acte d'*abjuration*, ou d'exclufion de

Smollet, Hiftoire d'Angleterre.

Jacques III ; mais, se trouvant si foible qu'il ne pouvoit signer son nom, il appliqua une empreinte préparée à cet effet, en présence du Lord, Garde des Sceaux, & des *Clercs* ou Secrétaires du Parlement. Le Comte d'Albemarle, arrivant de Hollande, conféra en particulier avec lui sur la situation des affaires du Continent ; ce que le Roi reçut avec une grande froideur, & lui dit : *Je tire vers ma fin.* Le soir, il remercia le Docteur Bidloo de ses soins, & lui dit : *Je sais que vous, & les autres habiles Médecins, avez fait tout ce que votre art pouvoit vous enseigner pour me secourir ; mais tout est inutile, & je me soumets.* Il fut assisté à la la mort par l'Archevêque de Cantorbery (Tenison) & l'Evêque de Salisbury (Burnet), qui lui administrerent le Sacrement. Les Lords du Conseil-Privé étoient dans l'appartement voisin avec plusieurs Seigneurs, auxquels il parla en peu de mots. Il remercia le Lord Overkirk de ses longs & fideles services ; donna au Lord Albemarle (Keppel) la clef de son cabinet & de son secrétaire, en lui disant, *qu'il savoit ce qu'il en devoit faire.* Il demanda le Comte de Portland (Bentinck ;) mais, ayant perdu la parole avant l'arrivée de ce Seigneur, il lui prit la main, & la mit contre son cœur avec les marques de la plus tendre affection.

Il étoit de moyenne taille, le corps mince, &

d'un tempérament délicat, sujet à l'asthme, & incommodé d'une toux continuelle depuis son enfance. Il avoit le nez aquilin, les yeux étincelans, le front élevé, avec un air de réserve & de gravité.

Il naquit à la Haye en 1650, & eut, par les soins de de Wit, Pensionnaire de Hollande, une excellente éducation. (D'autres ont écrit qu'il avoit eu une éducation très-négligée.) Ce Ministre de la République disoit, qu'en formant le jeune Prince aux affaires, il se proposoit de le rendre capable de servir son pays, s'il arrivoit que des conjonctures imprévues jettassent un jour l'administration entre ses mains. Cette conjoncture arriva en 1672. Louis XIV, ligué avec Charles II, ayant porté la guerre à l'improviste jusques dans le cœur de la Hollande, le Prince d'Orange fut élu, à l'âge de vingt-deux ans, Capitaine-Général des forces de la République, & Amiral de leur flotte. Les de Wit sont massacrés, la faction Françoise écrasée, l'Edit perpétuel révoqué, le Prince d'Orange créé Stadhouder avec les mêmes prérogatives que ses ancêtres. Hume, Hist. des Stuarts.

» Tout ce que les efforts de l'ambition & » de la prudence humaine peuvent préparer pour » détruire une Nation, Louis XIV l'avoit fait : » il n'y a pas, chez les hommes, d'exemple » de petite entreprise formée avec des prépara- Voltaire.

» tifs plus formidables «. Le Roi eut sur pied, pendant cette guerre, au moins cent cinquante mille hommes; les Puissances voisines, par un aveuglement étrange, le secondoient dans son entreprise, & fournissoient entre trente & quarante mille hommes de plus. La République de Hollande néanmoins ne fut pas détruite, elle ne perdit pas une seule ville; & cette guerre, d'un autre côté, en procurant la destruction du parti de Louvestein & l'élévation du Prince d'Orange, en indisposant toutes les Puissances & tous les peuples contre Louis XIV, fut la vraie cause de toutes ses humiliations subséquentes, comme aussi de la ruine de la Maison de Stuart, qui concourut avec lui dans cette funeste invasion. C'est une grande leçon pour les Princes: il y en a tant d'autres de ce genre, sans sortir de l'Histoire de notre temps!

On voit, dans les Histoires générales, ce que le Prince d'Orange fit dans cette crise pour détacher l'Angleterre de l'alliance de la France, & pour liguer contre elle toutes les Puissances de l'Europe: on y trouve aussi ses exploits militaires, dont M. de Feuquieres a fait une censure si rigoureuse, & peut-être si juste. Cette guerre finit, en 1678, par le Traité de Nimegue, conclu le 10 Août contre le gré du Prince d'Orange; puisque quatre jours après, le 14 du même mois, il attaqua le Maréchal de Lu-

xembourg à Saint-Denys près de Mons, & engagea un combat ſanglant & opiniâtre, ſe faiſant un jeu de ſacrifier inutilement un très-grand nombre de braves gens. Il ne pouvoit ignorer la ſignature du Traité ; car M. de Luxembourg, qui ne devoit pas être mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Nimegue que le Stadhouder de Hollande, en avoit eu la nouvelle : on crut, dans le temps, qu'il en avoit une copie dans ſa poche ; on a écrit même, qu'il ne le nioit pas, & que, lorſqu'on lui reprocha une telle conduite, il répondit froidement, *qu'il n'avoit pu ſe refuſer cette derniere leçon de ſon métier.*

Il avoit épouſé, l'année d'auparavant, la Princeſſe Marie, fille du Duc d'Yorck, depuis Jacques II. La hauteur, avec laquelle il en fit la demande, fut généralement remarquée. Il ſe lia auſſi-tôt avec tous les factieux d'Angleterre, & il fomenta tous les troubles qu'il y eut pendant le regne de Charles II, dans la vue de lui ſuccéder, en faiſant exclure le Duc d'Yorck, & même dans l'eſpérance d'attirer à lui, dès ce moment, toute l'autorité, en forçant le Roi à une dépendance ſervile de ſon Parlement. Après la mort de Charles, il encouragea le Duc de Monmouth & le Comte d'Argyle dans ces entrepriſes téméraires, qui les conduiſirent ſur l'échafaud. On voit tout cela dans les Mémoires de M. le Comte d'Avaux. On y peut voir auſſi

la continuation de ses intrigues sous Jacques II, & toutes les mesures qu'il prit en Hollande pour avoir une armée, une flotte, & l'argent nécessaire pour l'invasion de l'Angleterre. Tout cela prouve qu'il étoit grand *Politique*.

Le reste de sa vie est assez détaillé dans les Mémoires du Maréchal de Berwick. Il continua d'être presque toujours malheureux à la guerre, au point que le Parlement d'Angleterre, en 1712, en complimentant Milord Marlborough sur ses succès, le remercia *d'avoir réparé l'honneur de la Nation Angloise*. Ce que nous allons ajouter, sera donc pour faire connoître plus à fond son caractere & ses mœurs.

» Ce Prince, dit M. de Voltaire, nourrissoit » sous le flegme Hollandois une ardeur d'am- » bition & de gloire, qui éclata toujours dans » sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses » discours. Son humeur étoit froide & sévere, » son génie actif & perçant. Son courage, qui ne » se rebutoit jamais, fit supporter à son corps » foible & languissant des fatigues au dessus de » ses forces. Il étoit valeureux sans ostenta- » tion (*a*), ambitieux, mais ennemi du faste; » né avec une opiniâtreté flegmatique, faite » pour combattre l'adversité; aimant les affaires

(*a*) Il paroît par ces Mémoires que l'on ne convenoit pas de sa bravoure.

» & la guerre; ne connoissant ni les plaisirs at-
» tachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité ;
» enfin, presqu'en tout l'opposé de Louis XIV. «
Il eut la gloire de jouer pendant trente ans le personnage le plus distingué de toute l'Europe, si on excepte Louis XIV. Il mit sa félicité à contrecarrer ce Monarque, qu'il haïssoit personnellement. Mais c'est à peu près à quoi se sont réduites toutes ses jouissances. Il n'estimoit, ni n'aimoit les Anglois, & s'embarrassoit même fort peu de leur cacher ses sentimens : aussi par un juste retour, étoit-il peu estimé & aimé de ses nouveaux sujets. On peut voir dans toutes les Histoires du temps les mortifications qu'il essuya de leur part, lorsqu'après la paix de Riswick, on licentia la moitié des troupes contre son avis (& véritablement contre toute bonne politique, à cause de la mort prochaine & prévue du Roi d'Espagne), & lorsqu'on conclut malgré ses sollicitations au renvoi même de ses Gardes Hollandoises. Il en conçut tant d'indignation, qu'après deux ou trois tours dans sa chambre, les yeux fixés en terre, il s'arrêta, & dit : » Pardieu, si j'avois un fils, elles ne me » quitteroient pas «. M. Dalrymple atteste ce fait. On assûre aussi qu'il prit la résolution d'abandonner le Gouvernement, & qu'il avoit déjà écrit une harangue qu'il devoit prononcer aux deux Chambres, pour leur déclarer cette inten-

tion, mais qu'il en fut détourné par ses Ministres & ses Confidens. Aussi passoit-il le plus souvent qu'il pouvoit à la Haye, pour se consoler des chagrins qu'on lui donnoit à Londres : on a dit qu'il n'étoit que Stadhouder en Angleterre, & qu'il étoit Roi en Hollande.

Il eut toujours en Hollande un crédit absolu, parce que la populace l'idolâtroit, & qu'il prit toujours un soin particulier de faire nommer ses créatures à toutes les places. Après sa mort, le parti des zélés Républicains, à qui sa mémoire étoit odieuse, prit le dessus. Ils blâmoient d'une commune voix son humeur sombre, cachée, avare & nullement bienfaisante. Ils lui reprochoient de n'avoir usé des prérogatives, qui lui avoient été cédées par la République, que pour l'extinction de la liberté; d'avoir travaillé toute sa vie à l'abaissement des anciennes familles du pays, & d'avoir introduit à leur préjudice dans la Magistrature des gens nouveaux, & sortis de peres inconnus; d'avoir exclus ses compatriotes des emplois militaires, pour y placer des réfugiés François & d'autres étrangers, qui lui fussent uniquement dévoués. L'acharnement des Républicains contre la mémoire de ce Prince parut sensiblement par la permission qu'ils donnerent à leurs Comédiens d'Amsterdam & de la Haye, de le jouer publiquement sur leurs Théatres, travesti en tyran, dans une Tragédie allégorique,

Relation, Mss. de la Biniere, dans le Supplément aux Mémoires de Torcy.

intitulée *Engestlant* ; aux représentations de laquelle les Magistrats, la Bourgeoisie & les Païsans même, accoururent à l'envi. On y peignoit des plus noires couleurs, le Prince, la Princesse (*a*) son aïeule & ses favoris, tels que Dodick, Mylord Portland & les autres. Corneille de Wit au contraire, & ceux de sa faction, y étoient représentés comme des Citoyens vertueux & dignes des plus grands éloges. Cette Tragédie fut imprimée, & afin qu'on ne doutât point que c'étoit le feu Prince d'Orange & ses Partisans que l'on y donnoit en spectacle, on y joignit une clef manuscrite, qui dévoiloit tous les mysteres de l'allégorie.

M. Smollet conclut ce qu'il dit du Roi Guillaume de cette sorte : » Enfin, pour donner en » peu de mots une idée de son caractere, Guil- » laume *fut fataliste en religion, infatigable à* » *la guerre, entreprenant dans la politique,* » *totalement insensible à toutes les émotions* » *douces & généreuses du cœur humain, froid* » *parent, mari indifférent* (*b*), *homme désa-* » *gréable, Prince peu gracieux, impérieux Sou-*

(*a*) Emilie de Solmes, veuve de Fréderic-Henri, Prince d'Orange, qui fut sa tutrice après la mort de la Princesse d'Angleterre sa mere, morte en 1660.

(*b*) Cependant à la mort de la Reine Marie il témoigna beaucoup de douleur.

» *verain* «. Malheureufement les faits & les anecdotes, qui nous le dépeignent dans fa vie privée, ne détruifent aucun trait d'un fi vilain tableau. Nous avons déjà vu dans quelques notes, comment il en a ufé avec le Roi Charles II fon oncle, & avec le Duc d'Yorck fon beau-pere, avant & après que celui-ci fut monté fur le trône ; quelles étranges complaifances il exigeoit de la Princeffe d'Orange. On fait avec quelle dureté il traita fa belle-fœur la Princeffe Anne, du vivant de fa femme. Après la mort de la Reine Marie, il comprit bien qu'il étoit de fon intérêt de ménager un peu plus l'héritiere préfomptive de la Couronne, & qu'en continuant de la maltraiter, il ne feroit que fe compromettre en indiquant à tous les Mécontens de fon Royaume un centre de réunion. Il voulut donc bien confentir à une reconciliation ; mais il parut par toute fa conduite, qu'elle n'étoit qu'extérieure, & que fon intention n'étoit pas d'augmenter par-là le crédit de la Princeffe. Il la recevoit & la congédioit comme toutes les autres Dames de la Cour, fans cérémonie & fans la faire reconduire. On l'a vue fouvent attendre des heures entieres dans fon antichambre. Il ne lui eft jamais arrivé de faire monter le Prince de Dannemarck dans fa voiture ; il lui refufa conftamment la permiffion de fervir dans l'armée, fi ce n'eft dans la guerre d'Irlande,

Mémoires de la Ducheffe de Marlborough.

pendant laquelle il eut beaucoup de Danois à son service : il étoit de plus intéressant pour lui de faire paroître en armes contre le Roi Jacques son autre gendre. Le Prince, après la mort de son frere le Roi de Danemarck, demanda instamment, qu'il lui fût permis de faire son compliment au Roi, le jour de la fête de Sa Majesté, sans être obligé de prendre un habit de couleur, ce qui n'étoit pas sans exemple; sa requête fut rejettée, & le Prince se soumit. Madame la Duchesse de Marlborough nous atteste, qu'il étoit d'un naturel si sauvage, qu'il n'avoit, ni dans les grandes, ni dans les petites choses les procédés d'un Gentilhomme, & qu'elle pourroit remplir un volume du récit de ses brutalités. La Princesse de Danemarck crut devoir le féliciter sur la prise de Namur, le succès le plus éclatant quil ait eu dans toutes ses campagnes : elle lui adressa une lettre humble & remplie de complimens; il ne lui en accusa pas seulement la réception. Quand il fut question de faire la maison du Duc de Glocestre, il dit à la Princesse sa mere, qu'elle auroit la nomination de toutes les places, à l'exception de celles des Gouverneurs & des Précepteurs; & après qu'elle eut pris des engagemens, il voulut rétracter sa promesse, & il fallut employer le crédit de Milord Albemarle, pour lui faire entendre raison : il nomma toutefois à trois des

Mémoires de la Duchesse de Marlborough.

Ibid.

charges, trois perſonnes qui avoient été de la Maiſon de la feue Reine, uniquement pour épargner un peu d'argent, & n'eut pas d'autre
Ibid. motif pour ſe porter à une action ſi baſſe. Enfin, lorſque le Duc de Gloceſtre mourut, il envoya un ordre par le retour du courier, de congédier à l'inſtant toute ſa maiſon, & il fallut des ſollicitations pour l'engager à laiſſer aux Officiers ſeulement un quartier de leurs gages.

On ignore où M. de Voltaire peut avoir lu que le Roi Jacques vivoit à Saint-Germain d'une penſion de 70000 liv., que la Reine Marie lui faiſoit. Il n'eſt pas poſſible d'ajouter foi à cette anecdote. M. de Voltaire nous dit lui-même que Louis XIV pourvoyoit à tous les beſoins de ſon allié détrôné avec la plus grande magnificence. Le Roi Jacques auroit-il voulu conſentir à recevoir une ſomme ſi modique, de la fille uſurpatrice de ſon trône, lui qui croyoit qu'elle avoit conſeillé au Prince d'Orange ſon mari, de l'arrêter & de le mettre à la Tour de Londres? Le Prince d'Orange y auroit-il conſenti? Lui qui, pour ſe faire donner par le Parlement une augmentation de 100000 livres ſterling, inſinuoit aux uns qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'allouer 50,000 liv. pour la Maiſon du Duc de Gloceſtre, qui avançoit en âge; aux autres, qu'il falloit accorder pareille ſomme à la Reine d'Angleterre, femme de Jacques II; & qui néan-

moins, après avoir obtenu cette addition à la liste civile, n'a jamais donné un sol de cet argent à la Reine d'Angletrre, & fit rester le Duc de Glocestre entre les mains des femmes plus long-temps que de coutume, & ne lui alloua dans la suite que 15000 liv. pour sa Maison, sur lesquelles il refusa d'avancer un quartier, pour meubler les appartemens du jeune Prince, & lui acheter de la vaisselle. La Duchesse de Marlborough a attesté ces faits, de son vivant, à la face de la nation. (Voyez ses Mémoires) M. Dalrymple dit : » Qu'il a vu » une lettre originale de Milord Portland au » Roi Guillaume, écrite après la paix de Riswick, dans laquelle il lui fait savoir, que se » conformant à ses ordres, il avoit offert au » Roi Jacques une pension annuelle de 50000 » livres sterling «. Il s'agissoit apparemment dans cette lettre des 50000 liv. qui devoient être payées pour le douaire de la Reine, & que le Prince d'Orange retint, parce que le Roi Jacques refusa de sortir de France. Il pardonna aisément à son beau-pere de lui avoir fourni ce prétexte, tel quel, de garder l'argent. Il est vrai, ce Prince-là étoit en tout l'opposé de Louis XIV.

On n'entreprendra pas de peser les avantages & les désavantages qui ont résulté pour la nation Angloise de la RÉVOLUTION, dont il a été l'auteur. Les conséquences s'étendront à

tous les ſiecles à venir, & qui peut percer une ſuite infinie de ſucceſſions politiques : » Soit » qu'il penſât réellement, dit M. Smollet avec » d'autres Ecrivains très-accrédités, que les in- » térêts du Continent & ceux de la Grande-Bre- » tagne fuſſent inſéparables ; ſoit qu'il n'eût en » vue que d'engager l'Angleterre dans la Confé- » dération comme une alliée utile pour ſa pa- » trie ; il eſt certain qu'il embarraſſa ſes » Royaumes dans des guerres étrangeres, qui » devoient probablement entraîner leur ruine. » Pour ſuivre ſon objet favori, il ne ſe fit au- » cun ſcrupule d'employer tous les moyens » de corruption, qui altérerent totalement les » mœurs de la nation : il procura la Sanction » Parlementaire à une armée toujours exiſtante ; » ce qui ſemble à préſent être devenu partie de » la Conſtitution : il introduiſoit la pratique » pernicieuſe d'emprunter ſur des fonds éloi- » gnés ; ce qui ne pouvoit manquer de former » une multitude d'uſuriers, de courtiers, d'a- » gioteurs, qui alloient chercher leur proie » juſques dans les parties les plus intérieures de » leur patrie, qu'ils dépouilloient de leurs eſ- » prits vivifians ; il chargea la nation d'une dette » toujours groſſiſſante, & y introduiſit un ſyſ- » tême de politique propre à la jetter dans la » miſere & le déſeſpoir, & à la conduire à ſa » deſtruction «.

N°. 6.

N°. 6.

Portrait du Duc de Marlborough.

C'EST ici le lieu de dire un mot de Mylord Churchill, Duc de Marlborough, qui va jouer un si grand rôle : ce que nous en dirons sera presqu'entiérement pris d'un MSS. intitulé, *la Cour d'Angleterre*, écrit en 1702, avant qu'il eût commandé les armées, & où le portrait suivant de ce Seigneur est attribué au Duc de Shrewsbury.

» Jean Churchill, Duc de Marlborough, Capitaine Général des troupes d'Angleterre, est » fils du Chevalier Baronet Vincent Churchill, » d'une bonne famille. La passion du Duc » d'Yorck pour sa sœur, (dont il eut le Duc » de Berwick & d'autres enfans) l'introduisit à » la Cour, où la beauté de sa personne & ses » manieres obligeantes gagnerent tellement la » Duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles » II, qu'elle l'y établit solidement. Il accom» pagna le Duc d'Yorck, lorsqu'il fut envoyé » en Ecosse, & fut fait Lord sous le titre de » Lord Aymouth, & bientôt après Baron d'An» gleterre sous le titre de Lord Churchill.

» A l'avénement du Roi Jacques à la Cou» ronne, il continua d'être un de ses favoris,

» fut fait Membre du Conseil & Major-Général
» de l'armée ; mais le progrès rapide du Papisme
» le choqua : son amour pour sa patrie contre-
» balança sa reconnoissance pour les faveurs du
» Roi Jacques, & le détacha de la personne de
» ce Prince, pour l'attacher aux intérêts de son
» pays ; ce qu'il marqua dans uue lettre au
» Roi, où il justifia sa conduite, apportant les
» mêmes raisons que Brutus avoit autrefois em-
» ployées contre César.

» Il contribua plus que personne à engager les
» Officiers de l'armée dans la cause du Prince
» d'Orange, & il fut fait à l'avénement de ce
» Prince au trône, Comte de Marlborough, &
» Capitaine Général de l'armée, dans lequel
» poste il servit quelques années avec l'affec-
» tion générale des troupes. A l'occasion d'un
» différend survenu entre le Roi & lui, qui est
» encore un mystere pour le public, il fut dé-
» pouillé de tous ses emplois : la Princesse de
» Danemarck encourut la disgrace du Roi &
» de la Reine sa sœur, pour avoir refusé de l'a-
» bandonner & la Comtesse sa femme. Vers la
» fin du regne de Guillaume, il rentra en fa-
» veur, fut fait Gouverneur du Duc de Glo-
» cestre, un des Lords Justiciers & Plénipoten-
» tiaire en Hollande.

» A l'avénement de la Reine Anne, il fut
» fait Capitaine Général de toutes les forces,

» Duc, & Chevalier de l'Ordre de la Jar-
» retiere.

» Il eſt grand & bel homme pour ſon âge,
» il a beaucoup de politeſſe, & des manieres
» très-engageantes; d'une préſence d'eſprit ad-
» mirable, au point de n'être jamais troublé;
» d'une tête nette & d'un jugement ſûr; hardi,
» jamais découragé faute de ſuccès; en toutes
» manieres capable de devenir un grand
» homme, ſi les faveurs dont ſa Souveraine
» le comble, n'enflent pas ſon orgueil, & ne
» lui attirent pas le mépris de la Nobleſſe &
» l'envie du Peuple d'Angleterre. « *Duc de Shrewsbury.*

» Il ſuccéda au Prince d'Orange, non-ſeulement dans le commandement de l'armée, mais comme Chef de *la Ligue*; il fut l'ame de *la grande alliance* contre la France; & n'étant qu'un homme nouveau, un particulier, un ſujet, il acquit par ſes talens & ſon activité une influence plus grande dans les affaires, que la haute naiſſance, une autorité reconnue, & même la Couronne d'Angleterre n'en avoient procuré au Prince d'Orange. Non-ſeulement toutes les parties de cette grande machine furent maintenues plus entieres & dans une union plus étroite, mais il l'anima & lui imprima un mouvement plus rapide & mieux ſoutenu. A des campagnes languiſſantes &

désastreuses sous le Stadhouder de Hollande, succéderent des scenes de guerre pleines d'action : toutes celles où il eut part en personne, ou qu'il dirigea, furent couronnées par les plus brillans succès : il se montra peut-être le plus grand Général, & en même temps le plus grand Ministre de son temps. « *Bolingbroke.*

Avec tout cela il eut de grands défauts, des vices même, & on ne les cache pas dans ces Mémoires.

FIN *du Toeme premier.*

ERRATA du Tome premier.

PAGE xix, ligne 18, du Prince, *lisez*, au Prince.
Page 3, ligne 5, ajoutez à la marge, *Voy.* la note n. 1.
Pag. 28, lig. 13, Boy-due-Nore, *lis.* Boy-du-Nore.
Pag. 59, lig. 6, qu'il, *lis.* qu'ils.
Pag. 147, lig. 17, Fenwiek, *lis.* Fenwick.
Pag. 168, à la marge, 1688, *lis.* 1701.
Pag. 186, lig. 12, Gock, *lis.* Goch.
Pag. 196, lig. 13, Haltz, *lis.* Huitz.
Pug. 199, lig. 24, abandonné Gueldre, *lis.* la Gueldre.
Pag. 221, lig. 17, infantrie, *lis.* infanterie.
Pag. 226, lig. 21, Orry, *lis.* d'Orry.
Pag. 237, lig. 1, aſſûrés, *lis.* aſſûré.
Pag. 242, lig. 6, Eſtrecha, *lis.* Eſtreja.
Pag. 243, lig. 8, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 2, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 251, lig. 24, Villavella, *lis.* Villaveilla.
Pag. 260, lig. 12, San-piritus, *lis.* San-Spiritus.
Pag. 264, lig. 24, longai, *lis.* longeai.
Pag. 292, lig. 12, dans, *lis.* pour.
Pag. 342, lig. 2, à Sirouete, *lis.* à Sirouetté.
Pag. 342, lig. 9, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 343, lig. 7, Sirouet, *lis.* Sirouetté.
Pag. 390, lig. 19, la ſiege, *lis.* le ſiege.
Pag. 411, lig. 6, nulle, part, *lis.* nulle part.
Pag. 428, lig. 15, avec un, *lis.* avec deux.
Pag. 432, lig. 15, Jacques I, *lis.* Jacques II.
Pag. 435, lig. 15, qu'ils euſſent, *lis.* qu'elles euſſent.
Pag. 452, lig. 15, d'alentour, *lis.* alentour.
Pog. 453, lig. 17, d'y envoyer, *lis.* d'envoyer.
Pag. 455, lig. 18, alleren tancrer, *lis.* allerent ancrer.
Pag. 468, lig. 29, ſans nouvel, *lis.* ſans nouvelle.

DC 130 B4A34 t.1
Berwick, James Fitz-James
Mémoires du maréchal de Berwick

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY